

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Faubourg Montmartre

Az roual, Yves

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

YVES AZÉROUAL

Faubourg Montmartre

roman



LE PASSEUR
ÉDITIONS

Yves Azéroual

Faubourg Montmartre

roman

LE PASSEUR
— ÉDITEUR —

DU MÊME AUTEUR

Mitterrand, Israël et les juifs, avec Yves Derai, Robert Laffont, 1990.

Foi et République, Patrick Banon, 1995.

La Blessure est dans la main gauche, EMH, 1998.

Le Sage et l'artiste, avec André et Élie Chouraqui, entretiens croisés, Grasset, 2003.

A-t-on le droit de défendre Israël ?, Hachette Littératures, 2004.

Carla et Nicolas. La véritable histoire, avec Valérie Benaïm, Éditions du Moment, 2008.

People Politicus, Éditions du Moment, 2010.

L'Arnaque, le programme enfin décrypté du Front national, avec Najwa El Haïté, Éditions David Reinharc, 2011. Sélectionné pour le prix du livre politique.

L'Anniversaire. Comment la gauche a fait sa fête à Julien Dray, Éditions du Moment, 2012.

Passions d'État, Éditions du Moment, 2014.

Mufti, Le Passeur, 2020. Prix Patrick Quentin de la LICRA.

www.lepasseur-editeur.com



© Le Passeur, 2021

EAN : 978-2-36890-846-4

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

À ma famille.

SOMMAIRE

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Deuxième partie

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Toute ressemblance avec des personnes ou des événements existant ou ayant existé n'est pas qu'une pure coïncidence.

PREMIÈRE PARTIE

NUL n'a jamais su dire à quel moment Roland s'était décidé à passer à l'action, ni même s'il avait hésité et, par prudence ou pusillanimité, reporté plusieurs fois ce départ dont il n'avait jamais parlé à personne. Il s'était levé très tôt, un matin, et avait glissé ce simple mot dans l'entrebâillement de la porte :

*Je pars pour Paris. Je vous tiens au courant.
Surtout ne rien dire à personne si on vous questionne.*

Et on ne l'avait plus jamais revu.

Ces phrases sibyllines et cette rupture avaient jeté l'effroi et l'incompréhension au sein de sa famille. La veille, rien dans ses gestes ni dans ses propos n'avait trahi le moindre désir de les quitter, et d'une manière aussi brutale. Il avait dîné comme chaque soir avec tous les autres, puis était allé se coucher vers minuit. Curieusement, c'était l'une des rares fois où il n'était pas sorti rejoindre ses amis après le repas. Cette anomalie aurait pu éveiller les soupçons. Peut-être s'était-il réveillé au petit matin et, sans bruit, s'était-il faufilé jusqu'à la porte ? Ou alors il avait attendu que tous soient endormis pour filer. Toujours est-il que personne ne s'était aperçu de son départ ni ne l'avait envisagé. Pourquoi autant de mystères ? Il lui aurait suffi de leur annoncer qu'il projetait de partir. Ils auraient bien sûr tenté de le retenir, mais à bout d'arguments et devant sa détermination, ils lui auraient dit au revoir dans les formes, en l'assurant de leur affection. Sa mère lui aurait même glissé dans la poche quelques francs puisés dans ses maigres économies ; et dans ses bagages de quoi manger. De Sétif à Paris, c'est un long voyage et il n'aurait sûrement pas trouvé de

nourriture cacher ! Et d'ailleurs, par quel moyen de transport était-il parti ? Et avec quel argent ? Et que signifiait cette injonction de ne rien dire à personne si on venait à les questionner ? Qui aurait bien pu chercher à savoir où il était allé ? Mais surtout, qu'allait-il faire à Paris, où il n'avait ni famille ni amis ? D'autres questions accaparaient leur esprit : quelles étaient les raisons de ce départ insoupçonné et précipité ? Sûrement pas le tourisme, encore moins la recherche d'un emploi. Roland avait toujours refusé les offres de postes pérennes qu'on lui proposait, préférant les jobs saisonniers ou sans lendemain. Plagiste en été, cueilleur de dattes en automne, taxi clandestin le week-end et gigolo le reste de l'année.

Tous se perdaient en conjectures. Étaient-ce les massacres de Sétif, deux ans plus tôt, au cours desquels son grand-oncle avait été égorgé sous ses yeux, qui l'avaient décidé à fuir ? Était-ce la déconvenue amoureuse infligée par celle que sa famille appelait sa « promise » – laquelle, du jour au lendemain, avait rompu leurs fiançailles pour un « plus riche », c'étaient ses mots à elle – qui l'avait poussé à s'exiler en métropole ? Ou alors sa soif d'un ailleurs, lui qui s'était toujours senti à l'étroit dans cet appartement trop petit, au milieu de cette famille trop nombreuse, perdu dans cette ville étouffante, empêché qu'il avait toujours été de vivre pleinement son rêve d'indépendance et de réussite ?

Enfant, Roland n'avait pas connu le bonheur d'être chéri par ses parents ni soutenu par un instituteur compréhensif et bienveillant. Les grossesses répétées de sa mère, l'insensibilité congénitale de son père, subie également par ses frères et sœurs, et sa propre nature, rebelle à tout enseignement et réfractaire à toute discipline, l'avaient conduit à pousser seul comme une herbe folle au sein d'une famille désargentée et presque sans repères. Livré à lui-même, il agissait par instinct, avec pour seul objectif celui de s'en sortir, par tous les moyens. On lui avait décerné le titre de chef de famille sans qu'il le réclamât ni qu'il eût les capacités et encore moins l'envie d'endosser ce rôle. Les aléas de la vie ne lui avaient pas permis de devenir celui qu'il aurait rêvé d'être, ce fils unique qui aurait grandi au sein d'une famille fortunée et respectée. Lui rêvait de vacances en métropole, de vêtements et de jouets à l'européenne, du sable blanc des plages d'Alger ou d'Oran. Il se voyait joueur de football sélectionné en équipe nationale, mais dans le terrain vague qui faisait office de stade, il ne dribblait que les boîtes

de conserve à défaut de ballon. Dans son armoire pendaient des habits rapiécés offerts par des voisins ou des cousins ou achetés au poids au marché du quartier ; quant à son horizon, il se limitait aux murs défraîchis de l'appartement familial qui ressemblait aux centaines d'autres de sa cité ouvrière.

Peut-être s'était-il convaincu qu'il trouverait ailleurs ce paradis fantasmé, cet îlot de bonheur où il pourrait enfin ne plus avoir à s'inquiéter pour les siens, à pester un jour sur deux contre le mauvais sort qui s'acharnait sur sa famille ni à souffrir en silence le reste du temps quand il apercevait, impuissant, le visage baigné de larmes de sa mère ? Aucune de ses quatre sœurs ni aucun de ses quatre frères n'avait été informé de son projet, pas même Théodore, dit Dédé, son cadet de trois ans et son préféré de la fratrie.

Dès que la mère de Roland eut découvert au petit matin ce mot qui semblait annoncer un aller sans retour, elle se précipita dans la chambre où son mari cuvait encore l'alcool de figues qui arrosait les interminables parties de cartes des joueurs de ronda.

Après plus de quarante ans de mariage, elle savait pourtant qu'il ne fallait pas le réveiller au risque de le mettre en colère, mais là, il y avait urgence. Il comprendrait. Or, elle avait beau le secouer ou lui murmurer à l'oreille que l'heure était grave, il restait impassible, ronflant comme une forge. Elle aurait bien élevé la voix, mais elle ne voulait surtout pas réveiller ses huit autres enfants, répartis par deux ou trois dans les chambres. La pendule du salon affichait 7 h 30, et à cette heure-ci, elle était bien la seule à s'affairer dans la maison.

Finalement, elle résolut d'aller réveiller Théodore, *alias* Dédé, 20 ans, qui partageait la chambre de Roland. Mais lui aussi dormait à poings fermés. La veille, il avait accompagné son père dans une de ses interminables parties de cartes.

— Chéri, Roland n'est plus à la maison ! finit-elle par crier, à la fois submergée par son anxiété et exaspérée de voir son ivrogne de mari avachi sur leur lit comme une baleine échouée sur le sable.

Ce fut moins l'annonce de l'absence de son aîné que cette inhabituelle marque de tendresse qui, d'un coup, le fit se dresser sur ses deux jambes. Jamais, de mémoire de Raymond, elle ne l'avait appelé « chéri ». Sortant d'un état semi-comateux, il mit du temps à

comprendre qu'elle s'adressait à lui :

— Il va rentrer ! De quoi tu t'inquiètes ? Il n'a plus 10 ans.

— Mais non ! Regarde !

Elle lui tendit le papier laissé sur la porte. Il chercha ses lunettes. Où diable avait-il bien pu les laisser en rentrant de sa soirée ? « Je ne sais pas », répondit-elle. Devant l'état pitoyable de cette grande masse qui s'était rallongée, elle fut tentée de lui cracher à la figure la vacuité de ses virées, son ivresse, l'argent qu'il perdait et les dettes qu'il contractait et qui ne cessaient de s'accumuler, au point qu'elle n'osait plus passer devant l'épicier, ni le rabbin, ni Marciano, l'employé des postes, leurs débiteurs. « Mais ce n'est pas le moment d'aborder ce sujet », se raisonna-t-elle. Et surtout, elle avait retenu la leçon de la roustie qu'elle avait reçue la seule fois où elle avait osé lui dire ce qu'elle pensait de son comportement.

De nouveau debout, Raymond maugréa, s'agita dans toute la pièce, bouscula le guéridon, secoua les draps, et jura en arabe, toujours à la recherche de ses lunettes. « On n'a pas le temps d'attendre qu'il les retrouve, ces maudits binocles, pensa Clairette. Roland n'est peut-être pas trop loin, on peut le rattraper. » Alors elle lui reprit le papier des mains et lui lut le mot laissé par son fils.

— Paris !? Mais qu'est-ce qu'il va bien pouvoir faire là-bas ? Et c'est quoi cette histoire de ne rien dire à personne ?... Réveille les garçons.

Clairette comprit qu'elle devait aussi convoquer leurs filles, mais Raymond ne parlait jamais d'elles. Juste bonnes à marier, à changer de nom et à oublier leur géniteur. C'était ainsi qu'il les voyait. Car c'était ainsi que l'on voyait les filles à cette époque.

Raymond eut un mugissement de victoire : il venait de retrouver ses lunettes dans la poche intérieure de sa veste. Il enfila un short, alla dans la cuisine, se servit un grand verre de citronnade – il devait avoir les idées claires, et puis c'était son rituel du matin après une soirée bien arrosée. Huit paires d'yeux ensommeillés le scrutaient, attendant qu'il condescendît à leur livrer son plan. Mais en avait-il seulement un ? Clairette se tenait à ses côtés, muette, tourmentée ; le temps filait. Pour sa part, elle aurait envoyé les trois grands à la gare et se serait rendue avec les filles à la station de cars en laissant le père avec le plus petit. Mais elle devait attendre que son mari interrogeât les enfants : peut-être savaient-ils ou avaient-ils remarqué quelque chose ?

Il questionna d'abord Théodore, encore à moitié endormi, le plus proche de Roland. Mais non, répétait-il, son frère ne lui avait rien confié. Certes, quand il était rentré cette nuit – il était 5 heures du matin –, leur chambre était vide, son lit intact. Dédé n'avait même pas remarqué le mot laissé par son frère. Mais pourquoi cette absence aurait-elle dû l'inquiéter ? Ce n'était pas la première fois que Roland découchait. « Et si c'était une mauvaise blague qu'il leur faisait ? » pensa-t-il. Pendant qu'il tentait de rassurer la famille, la mère fila dans leur chambre pour l'inspecter de fond en comble. Elle fouilla la commode, vida les tiroirs, souleva le matelas. Tout était en place et rien ne semblait manquer.

— T'as regardé s'il y a toujours sa pièce d'identité ? bafouilla le patriarche.

Elle n'y avait pas pensé ! Pour une fois que son mari avait une bonne idée...

— Maman, cherche dans sa chemise blanche, c'est là qu'il la range d'habitude, suggéra Théodore.

Elle y retourna, inspecta ladite chemise, mais toujours rien. Ni là ni ailleurs. Cette fois, elle en eut le cœur net : il était bien parti pour la France. Sinon, quel besoin aurait-il eu de ses papiers officiels ? Aussitôt, Clairette distribua les missions ; Raymond, soit qu'il cuvât encore son vin, soit qu'il fût sous le choc de cette disparition, accepta sans rechigner le rôle assigné par sa femme :

— En effet, je serai mieux ici à surveiller Edgar et à réfléchir. Et puis, au cas où Roland reviendrait, il faut bien qu'il y ait quelqu'un ici pour l'accueillir...

Clairette et sept de ses enfants le laissèrent donc à la maison. Les femmes prirent la direction de la station d'autocars ; les garçons, eux, foncèrent vers la gare, beaucoup plus éloignée et surtout mal fréquentée. Ce quartier était un repaire de prostituées et d'individus interlopes ; on ne laissait pas s'y aventurer des femmes seules, quelle que fût l'heure. Ce jour-là – on était dimanche –, le seul car supposé circuler stationnait toujours sur son aire de parking. Adèle, l'aînée, qui baragouinait l'arabe, demanda au chauffeur s'il avait vu un jeune homme tôt ce matin. Elle lui tendit une photo qu'elle avait eu la présence d'esprit de prendre dans un des albums de famille avant de partir. Il lui répondit qu'il avait pris son service à 6 heures du matin,

pour avoir le temps de nettoyer son car, de vérifier le niveau d'huile et d'essence, et qu'il n'avait rien vu.

— D'ailleurs je m'inquiète, se lamenta-t-il. Il est presque 9 heures et il n'y a aucun client, alors que je dois démarrer pour Alger à 10 heures pile. J'suis payé au ticket vendu.

« Ça, c'est ton problème », pensa Renée, qui tira Adèle par la manche et entraîna ses sœurs vers la place Nationale. Peut-être Roland s'était-il attablé à un café en attendant le départ ? Le groupe se scinda en deux, inspecta les cinq gargotes qui jalonnaient l'endroit en montrant aux serveurs la photo de Roland. Rien. Alors, elles reprirent leur recherche, cette fois-ci sans but précis. Sétif, c'était grand, et le dimanche était jour de marché.

— On ne peut tout de même pas questionner tout le monde. Contentons-nous des personnes qui nous sont familières, suggéra Adèle.

Monsieur Bensaïd, leur voisin du dessous, ne l'avait pas vu ; madame Martinez, la gardienne de l'immeuble, non plus :

— Rien de grave, j'espère ?

Adèle regretta de l'avoir interrogée ; une vraie commère, celle-là.

— Non, il a oublié simplement qu'on avait rendez-vous, inventa-t-elle en espérant qu'elle n'irait pas crier sur tous les toits qu'il se passait quelque chose de louche chez les Zemmour.

Bientôt les quatre filles ne surent plus quoi faire ni vers qui se tourner.

— Mais où est passée maman ? demanda Josette.

— À un moment, je l'ai vue parler à des policiers quand on a quitté la gare routière. Après, plus rien, répondit Adèle.

— Je crois qu'elle est rentrée, intervint Lucienne, tout essoufflée.

Du haut de ses 13 ans, elle estimait qu'il était grand temps de faire une pause après avoir dû parcourir autant de kilomètres aussi rapidement. Elle était surtout pressée d'en finir avec cette enquête qui ne la concernait pas. Ces histoires de grandes personnes, elle n'y comprenait pas grand-chose. Et puis, son frère Roland, elle était presque sûre qu'il ne lui avait jamais adressé la parole ; ou, si un jour il l'avait fait, c'était il y a très longtemps. Ses grandes sœurs s'intéressaient à elle, mais ses frères, jamais. À part peut-être Edgar, de temps en temps, mais uniquement pour lui tirer les cheveux ou l'embêter en lui cachant son unique poupée. Alors, le départ de

Roland, ça lui passait au-dessus de la tête.

De leur côté, les trois frères aussi avaient fait chou blanc. L'employé des chemins de fer n'avait pas vu l'homme qu'ils lui décrivirent. Serviabile, il était même allé jusqu'à compulser le registre des ventes du jour, les billets étant nominatifs : aucun voyageur du nom de Roland Zemmour n'y figurait.

Penaults, tous se retrouvèrent dans l'appartement. Leur père était resté assis au même endroit, se contentant de garder un œil sur Edgar. Ils n'eurent pas besoin de lui rendre compte de leurs recherches : à leur mine défaite, il avait tout de suite compris qu'ils n'avaient pas retrouvé Roland. De longues minutes s'égrenèrent dans le silence le plus complet. Que faire ? Avertir la police ? Non, c'était une très mauvaise idée. Roland les avait prévenus : surtout ne rien dire à personne. Ce départ précipité entouré de mystère cachait sûrement quelque chose, mais quoi ? Théodore, qui se pensait le chouchou de son frère, lui en voulait de l'avoir tenu à l'écart de son initiative. « S'il me l'avait proposé, je l'aurais accompagné », se répétait-il dans son for intérieur.

— Et maman, elle est où ?

La petite voix d'Edgar, inquiet de l'absence de sa mère, sortit tout le monde de sa léthargie.

— Mais c'est vrai, ça, elle est où votre mère ? demanda Raymond.

ROLAND avait planifié son départ dans les moindres détails et dans le plus grand secret. Non qu'il craignît d'essuyer un refus de ses parents s'il lui était venu l'idée saugrenue de leur demander l'autorisation de partir – à 23 ans, on fait ce qu'on veut –, ni même qu'il eût des doutes quant à la réalisation de son projet et à sa capacité de le mener à son terme. Sétif, ce n'était pas la jungle, même si on y était en cage ; et lui n'était ni un pleutre ni un nostalgique. Non, s'il avait agi sans en parler à personne, c'était parce qu'il n'aurait pas supporté de voir sa mère en pleurs lui ressassant le diktat familial : « On ne quitte pas le domicile des parents avant le mariage » – c'était la seule chose qu'elle exigeait de ses enfants, et aucun d'eux jusqu'à présent n'y avait contrevenu. Et aussi parce qu'il redoutait le déchirement qu'il aurait éprouvé en abandonnant ses frères, surtout Dédé, qu'il aurait aimé emmener.

Non, sa décision hâtive de décamper avait été dictée par l'impérieuse nécessité de mettre la plus grande distance entre lui et sa dernière déambulation dans l'ancien village nègre rebaptisé la Cité Lévy. Il y avait laissé à terre un minable qui s'était autorisé à lui barrer la route en l'insultant et en le traitant de « sale juif ». Alors, descendu du scooter qu'il avait emprunté à un ami, il avait attrapé le conducteur par le col et, avec une force et une violence décuplées par la colère, l'avait extirpé de sa voiture par la vitre ouverte, sous le regard effrayé de la femme qui occupait le siège passager. Puis il lui avait fracassé le crâne avec une pioche de chantier qui traînait par terre. On était en plein jour et il était fort probable que quelqu'un l'eût reconnu ou fût en mesure de l'identifier à cause de la balafre qui lui barrait la joue droite – souvenir d'une autre bagarre qui avait mal tourné.

Jour et nuit, il pensait à cet homme, à ce bout de cervelle qui baignait dans le sang et se mélangeait au sable et aux cailloux qui jonchaient le sol ; aux cris de la femme qui s'était agrippée à lui et dont il n'avait pu se détacher qu'en la giflant ; aux râles de bête blessée de sa victime et aux probables investigations de la police. Ce matin donc, trois jours après ce coup de sang, il s'était décidé à disparaître – il n'avait que trop tardé. Il fuyait non seulement la prison, mais aussi la honte de sa mère qui ne se serait jamais remise d'avoir un fils incarcéré.

Pour organiser sa fuite sans compromettre sa famille, il avait dû s'y prendre comme un clandestin ou un déserteur, en évitant le plus possible les témoins. Voilà pourquoi il n'avait pris ni le train ni le car. Il lui fallut trois jours pour parcourir en stop – il changea cinq fois d'automobilistes et autant d'itinéraires – les 300 kilomètres qui le séparaient d'Alger. Prudent, il avait voulu brouiller les pistes, effacer ses traces, on ne sait jamais. Tôt ou tard, les flics l'auraient retrouvé. À tous les conducteurs qui lui demandaient ce qu'un grand gaillard comme lui faisait sur les routes avec un simple sac de voyage, il répondait qu'il rejoignait une bande d'amis et qu'ensemble ils avaient décidé de s'engager dans l'armée. Ce zèle patriotique les rassurait. L'un d'eux, un colonel à la retraite, lui donna même quelques billets pour l'encourager et le féliciter dans sa démarche.

Arrivé dans la capitale, il aurait pu prendre l'avion, guère plus cher que le bateau et bien plus rapide ; mais il avait préféré se mêler à la foule des commerciaux, des fonctionnaires, des colons allant passer leurs vacances en France, et des indigènes nord-africains partant chercher du travail dans la métropole. De plus, l'aéroport était bien trop fréquenté, avec beaucoup de contrôles et trop peu de sorties de secours. Tout au long de la traversée, il se tint à l'écart du monde, repensant à sa famille dont il imaginait la surprise et l'angoisse à la découverte de son message. Mais il n'avait pas eu le choix ; il regrettait simplement de ne pas avoir embrassé sa mère. Ce qui le rassurait, c'était qu'il les reverrait bientôt, dès qu'il aurait fait fortune à Paris. Il nourrissait d'ambitieux projets, qui ne rentraient pas tout à fait dans le cadre de la légalité, mais qui étaient le seul moyen, à ses yeux, de gagner rapidement beaucoup d'argent ; alors, il ferait venir toute sa famille.

Et c'est à bord du paquebot *Ville d'Alger* qu'il débarqua, après vingt

heures de mer, dans le port de Marseille, première étape de sa nouvelle vie de fugitif. De là, il prit un taxi pour la gare Saint-Charles et sauta dans un train, direction Paris. Harassé et toujours anxieux, il oublia pourtant sa promesse de se faire invisible, anonyme parmi la foule, dès qu'il entra dans son compartiment. Car l'épreuve qu'il vivait se mua en enchantement, sous les traits d'une ravissante voyageuse, qui ressemblait aux jeunes vacancières européennes de la plage privée où il travaillait sans avoir le droit de leur parler, se contentant de ranger leurs matelas et de plier leurs parasols. Mais il n'était plus plagiste et il entama la conversation non seulement avec elle – apprenant ainsi qu'elle s'appelait Catherine, vivait à Paris, étudiait aux Beaux-Arts et qu'elle rentrait d'un stage dans la cité phocéenne –, mais aussi avec un jeune soldat, qui venait également de faire la traversée Alger-Marseille sur le *Ville d'Oran*, sister-ship du *Ville d'Alger*. Tous trois avaient à peu près le même âge. Quant aux autres passagers – un vieux couple de Marseillais qui rendaient visite à leurs enfants installés à la capitale et une bonne sœur muette qui ne leva pas les yeux de son missel –, ils ne se mêlèrent pas à leur discussion.

Malgré sa balafre, Roland savait qu'il pouvait séduire ; il usa de son charme pendant les neuf heures que dura le voyage – combien il eût aimé qu'il durât plus longtemps encore ! Son physique – visage basané, cheveux noirs frisés, légèrement trapu mais grand de taille – tranchait avec celui de la jeune fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus, à l'accent pointu et aux dents blanches. Et Roland bénéficiait d'un avantage indéniable sur la concurrence : il avait du bagout.

Tandis que le militaire s'échinait à tenter de faire rire la jeune fille avec des blagues de troufion, lui s'inventait une vie pleine de rencontres improbables aux quatre coins du monde – Paris ne serait qu'une étape, après il s'envolerait vers le Grand Nord – et de palpitantes péripéties. Il sentait bien l'intérêt que sa voisine portait à son récit imaginaire. Très vite, il ne s'adressa plus qu'à elle et elle ne regarda plus que lui. Alors le militaire se tut, posa son paquetage sous sa tête et s'endormit. Il était à présent seul avec Catherine qui maintenant ne cachait plus ses mollets et ses genoux sous son long manteau déboutonné ; elle lui offrit la moitié de son sandwich et, tout en grignotant – tandis que lui l'avalait en deux bouchées –, elle buvait ses paroles. Plus elle l'écoutait, plus il inventait. Lui qui n'avait jamais quitté Sétif transporta son interlocutrice de Nouakchott à Vientiane,

de Ouarzazate à Pondichéry, les seuls noms de villes qui lui restaient d'une très ancienne leçon de géographie portant sur l'empire colonial français.

Quand, curieuse de tout connaître sur ces destinations, elle le questionnait sur les trésors architecturaux, il s'en sortait par une pirouette, toujours la même : « Toutes les villes se ressemblent quand on les visite seul », répondait-il avec des trémolos dans la voix. Alors, il reprenait son récit, mi-Gil Blas de Sétif, mi-Ulysse pied-noir, toujours très conquérant et jamais en manque d'inspiration. Et plus il faisait le paon, plus il la faisait voyager, plus elle rêvait à ces pays lointains en s'imaginant les visiter à son bras. Jamais il n'avait vu des dents aussi bien alignées, une peau aussi diaphane, des genoux aussi parfaits : on eût dit qu'ils avaient été façonnés par un sculpteur et polis par un marbrier. Il parlait et elle l'écoutait, comme transportée, comme si elle traversait avec lui les continents et les pays ; à chaque fois qu'il s'interrompait pour lui demander de raconter à son tour sa vie, elle en réclamait encore, jugeant son parcours personnel sans grand intérêt.

— Je ne connais que Paris et un peu Marseille. Et le village de mes parents, aujourd'hui décédés. Et puis j'aime ton accent, Roland. Lui aussi me fait voyager.

Après avoir dit ces mots, elle s'approcha de lui, lui prit les mains et commença à les caresser affectueusement. À part sa « promise », aucune femme ne s'était autant intéressée à lui et à ses histoires. Les autres filles qu'il avait connues et dont il avait senti d'aussi près le parfum étaient les filles de joie qu'avec ses amis il culbutait, une fois par mois, la nuit venue, dans un terrain vague, contre un billet de 2 francs algériens. C'était la première fois qu'il se sentait important et se croyait aimé, et cette sensation lui donnait des ailes et de l'esprit. Maintenant que tous dormaient, à son tour, il s'approcha de Catherine et posa un long baiser sur ses lèvres.

— Où vas-tu habiter à Paris avant de repartir ?

Jusque-là, il ne s'était guère posé la question. À la descente du train, il aurait erré dans la gare, se serait détendu un moment, puis il aurait demandé à un agent de la SNCF l'adresse d'un hôtel tout proche. Il lui restait un peu d'argent, de quoi tenir une semaine avant de trouver du travail – dans la France de l'après-guerre, on manquait de bras. Un travail provisoire, bien sûr, avant de faire le grand saut en

s'aventurant dans le monde des combines, activité bien plus enrichissante.

— Je ne sais pas encore, répondit-il. Tu sais, nous, les aventuriers, ne programmons jamais rien à l'avance.

— Alors viens chez moi. J'habite seule dans un petit studio, rue Blondel. J'espère que tu ne seras pas choqué, c'est un quartier, disons, au passé très particulier.

Roland découvrit le métro. Plongé dans le ventre de Paris, il n'était plus un aventurier, mais un explorateur. Il s'extasiait à chaque pas en arpentant les longs couloirs et à chaque arrêt devant la longueur des stations, les correspondances, le nombre de wagons, le poinçonneur, les affiches publicitaires, les « attention à la fermeture des portes » qu'annonçait une voix dont il tentait de déterminer la provenance. Catherine le taquinait, il avait l'air d'un enfant perdu au milieu d'une foule d'adultes ; ravi d'être là, mais déboussolé. Les autres voyageurs s'étonnaient de le voir si admiratif devant un moyen de locomotion qu'ils empruntaient quotidiennement sans même s'y intéresser. Ses interjections enthousiastes égayèrent leur court voyage.

Sortis à la station Strasbourg-Saint-Denis, les deux jeunes gens s'arrêtèrent devant le numéro 32 de la rue Blondel. Ce fut au tour de Catherine de lui faire un cours, d'histoire cette fois-ci. Elle lui raconta qu'autrefois, à cette adresse, les mondains venaient en masse pour jouir de merveilles érotiques. Le bordel s'appelait « Aux Belles Poules » et on l'appréciait en particulier pour ses tableaux vivants. Des couples parisiens aisés et des touristes en quête d'encanaillement prisait ses pièces créatives telles que *La Nonne affolée*, *L'épouse se réveille* ou *Les Officiers de marine en goguette*, avec des actrices exhibant des phallus géants. Comme tous les lupanars parisiens, il avait été fermé en 1946.

— Tu as entendu parler de Marthe Richard ?

Il fit non de la tête.

— Elle a été prostituée, aviatrice, espionne et femme politique. C'est elle qui a fait interdire tous ces lieux par une loi qui porte son nom. Ce bâtiment a, depuis, été reconverti en chambres d'étudiantes. J'y habite. Il est interdit de faire monter des personnes étrangères, alors ôte tes chaussures et marche sur la pointe des pieds. La concierge est un redoutable cerbère, mais à cette heure-ci, elle doit cuver son vin et dormir sur ses deux oreilles.

Eux aussi s'endormirent, mais pas avant que Roland n'eût exploré le moindre centimètre du corps laiteux de Catherine. Il l'embrassait, la reniflait, la léchait, s'aventurant là où jamais il n'avait osé le faire avec sa fiancée ni avec les putains de Sétif. Aucune autre fois il n'avait tenu dans ses bras une aussi belle créature ; il avait envie de lui témoigner toute sa reconnaissance, toute son admiration et tout son amour. Il avait fui sa ville natale et, sans même connaître la galère des débuts d'une vie d'exilé, il se retrouvait à l'abri, sous un toit et au chaud, dans les bras d'une jeune fille. Il n'en revenait pas.

Étaient-ce les histoires qu'elle continua à lui raconter sur le Paris érotique des années folles, sa passion naissante ou simplement son désir animal de la posséder qui le plongèrent dans cet état d'excitation ? Tout en faisant l'amour, il se demandait combien de locataires avaient enfreint le règlement de l'immeuble et se laissaient aller, en même temps qu'eux, aux plaisirs charnels. Et pendant que Catherine s'enivrait dans les bras de Roland, dans sa tête à lui naquit une vocation : recréer les bordels d'antan ! Voilà comment il deviendrait riche.

Dès qu'il aurait recruté les premières filles, il contacterait ses frères et, ensemble, ils bâtiraient un empire du sexe. Déjà il imaginait son commerce – florissant –, son statut – enviable –, sa fortune – immense. On l'appellerait monsieur Roland, il serait dur en affaires et généreux avec les siens. Il mettrait ses parents et ses sœurs à l'abri dans une grande villa avec du personnel. Bientôt il serait à la tête de plusieurs bordels clandestins et, pourquoi pas ? il se lancerait dans d'autres affaires tout aussi rentables. Il ne savait pas encore lesquelles, mais les occasions se présenteraient une fois qu'il aurait mis le pied dans le monde interlope de la nuit. Il ne doutait pas que nombre d'opportunités se présenteraient alors à lui et qu'il saurait les saisir.

Cela faisait une semaine que Catherine et Roland n'avaient pas quitté leur chambre. Elle négligea ses études, lui ne contacta pas sa famille. Ils vivaient comme deux tourtereaux, faisant l'amour continuellement, ne s'interrompant que pour dévaliser le garde-manger, bientôt vide, ou griller une cigarette. De temps en temps, elle allait frapper à la porte de ses voisines pour leur emprunter des boîtes de thon, du pain et des conserves de cassoulet. Entre les bras de son amoureuse, Roland se fichait bien des règles de la cachetout qu'il

avait observées jusqu'à présent. C'était un homme nouveau et, dans le monde qu'il allait conquérir, Dieu n'avait guère sa place. Ils avaient tiré les rideaux, allumé la radio qui diffusait des airs de jazz, et la pénombre dans laquelle l'unique pièce était plongée excitait leurs sens. Catherine lui fit découvrir le guide du Kama-sutra, glissé dans sa bibliothèque entre deux revues de peinture. Ce précis illustré pigmenta encore plus leur vie sexuelle déjà fort inspirée.

Entre deux séances de découverte de nouvelles sensations, Catherine lui demandait de lui raconter une fois de plus ses expéditions autour du monde et lui, insatiable et inventif, ressassait ses leçons de géographie en y ajoutant à chaque fois de nouvelles destinations et de nouvelles péripéties. Elle avait vite compris qu'il n'avait pas autant voyagé qu'il le prétendait, mais elle s'amusait à l'écouter réciter ses leçons. Sa manière de raconter, son accent, les gestes qui accompagnaient son récit, tout la faisait chavirer. Il mentait si bien et avec un tel enthousiasme qu'elle se laissait bercer et berner.

Entre deux froissements de corps, deux poses charnelles, deux baisers langoureux et prolongés, elle lui montra ses dessins, essentiellement des copies de nus célèbres : *Deux femmes tahitiennes*, de Gauguin ; *Nu assis*, de Modigliani ; *Baigneuses aux voiles blancs*, de Sérusier ; *Femmes à leur toilette*, de Vallotton... Roland l'écoutait, passionné, lui raconter l'histoire de ces tableaux. Elle avait envie de l'impressionner, de sentir que son désir pour elle ne tarirait jamais. Elle cachait aussi une blessure dont elle n'avait jamais parlé à personne, mais qu'elle eut envie de lui confier. Adolescente, dans le village où ses parents s'étaient installés après avoir quitté Paris, elle avait subi un viol collectif. Elle le lui raconta, sans honte ni retenue. Elle osa même lui avouer que depuis ce terrible événement, elle avait perdu tout sens moral, que le sexe n'était plus tabou et qu'elle avait eu une soif inextinguible d'hommes. Mais aujourd'hui elle était sienne, exclusivement. Et il pouvait tout exiger d'elle.

Puis elle se ressaisit. Avait-elle trop parlé ? S'était-elle trop confiée ? Comment allait-il réagir ? Elle se rassura quand Roland la couvrit de baisers et de mots tendres. « Je te protégerai », murmura-t-il. Voilà ce dont elle avait secrètement besoin. D'un homme fort à ses côtés, à la fois garde du corps et amant inconditionnel. Puis, passant d'un sujet à un autre, elle en profita pour lui apprendre quelques règles élémentaires de savoir-vivre. Roland était un ours mal léché,

mais, élève appliqué, il s'efforça de suivre consciencieusement ses préceptes ; il en redemanda même. Bientôt, il ne mangea plus la bouche ouverte, cessa de jurer, de s'emporter, et il la regardait à présent dans les yeux quand elle s'adressait à lui. Jamais on ne lui avait appris ces usages. Il lui confia qu'il avait aussi envie de s'instruire. Il n'avait été qu'un écolier indiscipliné et trop souvent absent. Ce qui l'intéressait en particulier ? « Les livres de guerre », répondit-il.

Un jour, en rentrant des Beaux-Arts, qu'elle ne fréquentait plus que par intermittence, Catherine fit un détour par la librairie Joseph Gibert du boulevard Saint-Michel. Elle avait compris qu'il voulait se plonger dans les ouvrages portant sur la stratégie militaire. Elle acheta tout ce que le vendeur lui conseilla : *De la guerre*, de Clausewitz ; *Le Prince*, de Machiavel ; *L'Art de la guerre*, de Sun Tzu ; ainsi que d'autres ouvrages écrits par des reporters de guerre ou d'anciens militaires. Jamais Roland n'avait autant lu. Il dévorait les livres et ne s'arrêtait que lorsqu'un mot lui échappait et qu'il en demandait le sens à Catherine. Certains se plongent dans *Les Fables* de La Fontaine pour se nourrir de morale et donner un sens à leur vie ; Roland, lui, savait que dans sa vie future il irait au combat. Il avait donc besoin d'armes pour porter les coups, les parer ou les anticiper.

Ce fut au tour de Roland de se confier. Il lui avoua qu'il était désargenté, qu'il n'avait jamais parcouru le globe et qu'elle était sa seule et unique relation en France. En confiance, il lui parla de sa famille nombreuse, de son père joueur et porté sur la boisson, de ses bagarres et de la véritable raison de son arrivée à Paris. Il avait fui Sétif et l'Algérie, se sachant recherché par la police pour une rixe qui avait mal tourné. Il lui décrivit la scène et insista sur ce qui l'avait le plus profondément choqué : le fait que sa victime l'eût insulté et traité de « sale juif ». C'était la raison pour laquelle il s'était mis en colère et n'avait pas pu se contrôler. Catherine l'interrompt. Elle ignorait ce qu'était un juif. Ses parents, laïcs, ne l'avaient pas baptisée et elle n'avait encore jamais mis les pieds dans une église. Jamais, à l'école ou dans ses relations, elle n'avait rencontré de juif. Roland le lui expliqua sommairement. Lui non plus ne savait pas exactement comment se définir. Il ânonna simplement des bribes de ses cours du Talmud Thora qu'enfant il n'avait fréquenté qu'épisodiquement, au grand désespoir du rabbin. Et, bien plus à l'aise dans l'évocation des

combats auxquels il s'était livré que dans la récitation de l'histoire religieuse, il reprit le cours de son récit d'adolescent bagarreur.

Roland ne lui épargna aucun détail de ses expéditions punitives. Au lieu d'être effrayée comme eût dû l'être une jeune fille bien éduquée, Catherine sentit son amour pour ce presque inconnu redoubler d'intensité. Elle lui pardonnait tout. Quand ils faisaient l'amour, même ses gestes brusques et ses manières rustres qui réapparaissaient de temps en temps ne lui déplaisaient plus. Elle aimait quand il lui pinçait fortement les tétons, qu'il la giflait avec son sexe, qu'il lui parlait vertement pendant qu'il la pénétrait. Non seulement elle aimait cela, mais elle en avait secrètement envie. Elle avait intériorisé le traumatisme du viol et, par perversion incontrôlée, elle recherchait le plaisir dans la douleur.

Bientôt, la maigre bourse d'étudiante et la très modeste allocation d'orpheline de Catherine ne suffirent plus à faire vivre le couple. Roland avait dépensé son petit pécule. Plus les jours et les nuits passaient et moins il s'affairait pour trouver du travail. Rien ne lui plaisait ni n'était à son niveau. Une seule fois, il trouva un emploi digne d'intérêt, mais son mauvais caractère poussa son chef d'atelier à lui indiquer la sortie. Il se levait tard, se couchait tard, accumulant les ardoises auprès des commerçants du quartier. Un soir, Roland, mesurant la précarité de leur situation, au lieu de se prendre en charge, se blottit en larmes dans les bras de Catherine, s'excusant de ne pas être à la hauteur. À la fois midinette et protectrice, elle lui caressa les cheveux, attendrie.

— Ne t'inquiète pas, je vais trouver du travail pour deux, dit-elle.

Puis elle ajouta comme si elle évoquait la météo du jour :

— Je suis même prête à me prostituer pour toi.

— **M**_{AMAN}, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Clairette était méconnaissable. Blafarde, apathique, elle semblait avoir vu la mort. On lui tendit une chaise, on lui apporta un verre d'eau, on lui rafraîchit le front et le cou avec un linge mouillé, mais rien ne la fit sortir de sa torpeur. Pas même le petit Edgar qui, pour tenter de retrouver l'affection maternelle, s'était hissé sur ses genoux et blotti dans ses bras qui n'offraient rien d'autre qu'un banal support. Clairette avait vieilli de vingt ans.

Tous la scrutaient, abattus et décontenancés : en quelques heures d'absence, elle avait complètement blanchi, et sa chevelure évoquait maintenant l'écume des vagues. Son visage, naguère jovial, restait figé, inexpressif ; quant à son regard, si vif et si tendre, il n'avait désormais plus de vie, se contentant de fixer le vide. Raymond, toujours aussi indélicat, secoua son épouse comme un prunier, essayant de lui faire jaillir des mots de la bouche ; en vain. Ses filles tentèrent à leur tour de la faire revenir à elle avec plus de ménagement, sans plus de succès. Après qu'ils eurent examiné son crâne pour voir si elle n'avait pas reçu un mauvais coup, qu'ils lui eurent fait boire de l'alcool de figes, puis prendre un bain de pieds dans de l'eau additionnée de gros sel, tous acquiescèrent à la suggestion de Renée :

— Il faut aller chercher le docteur Bénichou ! C'est le seul qui pourra identifier son mal.

Josette partit immédiatement.

Le docteur Bénichou avait fait ses études à la faculté de médecine de Paris et mené en parallèle un cursus de lettres à la Sorbonne, obtenant ainsi un double doctorat. Après quoi il était retourné à Sétif

pour s'occuper de sa mère malade, veuve et rescapée de la Shoah. À son décès, il avait quitté l'hôpital dans lequel il exerçait depuis plus de vingt ans et ouvert son propre cabinet. Sa patientèle, essentiellement composée de juifs et d'Arabes, ne désemplassait pas : il n'était pas seulement un bon praticien, il était aussi un honnête homme et un sage qui dispensait aussi bien ses remèdes que ses conseils. Plutôt bel homme, il ne s'était jamais marié et siégeait au conseil municipal de la ville. Il en imposait à la fois par sa science, son charisme et son physique agréable. C'est pourquoi, quand il pénétra, conduit par Josette, dans la chambre de Clairette, le silence se fit et la famille s'écarta d'elle-même du lit où l'on avait couché la patiente. Seuls les aînés – Adèle, Renée et Théodore – et le père restèrent dans la pièce ; les plus jeunes furent priés de sortir et s'agglutinèrent derrière la porte close, tentant de capter des bribes de conversation.

Avant de l'ausculter et de délivrer son diagnostic, il demanda qu'on lui explique exactement les circonstances de sa transformation physique : que s'était-il passé pendant les quelques heures qui l'avaient précédée ? Adèle raconta le départ de leur frère, le mot qu'il avait laissé (elle ne mentionna pas sa destination ni sa demande de discrétion), leur recherche dans toute la ville, et le retour de leur mère, méconnaissable.

— La dernière fois qu'on l'a vue, elle parlait à des policiers, ajouta Renée.

À cet instant, le docteur demanda qu'on le laissât seul avec sa patiente et il promit qu'il viendrait leur faire son rapport aussitôt son diagnostic établi. Raymond et ses trois aînés sortirent et les laissèrent seuls. Il prit son pouls, sa tension, examina sa gorge, ses pupilles à l'aide d'une petite lampe, considéra une mèche de cheveux, tout en lui posant des questions qui ne suscitèrent aucune réaction. « Clairette Zemmour aurait-elle aussi perdu l'usage de la parole ? », s'interrogea le docteur. Peu à peu, sa patiente reprit connaissance et surtout confiance. À lui, elle pouvait tout dire, il était tenu par le secret médical.

Alors elle se confia : Roland, sa fuite, le portrait-robot qu'elle identifia et le choc qui s'ensuivit. Pour autant elle se garda d'évoquer le meurtre sauvage commis par son fils, la feuille que lui avait tendue le policier et sur laquelle figurait un dessin correspondant, trait pour trait, au visage de son Roland. Le docteur Bénichou l'écoutait,

compatissant. Elle ressemblait à sa vieille mère, avec son accent, sa chemise de nuit, ses bracelets qu'elle portait au poignet gauche – reçus de sa belle-mère le jour de son mariage et qu'elle n'avait jamais plus quittés. Et plus elle racontait, plus il s'émouvait.

— Oh ! bien sûr, reconnut-elle, il n'a pas eu la vie rêvée des Européens qui vivent dans un grand appartement, possèdent une belle voiture, sont éduqués par des professeurs particuliers. Mais cela suffit-il à expliquer toutes ces fugues, toutes ces bagarres... ?

Ses modèles, dans la famille, c'étaient un père joueur et absent, des frères indisciplinés dont il avait dû s'occuper et une fratrie trop nombreuse, vivant dans une promiscuité qui empêchait toute relation plus personnelle, des attentions particulières, une écoute.

— Je les ai mis au monde et ils se sont élevés tout seuls, docteur. Neuf enfants et autant de fausses couches...

Plus elle s'épanchait et plus le brave médecin tentait de contenir ses larmes. Plusieurs fois, adolescent, Roland s'était enfui, s'était montré colérique, violent. Combien de fois, à l'école primaire, elle avait dû répondre à une convocation du chef d'établissement lui notifiant qu'il serait exclu plusieurs jours pour avoir frappé un de ses camarades, ou insulté un professeur ou fugué la classe ? Combien de fois elle avait dû le récupérer au commissariat, plus âgé mais toujours mineur, parce qu'il avait insulté un passant, saccagé une boutique ou uriné sur la voie publique ? Il avait besoin d'autorité, mais personne à la maison ne lui avait indiqué le droit chemin ; même le rabbin, pourtant un homme doux et indulgent, y avait renoncé, se souvint-elle.

— Vous savez docteur, pour sa bar-mitsva, il a même refusé d'apprendre son passage de la Thora pour la lecture du shabbat. Quelle honte ! Dix ans après, je m'en souviens comme si c'était hier : les fidèles attendaient qu'il lise et lui, les mains dans les poches de son costume en lin, il sifflotait. Un rebelle, un cheval fou qui n'avait ni harnais ni dompteur.

Pendant plus d'une heure, le praticien écouta cette pauvre femme déverser sur lui les tourments qu'elle gardait en elle depuis trop longtemps et qui lui brûlaient les entrailles. Il griffonna plusieurs pages de son carnet, puis posa un baiser affectueux sur son front comme l'eût fait un fils aimant ; avant de la quitter, il lui promit de ne rien révéler du peu qu'il savait, ni à ses proches ni à la police.

Il était temps pour lui de rejoindre dans la salle à manger la famille qui l'attendait, calme et disciplinée, mais impatiente de connaître son verdict :

— Madame Zemmour est atteinte de canitie subite, appelée aussi « syndrome de Marie-Antoinette » ou « de Thomas More », parce que ces personnages ont vu leur chevelure blanchir d'un coup la veille de leur exécution. Ce phénomène est généralement causé par un choc émotionnel. Pour le moment, madame Zemmour a besoin de calme et de repos. Voici quelques cachets qui la feront dormir. Je repasserai la voir demain en fin de matinée, après le conseil municipal. Je lui prescrirai un autre traitement, mais j'ai besoin d'un peu de temps pour déterminer celui qui sera le plus efficace.

Le docteur Bénichou se leva, salua un à un les membres de la famille, donna un bonbon au petit Edgar et prit congé, non sans avoir refusé d'encaisser ses honoraires.

Après son départ, Raymond, qui avait feint de comprendre les explications du docteur, demanda confirmation à ses enfants :

— C'est quoi au juste la maladie de votre mère ?

— Elle a reçu un choc à l'intérieur de la tête, résuma Gilbert.

— Le mieux, c'est d'aller au commissariat, de retrouver les policiers qui lui ont parlé et de savoir ce qu'ils lui ont dit, trancha William.

Clairette, qui avait entendu cet échange de sa chambre, se hissa avec peine de son lit, entrouvrit la porte qui donnait sur le salon et cria ces simples mots avant de retourner se blottir sous les draps :

— Personne ne bouge avant le retour du médecin !

Nul ne moufta, malgré l'étrangeté de sa réaction. Dans son état, il valait mieux ne pas la contrarier. Et pour la première fois de leur vie, ni Raymond ni Dédé ni aucun autre membre de la famille n'éprouva l'envie de sortir. Tous restèrent confinés dans l'appartement, les sœurs d'un côté, les frères de l'autre ; quant à Raymond, il s'endormit sur le canapé du salon.

Il fut réveillé le lendemain matin par l'arrivée du docteur Bénichou, qui affichait une mine sombre.

— Pourriez-vous me montrer une photo de Roland ? demanda-t-il en maîtrisant mal sa nervosité.

Lors du conseil municipal auquel il avait participé le matin même, le commissaire de police s'était entretenu avec le maire et ses adjoints

au sujet du crime odieux dont la victime n'était autre que le fils du colonel de la garnison, ce qui était une circonstance aggravante dans un pays tenu d'une main de fer par les militaires. L'enquête s'orientait donc vers le crime d'un nationaliste algérien. Évidemment, tout allait être mis en œuvre pour retrouver et châtier le coupable. Les témoins – nombreux – s'étaient immédiatement rendus au commissariat et, grâce à leurs dépositions, un portrait-robot de l'assassin avait pu être établi.

Désormais, les policiers ne seraient plus seuls à mener leurs investigations. Dès la fin de la journée, militaires et gendarmes viendraient en renfort arpenter les rues de Sétif et de tout le pays pour montrer aux passants le portrait-robot du présumé coupable et leur décrire ses autres signes distinctifs : grand, légèrement trapu, le teint mat, les yeux et les cheveux noirs et surtout une longue balafre sur la joue droite. Au cas où ils l'identifieraient ou le croiseraient dans la rue, on leur avait donné officieusement l'ordre de tirer sans sommation, en solidarité avec le père de la victime – esprit de corporation oblige. Apprenant cela, le docteur Bénichou avait prétexté une consultation urgente pour quitter le conseil municipal et s'était précipité chez la famille Zemmour. Les confidences qu'il avait reçues la veille de Clairette Zemmour résonnaient avec ce qu'il venait d'entendre. Il fallait absolument qu'il en ait le cœur net.

Quand Adèle lui eut présenté la photo de son frère qu'elle avait gardée sur elle, il n'eut plus aucun doute sur l'identité du meurtrier et la canitie soudaine de Clairette s'éclaira. Il prit sur lui pour ne rien laisser voir de son trouble et demanda à Raymond de l'accompagner dans la chambre, interdisant aux enfants d'y entrer, et tous trois s'enfermèrent à double tour. Clairette sortait à peine de sa longue léthargie, qui commençait à se dissiper grâce au médicament qu'il lui avait fait avaler la veille. Elle ouvrit un œil, esquissa un sourire, mais n'eut pas assez de force pour s'asseoir.

— Restez allongée, madame Zemmour, lui dit-il.

Qu'aurait-il bien pu lui apprendre qu'elle ne sût déjà ou qu'elle n'eût déjà anticipé ? Aussi s'adressa-t-il au mari, qui se mit à verser des larmes dès le début de son récit. C'était la première fois que Clairette voyait Raymond pleurer. Elle lui prit la main, posa un baiser sur sa paume, sécha sa joue humide avec un coin de sa robe de chambre.

— Ne t'inquiète pas, on va le retrouver. Il y a sûrement une raison à tout ça, dit-elle pour l'apaiser.

Le docteur Bénichou répéta mot pour mot les propos du commissaire, jusqu'aux détails les plus horribles du meurtre perpétré par leur fils. Clairette vomit dans la bassine que lui tendit son mari, tout aussi anéanti qu'elle. Il insista aussi sur le déploiement de forces qui commençaient à quadriller la ville pour traquer leur fils. On sentait qu'il avait peur pour lui, malgré sa culpabilité évidente – et bien qu'il ne fût pas question de circonstances atténuantes, puisque aucun témoin n'avait évoqué les insultes antisémites qui avaient déchaîné la violence de Roland.

— Madame et monsieur Zemmour, pour votre fils, je vous en prie, si vous savez où il se terre, dites-lui de se rendre, ou bien de fuir loin, très loin. Sinon, ils vont l'abattre.

— On vous jure, on ne sait pas où il est.

Les Zemmour avaient une confiance totale en cet homme, mais ils n'allèrent pas jusqu'à lui révéler que leur fils s'était probablement caché à Paris.

— L'Algérie, c'est grand, commenta Raymond.

Clairette acquiesça, avant d'ajouter :

— Peut-être qu'il est parti se réfugier en Israël, qui sait ? Il a un oncle là-bas.

— Je vous laisse le soin de tout dire à vos enfants. Ils seront tôt ou tard informés, conseilla-t-il.

Puis il quitta leur domicile, laissant en évidence le portrait-robot.

Quand les enfants au complet, convoqués dans la chambre parentale, le découvrirent sur la table de chevet, un silence absolu s'abattit sur toute la maisonnée. Ils avaient reconnu leur frère. À la lecture du chef d'accusation, ils ressentirent un mélange de dégoût et de peur. Mais ce qui étonna davantage les aînés, ce fut la charge de terrorisme. Ils connaissaient le caractère belliqueux de leur frère et sa propension à se mettre dans des situations louches, mais ils n'arrivaient pas à l'imaginer dans la peau d'un assassin nationaliste. Jamais il n'avait parlé de politique ni même ne s'y était intéressé. Ni lui ni aucun membre de la famille, d'ailleurs. L'OAS, le FLN, la Toussaint rouge, l'Embuscade de Palestro, c'était bon pour occuper les unes des journaux ou les grands titres des radios ; chez les Zemmour, on tenait à distance ces questions, on s'intéressait exclusivement aux

performances footballistiques du Red Star d'Alger et du FC Blida.

Alors, quand le lendemain, tous les murs de la ville furent tapissés de l'avis de recherche, la honte et l'apitoiement cédèrent leur place à la colère. Il y en avait partout : sur les devantures des boutiques, des cafés, des restaurants, à la poste, à l'entrée des monuments historiques, des bâtiments officiels, sur les troncs d'arbres de la place principale, dans les écoles, au stade de foot. Partout s'étalait sur une feuille à en-tête de la police et de la gendarmerie le portrait de Roland Zemmour, dont on ignorait l'identité, mais dont la précision des traits ne laissait aucun doute pour tous ceux qui le connaissaient : grand, légèrement trapu, le teint mat, les yeux et les cheveux noirs et surtout une longue balafre sur la joue droite.

Une tente avait été dressée sur la grand-place, servant d'annexe au commissariat afin d'y recueillir les éventuels témoignages ou dénonciations. On promettait l'anonymat le plus complet et une forte récompense à toute personne qui ferait progresser l'enquête.

Ni ce jour-là ni ceux qui suivirent, aucun juif de Sétif n'entra dans cette tente. Tous avaient connu la France de Vichy, il leur était impensable de se transformer en délateur. N'empêche, dans la communauté, on jasait ; et beaucoup trop au goût de Raymond, qui se retenait de réagir. Alors qu'il était assis à la terrasse d'un café, Armand Dokan l'apostropha :

— Dis Raymond, le gars recherché, il n'aurait pas un frère jumeau ?

Puis il éclata de rire. Raymond lui aurait bien mis son poing dans la figure, là, tout de suite et devant tout le monde, à lui et aux abrutis qui ricanaient, ainsi qu'aux hypocrites qui maintenant lui tournaient le dos et à tous les autres, avec leur langue de vipère. Or, sa femme les avait prévenus, lui et leurs enfants : pas de vague, silence radio et surtout aucune réaction face aux provocations ou aux allusions, qu'elles viennent des gens ou de la police. Alors il se tut, rongea son frein en attendant des jours meilleurs.

Bien que Clairette tentât, dans ce marasme familial, d'insuffler aux siens un semblant de sérénité, elle n'en menait pas large. Elle s'angoissait à l'idée de ne plus jamais revoir son fils, de ne même pas pouvoir se recueillir sur sa tombe ; elle l'imaginait seul, traqué, sans le sou, mourant de faim et de soif. Elle s'en remit à Dieu, le suppliant d'épargner à Roland une fin aussi tragique et douloureuse. Une nuit,

elle le vit, pieds et poings liés, s'avancer dans la cour de la prison Barberousse d'Alger, vers le couperet de la guillotine qui allait lui trancher le cou.

Mais ce qui la hantait, la blessait le plus, c'était le titre qui accompagnait l'avis de recherche. Son fils n'y était dépeint ni comme un meurtrier en fuite ni comme un dangereux fugitif, mais comme bien pire que tout cela : un terroriste ! S'il ne tenait qu'à elle, elle serait allée voir le maire, le préfet, une autorité quelconque, et elle leur aurait dit, à toutes ces huiles, que son fils ne s'était jamais intéressé à la politique, et que l'accuser ainsi de terrorisme était un ignoble mensonge ! « Il en a fait, des bêtises, mais jamais il n'aurait trahi la France. » Elle se surprenait à maudire, sans rien savoir de leur idéologie, les militants du FLN auxquels son fils était injustement associé. Elle aimait la France qui avait donné à ses parents une nationalité et, bien qu'elle ne fût pas instruite, elle savait que Pétain avait trahi la patrie et que de Gaulle avait lavé son honneur.

Les sœurs de Roland, qui déjà en temps normal ne sortaient que très rarement, restèrent de longues semaines enfermées dans leur appartement. Seules Adèle et Renée, à tour de rôle, s'aventuraient à l'extérieur pour soulager leur mère dans les achats de première nécessité. Théodore et William arpentaient les rues, mais ne fréquentaient plus les cafés ni leurs amis. Quant à Raymond, il avait perdu le goût de la vie et la passion des cartes. « C'est sûrement de ma faute, tout ça, se disait-il. J'aurais dû être plus sévère. »

Mais il était trop tard. Trop tard pour revenir en arrière, trop tard pour réécrire l'histoire de sa famille, de ses manquements, de ses propres dérives. Tous les soirs, Raymond pleurait entre les bras de sa femme qui le consolait, supportant à elle seule tout le poids de l'immense douleur des siens. Elle qui avait mis au monde neuf enfants, enduré les privations, les vexations, la guerre, elle qui s'était mariée à 15 ans pour passer d'un père violent et alcoolique à un mari joueur et fainéant, voilà qu'elle subissait une nouvelle épreuve. Mais de tous, elle était la plus digne, la plus endurante. Et même si elle souffrait, même si elle se réfugiait parfois dans sa chambre pour pleurer en cachette, elle tenait le coup. Elle n'oubliait pas qu'elle devait être forte pour assumer son rôle de mère et de pilier de la famille ; il lui restait huit enfants dont elle devait s'occuper.

LA petite entreprise de Roland prospérait. Passionnément amoureux l'un de l'autre – d'une façon aliénante et irraisonnée quant à Catherine –, les tourtereaux s'étaient lancés dans un commerce des sens qui n'avait pas tardé à devenir très rentable. D'abord « Julot casse-croûte », Roland avait accepté la proposition de sa dulcinée de travailler pour lui : elle avait commencé par tapiner occasionnellement. Bientôt, deux nouvelles employées se partagèrent leur studio en journée. Mais devant la demande exponentielle, Catherine abandonna peu à peu le commerce de son corps pour se consacrer quasi exclusivement au recrutement des filles. Son champ d'investigation se déployait semaine après semaine. Après avoir exploré les amphithéâtres des facultés à la recherche de nouvelles proies, elle se concentra sur les Halles toutes proches et sur les stands des grands magasins. Nombre de vendeuses et de petites mains ne rechignaient pas à s'octroyer ce confortable complément de revenus. Pour elles, au début, c'était un jeu, une forme d'évasion, un bol d'air dans leur vie terne et insipide.

Catherine refusait, du moins dans les premiers temps, les candidatures des femmes mariées et des mères célibataires, pourtant nombreuses à postuler. « Les enfants et les maris sont source de problèmes », l'avait avertie Roland. Toutes les recrues avaient le même profil : étudiante ou employée, jeune, aux courbes généreuses et aux revenus modestes, et si possible provinciale « montée à la capitale », donc éloignée de sa famille. Catherine avait transformé son studio en bureau des opérations et le reste de l'immeuble était sous-loué aux travailleuses du sexe, les résidentes officielles ayant déménagé en échange d'un confortable pécule pour prix de leur silence. Sur un tableau mural, elle notait les emplois du temps des

filles et le temps d'occupation des studios, ainsi que leur rotation dans la journée. Chacune était libre d'aménager son planning, à condition d'inscrire ses jours d'activité une semaine à l'avance.

— Il faut que les filles se sentent indépendantes, avait décrété Roland, qui voyait dans cette souplesse la clef de l'épanouissement de leurs employées et l'assurance de leur succès. Moins elles se sentiront contraintes, mieux on les enchaînera. Le sexe et l'argent deviendront vite une addiction.

Roland avait vu juste : aucune de ses employées n'avait envie de démissionner ni ne se plaignait des conditions de travail. Loin d'être un patron modèle, il valait bien mieux que les contremaîtres des usines ou les chefs d'équipe des grands magasins qui abusaient de leur pouvoir pour coucher avec leurs employées. Rue Blondel, au moins, elles étaient payées pour ça... Et puis Catherine les couvait comme une grande sœur, toujours soucieuse de leur confort et de leur bien-être, ayant toujours une petite attention pour chacune d'elles. Malgré l'opposition de Roland, elle prenait à sa charge leurs frais médicaux. Elles l'appelaient madame Catherine, par respect, et se confiaient à elle. En revanche, Catherine veillait à ce qu'elles ne sachent rien de sa vie privée.

Roland, quant à lui, menait désormais grand train. Il s'était offert une Cadillac Eldorado rouge, identique à celle prêtée par la marque à la Maison Blanche pour la cérémonie d'investiture du président Eisenhower en janvier 1953. Il l'avait vue dans un reportage d'un vieux *Paris-Match* dans son salon de coiffure. Il avait également acheté, avec un nom d'emprunt, un trois pièces dans le très bourgeois 7^e arrondissement parisien. Le long du couloir qui menait de l'entrée au salon, une bibliothèque abritait une impressionnante collection d'ouvrages de guerre, dont les tout premiers avaient été offerts par Catherine. L'œil vissé à son judas, la gardienne de l'immeuble surveillait les entrées et les sorties de ces nouveaux propriétaires, telle Perséphone régnant sur le royaume souterrain. Rien ne lui échappait et l'arrivée de ce nanti basané et au fort accent lui déplut fortement, jusqu'au jour où il la gratifia de généreuses étrennes.

Quand elle ne travaillait pas, Catherine accompagnait Roland à ses soirées de poker où il perdait beaucoup, buvait trop et sniffait à outrance des substances illicites. Un soir, à une table, elle lui demanda d'arrêter les frais devant ses pertes abyssales. Il se retourna sans rien

dire et lui asséna un violent coup de poing devant une assemblée d'hommes impavides. Elle resta à terre, le visage ensanglanté, jusqu'à ce qu'il termine sa partie, délesté de plusieurs milliers de francs. En rentrant, il se contenta de lui dire qu'elle l'avait humilié devant ses amis et, pour la punir de son effronterie, il ne lui adressa pas la parole durant une semaine. Elle pleura et promit de ne plus jamais recommencer. Elle l'aimait et elle le craignait.

L'épisode de la partie de cartes contrariée fut vite oublié. Catherine et Roland s'aimaient comme au premier jour. Ils dînaient dans les meilleurs restaurants et passaient de longs week-ends en amoureux, à l'hôtel du Cap-Eden-Roc d'Antibes, au Martinez de Cannes ou à l'hôtel Royal de Deauville. Le personnel de ces palaces était aux petits soins pour ce couple si généreux. Maintenant qu'il était aisé, Roland n'oubliait jamais de faire des dons aux œuvres de charité de sa communauté et de somptueux cadeaux à Catherine. Comblée, elle assistait désormais en silence à ses soirées au cours desquelles il perdait toujours autant, s'enivrait encore plus et alternait cigarettes d'opium et rails de cocaïne. Sa santé se dégradait et il devenait de plus en plus irascible.

L'alcool conjugué à la drogue le rendait paranoïaque et violent. Un soir, Catherine l'informa qu'une de leurs pensionnaires, enceinte, voulait arrêter de travailler. Il la convoqua, s'enferma avec elle dans un des studios de l'immeuble et quand elle en ressortit, le visage tuméfié et les bras recouverts de brûlures de cigarette, toutes les autres filles comprirent qu'elles étaient là pour toujours. Vivant aux crochets de ses gagneuses, il aspirait secrètement à devenir un caïd déversant ses esclaves sur les trottoirs. Il ne pouvait tolérer aucune embûche sur le chemin de son ambitieux projet de réussite sociale et financière. Le Roland des débuts, affectueux et conciliant, patron modèle et avant-gardiste, s'était transformé en un redoutable chef d'entreprise tyrannique et cruel.

La petite rue Blondel était devenue une adresse courue qu'on se passait sous le manteau. Les voisins se plaignaient entre eux du bruit et de la faune qui fréquentait ce lieu, mais aucun d'entre eux n'était jamais allé voir ce qu'il s'y passait réellement ni n'avait osé porter plainte, bien que tous se doutassent des activités illégales et contraires aux bonnes mœurs qu'abritait désormais le foyer de jeunes filles. Ce n'était pas encore une industrie, plus tout à fait un atelier, mais on

était loin de l'artisanat du début. L'immeuble était transformé en un gigantesque lupanar. Roland sélectionnait à l'entrée les clients, majoritairement des étudiants et des hommes bien mis. Catherine distribuait les chambres, les paies, toujours en liquide, veillait à l'hygiène des clients et s'assurait de la santé et de la productivité des filles.

Celles-ci ne faisaient pas plus de cinq passes par jour. Il fallait faire tourner les studios et le personnel, mais surtout libérer les appartements pour les vraies locataires qui devaient faire mine d'y résider de temps en temps, au cas où l'Éducation nationale, propriétaire des murs, aurait l'idée d'y effectuer un contrôle. Catherine avait mis en place un astucieux emploi du temps qui permettait aux véritables étudiantes et aux prostituées d'aller et venir sans jamais se croiser. Certaines des étudiantes, qui avaient compris le travail des personnes hébergées, allèrent la trouver pour arrondir leurs modestes revenus, qui se résumaient parfois à une maigre bourse et quelques mandats envoyés par leur famille. Catherine accepta de leur fournir un ou deux clients réguliers, sans manquer de prélever la moitié de leurs gains. Toutes y trouvaient leur compte. Quant à celles qui se contentaient de libérer leur studio de temps à autre, leur coopération leur donnait également droit à une rétribution, certes moindre, mais tout aussi bienvenue.

Toute la journée et très tard dans la nuit, les clients se croisaient dans l'escalier en fer forgé en un ballet lascif. La concierge ne sortait plus jamais de sa loge, Roland lui glissant régulièrement un billet pour qu'elle ferme les yeux et s'enivre de sa boisson préférée. Mais le maître des lieux avait besoin d'étoffer son personnel et de renforcer son activité au fur et à mesure que la demande s'intensifiait. Il embaucha un chauffeur qui, bien qu'il ne fût pas – pas encore – l'objet de menaces, faisait aussi office de garde du corps, un vigile qui surveillait désormais à sa place les entrées et les sorties de l'immeuble, ainsi qu'une cuisinière à domicile qui lui préparait les plats orientaux de son Algérie natale.

Pour soulager et épauler Catherine, il confia aux deux plus anciennes de leurs employées la cogestion du trafic de la clientèle. Martine, ex-étudiante en mathématiques et Sylvie, ex-employée en gestion du personnel, s'acquittaient à la perfection de leurs nouvelles tâches, sans pour autant négliger leur activité principale. Tous les

mercredis et vendredis, elles apportaient, dans un café non loin de son domicile, le cahier de comptes et les enveloppes garnies de billets, et dressaient le procès-verbal des incidents du jour. À part le passage régulier d'un individu à la mine patibulaire qui posait trop de questions aux filles et que le nouveau videur avait fini par expulser *manu militari*, il n'y avait pas grand-chose à signaler. Les voisins gardaient le silence, la concierge se réjouissait des pourboires toujours plus généreux de monsieur Roland, les filles ne s'autorisaient plus aucune revendication.

Pleinement satisfait de leur contribution à la bonne marche de son affaire, Roland invitait alors ses deux employées à partager son dîner et, de temps en temps, sa couche. Elles étaient contentes d'être dans les petits papiers de leur souteneur dont personne à ce jour, hormis Catherine, ne connaissait la véritable identité ni l'adresse du domicile privé. Et, si Roland s'autorisait ces moments d'intimité avec quelques-unes de ses employées, seule Catherine avait le privilège de l'accompagner en soirée, c'est-à-dire essentiellement dans ses interminables parties de cartes. Dans le petit cercle des caïds en devenir, on l'appelait madame Roland, ce dont elle n'était pas peu fière.

Secrètement, Catherine rêvait aussi de fréquenter le grand monde, les stars de cinéma dont elle découvrait la vie dans les magazines illustrés auxquels elle s'était abonnée. Comme ces vedettes, elle s'imaginait monter les marches du Festival de Cannes, arpenter la Croisette ou assister à l'avant-première d'un film, au cinéma le Grand Rex, vêtue d'une robe de soirée signée Dior, coiffée comme Grace Kelly d'un chignon banane, ou arborant une coupe garçonne comme Audrey Hepburn. Les flashes des photographes auraient crépité, elle aurait signé des autographes, bu du champagne dans des coupes en cristal, fréquenté les courses à Chantilly dans les loges réservées aux invités de marque. Un soir, après qu'elle eut découvert dans l'une de ces revues des photos du tournage d'un film récent, elle réussit à traîner Roland dans une salle de cinéma où l'on projetait *Et Dieu créa la femme*. Du jour au lendemain, elle voulut ressembler à Brigitte Bardot : rebelle, sensuelle, elle copia ses ballerines, sa robe de vichy rose et sa coiffure. Sur le plan de la sexualité, elle n'avait pas attendu la révolution des mœurs latente pour s'affranchir des règles.

Soulagé d'une partie de ses obligations professionnelles, Roland

prospecta de nouveaux logements afin de développer son commerce. Il voyait grand et ne voulait surtout pas s'arrêter en si bon chemin. « Une fois que j'aurai trouvé de nouveaux locaux, je pourrai enfin prévenir ma famille », se dit-il. Il n'avait pas donné de nouvelles aux siens depuis sa fuite. Il s'était promis de les recontacter et de les faire venir tous une fois qu'il aurait amassé son premier million. Il n'en était pas loin.

Deux étages d'un immeuble d'habitation insalubre rue Saint-Denis, à une centaine de mètres de la rue Blondel, venaient de se libérer à la suite du décès de la propriétaire, une vieille dame, veuve et sans enfants. Une pancarte accrochée à l'étage informait les passants que l'adjudication se ferait le 15 du mois chez maître Saal, notaire à Paris. Il demanda à Catherine de se renseigner. Quand elle rencontra l'homme de loi dans le hall d'accueil de son étude, celui-ci, pris de panique, la fit entrer précipitamment dans son bureau lui demandant ce qu'elle faisait ici. Ce visage était familier à Catherine ; il lui fallut peu de temps pour comprendre qu'il s'agissait d'un de leurs clients réguliers. Il l'avait reconnue et tremblait comme un gamin surpris en train de voler des bonbons dans une boulangerie. Venait-elle le faire chanter ? Elle le rassura en partie.

— Détendez-vous, maître, je viens pour affaires. Plus particulièrement pour le lot que vous avez la charge de vendre rue Saint-Denis. Mon associé et moi sommes très intéressés...

— Il n'est plus à vendre, coupa-t-il. J'ai déjà reçu une offre qui satisfait la succession. C'est un institutionnel. Vous pouvez retourner d'où vous venez !

Catherine fut blessée qu'on lui parlât ainsi. Elle était une putain, certes, une mère maquerelle aussi, mais les grands airs de ce monsieur ne lui faisaient pas oublier qu'elle aussi venait d'une famille tout à fait respectable. Elle lui ordonna de baisser d'un ton et quand il vit qu'elle fixait l'alliance qu'il portait à l'annulaire de la main gauche, il bredouilla des excuses. Catherine resta de marbre et décida de prendre l'avantage.

— Votre femme est au courant de vos cinq à sept hebdomadaires ? lança-t-elle, un sourire narquois aux lèvres.

— Cela ne vous regarde pas, jeune femme.

— Entendu, mais je suis sûre qu'elle serait très intéressée de l'apprendre. Alors soit vous annulez cette promesse de vente et, au

passage, vous nous faites une petite ristourne sur ce bien, soit votre femme saura tout de vos galipettes. Compris ? Vous avez trois jours pour me donner une réponse.

Elle avait pris de l'assurance, sa fréquentation des voyous avait enrichi son vocabulaire et elle savait maintenant parler d'un ton ferme et autoritaire, sans jamais élever la voix. L'homme se fit alors moins arrogant et plus conciliant.

— L'acquéreur n'est ni une banque ni une compagnie d'assurance, rectifia-t-il, tremblant. C'est, disons, un homme d'affaires puissant et surtout très dangereux. Il ne laissera jamais ce bien lui échapper. Croyez-moi, vous vous exposez à de graves dangers.

— C'est ce qu'on verra, lança-t-elle, hâbleuse, en quittant les lieux.

Puis elle ajouta sur le palier :

— À dans trois jours.

De retour à leur domicile, quand elle relata cette conversation dans les moindres détails à Roland, mimant la mine déconfite de son interlocuteur, tous deux explosèrent de rire. La Catherine des débuts avait perdu en ingénuité et gagné en assurance. Ce n'était plus l'étudiante légère et romantique qu'il avait rencontrée dans le train, mais une redoutable femme d'affaires.

Tandis que Roland la félicitait, lui confiant qu'il n'aurait pas agi autrement, elle déboucha une bouteille de champagne, en but quelques rasades à même le goulot, ouvrit un tiroir où Roland dissimulait sa drogue, se fit une ligne de coke et prit le sexe de son amant dans la bouche jusqu'à ce qu'il jouisse. Elle était aux anges, son homme lui faisait dorénavant pleinement confiance.

— Et si on restait enfermés à la maison juste nous deux durant ces trois jours ? suggéra-t-elle.

— Je te propose mieux, répondit-il. On se tire en Normandie. Préviens Martine et Sylvie et dis-leur qu'on s'absente quelques jours pour affaires.

Roland avait fait installer une ligne téléphonique dans la loge de la concierge, avec interdiction pour celle-ci et pour toutes les autres pensionnaires de l'utiliser. Seules Martine et Sylvie, les deux adjointes, y avaient accès, et seulement quand le patron les appelait. Un petit cadenas bloquait le combiné, empêchant toute communication vers l'extérieur. Catherine patienta un long moment au bout du fil, percevant les hurlements de la concierge qui appelait depuis la cage

d'escalier successivement les deux filles, mais en vain.

— Elles ne répondent pas, transmit Catherine à Roland.

— Mais où peuvent-elles bien être ? Ces deux putes ne doivent jamais quitter leur poste de travail, vociféra Roland. J'ai toujours été clair. Rappelle-les dans quinze minutes et si elles ne réagissent toujours pas, on file là-bas voir ce qui s'y passe.

— Tu ne veux pas que je demande à la concierge de me passer le vigile ?

— Non, il a interdiction d'entrer dans l'immeuble.

Le quart d'heure passé, alors que Roland faisait les cent pas dans le salon tout en plongeant régulièrement le nez dans une petite colline de poudre, Catherine recomposa le numéro.

— J'ai fait tous les étages, madame Catherine. Non seulement elles ne sont pas là, mais il n'y a plus âme qui vive.

— Et le vigile ?

— Non, même Saïd n'est plus là.

— Qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Désolée, j'ai fait la sieste toute la soirée, je n'ai rien vu ni rien entendu, je vous le promets.

Catherine raccrocha, blême, et informa Roland de la situation.

— Tu parles, elle a dû picoler comme un trou. Il se passe quelque chose de louche, dit Roland en replongeant le nez dans l'assiette remplie de cocaïne.

Avant d'ajouter :

— Il faut y aller fissa.

— C'est peut-être un piège ? s'inquiéta Catherine, le nez légèrement enfariné. La concierge parlait bizarrement, comme si quelqu'un lui dictait ce qu'elle devait dire.

— Qu'est-ce tu racontes ? Si tu ne veux pas m'accompagner, ne bouge pas de là. D'ailleurs, reste, tu n'es pas en état. Tu picoles trop et tu sniffes trop, ça te fait divaguer et dire des conneries. Je vais régler cette affaire et ensuite on file. Prépare nos bagages et prends des vêtements chauds, paraît qu'il fait froid en cette saison à Deauville.

En bas de son appartement, son chauffeur lui aussi avait disparu, laissant la clef sur le contact de sa Cadillac. « Quel con ! On aurait pu me la voler », maugréa Roland. Arrivé rue Blondel, il s'introduisit dans son usine à filles, étrangement calme. Mais où donc étaient passées toutes leurs pensionnaires ? Roland inspecta un à un les studios : tous

vides. On aurait dit qu'elles avaient pris la fuite. Il redescendit interroger la concierge, qui ne lui apprit rien de nouveau. Elle empestait l'alcool et son visage était encore plus marqué qu'à l'accoutumée. Essoufflé, il commença à ressentir de violentes douleurs à la poitrine, sans doute consécutives à sa consommation excessive de cocaïne et au stress qui commençait à l'envahir. Il était agité de spasmes, incapable de réfléchir ou de se concentrer. Il remonta à l'étage de l'*executive room*, comme Catherine et lui avaient pris l'habitude d'appeler leur premier studio, celui qui avait abrité le début de leurs amours, et remarqua que les enveloppes qui contenaient la recette du jour avaient disparu.

— Les salopes, elles m'ont tout volé ! Je vais les buter !

On entendit ce cri perçant, maintes fois répété, dans tout le quartier. Les voisins se mirent aux fenêtres, la concierge se barricada dans sa loge, tandis que deux ombres, tapies dans la seconde pièce de la loge bien avant l'arrivée de Roland, en sortirent et se faulfilèrent dans l'escalier, grimpant pas à pas jusqu'au deuxième étage. Sous l'effet des surdoses de substances hallucinogènes, Roland ne se rendit compte de rien. En peu de temps, son humeur se modifia. Il fut pris d'anxiété, puis de panique, et perdit complètement son self-control. Penché à la fenêtre, il continua de hurler contre ses poules. Vingt cartouches de Mac 50 que lui logèrent dans la tête et le cœur deux hommes de main d'un concurrent mirent un terme à ses jérémiades et reportèrent *sine die* ses projets de vacances en Normandie. Ne voyant pas son amant revenir, Catherine passa un ultime coup de fil à la concierge.

— Fuyez, madame, il est arrivé un très grand malheur, dit-elle simplement.

Puis elle raccrocha.

Catherine se contenta d'ajouter quelques affaires dans son sac de voyage déjà prêt, fouilla les tiroirs du bahut pour rafler le peu de billets qui y traînaient, emporta les trois livres qu'elle avait offerts à Roland avec une dédicace et partit se mettre au vert sans demander son reste. Son intuition avait été la bonne, mais elle n'en sut rien jusqu'au lendemain, où elle apprit par les journaux l'exécution de son bien-aimé et la fermeture définitive de son gagne-pain.

La nouvelle de sa mort brutale mit un mois avant d'arriver en Algérie. *L'Écho d'Oran* publia un bref article relatant l'assassinat d'un

natif de Sétif, proxénète parisien, un certain Roland Zemmour, avec une photo de son cadavre criblé de balles. On y parlait d'un règlement de comptes entre caïds, lié à une sombre histoire de territoire, et d'une certaine Catherine L., sa maîtresse, recruteuse de main-d'œuvre, que la police recherchait. À la lecture de cet article, un cousin éloigné des Zemmour, commerçant itinérant entre Oran, Sétif, Constantine et Colomb-Béchar, les informa de la mort du fils aîné. Ivres de colère, Théodore, William et Gilbert promirent de châtier le coupable. Hélas ! aucun des frères de Roland ne connaissait Confucius. Ils auraient pu appliquer à leur future conduite cette pensée du philosophe chinois : « Si tu empruntes le chemin de la vengeance, prépare deux cercueils. »

CATHERINE se réfugia pendant un an dans le village qui l'avait vue grandir, dispensant des cours de dessin aux élèves des écoles environnantes et travaillant un week-end sur deux dans une coopérative agricole pour subvenir à ses modestes besoins. Elle avait quitté Paris par crainte qu'une ancienne locataire ou qu'un client habitué de la rue Blondel ne la croisât dans la rue et n'avertît la police. Elle cherchait à disparaître, le temps de se faire oublier.

Les plus anciens du village avaient connu ses parents. Certains l'accueillirent avec bienveillance, d'autres dans une totale indifférence, bien que son retour fît beaucoup jaser. On trouvait simplement étrange qu'une jeune fille comme elle, montée à la capitale et désormais orpheline, revienne dans ce trou perdu alors qu'elle était promise à un brillant avenir. « Il y a sans doute là-dessous une histoire d'amour contrarié », commentèrent les plus bavards.

Catherine s'était organisée pour limiter le plus possible les contacts. Elle partait tôt le matin, rentrait tard le soir et ne parlait qu'à de rares habitants, avec qui elle s'en tenait aux banalités d'usage. Quand on l'interrogeait, cependant, elle racontait qu'elle préparait une exposition de peinture et que cet endroit était propice à la création. Ce que tous ignoraient, c'est que Catherine avait choisi de venir vivre précisément dans ce village pour tenter de cicatriser l'ancienne et douloureuse blessure qu'elle n'avait jamais confiée à personne, sauf à Roland. C'était là, en effet, qu'elle avait été victime d'un viol collectif, alors âgée de 14 ans, et que ses agresseurs, tous des adolescents du coin, avaient échappé à la justice. Après une battue ayant mobilisé nombre de villageois et de gendarmes du département, sa mère l'avait retrouvée en pleine nuit, prostrée derrière un chêne, ses vêtements arrachés et sa jeunesse bafouée. Les quatre garçons l'avaient suivie à

la sortie du collège et entraînée jusqu'au bois où ils avaient abusé d'elle à tour de rôle. Ils avaient choisi leur proie au hasard, comme à un jeu de loterie, et s'étaient félicités d'avoir tiré le gros lot. Rustres, travaillant aux champs, ils avaient depuis longtemps quitté les bancs de l'école et ils importunaient les filles du village, mais sans jamais aller plus loin que les paroles. Avec elle, ils étaient passés aux actes par défi, à la suite d'un pari stupide, non sans une certaine jouissance.

S'ils ne furent guère inquiétés, c'est parce que la mère de Catherine n'avait jamais rien révélé de ce qu'avait subi sa fille, ni à son père, ni à la gendarmerie, ni à quiconque d'ailleurs, inventant une fugue pour justifier sa longue absence. Elle réussit à étouffer le scandale au prix d'un silence mêlé de honte et de culpabilité. Elle craignait la stigmatisation, les représailles éventuelles et le jugement d'autrui, y compris des autorités. Tous se connaissaient dans le village et d'aucuns se seraient empressés de traiter la victime de provocatrice. De son côté, si Catherine ne put faire autrement que d'avouer à sa mère qu'elle avait été violée, elle ne lui dit rien de la réalité de son calvaire ni des liens qui l'unissaient à ses agresseurs. Il lui paraissait à l'époque insurmontable de parler de ce qu'elle avait subi : mettre des mots sur cette tragédie, c'eût été en quelque sorte la revivre.

Mais aujourd'hui, en revenant s'établir sur le lieu du crime dont elle avait été victime, elle était convaincue d'entamer enfin son processus de reconstruction. Elle éprouvait aussi le besoin, dix ans après les faits, de regarder ses violeurs en face. Elle connaissait leurs visages, leurs noms, leurs familles. Dix ans après, qu'étaient-ils devenus ? Vivaient-ils tous encore ici ? Étaient-ils mariés, parents ? Avaient-ils seulement conscience du mal qu'ils avaient causé, de la profonde douleur qui avait été la sienne et qu'elle continuait de porter en elle, silencieusement ? Se souvenaient-ils de leur brutalité, de leurs gestes obscènes, des plaintes et des supplications qu'elle leur adressait, tandis que, l'un après l'autre, ils la pénétraient dans un écoulement de sang, d'urine et de vomi ? Le supplice avait duré jusqu'au milieu de la nuit, puis ils l'avaient abandonnée comme un objet de rebut. Dans ce village où les confidences ne franchissaient que très rarement le huis clos des maisons, elle poursuivit sa scolarité jusqu'au baccalauréat et n'y remit plus les pieds, jusqu'au jour où le maire lui écrivit pour lui faire part du décès de ses parents. Elle s'y rendit le temps de l'enterrement, accompagnée du prêtre et des enfants de chœur, et

repartit aussitôt pour la capitale et ses cours de dessin. Entre cet événement et sa récente installation, elle n'y était jamais revenue.

Or, une fois qu'elle aurait retrouvé ses agresseurs, se demandait Catherine, comment allait-elle réagir ? Les faits étaient prescrits, ses parents n'étaient plus de ce monde et tous se moqueraient bien d'une affaire vieille de dix ans. Pourtant, comme poussée par une force extérieure, elle sentait qu'elle devait aller jusqu'au terme de sa démarche. D'abord, vérifier s'ils vivaient toujours ici. Elle alla à la mairie et raconta à la secrétaire qu'elle voulait revoir de vieux camarades de classe, savoir ce qu'ils étaient devenus. Elle épela les quatre noms et attendit. Après avoir compulsé les livres de l'état civil, l'employée offrit à Catherine sa mine la plus affligée et, d'une voix tremblotante, lui annonça que les quatre jeunes hommes étaient tombés en Algérie, au tout début des événements.

— Si vous le désirez, vous pourrez leur rendre un dernier hommage. Leurs noms figurent sur le monument aux morts.

Catherine ne s'y déplaça pas, elle pensait avoir obtenu justice. Elle devait désormais se concentrer sur sa propre histoire et veiller à ce que s'éloignent les menaces d'être dénoncée. Chaque jour, elle lisait la presse nationale et écoutait les informations à la radio afin d'être sûre que son nom ne fuit pas dans l'affaire dite « de la rue Blondel ». Pendant plusieurs semaines, les médias firent leurs gros titres sur le scandale du foyer de jeunes filles transformé en maison close, puis ce fait divers n'occupa plus qu'un entrefilet jusqu'à être totalement noyé par d'autres événements, puis définitivement oublié. À son grand soulagement, son patronyme ne fut jamais évoqué. D'ailleurs, aucune de ses camarades de studio ne le connaissait, pas plus qu'elle ne connaissait celui de ses colocataires. Dans le milieu étudiant, on s'appelait par son prénom. Seule l'administration l'avait enregistrée, mais visiblement les enquêteurs avaient omis d'exploiter ce fichier ou ne s'étaient pas doutés qu'avant d'être l'adjointe du proxénète, elle avait été une étudiante, résidente de ce foyer. « Cette Catherine-là comme toutes les autres occupantes a été une victime », s'étaient-ils sûrement dit, trop occupés à suivre la piste de l'assassin de Roland. Petit à petit, elle reprenait confiance.

Outre les cours qu'elle dispensait et ses travaux à la coopérative, elle occupait une chambre chez l'habitant en échange de quelques heures de ménage, économisant franc par franc, se privant de sorties,

d'achats superflus et ne dînant qu'un soir sur deux. Elle avait hâte de retourner à Paris, maintenant qu'étaient apurés les comptes de son traumatisme de jeunesse et que les signaux d'alerte s'étaient mis au vert. Elle désirait reprendre ses études de dessin, oublier cette parenthèse et renouer avec l'insouciance des débuts.

Un jour, elle quitta le village, monta dans le premier car pour Paris et, par le biais d'une annonce accrochée à la vitrine d'une boulangerie, elle s'installa dans une chambre de bonne au septième étage sans ascenseur d'un immeuble bourgeois du 16^e arrondissement. En échange de ce logement, elle gardait les enfants de ses bailleurs trois soirs par semaine. Elle n'avait aucune référence, mais elle présentait bien, leur dit qu'elle étudiait aux Beaux-Arts et, pour les rassurer, leur offrit les portraits de leur progéniture. Ravie et impressionnée par son talent et sa gentillesse, la famille l'adopta.

Il lui fallait maintenant trouver un travail à temps plein et redevenir ce qu'elle était avant sa rencontre avec Roland : une jeune fille rangée. Elle déposa des petites annonces dans tous les commerces du quartier, proposant des cours de dessin pour enfants. Le bouche à oreille fonctionna à merveille. Une dizaine de familles furent enchantées de voir leurs chérubins s'initier à la peinture pour le prix d'une garde de baby-sitting. Aucun ne devint Picasso, mais au moins les parents étaient pendant deux heures soulagés de la surveillance de leurs petits monstres. Un jour, la mère d'un de ses élèves lui confia que son époux possédait de nombreux locaux vides dans Paris et que si elle le souhaitait, elle pourrait le lui faire rencontrer pour envisager un accord commercial – car elle l'encourageait vivement à créer une école de dessin pour enfants.

Un mois après cette proposition, Catherine ouvrit son atelier rue Pergolèse. Près d'une centaine de têtes blondes s'y succédaient tout le long de la semaine. Sa vie semblait prendre une nouvelle tournure. Elle oublia Roland, quitta sa chambre de bonne, loua un studio dans le quartier de l'Opéra et se décida à ouvrir un compte à la Banque d'Indochine. Elle choisit cette succursale par hasard, la trouvant la plus proche de son nouveau domicile.

Était-ce sa beauté, son trouble évident au milieu de cette foule de clients et d'employés ou simplement le hasard ou l'alignement des planètes qui firent qu'elle attira l'attention du jeune directeur d'agence ? Ce dernier l'aborda en lui demandant s'il pouvait l'aider.

Devant son désarroi, il la reçut dans son vaste bureau au dernier étage de la banque – à la grande surprise de ses collaborateurs, car c'était loin d'être une pratique habituelle de sa part. Il était célibataire et prévenant, elle était belle et désorientée. Il lui ouvrit un compte personnel, un autre professionnel et lui enseigna quelques rudiments de gestion.

Tandis qu'ils remplissaient les documents, un huissier leur apporta des rafraîchissements. À la fin de leur entretien, Catherine trouva naturel de convier le directeur, Charles-André de Mirepoix, à lui rendre visite dans son atelier de dessin. Il y revint régulièrement, l'invita au théâtre, au cinéma, à des expositions, à déjeuner et lui déclara sa flamme au terme d'un mois de visites régulières. Plutôt bel homme, ce célibataire menait une existence confortable. Elle ne répondit pas tout de suite à ses avances, lui demandant simplement d'être patient. Il accepta avec élégance.

Tous les soirs, pour combler cette attente, il quittait son bureau à 18 h 30 et passait la récupérer à son atelier, puis l'invitait à dîner. Il ne la pressait pas et elle hésita longtemps à se donner à lui. Elle se devait d'être prudente et de ne pas offrir à ce nouveau courtisan l'image d'une femme légère. Le jour où il lui proposa de rencontrer ses parents, des châtelains normands, elle comprit qu'il nourrissait de louables intentions. Cela faisait six mois qu'il lui faisait la cour, elle pensa qu'il était temps de mieux le connaître.

Catherine avait toujours voulu être libre, sans attaches, mais elle avait payé son indépendance par trop de sacrifices, qui n'en valaient plus la peine aujourd'hui. Il devenait urgent pour elle d'oublier son viol, Roland et tous ses déboires. Quelques jours plus tard, ils partirent en voiture pour le château des parents de Charles-André.

Il se sentit obligé de prévenir Catherine que ses parents, dont le sens de l'accueil et la chaleur humaine n'étaient pas les qualités premières, ne manqueraient pas de la questionner sur sa famille, ses biens et ses intentions.

— Ça veut dire quoi « mes intentions ? » demanda Catherine, légèrement agacée.

— Eh bien, vis-à-vis de moi ! Tu es la première fiancée que je leur présente, ils ont peur pour leur fortune et n'ont pas encore intégré qu'on avait guillotiné le roi ! Sache que le jugement qu'ils porteront sur toi quel qu'il soit m'est tout à fait indifférent. Je t'aime et rien ni

personne ne me détournera de toi.

Charles-André prit Catherine par la main et tous deux franchirent la porte qui donnait sur l'immense salle de réception chichement meublée. Une femme et un homme immobiles comme deux statues de cire la toisèrent avec dédain. Sans se laisser déstabiliser, elle se drapa dans un orgueil feint et leur renvoya leur regard méprisant. La mère éructa un mot de bienvenue et le père les invita à s'asseoir en leur offrant pour toute boisson un simple verre d'eau. Et l'interrogatoire commença :

— Quelle est votre famille ? Quels sont vos titres et biens ? Quelles sont vos intentions ?

La réponse, qu'elle avait eu le temps de préparer, fusa :

— Je n'ai ni bien ni titres, je suis artiste et, avec ou sans votre permission, je compte épouser votre fils.

Sur ces mots, laissant ses parents à leur colère tout intérieure, Charles-André, ravi d'apprendre qu'elle acceptait d'être son épouse, prit Catherine par la main et l'emmena visiter la propriété.

Deux mois après cette première présentation, les parents de Charles-André, tout en désapprouvant cette union, organisèrent la cérémonie du mariage avec pour seuls invités les employés du château et un vin d'honneur rythmé par l'orchestre du village voisin. Catherine se moquait de cette avarice, de cette distance et de ce mépris de classe. Elle n'avait ni famille ni amis et l'amour que lui témoignait Charles-André suffisait à la rendre heureuse.

Elle s'installa dans l'appartement parisien de son nouvel époux et bientôt, un garçon naquit, puis un second. Catherine n'avait épousé Charles-André ni par amour ni par intérêt. Elle avait de l'affection pour lui et sa vie monotone la satisfaisait. Elle s'occupait de ses enfants, la carrière de son époux évoluait et le soir, à heures fixes, ils dînaient dans leur vaste salle à manger au son de la musique classique dont Charles-André collectionnait les œuvres, avec une prédilection pour Beethoven et Brahms. Elle avait cessé de travailler dans son atelier de dessin pour enfants et s'était aménagé un espace dans la chambre d'amis, où ils ne recevaient jamais personne, pour peindre et dessiner. Ses toiles et ses croquis n'étaient regardés que par elle-même, Charles-André n'y jetant qu'un coup d'œil de temps en temps. Il était simplement satisfait qu'elle s'occupe, que son foyer soit tenu et que ses enfants soient bien élevés.

Jamais il ne l'avait interrogée sur son passé ni ne s'était demandé si la vie qu'il lui proposait lui convenait. Sa mère avait été une épouse fidèle, une mère au foyer attentionnée et, sans le formuler, il n'aurait pas conçu qu'il pût en être autrement avec sa propre épouse. Très occupé à gravir les échelons de son groupe bancaire, il pensait que le train de vie qu'il lui offrait faisait de Catherine une femme heureuse. Il l'aimait à sa manière, elle lui avait donné deux beaux enfants et, comme il la couvrait de cadeaux et de baisers, il ne voyait pas qu'elle s'ennuyait.

Et Catherine s'ennuyait ferme. Si elle ne regrettait pas son expérience passée avec Roland, il lui manquait dans cette vie rangée des moments d'imprévu, des occasions inattendues, des surprises. Tout était sous contrôle, prévisible, conventionnel. Leur emploi du temps était minuté, ils partaient toujours en vacances en Bretagne, louaient la même maison, fréquentaient les mêmes personnes. Un jour, elle posa sur leur table de nuit le prospectus d'un village de vacances implanté à Alcúdia, petit village de pêcheurs au nord-est de l'île de Majorque, que proposait le tout nouveau Club Méditerranée. Elle essayait discrètement de lui faire comprendre qu'elle avait besoin d'autres horizons. Mais Charles-André ne comprit pas le message et, le lendemain, Catherine trouva le dépliant froissé dans la corbeille à papiers.

Ils faisaient l'amour à date et heure fixes, toujours dans la position du missionnaire. Après quoi Charles-André posait sur le front de Catherine un baiser langoureux et s'endormait. Cependant, jamais Catherine ne se révolta ni n'exprima la moindre demande que son mari eût jugée excentrique. Charles-André ne douta d'ailleurs jamais que son épouse fût parfaitement heureuse, tant celle-ci appliquait scrupuleusement les règles tacites qu'il lui imposait. Elle avait désormais une nouvelle identité, un nouveau statut et une nouvelle vie. Elle était persuadée d'avoir enfin trouvé la quiétude dans les bras de Charles-André et le bonheur dans le sourire de ses enfants.

L'HEURE n'était plus aux tergiversations. Et comme personne ne semblait vouloir bouger, Clairette imposa son point de vue à toute la famille : ils devaient quitter cette ville où tous les considéraient désormais comme des pestiférés. Maintenant qu'on avait mis un nom sur le visage du coupable, la famille Zemmour n'avait plus rien à faire dans ce pays ! Elle sentait bien les regards remplis de haine ou de mépris qui se détournaient d'elle quand elle se rendait au marché ou à la poste.

— Nous allons rejoindre la métropole, déclara-t-elle. Là-bas, nous serons anonymes.

Juste des pieds-noirs au milieu de milliers d'autres rapatriés avant l'heure, fuyant les troubles, la guerre, les exactions d'un pays dont le climat politique n'avait cessé de se dégrader depuis le massacre de Sétif en 1945.

Sans un mot ni un au revoir aux voisins et anciens amis, ils partirent, d'abord en train jusqu'à Alger, puis en bateau jusqu'au port de Marseille, avec pour seuls bagages une valise dans chaque main et des souvenirs plein la tête. Ils ne fuyaient pas, ils quittaient simplement une terre qui les avaient rejetés ; un monde qui n'était plus le leur, hostile, méprisant, dangereux. Or qu'allaient-ils trouver sur le continent ? Aucun d'eux n'avait jamais mis les pieds en France. Raymond avait bien failli s'y installer après la Première Guerre mondiale, mais ses fiançailles avec Clairette avaient modifié ses plans. Ils ne connaissaient rien de ce pays qui avait avalé leur enfant ; quel sort leur réserverait-il ?

Avec leurs huit enfants, ils s'installèrent d'abord à Saint-Denis, puis dans un pavillon à Ormesson, dans le Val-de-Marne. Mais ils s'y sentaient à l'étroit, loin de tout et surtout des bruits et des odeurs de

la capitale.

Théodore, qui avait besoin d'espace, loua un studio à Paris et créa une société de vente de trousseaux. Les Français avaient besoin de linge de maison et d'articles ménagers. Ses affaires marchaient bien, alors il embaucha ses frères. Ensemble, ils sillonnaient la France, des villages les plus reculés aux banlieues qui commençaient à pousser comme des champignons à la lisière de Paris, fourguant leur camelote à des prix défiant toute concurrence, en faisant croire aux acheteurs que leurs produits étaient de très grande qualité. Pour que l'illusion fût parfaite, leurs fournisseurs avaient reçu comme consigne d'étiqueter leurs articles de noms de marque prestigieux.

Or, très vite, les postes de télévision tombaient en panne, les vêtements raccourcissaient au premier lavage ou déteignaient, les meubles d'intérieur s'affaissaient ou se disloquaient : mauvais bois, mauvaises vis, mauvais tout. Les clients pouvaient bien se plaindre, toutes les factures étaient libellées à une fausse adresse, avec un faux numéro de registre de commerce. Même les plaques minéralogiques de leur camionnette étaient maquillées, et leurs cartes professionnelles trafiquées. Peu à peu, leur subterfuge, William et Gilbert s'étaient collé de fausses moustaches et portaient des lunettes à double foyer.

Théodore avait établi une règle intangible : ne jamais rester plus d'un jour dans la même ville, la même cité ou le même village. On vendait les produits et les biens au plus grand nombre et après on filait s'établir dans la municipalité d'à côté pour essorer d'autres pigeons. La majorité de leurs « victimes » n'avaient ni téléphone ni voiture. Le temps que la gendarmerie du coin s'intéresse à eux, ils avaient disparu.

Les commandes affluaient, il leur fallait davantage de produits et ils devaient donc travailler à une plus grande échelle pour honorer leurs commandes. Après l'arnaque aux trousseaux, ils se lancèrent dans l'arnaque aux vins, plus rentable, branche dans laquelle ils faisaient des merveilles. On appelait cette technique le bidonnage. Ils vendaient de la piquette au prix de vins de qualité, avec une fausse étiquette imitant celle d'un grand cru classé. Sur les tables des ouvriers, le dimanche midi, à l'heure du barbecue, ces bouteilles impressionnaient les convives et enchantaient les amateurs, majoritairement profanes.

Pendant que ses frères parcouraient la France – désormais rodés à

l'exercice, ils étaient autonomes –, Théodore sillonnait le quartier du Sentier quasiment toutes les semaines. Il n'avait pas oublié que c'était ici que son frère Roland avait été abattu et il était toujours déterminé à le venger. Il concentrait ses investigations dans le milieu des prostituées, sûr que l'une d'elles avait connu, fréquenté Roland, peut-être même travaillé pour lui. Au début, sa recherche se heurta à l'indifférence des filles, puis très vite à leur méfiance devant cet inconnu qui posait d'étranges questions. Dès qu'elles comprenaient qu'il n'était pas là pour une passe, elles le renvoyaient sans ménagement. Alors il changea de stratégie : il se présenta comme un journaliste de *France-Soir*, exhibant même une fausse carte de presse. Par chance, il tomba sur une fille particulièrement bavarde, qui, ancienne employée, avait gardé un agréable souvenir de monsieur Roland. Oui, elle en avait, des choses à raconter, mais pas ici, pas maintenant, les autres filles n'étaient pas fiables, on la surveillait, son souteneur avait placé des gorilles dans tout le quartier, sans doute les épiaient-ils en ce moment, et ils étaient très violents.

Discrètement, elle feignit de lui glisser à l'oreille le prix de la passe, il mima un refus, tandis qu'elle lui fixait rendez-vous le lendemain matin dans un troquet de la place Clichy. Théodore s'y rendit, impatient. Il attendit jusqu'à 11 heures et la fille n'était toujours pas arrivée. « Encore une fausse piste », se dit-il. Comme il s'apprêtait à partir, une cliente, assise à deux tables de lui, lui fit signe de la rejoindre. Il ne la reconnut pas tout de suite : elle avait plus l'air d'une bourgeoise que d'une gagueuse. En la fixant, il comprit qu'elle avait retiré son costume de travail ; rassuré, il s'installa à sa table.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre. Je vous observe depuis une heure pour voir si ce n'était pas un piège qu'on me tendait ; je ne savais pas si vous étiez vraiment journaliste. Je m'appelle Mado, je suis quasiment la doyenne du quartier et j'ai travaillé les six derniers mois pour monsieur Roland.

Il lui raconta qu'il rédigeait un article sur le Sentier et qu'il avait appris ce fait divers qui l'avait beaucoup intéressé. Alors elle lui raconta le jour de l'assassinat.

— Toutes les filles étaient sur le pont quand une dizaine d'hommes déguisés en policiers ont fait une descente dans l'immeuble. Nous avons dû déguerpir et nos clients avec, sinon ils nous menaçaient de nous coffrer. J'ai été la dernière à partir, j'avais un bourgeois sur le

dos. J'aime le travail bien fait. Bref, j'ai compris que c'étaient pas des poulets quand je les ai vus dérouiller les deux plus proches collaboratrices de monsieur Roland. Ils n'y allaient pas d'main morte. Ça cognait dur. Bref, elles ont été obligées de leur donner tout l'argent qu'elles avaient sous leur garde, une semaine de turbin. Ils savaient qu'elles étaient les seules à pouvoir joindre le patron, alors ils les ont gardées au chaud, histoire qu'elles causent pas. Pour savoir tout ça, sûr qu'ils avaient fait des repérages. Bref, la concierge elle n'a rien vu ni rien entendu tellement qu'elle était bourrée. Enfin, j'crois, mais j'suis pas sûre. Et le videur, un Algérien sans papiers, Saïd, il a pris la tangente dès qu'il a vu la police arriver, enfin les faux poulets. Moi, j'suis restée planquée sous le lit de ma piaule. J'ai entendu des pas dans l'escalier, puis des coups de feu ; et un long silence. C'est à ce moment-là que j'me suis sauvée.

— Et Catherine L., c'était qui ? Elle est devenue quoi ?

— Catherine, c'était sa poule, son gagne-pain du début. Elle est devenue madame Roland, sa légitime et quasiment son associée. Pour se détendre, et ne pas perdre la main comme elle disait, elle faisait notre portrait, j'ai même gardé le mien à la maison. Elle était douée. J'crois qu'elle avait fait une école de dessin, mais j'en sais pas plus. C'est qu'elle parlait bien, madame Catherine. Une grande dame. Et puis après cette affaire, on ne l'a plus jamais revue. Elle a disparu. Et à la vérité, on n'a pas cherché à savoir où elle se planquait. C'qui est sûr c'est qu'aucune fille ne l'a jamais balancée. Les flics l'ont cherchée et ont laissé tomber l'affaire.

— Vous avez une idée de qui lui en voulait, à monsieur Roland ?

— Oh ! attention, j'suis pas une balance. Mais non, j'sais pas.

— Mais lui et cette Catherine, ils ne vous ont jamais rien dit, ils ne vous confiaient jamais rien de leurs affaires ?

— Non, rien. Enfin, un jour, j'ai entendu seulement qu'ils voulaient se développer. Je crois qu'ils avaient un projet immobilier...

— C'est-à-dire ?

— Entre nous, on parle, vous savez, et monsieur Roland avait confié à une des filles qu'elle serait bientôt la cogérante d'un nouveau claque, rue Saint-Denis. Je me souviens plus du numéro, juste qu'il était au-dessus d'une boulangerie. Il voulait acheter deux étages, histoire d'y mettre de nouvelles filles. C'est qu'les affaires tournaient à plein régime. On l'aimait bien, nous, monsieur Roland.

Théodore la remercia en lui glissant discrètement une liasse de billets dans la poche et la faisant jurer de ne parler à aucun autre journaliste ni à aucune autre personne du contenu de cet échange.

— C'est pas dans mon intérêt, se contenta-t-elle de répondre.

Avant de marmonner une fois qu'il se fut éloigné :

— C'est louche qu'un pisse-copie ait autant de biftons dans la fouille. S'il m'avait pas montré sa carte de presse, j'aurais bien cru que c'était un poulet.

Dans sa voiture, Théodore se dit que les policiers avaient un peu rapidement classé l'affaire : le gros poisson, c'était Roland, et ça faisait un proxénète en moins. Pourquoi approfondir ? Désormais, cette Catherine L. était la seule à pouvoir le mettre sur la piste de l'assassin. Il devait la retrouver coûte que coûte.

Il embaucha un détective privé, lui fournit les quelques rares éléments biographiques qu'il avait recueillis auprès de la prostituée, mais sans rien lui dire de son passé ni des raisons de cette quête, et après six mois d'investigations, ce dernier lui redonna le sourire : il avait enfin un nom et une adresse, comtesse Catherine de Mirepoix, rue Élisée-Reclus.

— Elle a épousé un banquier aisé, issu d'une riche famille aristocratique. Ils ont deux enfants, de 3 ans et 1 an.

— Comment êtes-vous sûr que c'est bien elle ?

— J'ai d'abord fait toutes les écoles de dessin de la capitale ; puis je me suis rendu aux Beaux-Arts pour vérifier s'ils avaient eu une étudiante qui portait ce prénom avec L. comme initiale du nom, et là, dans le mille ! Son nom de jeune fille, c'est Lavallière, Catherine Lavallière, née à Paris 5^e. De sa naissance à son inscription aux Beaux-arts, et même jusqu'à son mariage, aucune trace d'elle. Elle a peut-être vécu à l'étranger ou en province. Bref, ensuite je suis allé voir à l'état-civil de la mairie du 5^e et là, j'ai retrouvé dans les archives les bans avec son adresse. J'ai fait une filature dans les formes pour être sûr de cette piste, je peux même vous dire ce qu'ils mangent au petit déjeuner.

— Bravo, s'enthousiasma Théodore.

— Seulement y a un problème. Je n'ai pas pu lui parler. Elle ne sort jamais de chez elle sans son mari et toujours avec un chauffeur.

— C'est un vrai problème, en effet. Je vous remercie, je m'occupe du reste. On reste en contact, je vais sûrement encore avoir besoin de

vous. Vous êtes formidable.

Théodore continuait à tenir ses frères à l'écart de cette affaire. Il pensait toujours pouvoir la régler seul, *a fortiori* depuis qu'il avait recueilli toutes ces informations grâce au détective. L'argent rentrait, il ne fallait surtout pas les détourner de leurs objectifs. Et pourtant, Dédé ne se satisfaisait pas de ces arnaques à la petite semaine ; il voyait plus grand et son frère Roland restait son modèle. Pourquoi ne pas se lancer comme lui dans le proxénétisme ? C'était simple, moins épuisant et beaucoup plus lucratif.

Comme tous les vendredis soir, ils se réunirent chez leurs parents pour le dîner de shabbat. Leur mère et sa bonne Khadija, une femme de harki qui avait fui l'Algérie indépendante, leur avaient sûrement préparé le berbouche dont ils raffolaient, un mets qui vous faisait prendre des kilos rien qu'en le regardant. Quatre plats en un : du couscous à grains épais, cuit à la vapeur, des tripes (chkamba), un mélange de gras-double et de pieds de veau, des haricots blancs (loubia) et du hasbane (boudin aux tripes, aux herbes et aux œufs durs). Et comme tous les vendredis soir, les parents et les filles allèrent se coucher à la fin du repas, et les quatre frères s'isolèrent dans le salon.

Quand Dédé évoqua ses ambitieux projets, William, Gilbert et Edgar, comme un seul homme, répondirent présents. Ils n'avaient pas osé lui en parler, mais ils en avaient assez de sillonner la France et de fourguer leurs marchandises à des péquenots ou à des turbineurs. Sans compter que, côté vie familiale, c'était morne plaine. Avec leurs déplacements cinq jours sur sept, ils n'avaient pas eu le temps de trouver chaussure à leur pied et n'en pouvaient plus de trousseur les provinciales qu'ils séduisaient dans ces bourgades.

— Il faut commencer petit, suggéra William. On n'y connaît pas grand-chose et la concurrence doit être féroce.

— Parle pour toi, coupa Gilbert. Cela fait des mois que je travaille sur cette idée. Je savais qu'un jour on y viendrait.

— Alors dis-nous, monsieur je-sais-tout. Comment tu comptes t'y prendre ?

— D'abord, on doit localiser un hôtel, se mettre en cheville avec un proprio pas très regardant et surtout pas trop gourmand. On recrute des filles...

— Et ça se recrute où, les filles ? demanda ingénument Edgar.

— J'en ai vu beaucoup chez Baille, rue Trévisé, précisa Dédé.

Baille, c'était leur troquet favori, tenu par un Auvergnat. Une cuisine modeste, des prix abordables, mais surtout la cantine des secrétaires et des employées des grands magasins du boulevard Haussmann. Une mine d'or.

Les premiers recrutements se firent dans le lieu indiqué et on dégotta quelques chambres dans un hôtel miteux du 18^e pour se faire la main. Le propriétaire, un homme pieux mais criblé de dettes, ne fut pas très regardant sur le commerce auquel se livraient les filles. Et la somme rondelette qu'on lui laissait l'incitait à trouver un arrangement avec ses principes et sa foi catholique.

Devant le succès de leur nouveau job, on oublia les trousseaux et le vin et les quatre frères se concentrèrent sur leur nouvelle activité. Le succès et la demande aidant, ils empiétèrent sur d'autres trottoirs, débauchèrent des filles chez la concurrence et firent venir par convois des clandestines d'Afrique et du Maghreb. Ces dernières n'étaient pas très regardantes sur les précautions sanitaires et surtout elles cassaient les prix du marché. Pour l'ouvrier et le VRP, c'était l'occasion de se détendre à moindres frais.

Inévitablement, leur activité commença à susciter des jalousies et à intéresser la police. Edgar, en promenade sur les Champs-Élysées, fut légèrement blessé de quatre balles de pistolet, Gilbert fut inquiété par la justice pour une tentative de meurtre sur un Yougoslave de Cassis et Théodore arrêté pour port d'arme. Mais ils s'y attendaient, c'était la rançon de la gloire et les quelques mois passés en prison ajoutaient des lignes flatteuses sur leur CV. Toutefois, Théodore en tira une précieuse leçon. Ils avaient brûlé les étapes, ils devaient apprendre le métier. On ne devient pas caïd du jour au lendemain.

Dédé décida donc de réduire la voilure, au grand dam de ses frères qui ne comprirent pas tout de suite sa stratégie. Ils y voyaient une fuite en rase campagne, lui une retraite tactique. Une à une, les filles évacuèrent les trottoirs que leurs concurrents s'étaient appropriés et se regroupèrent dans trois hôtels de passe discrets et protégés de toute convoitise. Il fallait calmer les adversaires, mieux armés, plus établis. Et surtout se faire oublier.

— Il sera toujours temps de reconquérir les territoires perdus. Faites-moi confiance, les rassura Dédé.

William, Gilbert et Edgar avaient l'impression d'avoir régressé,

même si leurs gains restaient stables. Ils étaient en pleine ascension et d'un coup, parce que quelques gros bras les avaient menacés, ils s'étaient rendus sans même livrer bataille.

— Donc on se tait et on baisse notre froc, c'est ça ton plan ?

— Vous voulez finir comme Roland, sur le trottoir avec plusieurs balles dans la tête ? rétorqua-t-il. Ah ! Elle sera belle, votre fierté, quand nos parents iront reconnaître vos cadavres à la morgue. Je ne vous ai pas dit qu'on allait se laisser marcher dessus longtemps. Je vous ai simplement demandé d'être patients et de me faire confiance.

Et sa conclusion n'admettait pas de réplique.

— **J**E dois m'absenter quelques jours. Ne sortez jamais seuls et surveillez toujours vos arrières.

Les trois frères de Dédé obtempérèrent sans lui poser de questions. Depuis que leurs affaires avaient diminué, ils s'occupaient autrement. Edgar s'entraînait au tir dans une salle conventionnée où il côtoyait des flics, d'anciens poulets, des militaires, des chasseurs et quelques figures du grand banditisme. C'était un tireur chevronné, et son instructeur ne tarissait pas d'éloges sur sa nouvelle recrue. Mais systématiquement, à la fin de l'entraînement, il lui faisait la même remarque :

— Edgar, tu dois développer ton esprit sportif.

Le plus jeune des Zemmour souriait intérieurement : l'esprit sportif était le cadet de ses soucis.

Mais Edgar n'était pas simplement venu pour perfectionner son maniement du pistolet. Il voulait surtout apprendre l'art de tirer à la carabine. Pour les tirs embusqués, à longue distance, qu'il envisageait, cette technique lui serait beaucoup plus utile.

— Ah ? l'interrogea son instructeur. Pourquoi la carabine ?

— J'aime la chasse, mentit Edgar.

— Eh bien, soit. Mais tu dois connaître certaines règles avant que je te confie une arme...

Après une dizaine d'heures de cours prises en deux journées seulement, Edgar se sentait prêt à affronter tous les fauves de la jungle mafieuse !

William, de son côté, continuait à fréquenter celle qu'il voulait épouser. Il l'avait rencontrée par hasard, dans une fête de famille où l'un de ses amis l'avait convié. On les avait placés à la même table et, depuis, ils ne s'étaient plus quittés. Il n'en avait rien dit à ses frères ;

Évelyne, quant à elle, regrettait d'en avoir informé ses parents, les Dahan, originaires d'Alger.

Son père s'était renseigné, le téléphone arabe avait bien fonctionné et il en était ressorti qu'il n'y avait rien à attendre de la famille Zemmour, sinon de gros ennuis. Leurs démêlés avec la police et la justice, leurs séjours en prison, leur allure, leurs costumes à 2 000 francs, leurs montres de chez Boucheron – tout chez eux indisposait les Dahan.

Mais Évelyne n'avait que faire de l'opinion de ses parents et des commérages du faubourg. William la comblait et c'était tout ce qui comptait à ses yeux. Il venait la chercher à la sortie de la faculté dans sa décapotable 1961 Austin-Healey 3000 Mk 1 qui faisait l'admiration de ses camarades. Ensemble, ils s'échappaient sur les premières quatre-voies des autoroutes en construction. Il lui faisait découvrir la région parisienne, les campagnes françaises, les hôtels de charme et les restaurants étoilés. Il la couvrait de cadeaux, de baisers, lui promettant une vie agréable, entourée d'enfants, dans un appartement luxueux avec des domestiques, une cuisinière et des nurses.

Et puis ses études de droit l'ennuyaient. Quelle satisfaction aurait-elle tirée d'une carrière de collaboratrice dans un cabinet d'avocats, payée chichement ? Elle aspirait à une vie de bourgeoise, entretenue par un mari fidèle et riche. S'appeler madame Évelyne Zemmour, voilà ce qui la rendrait heureuse. Dès qu'elle aurait 21 ans, elle s'affranchirait de la tutelle de ses parents et irait définitivement le rejoindre. Elle ne laisserait pas filer cette promesse d'un avenir radieux. Se savoir protégée par un homme puissant, craint, la rendait fière et heureuse. Dans la rue, si un homme osait simplement poser les yeux sur elle, William l'apostrophait et lui cherchait querelle. Jamais son père n'avait ainsi protégé sa mère, lui confia-t-elle un jour, en le retenant malgré tout pour qu'il n'aille pas casser la figure d'un passant qui l'avait regardée. Il était fort, courageux, ambitieux, mais aussi délicat et attentionné. « Un vrai héros de film », se disait-elle, fleur bleue, avec la naïveté de ses 19 ans.

Gilbert, quant à lui, travaillait la journée et fréquentait quasiment toutes les nuits les tripots de la ville, perdant aux cartes l'essentiel de ses revenus, croyant à chaque fois qu'il allait se refaire. Un soir, alors qu'il quittait une table, lessivé, il n'eut plus assez d'argent pour remplir le réservoir de sa voiture. Et c'est à pied qu'il rentra chez lui,

penaud. On ne lui connaissait que des aventures sans lendemain ou des amours tarifées. Souvent, sans rien dire à ses frères, il demandait à l'une de leurs filles de l'accompagner dans l'une de ses virées nocturnes. Ces dernières d'ailleurs, n'avaient pas que des mauvais côtés. En tendant l'oreille, il enregistrerait les noms de ceux qui comptaient dans le « milieu », notamment ceux dont l'étoile pâlisait. Les discussions des tables de jeux diffèrent des propos de comptoir en ceci qu'elles ne font pas qu'égratigner la réputation d'une personne ou d'un clan : elles leur accordent le droit de vivre ou signent leur arrêt de mort.

Tout en se livrant à leurs occupations, Gilbert, William et Edgar n'avaient qu'une hâte : que leur aîné revienne vite de son mystérieux voyage et qu'ensemble ils reprennent leur ancienne vie.

Ses frères l'ignoraient encore, mais Dédé était sur le point de venger Roland. Il était enfin parvenu à nouer des liens avec Catherine L. Ne sachant pas comment l'aborder et soucieux de ne pas la compromettre, il avait chargé le détective privé de l'assister dans la mise en œuvre du stratagème qu'il avait lui-même conçu. Le détective devait remettre à Catherine une lettre cachetée l'invitant à téléphoner à Théodore, le frère de R., au numéro indiqué. À défaut de quoi, son mari serait informé de son ancienne vie ; si cette menace ne suffisait pas à la convaincre, on la dénoncerait à la police. Une femme du monde sous les verrous pour proxénétisme aggravé, cela eût été fatal pour son couple et funeste pour l'avenir de ses enfants. Chantage direct, simple, mais efficace.

Inutile pourtant. Car à la lecture de cette lettre, Catherine comprit immédiatement de qui il s'agissait et s'empressa d'appeler Théodore. Elle lui posa deux questions très personnelles qui avaient trait à sa famille et dont lui seul pouvait détenir la réponse. Rassurée, elle comprit que ce n'était pas un piège qu'on lui tendait.

Alors, à la demande de son interlocuteur, elle lui relata minutieusement, quasiment minute par minute, la journée fatidique : la vente des appartements de la rue Saint-Denis, sa visite chez le notaire, où elle avait appris que quelqu'un d'autre avait préempté le bien, et le soir même les appels restés sans réponse à l'immeuble de logement pour étudiantes transformé en lupanar. Ensuite, comme tout le monde, elle avait appris par la presse le meurtre de son amant et s'était mise au vert, à la campagne, avec un maigre pécule. Puis elle

avait rencontré son mari et changé de nom, de vie, de destin. La justice ne l'avait jamais inquiétée, satisfaite de ce règlement de comptes entre voyous, et surtout incapable de lui mettre la main dessus.

Leur échange fut long et enrichissant pour Théodore. Mais le mari de Catherine n'allait pas tarder à rentrer : elle dut raccrocher, non sans lui avoir promis de le rappeler. Grâce à ses informations, Dédé remonta la piste du nouveau propriétaire de l'immeuble de la rue Saint-Denis, un certain Alfonso Filippi, vraisemblablement le commanditaire de l'assassinat. L'homme était, selon la formule consacrée, « bien connu des services de police ». Truand notoire et redoutable proxénète, ce chef d'entreprise véreux n'avait pas apprécié qu'une petite frappe comme Roland menace son business. Le notaire lui avait rapporté sa conversation avec Catherine et il s'en était fallu de peu qu'elle aussi tombe sous les balles de ses tueurs. Passionné de voile, Filippi contrôlait ses affaires depuis Nice. Dédé descendit sur la côte, réussit à le localiser, le coinça sur la route de l'Estérel et lui colla deux balles en pleine tête et une dizaine dans le corps, devenu un véritable abreuvoir à mouches. Roland était vengé.

Dédé n'était pourtant pas complètement comblé. Son frère avait vécu une histoire d'amour avec une femme pendant plusieurs mois et il lui paraissait important de la connaître, car lui et Catherine avaient certainement partagé des moments heureux et des expériences incroyables. Il fallait qu'elle lui parle de cette relation : lui et ses frères en tireraient sans doute quelque enseignement. Sans un sou en poche, à peine arrivé d'Algérie, Roland avait possédé un immeuble, des filles, une entreprise florissante. Comment s'était-il débrouillé pour en arriver là, et comment avait-il réussi à s'imposer jusqu'au jour où... ? Quel chemin avait-il emprunté, et surtout, quels dangers n'avait-il pas vus ni anticipés ? Elle seule détenait ces secrets. Dédé devait agir avec prudence, car il comptait cette fois-ci s'exposer personnellement.

Le détective lui avait dit que son mari dirigeait une agence bancaire ; ce fut un jeu d'enfant de trouver laquelle. Il ouvrit un compte société à la Banque d'Indochine de l'avenue de l'Opéra. Très vite, il en devint l'un des meilleurs clients et fut, en tant qu'actionnaire majoritaire de sa société, reçu à la table de Charles-André de Mirepoix, lors d'un dîner de clôture des comptes, réservé aux cent plus importants détenteurs de portefeuilles. Il avait accepté cette

invitation, pensant y rencontrer Catherine. Hélas ! les épouses n'avaient pas été conviées, et il passa la soirée entouré d'hommes en costume gris, au ventre rebondi et au langage châtié.

Le lendemain, il retira tout son argent, ferma son compte ouvert sous un nom d'emprunt, et la Banque d'Indochine n'entendit plus jamais parler de la société d'import-export « TMSCP » (sigle ironique de « tant mieux si ça passe »).

Catherine le rappela. Rendez-vous fut fixé au jardin du Luxembourg, près de la fontaine Médicis. Elle y promènerait ses enfants le jeudi suivant entre 14 heures et 16 heures.

Il l'observa longtemps avant de lui adresser la parole. En la voyant si attirante, il comprit pourquoi son frère avait été séduit, bien qu'il ignorât encore dans quelles circonstances ils s'étaient rencontrés. Ses yeux d'un bleu perçant, ses cheveux blonds comme la paille et ses mains, longues et manucurées, tranchaient avec le physique des filles qu'il avait connues en Algérie, et même en France. Car cette femme-là était particulièrement belle, radieuse, séduisante... Il s'avança vers elle, lui sourit et elle comprit à qui elle avait affaire. Mais elle n'engagea pas la conversation. Ses enfants, sages, s'amusaient dans leur poussette avec leurs jouets. Elle croisa puis décroisa les jambes, laissant deviner des bas de couleur chair sous sa jupe mi-longue légèrement échancrée.

— Comment allez-vous ? furent les premiers mots qu'il prononça.

Il se sentit ridicule et enchaîna :

— Je m'appelle Théodore, dit Dédé...

Elle le coupa :

— Je sais, votre frère m'a beaucoup parlé de vous, de votre famille et de l'Algérie.

— Il vous a dit pourquoi il nous avait quittés...

Elle ignorait si c'était une question ou une affirmation. Elle ne voulait pas trahir une confidence, alors elle avança à tâtons...

— Vous voulez parler de...

— Oui, murmura-t-il, de l'assassinat.

— Oui. Il m'a tout raconté.

Elle insista sur *tout*, comme pour le mettre à l'aise, lui signifier qu'il ne devait pas y avoir de secrets entre eux, puisque son frère n'en avait pas eu pour elle.

— Je lui en veux, il n'a jamais donné de nouvelles jusqu'à ce qu'on

apprenne ce qui lui était arrivé ; pas un télégramme, pas un message, rien.

— Il était très occupé. Mais je peux vous assurer qu'il ne se passait pas un jour sans qu'il pense à ses parents et à ses frères et sœurs. Combien de fois il m'a raconté ses bagarres quand il prenait votre défense dans la cour de récréation ou à la synagogue...

L'atmosphère se détendait. Sans savoir pourquoi, il osa s'aventurer sur un terrain plus personnel.

— Vous aimez votre nouvelle vie ?

— Ce n'est pas la vie que j'ai vécue avec Roland. Mais maintenant j'ai deux enfants, une belle maison, des amis fréquentables...

— Je comprends, dit-il. Dommage...

— Pourquoi dommage ?

— J'allais vous proposer quelque chose.

Elle l'interrogea du regard.

— De travailler pour moi. Rien de dangereux, rassurez-vous. De la gestion humaine et des conseils pratiques. D'après ce que vous m'avez dit, vous avez été une spécialiste, non ? Et votre expérience pourrait nous être d'une très grande aide.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, balayant sa vie rangée, sa sécurité financière, son rang dans la société, elle ne prit même pas le temps de la réflexion et lui répondit aussitôt :

— Entendu. Je commence quand ?

Théodore ne fut pas surpris de sa réponse. Il l'avait sondée dès le premier regard : cette femme avait besoin d'aventures. Son visage, ses pensées, son sourire forcé quand elle évoquait son mari parlaient pour elle.

— Mais je ne vous ai pas dit quel travail je souhaitais vous confier.

— Avec un Zemmour, il y a peu de chance que ce soit un poste de prof à l'université !

Elle éclata de rire ; il ne comprit pas tout de suite, mais rit avec elle. Quand ils eurent repris leur sérieux, elle regarda sa montre :

— Je suis très en retard, je dois filer. Je vais chercher une fille au pair pour mes enfants et essayer de me libérer tous les après-midis. Je vous recontacte vite. J'ai été très heureuse de faire votre connaissance. Vraiment.

— Appelez-moi Dédé.

— Et toi, appelle-moi Catherine.

Ils se séparèrent et, la mine réjouie comme s'il venait de conclure le marché du siècle, Dédé poursuivit sa promenade dans ce jardin du Luxembourg où il venait pour la première fois. Toutes les passantes étaient élégantes, leurs enfants bien habillés et il régnait dans l'atmosphère un parfum délicat, comme si l'on avait saupoudré sur cet endroit des fragrances cosmétiques naturelles qui se mêlaient harmonieusement aux effluves de la végétation. Il se promit d'y revenir dès qu'il aurait fondé une famille. Il est vrai que Catherine ne l'avait pas laissé indifférent. Mais pour le moment, il s'interdisait d'avoir des pensées licencieuses. Elle avait été la maîtresse de son frère aîné, sa belle-sœur en quelque sorte. Après son départ, il l'avait suivie du regard, tandis qu'elle poussait le landau du bébé d'une main en tenant son fils aîné de l'autre, jusqu'à ce qu'elle s'engouffre dans un taxi. Elle non plus n'avait pas été insensible à son charme, apparemment : une fois dans la voiture, elle s'était retournée et lui avait adressé, à travers la vitre arrière, un signe de la main qui s'était prolongé jusqu'au bout de la rue d'Assas. Il avait voulu y voir une preuve de l'intérêt qu'elle lui portait.

Dans le même mois, Théodore Zemmour *alias* Dédé avait éliminé l'assassin de son frère et renoué avec la compagne de celui-ci ; il était un homme comblé. Il lui fallait maintenant bâtir son propre territoire.

LES frères Zemmour investirent le Faubourg Montmartre. Fief de la communauté juive pied-noir parisienne, ce quartier leur rappelait leur Algérie natale, avec ses épiceries, ses commerces, ses bars, ses synagogues. Ils y avaient leurs habitudes, fréquentaient les cercles de jeux clandestins, observaient les va-et-vient des aguicheuses et les petits arrangements des caïds avec la police. Ils s'étaient même offert un restaurant, L'Assiette carrée, rue de la Fidélité, dont ils avaient fait leur quartier général.

Bientôt, des hommes de main les rejoignirent – essentiellement des rapatriés et quelques anciens porte-flingues mis au chômage partiel par la dislocation des bandes au fil des règlements de comptes entre voyous –, mais assez discrètement pour n'éveiller ni les soupçons ni les jalousies. Il fallait que l'installation se fît prudemment et progressivement, afin que l'effet de surprise fût total et surtout irrévocable. Dans le milieu de la pègre, on ne devient pas caïd du jour au lendemain ; il y a des règles à observer, des contraintes à contourner, des réseaux à exploiter et surtout, surtout, une concurrence à éliminer avant qu'elle ne se retourne contre vous.

Dédé avait retenu la leçon tirée de l'expérience funeste de son frère Roland et de leurs propres premiers pas si peu encourageants dans le monde des truands. Ils en étaient à leur troisième tentative de s'arroger un territoire, mais cette fois-ci Théodore ne voulait laisser aucune chance au hasard. Au cours de ses nombreux échanges avec Catherine, qu'il consultait au moins une fois par semaine – ses frères n'étaient toujours pas au courant de leur prise de contact et de leur arrangement –, il identifia les innombrables failles du dispositif mis en place par son aîné : il s'était mal entouré, ne jouissait d'aucune protection en haut lieu, était arrivé dans un terrain hostile sans s'y

être préparé, avait sauté dans le grand bain sans gilet de sauvetage. Roland avait été un poisson rouge prétendant régner sur un océan de requins.

Dédé en était persuadé : il fallait de la méthode et de la patience pour pouvoir rivaliser avec les plus puissants, et surtout s'imposer et durer. Il avait puisé ces réflexions dans les nombreux traités de guerre qu'il compulsait durant son temps libre avec la concentration d'un général d'armée sur le point de livrer une bataille décisive. Sans qu'il n'en sût encore rien, il nourrissait la même passion que son aîné pour les ouvrages militaires. De ses lectures, il avait retenu que la majorité des conflits se déroulaient sur une longue période et, pour qu'ils soient définitivement gagnés, il fallait pousser l'ennemi à la reddition, seule issue acceptable. Dans un carnet qu'il conservait sur lui, il retranscrivait les résumés des batailles dans leurs moindres aspects – forces armées en présence, tactiques mises en œuvre, armes employées, déroulement du conflit – afin de s'en inspirer et de mettre en application ces enseignements en les adaptant à sa situation. Avec lui, le grand banditisme devait entrer dans une nouvelle ère. Sans négliger le rapport de force, il ambitionnait d'y instiller une grande part de psychologie.

Maintenant que ses escapades avaient cessé, ses frères réclamaient toujours plus et vite. Ils le harcelaient, ne comprenaient pas ses attermoissements. De quoi avait-il peur ? Ne se sentait-il plus à la hauteur ? Quand ils le surprenaient le nez plongé dans ses livres, ils jugeaient qu'il leur faisait perdre beaucoup de temps et qu'ensemble ils devraient agir à l'instinct. Un jour, William et Gilbert allèrent le trouver en délégation pour, selon leurs termes, « le sortir de sa torpeur ». Ils lui soumirent leur plan, certes sommaire, mais efficace à leurs yeux : « On élimine un à un les concurrents et on s'approprie leurs biens. » Théodore fixa ses frères avec indulgence et tendresse, mais une pointe de morgue dans le regard. Il excusa leur fougue, les remercia pour leur proposition et les renvoya gérer les affaires courantes. Une fois encore, Théodore usa de son droit d'aînesse et réussit à les faire patienter.

Seul Edgar était imprévisible. Sa passion des femmes, sa fréquentation des voyous, sa propension à la baston le mettaient souvent dans de sales draps et risquaient d'attirer l'attention de la concurrence ou de la police. Combien de fois Théodore avait-il dû

intervenir pour calmer des petites frappes qu'Edgar avait provoquées dans un club privé ? Combien de fois était-il allé le sortir d'un commissariat où il était retenu pour violence sur la voie publique ? Combien de fois avait-il dû dédommager un quidam qu'Edgar avait agressé parce que sa gueule ne lui revenait pas ? Dédé le sermonnait, Edgar faisait amende honorable, mais irrémédiablement, il recommençait à faire parler de lui. Benjamin de la fratrie, il cherchait avant tout à impressionner ses frères en leur prouvant qu'il pouvait lui aussi jouer dans la cour des grands.

William, lui, avait le temps de patienter. Et à dire vrai, il n'était pas mécontent de la lenteur relative qu'avait imposée Dédé dans la conduite de leurs affaires. Car l'essentiel de son temps libre, il le passait entre les bras de sa fiancée, qui s'affranchissait de plus en plus des contraintes parentales et négligeait complètement ses études. Ils ne volaient plus seulement quelques heures à l'emploi du temps d'Évelyne, mais des journées et des nuits entières. Pour justifier ses longues escapades, elle laissait un mot – toujours le même – à ses parents, destiné à la fois à les rassurer et à les provoquer : « Partie faire l'amour avec mon futur mari. »

Brûlant d'impatience d'entendre enfin Théodore siffler la fin de la récréation, William, Gilbert et Edgar ignoraient que leur aîné était en train de bâtir leur avenir, que cette pause n'avait rien d'une retraite ni d'un répit, mais tenait davantage de la veillée d'armes. Pendant qu'ils vaquaient à leurs occupations ou se décourageaient, lui ourdissait ses plans de conquête avec l'aide précieuse de Catherine. Prenant toujours plus de risques dans son quotidien, elle s'investissait de plus en plus dans les projets d'expansion du clan Zemmour, dont elle ne connaissait encore que Théodore.

— Tu me les présentes quand, les autres ? lui demandait-elle à chacune de leurs réunions.

Et invariablement, elle recevait la même réponse :

— Il est trop tôt.

À croire qu'il voulait la garder pour lui. Catherine sentait bien qu'il avait un faible pour elle – les femmes savent cela instinctivement. À chacune de leur rencontre, il la couvrait de cadeaux. « C'est de la part de ton ex, à titre posthume », se justifiait-il. Un jour, alors qu'ils se disaient au revoir, il faillit l'embrasser sur les lèvres. « J'ai dérapé », s'excusa-t-il. Elle n'en crut pas un mot, se contenta de sourire et rentra

chez elle non sans un léger pincement au cœur. Car elle aussi ressentait quelque chose de singulier pour lui ; ce n'était pas encore de l'amour, mais son charme, sa générosité et son humour l'émouvaient profondément.

Dans son grand appartement bourgeois, sans bruit ni poussière, aux meubles cirés, aux rideaux tombant droit, au courrier déposé sur le guéridon près de la porte d'entrée et que seul monsieur avait le droit d'ouvrir, aux tapis persans, aux vases et aux bibelots décorant le salon dans un agencement immuable, elle éprouvait un ennui qui confinait au dégoût. Comment avait-elle pu sombrer dans cet océan de vacuité après la vie trépidante qu'elle avait connue auprès de Roland ? Pourquoi s'était-elle résignée à mener une vie à l'opposé de ses aspirations ?

Certes, son mari l'aimait, et elle culpabilisait de ne pas être dans les mêmes dispositions vis-à-vis de lui. Mais désormais, c'était Théodore qui occupait ses rêves et égayait ses journées.

Ils se voyaient très régulièrement, mais toujours en amis. Aucun des deux n'osait faire le premier pas en déclarant sa flamme. Ils se donnaient rendez-vous dans des endroits très fréquentés, se racontaient leur quotidien, ébauchaient des plans, puis Théodore la raccompagnait chez elle. Au cours de l'une de leurs rencontres, Dédé sentit que quelque chose contrariait fortement Catherine, et il l'encouragea à s'épancher.

— Je peux tout te dire sur ton frère ?

— Évidemment ! Tu ne dois rien me cacher, dit-il, surpris.

— Le jour où il a été tué, il n'était pas complètement dans son état normal. Ses facultés de perception étaient altérées par...

Elle laissa sa phrase en suspens. Devait-elle lui confier cet épisode qui, inévitablement, entacherait la mémoire de Roland ? Dédé la pressait du regard.

— Par quoi ? demanda-t-il, inquiet de ce silence qui s'éternisait.

— Un usage excessif d'alcool, mais surtout de drogue. Il est parti le nez rempli de cocaïne.

Théodore reçut cette révélation comme un uppercut en pleine face. Jamais il n'aurait imaginé que son frère fût toxicomane ; le savoir voyou, proxénète, violent ne l'avait pas dérangé outre mesure ; mais drogué ! Il ne se faisait pas à l'idée. Il ne pouvait pas se figurer cet homme fort, dominateur – selon la représentation qu'il en avait –

gouverné par la cocaïne. Mais il se tut.

— Passons à l'argent, dit-il pour changer de sujet. Vous faisiez quoi des sommes gagnées ?

— Il jouait aussi énormément. On vivait royalement, mais il ne restait quasiment rien. On n'avait bien sûr aucun compte en banque, il payait tout en liquide.

« Voilà son autre erreur », pensa Dédé. Quand on est un voyou de haut vol, il faut avoir les attributs d'une personne honorable – un compte en banque, des actions, des sociétés dans lesquelles blanchir le cash – et être en règle avec le fisc – il n'oubliait pas que son autre modèle, Al Capone, avait plongé pour fraude fiscale. Il en savait désormais beaucoup ; Catherine lui était d'une grande aide. Il la supplia de dégager plus de temps pour lui, car une fois ses entreprises sur orbite, il aurait besoin d'elle quasiment en permanence. Elle lui promit de réfléchir à une façon de s'organiser par rapport à sa vie familiale. Comme à l'accoutumée, il la déposa en voiture au coin de sa rue, près du Champ-de-Mars. Et là, pour la première fois, ce fut elle qui l'embrassa sur les lèvres. Il lui retourna son baiser et ils se séparèrent sans prononcer la moindre phrase.

En rentrant à son quartier général, il trouva ses frères qui l'attendaient, bien décidés à le convaincre d'agir.

— Alors Dédé, tu vois comment les choses ? Ça fait cinq mois qu'on attend que tu nous parles programme et toi tu es dans tes pensées. Il n'y aurait pas une femme là-dessous ?

— Oui, maintenant qu'on a choisi notre cible, le Faubourg Montmartre, on fait comment ? On agit par les armes ou la diplomatie ?

— Par la ruse, répliqua Dédé.

— Alléluia ! s'exclama Gilbert. Il parle enfin.

— Je vous explique. On a quelques putes à nous, une dizaine de studios qui tournent, on récolte l'impôt communautaire pour assurer la protection d'une vingtaine des nôtres tout au plus, et, on le sait, il nous manque une base arrière...

— C'est le Faubourg !

— Certes, mais il y a déjà des hommes bien en place et on n'y occupe qu'une portion congrue. Les frères Atlan et les frères Perret se sont partagé le quartier et les combines qui vont avec...

— On n'a qu'à les déloger, dit Edgar, pointant son arme vers le

plafond.

— La ruse ! martela Dédé.

Et il leur dressa un tableau plus précis des forces en présence :

— L'homme qui domine tout ce petit monde, c'est Sion Atlan, avec son frère cadet Raoul et quelques cousins. En renfort, il peut compter sur ses cinq autres frères. L'autre fratrie, c'est celle des Perret : Marius, Clément et Georges...

— N'oublie pas leur mère, Léonie Benaïm. La mère Léo, c'est la véritable matrone du clan, intervint William.

— Tu as raison. Les Perret se sont spécialisés dans la protection des fournisseurs de vins et spiritueux, et ils s'appuient sur la bande des Trois-Canards, qui tiennent notamment le bar Les Cornouailles, rue des Martyrs, et La Romance, rue Pigalle.

— Ils sont entourés de Ben Loulou dit La Volige, proprio de l'hôtel de passe Le France-Italie rue Saint-Denis, et de Lucien Sans, dit Bouboule, expert en vol de voitures. Ce Bouboule, c'est un soutien précieux depuis qu'il s'est fait une réputation dans plusieurs casses audacieux et qu'il donne aussi dans le proxénétisme, compléta Gilbert.

— OK, coupa Edgar. Mais les amis d'hier peuvent devenir les ennemis d'aujourd'hui...

— Ne compte pas là-dessus, ils sont associés dans l'exploitation d'un commerce d'alcools dans le quartier de la Madeleine, répliqua Dédé.

— Mais d'où tiens-tu toutes ces informations ? interrogea Gilbert. On dirait un juge au tribunal de commerce.

— Pendant que vous flambez aux jeux et que vous passez vos loisirs à vous entraîner au tir ou à conter fleurette, moi je cogite.

— Alors, tu proposes quoi ?

— On est un contre deux ! Je suggère qu'on apprenne les ficelles de notre métier avec les frères Atlan et, le moment venu, on les absorbe et on cueille gentiment les Perret.

— Je ne comprends pas, dit William. Tu voudrais qu'on devienne les larbins des Atlan ?

— Et pourquoi pas leurs putes ? renchérit Edgar.

— Décidément, il faut tout vous expliquer. Ni leurs larbins ni leurs putes, mais leurs élèves. On a encore beaucoup à apprendre des ficelles du métier. Gilbert nous a déjà bien renseignés grâce à ses virées nocturnes, mais ce ne sont que des bribes de savoir. Il nous faut

maintenant posséder sur le bout des doigts le manuel du parfait parrain, vous comprenez ? Et auprès de qui on va apprendre nos leçons ? Auprès des meilleurs professeurs, les Atlan. Ils ont l'expérience, l'ancienneté et la reconnaissance du milieu.

— Et tu crois qu'ils vont nous accueillir comme ça, sans se douter de rien ? objecta William.

— Ça, c'est ma partie, rétorqua Théodore. Quant à vous trois, vous me promettez de suivre mon plan à la lettre ? Nous serons des élèves studieux et respectueux de nos maîtres.

Les trois frères opinèrent du chef en guise d'accord. Ils n'en pensaient pas moins, mais Dédé avait parlé ; Dédé qui, quant à lui, savait désormais qu'une grande carrière se fonde sur trois piliers essentiels : d'abord la patience, ensuite l'habileté et enfin la force.

COMME Dédé l'avait prévu, ce fut à bras ouverts que les frères Atlan accueillirent dans leur clan, au titre d'employés souverains, « ces petites frappes avec un cerveau », ainsi qu'ils les appelèrent. Cette offre de service arrivait à point nommé : les Atlan ambitionnaient d'étendre davantage encore leur empire et, s'ils avaient besoin de bras, ils espéraient surtout recruter des collaborateurs dotés de méninges. Leurs hommes étaient d'habiles gâchettes, mais côté stratégie et réflexion, force était de constater qu'on était en dessous du niveau de la mer. Et les Atlan comprirent tout l'intérêt d'avoir à leurs côtés quelques hommes doués de raison.

Autodidactes et quasiment analphabètes, les six frères – Raoul, Maurice, dit Sion, Armand et les trois autres – régnaient sur le Faubourg et au-delà depuis la fin de la guerre, qu'ils avaient vécue réfugiés dans des familles d'accueil à la campagne ou en zone libre. À la Libération, ils se retrouvèrent à Paris et, à force de règlements de comptes et d'arnaques, ils s'imposèrent comme des figures incontournables de la pègre. Ils excellaient dans tous les domaines de la grande délinquance : braquages, blanchiment d'argent, trafic de drogue, racket, proxénétisme, contrefaçon, kidnapping de patrons fortunés, vol de marchandises, enlèvement d'employés, fausses factures et escroqueries en tout genre... Les mentors idéaux pour les Zemmour en quête d'un apprentissage accéléré !

Ils avaient réussi à déloger les frères Panzani, des parrains à l'ancienne, qui avaient fricoté avec la Carlingue durant l'Occupation, mais négligé de consolider leurs affaires et de s'entourer d'hommes de confiance. Comme une nuée de sauterelles, les Atlan et leurs hommes avaient dévasté les domaines des Ritals et s'étaient accaparé leur territoire, laissant derrière eux des dizaines de cadavres et donnant le

choix aux rescapés de les rejoindre ou de s'enfuir.

Devant la brutalité de leur mode opératoire, leur vitesse d'exécution et leur appétit insatiable, nul ne leur chercha des noises pendant plus de dix années de règne absolu. Ils avaient fait entrer le banditisme dans l'ère de la modernité, étendant leur zone d'influence au-delà des frontières de l'hexagone, corrompant au passage quelques huiles de la police et de la magistrature. Les Atlan régnaient par la terreur, dédaignant la diplomatie. Ils s'étaient fait nombre d'ennemis qui n'attendaient que leur chute. Habilement, les Zemmour suivaient leurs aînés comme des toutous bien dressés, ne faisant aucune vague, exécutant leurs ordres sans broncher. Dès qu'on les sifflait, ils rappliquaient, prêts à dégainer ou à recadrer un mauvais payeur, une pute récalcitrante, un concurrent trop ambitieux ou un associé trop gourmand. Mais les Atlan les consultaient aussi – surtout Théodore – quand il s'agissait de se lancer sur un nouveau marché qui leur était totalement étranger.

Un jour, Sion convoqua Dédé pour l'entretenir de son intention de racheter une compagnie d'aviation, une dizaine de coucous qui leur serviraient à déverser leurs produits plus loin en Europe et beaucoup plus rapidement. Dédé prit une semaine pour étudier le projet, au bout de laquelle il lui conseilla d'y renoncer. D'après ses sources, la police des airs était bien plus redoutable et efficace que les flics de terrain auxquels ils s'étaient jusqu'alors confrontés. En outre, cet achat attirerait inévitablement les inspecteurs du fisc, même si des sociétés écrans devenaient propriétaires des avions. Et puis, quelle confiance accorder à des pilotes qui maîtriseraient le plan de vol, et surtout la cargaison ? C'était trop risqué. Sion le remercia pour cette fine analyse et ne s'aventurera pas dans ce nouveau business.

Quand ils n'étaient pas en action, les frères Zemmour observaient comment diriger un tripot clandestin, comment faire fonctionner la lessiveuse à grande échelle, comment monter des arnaques en jouant avec les limites de la légalité, comment organiser un trafic de femmes en partance pour les eros-centers allemands, comment faire passer la frontière à une caravane de camions chargés de produits illicites en la maquillant en convoi militaire. Ils apprirent aussi à qui s'adresser pour fabriquer de faux papiers ou pour écouler des bijoux volés. Élèves studieux et appliqués, ils notaient tout dans leur tête, sachant que bientôt ces leçons de vie leur serviraient.

Son avis judicieux concernant la compagnie aérienne permit à Théodore de gravir encore un échelon dans la confiance que lui accordait le chef du clan. Désormais, Sion le consultait à n'importe quelle occasion et l'invitait même à sa table. Un jour, il lui demanda conseil sur un important transfert d'argent. Sa banque lui taxait trop d'agios et commençait à s'interroger sur la provenance de ces sacs débordant de billets qu'il déposait sur ses comptes. Même si leurs gains avaient été blanchis, Sion n'aurait pas apprécié que des inspecteurs des impôts viennent mettre le nez dans leurs combines.

— Je connais un établissement bancaire qui ne vous causera aucun souci, suggéra Théodore. La Banque d'Indochine, en l'occurrence sa succursale à Opéra. Je peux m'en occuper si vous le désirez.

En lui soufflant cette adresse, Dédé voyait à long terme. Par l'entremise de Catherine, il allait avoir une vue imprenable sur les mouvements financiers de ses employeurs. Catherine, il en était persuadé, saurait faire parler son mari. Il tenait enfin la corde qui les étranglerait. Restait à leur passer le nœud coulant autour du cou ; ce fut fait dans les semaines qui suivirent cet entretien...

William, Gilbert et Edgar ne regrettaient pas d'avoir suivi le plan de leur grand frère plutôt que de se lancer, tête baissée, dans le grand bain, comme ils en avaient eu initialement l'intention. Plus ils apprenaient et plus, humblement, ils reconnaissaient qu'il leur aurait manqué l'essentiel : la clef pour durer. Théodore n'ébruïta pas immédiatement son tour de passe-passe concernant le transfert des fonds des Atlan dans une banque où il avait un complice de choix. Mais l'habileté de Théodore ne se résuma pas à cela : en échange de ses conseils, il réussit à prolonger le « pacte » de subordination des frères Zemmour à l'empire Atlan en y ajoutant une clause qui les autorisait à faire prospérer leurs propres affaires. Bien évidemment, ils n'empiéteraient pas sur les plates-bandes de leurs patrons. Ces derniers, grands princes, leur accordèrent ce privilège.

Depuis leur arrivée d'Algérie, ils avaient déjà beaucoup appris, mais les enseignements qu'ils recevaient au quotidien allaient les hisser sur le haut du panier du gangstérisme. De ces mois d'apprentissage, ils retinrent deux choses essentielles : d'une part, il leur fallait, le plus discrètement possible, nouer des contacts, voire des alliances avec les autres branches de la voyoucratie : les Corses, les Marseillais, les Italiens, les Arméniens, les Gitans ; d'autre part, ils

devaient s'entourer de leurs propres hommes. Gilbert et William furent en charge des relations humaines ; Edgar, plus tête brûlée, s'autoproclama responsable du recrutement. Dédé, quant à lui, continuait à faire la risette aux Atlan tout en s'occupant de leurs boutiques. Catherine avait réussi à obtenir les références des comptes sur lesquels les Atlan déposaient leurs gains. Théodore ne sut jamais comment elle s'y était prise, mais il engrangeait les informations bancaires sur leurs comptes numérotés, les combinaisons de leurs coffres-forts et déciderait, le moment venu, d'en faire bon usage. Il n'attendit pas très longtemps avant d'aller se servir à la source. Théodore ponctionnait dans les comptes de leurs sociétés des sommes assez rondelettes. Les Atlan brassaient tellement de liquidités qu'ils ne remarquèrent rien ; quant à leur trésorier, il appartenait à l'ancienne école qui griffonnait encore sur un cahier d'écolier en guise de livre comptable.

Avec cet apport d'argent inespéré – dont Théodore révéla la provenance à ses frères hilares –, les Zemmour prirent, sous divers noms d'emprunt, des participations dans des bars à Marseille, dans des discothèques à Ajaccio, dans des tripots clandestins en banlieue parisienne et dans des hôtels de passe à Nice et sur les hauteurs de Cannes. Ne se mêlant jamais de la bonne marche de leurs affaires, réglant rubis sur l'ongle leur quote-part et encaissant avec le sourire les maigres dividendes liés à leurs investissements, ils faisaient figure d'actionnaires idéaux aux yeux de leurs associés. Les frères Zemmour n'étaient pas dupes et savaient que la plupart de ces derniers les arnaquaient à la marge, minimisant les profits et exagérant les pertes, mais pour l'instant ils se taisaient ; il serait toujours temps de réclamer leur dû au carré.

Ils dépensaient énormément d'argent, qu'ils continuaient à puiser dans les comptes des Atlan, multipliant les risques de se faire repérer, mais tel était le prix à payer pour se bâtir, vis-à-vis de l'extérieur, une solide réputation de sérieux, de solvabilité et de fidélité. Et dans la perspective du jour J – celui où ça défouraillerait –, ils achetaient la garantie que toutes les gâchettes du milieu se tiendraient à distance. Pour preuve de la justesse de leurs investissements, Barthélemy Guérini, figure, avec son frère, du redoutable clan corse qui régnait à Marseille, ne tarissait pas d'éloges sur « les pieds-noirs de Paris », même si leur brève association dans une affaire de détournement de

subventions s'était soldée par un échec. Les frères Vidal eux-mêmes, Joseph et Edmond, *alias* Monmon, basés à Lyon et issus de la communauté gitane, leur proposèrent une communauté d'intérêts dans la récupération et la vente des métaux, leur domaine de prédilection, qui était alors en pleine expansion. Pour les « Z », il était trop tôt pour se lancer dans une nouvelle activité, surtout si éloignée de leur champ de compétence ; ce refus ne les empêcha pas de se voir régulièrement et de monter ensemble deux ou trois casses, histoire de ne pas se perdre de vue.

À chaque fois qu'on se renseignait sur les « Z » auprès de Joseph et Monmon Vidal, le retour était plus que positif. Dans cette société de voyous, une chose primait sur toutes les autres : la réputation – enfin, leur propre définition de la réputation, celle de la parole donnée et du travail bien fait. Et quand les Guérini ou les Vidal certifiaient que l'on pouvait faire affaire avec les Zemmour, les autres truands ne se posaient plus de questions. Mieux qu'une recommandation, ils avaient obtenu le précieux sésame.

De son côté, le plus jeune des Zemmour écumait les bars, les salles de boxe et les cités à forte concentration d'immigrés pour enrôler tueurs à gages et gros bras. Il ne négligeait pas pour autant la filière communautaire et celle des rapatriés : nombre d'entre eux avait appris à se servir d'une arme durant leur service militaire, quelques-uns avaient participé aux combats durant la dernière guerre et la majorité d'entre eux s'étaient battus dans leurs quartiers en Afrique du Nord. Même s'ils n'étaient pas encore – loin s'en faut – les rois de la pègre qu'ils allaient devenir, les Zemmour étaient précédés d'une réputation flatteuse et d'un début de popularité. Edgar n'eut donc pas de difficulté à recruter la fine fleur de la voyoucratie. Il est vrai que la promesse d'un salaire mirobolant facilitait ses échanges avec les nouvelles recrues.

Mis bout à bout, les CV de leurs collaborateurs comptabilisaient près de cent ans de bagne. Tous avaient fait de la prison, mais pour des peines légères : coups et blessures, racket, port d'armes, proxénétisme à la petite semaine... C'était la condition *sine qua non* pour être embauché. Au-delà de cinq ans de taule, Edgar rejetait leur candidature. Moins d'années de prison, ils avaient goûté au danger, pris des initiatives ; plus, ils risquaient d'être dans le viseur de la police ou sur la liste noire d'adversaires rancuniers. Avant que l'heure

des hostilités ne sonne, la branche armée des « Z » comptait près de cent cinquante calibres.

Or, bientôt, les sommes ponctionnées dans la bourse des Atlan ne suffirent plus à entretenir tout ce beau monde. Ce n'était plus la banqueroute, mais il était urgent de trouver d'autres sources de « revenus ». Afin de ne pas éveiller les soupçons ni attirer l'attention des Atlan, Théodore s'était décidé à limiter les transferts d'argent. Leurs trois hôtels de passe qui tournaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre couvraient à peine leurs propres dépenses et l'entretien de leur famille nombreuse. S'y ajoutaient bien sûr quelques extorsions de fonds, mais ces reliquats de tiroir-caisse commençaient à tirer la langue. Le manque de fraîche risquait de mettre en péril toute leur entreprise de déstabilisation. Il fallait urgemment trouver de nouveaux financements qui ne provinssent pas du milieu.

On recruta bien quelques nouvelles filles, on mit à l'amende deux ou trois commerçants nouvellement implantés dans le Faubourg, on demanda une rallonge aux Atlan pour bons et loyaux services, mais ces bouts de chandelle ne suffirent pas à les rasséréner. Il fallait une idée de génie, un projet ambitieux et inédit pour apaiser leurs angoisses pécuniaires et leur permettre de faire aboutir leur plan. Ils étaient si près du but : les Atlan allaient bientôt définitivement baisser la garde.

Gilbert, familier des hippodromes, redonna le sourire à sa famille en mettant en place un ingénieux et fructueux système de corruption à tous les niveaux de l'organisation et du déroulement des courses. Il avait réussi à soudoyer des entraîneurs prêts à tout pour manipuler les résultats des courses, à acheter la complicité de jockeys et le silence de commissaires peu regardants, à nouer des ententes illégales entre propriétaires d'écuries et parieurs, combinant le tout avec du dopage à grande échelle. Mais sa carte maîtresse, sa signature en quelque sorte, c'était, tout droit sorti de son cerveau, la technique dite du handicap. Il avait remarqué qu'une sous-selle de plomb était parfois placée sur un cheval quand on considérait qu'il était trop performant, afin d'équilibrer la course. D'où la tentation chez certains d'ôter le plomb ! De mèche avec un commissaire des courses, Gilbert payait grassement un entraîneur pour qu'il ôte discrètement le handicap de son pur-sang au moment du départ et le remette juste avant la pesée de contrôle. Gilbert et ses hommes de paille n'avaient alors plus qu'à miser

d'importantes sommes d'argent sur ce cheval qui, neuf fois sur dix, remportait la course.

William ne fut pas en reste. Lui aussi apporta sa contribution à l'accroissement du capital familial grâce à un coup de génie qui dura moins de vingt-quatre heures, n'eut aucun lendemain et rapporta des centaines de millions de francs aux « Z ». La veille de la date limite du paiement de leurs impôts par les particuliers et de leurs cotisations à l'Urssaf par les sociétés, à minuit, des petites mains, embauchées par William, forcèrent les boîtes aux lettres d'un millier de bureaux de l'administration fiscale et récupèrent les chèques des contribuables établis à l'ordre du Trésor public ou de l'Urssaf. Les chèques furent ensuite falsifiés : à la place des bénéficiaires, il suffisait de rajouter deux lettres, un D et un A, au mot « Urssaf », qui devenait ainsi « Durssafa », et de transformer « Trésor public » en « Trésor Publicité », deux sociétés créées pour l'occasion et figurant au registre du commerce. La totalité des chèques détournés furent centralisés à Paris par voie aérienne, le dépôt se fit le lendemain après-midi à la succursale de la Banque d'Indochine avenue de l'Opéra, et le soir même, des prête-noms clôturèrent ces comptes.

Remise à flot, la famille Zemmour n'avait désormais plus de soucis à se faire. Avec cet afflux d'argent inespéré, ils pouvaient tenir un siège, payer grassement leurs hommes de main, se fournir en armes et en explosifs et cesser de jouer les domestiques des Atlan. Or, avant de passer à la phase finale de son plan, Théodore demanda à William et Gilbert de consulter discrètement quelques-unes des familles les plus importantes de la pègre. Il avait besoin de connaître la véritable nature des liens que celles-ci entretenaient avec les Atlan. Le résultat de leur enquête fut rassurant : aucun d'eux ne verserait la moindre larme sur leurs cadavres.

Le 2 octobre 1965, Sion Atlan passait sa soirée au Poussin bleu, rue Geoffroy-Marie, à boire du champagne et à jouer aux cartes avec des proches. Vers 2 heures du matin, deux motards garèrent leurs machines devant le bar, surveillant leurs arrières. Libres de leurs mouvements et visages masqués, ils firent irruption dans l'établissement et tirèrent sur Sion et les deux hommes attablés à ses côtés, son porte-flingue Albert Harroch et son chauffeur Richard Bensadoun. Le travail terminé, ils repartirent tranquillement comme ils étaient venus. On releva dans chacun des trois corps une quinzaine

d'impacts de balles, dont une, tirée à bout touchant, dans la nuque du parrain. Les « Z » allaient enfin pouvoir prendre leur envol après cinq ans de « petits métiers » dans le milieu.

Toutefois, il leur restait à se débarrasser de la reine Léonie Perret.

— **C**E soir, on a une invitée surprise. Mais en attendant qu'elle arrive, faisons un point sur la situation, lança Dédé à ses frères.

Il avait attendu que Clairette, Raymond et ses sœurs partent se coucher pour leur annoncer la nouvelle, sans pour autant révéler l'identité de leur visiteuse. On ne recevait jamais personne au domicile des parents, encore moins un vendredi soir. Qu'est-ce que Dédé pouvait bien manigancer ? Submergé par les questions des trois autres, il garda pourtant le silence. Ils n'allaient pas tarder à comprendre enfin les raisons de ses longues absences en découvrant leur invitée mystère.

— Une heure ! Vous pouvez bien cesser de vous focaliser sur cette arrivée pendant une heure ? les morigéna Théodore.

La priorité pour lui était d'aborder le chapitre des frères Perret, maintenant que les Atlan avaient un genou à terre ; et de dresser un bilan détaillé de leurs propres activités. La première partie de son plan avait bien fonctionné. Sion liquidé, la panique commençait à gagner les hommes du clan. Mais il restait encore les autres frères à éliminer, et surtout l'autre famille à rayer de la carte du Faubourg.

Depuis le milieu des années 1950, les Atlan et les Perret s'étaient partagé l'essentiel des commerces du quartier, étendant leur empire sur d'autres activités annexes sur lesquelles lorgnait également Théodore. La mort de Sion n'avait pas complètement mis fin au business des Atlan qui s'étaient regroupés autour de Raoul, le cadet de la famille, un dur à cuire, celui-là. De plus, lui et ses autres frères avaient clôturé leur compte à la Banque d'Indochine, privant du même coup les Zemmour d'une source importante de financement. Or les employés des « Z » représentaient une charge financière de plus en plus lourde. On déboursait beaucoup trop pour des porte-flingues qui

étaient loin d'être tous opérationnels. Avant qu'Edgar, en charge du recrutement, ne se justifiât sur ces dépenses, William aborda la question des alliances. Ils devaient savoir avant tout comment le milieu avait réagi au refroidissement de Sion Atlan. William avait fait le tour de tous ses contacts, feignant devant eux de s'indigner de ce lâche assassinat. Il n'alla pas jusqu'à verser une larme, mais grâce à ses talents certains de comédien, ses frères et lui furent lavés de tout soupçon aux yeux des grandes familles. Celles-ci ne semblaient d'ailleurs pas chagrinées outre-mesure par cette disparition, les Atlan n'ayant pas toujours témoigné de l'empathie pour la concurrence. William ne manqua pas d'instiller le doute dans les esprits de ses interlocuteurs en suggérant que les Perret étant les seuls à qui ce crime pouvait profiter, ils n'y étaient peut-être pas étrangers.

Edgar rongea son frein, ayant hâte d'expliquer les raisons de ses recrutements dispendieux. Quand son tour fut venu de prendre la parole, il s'indigna de passer pour le panier percé de la famille. Si leur clan ne cessait de grossir, on le devait à leurs activités qui tournaient à plein régime. Chacun d'eux avait ses gardes du corps, les filles avaient leurs surveillants, les commerçants leurs percepteurs. Et pouvait-on se passer de ces demi-sels qui leur faisaient remonter des informations sur les forces en présence et diffusaient efficacement les rumeurs qui leur servaient dans les bars et les lieux interlopes de la capitale – en l'occurrence celle de l'implication des frères Perret dans l'assassinat d'Atlan ?

Dédé le rassura ; il faisait du bon boulot et personne n'avait imaginé réduire la voilure.

— Continue à recruter, dit-il. On va bientôt avoir besoin d'hommes supplémentaires. Et ne vous inquiétez pas, le pognon, on va le trouver.

Un large sourire illumina le visage du benjamin de la famille. Brutal et sanguinaire, il avait malgré tout besoin de reconnaissance et de considération. La sonnerie de l'entrée mit fin à leur débriefing : Théodore alla ouvrir à son invitée.

— Je vous présente Catherine.

Encore plus radieuse que d'habitude, elle sentit trois paires d'yeux concupiscents se poser sur elle. Depuis qu'elle était une femme du monde, elle n'avait plus jamais ressenti ce désir sauvage chez les hommes, et fut troublée de susciter aussi clairement celui de ses hôtes. Dans son milieu bourgeois, les relations de son mari la regardaient

avec les mêmes intentions libidineuses, mais n'en laissaient rien paraître. Dédé crut distinguer un malaise chez elle et doucha les ardeurs de ses frères en leur annonçant :

— Elle est l'ancienne compagne de notre frère Roland, la fameuse Catherine L.

Il tut qu'elle était désormais sa maîtresse. D'emblée, la déférence chassa la convoitise : elle n'était plus une proie, mais un membre de la famille. Les questions fusèrent, auxquelles Catherine répondit consciencieusement, évitant cependant de parler de l'addiction de Roland à la cocaïne et de ses dépenses inconsidérées aux tables de jeux. Théodore le lui avait formellement interdit, pour ne pas ternir l'image fantasmée de leur aîné.

— C'est grâce à Catherine que j'ai pu mettre la main sur l'assassin de Roland et lui faire la peau, insista Dédé. Et c'est aussi grâce à elle que j'ai su éviter de nous faire commettre les mêmes erreurs que notre frère. Elle m'a beaucoup appris...

William, Gilbert et Edgar le regardèrent, perplexes. En quoi les avait-elle aidés dans la conduite de leurs affaires ? Ils s'étaient débrouillés tout seuls, sans rien demander à personne, à la force des bras et à la puissance de leurs flingues. Aucun des trois n'osait le formuler, mais ils y pensaient tous : c'était une femme, et chez eux les femmes n'avaient aucun rôle à jouer dans les affaires des hommes. Pourtant, au fur et à mesure que Théodore détaillait ses contributions, ses interventions, ils comprirent à quel point elles avaient été précieuses et les avait prémunis contre nombre d'écueils. Peu à peu, leur défiance du début se mua en respect. Théodore leur confia que Catherine avait été non seulement la compagne de leur frère, mais aussi son bras droit, et qu'au cours de leurs nombreux échanges, il s'était appuyé sur son expérience du milieu pour prendre les bonnes décisions.

— Vous devriez vous installer ici, décréta William. Nos sœurs prendront soin de vous. Vous ne manquerez de rien, je vous le promets.

— Excellente proposition, fit Gilbert.

— J'aurais tellement aimé, sourit Catherine, mais ce n'est pas possible. Je suis mariée et j'ai deux enfants qui m'attendent. J'ai inventé une exposition nocturne au Louvre pour être ici. Mais avant minuit, je devrai filer.

— Catherine fait désormais partie de notre organisation, mais à distance et d'une façon tout à fait secrète, commenta Théodore.

À la manière dont Dédé la regardait, aux soins qu'il prenait à anticiper ses moindres désirs, à la place privilégiée qu'il souhaitait la voir occuper désormais au sein du clan familial, William comprit que Catherine était plus qu'une simple associée, mais il se tut. Il se rendit simplement compte qu'il avait hâte de la présenter à Évelyne, persuadé qu'elles s'entendraient bien.

Edgar et Gilbert, quant à eux, ne cessaient de l'interroger sur son parcours, étonnés qu'une ancienne délinquante réussisse à faire illusion dans son nouveau monde de bourgeois. Elle leur raconta ses études aux Beaux-Arts, les leçons de piano qu'elle prenait quand elle était enfant, sa famille de petits fonctionnaires de province – un univers formaté qui l'avait étouffée et dont leur frère Roland, avec son panache, son grain de folie, ses rêves d'absolu et sa mythomanie, avait réussi à la libérer le jour de leur rencontre dans le train Marseille-Paris. Elle ne l'avait jamais raconté à Théodore et tous l'écoutèrent, riant aux larmes, quand elle évoqua, mi-émue, mi-joyeuse, Roland et ses affabulations d'aventurier globe-trotter. C'est à cet instant précis qu'elle était tombée sous son charme.

Puis elle leur raconta comment elle s'était réfugiée pendant un an dans son village, en attendant que l'affaire se tasse ; comment elle était revenue à Paris, avait ouvert un atelier de dessin et rencontré son futur époux. Et pendant qu'elle parlait, que tour à tour ils l'interrogeaient et que Théodore la dévorait des yeux, nul n'avait remarqué que derrière la porte du salon légèrement entrouverte, une silhouette frêle s'enivrait des paroles de cette ravissante inconnue. Les éclats de rire de ses fils avaient réveillé Clairette et, en entendant prononcer le prénom de son fils disparu, elle était venue se glisser là, en silence, et n'avait pas bougé depuis plus d'une heure, les joues baignées de larmes.

Elle aurait tant aimé en savoir davantage sur sa santé, son appétit, ses angoisses. Pensait-il à elle de temps en temps ? Dans sa robe de chambre d'un autre âge, l'oreille en éveil et le dos collé au mur, Clairette vit défiler chaque moment de sa vie de mère. Hormis la joie que lui avait apportée chaque naissance, les souvenirs qui l'assaillaient n'étaient faits que de tristesse, de tragédie, de pleurs. Quand Dédé informa Catherine qu'il était l'heure pour elle de rentrer, Clairette

regagna sa chambre, mélancolique et bouleversée. Son mari dormait à poings fermés, ronflant comme à son habitude. Alors, esseulée, les yeux grands ouverts et l'esprit à l'affût, elle tenta de se remémorer ces vingt-trois années durant lesquelles Roland avait été présent. Et elle se dit que, bon an mal an, ils avaient été heureux. Les autres l'avaient oublié et elle seule s'en souvenait : c'était aujourd'hui l'anniversaire de son défunt fils. Il aurait eu 41 ans.

Théodore raccompagna Catherine jusqu'au taxi qui patientait dans l'allée. Elle l'embrassa furtivement et, avant de s'engouffrer dans le véhicule, elle lui tendit un paquet qui contenait les trois premiers livres qu'elle avait offerts à Roland :

— Tu m'as confié un jour que ce genre d'ouvrages t'intéressaient. Il est normal que ceux-ci te reviennent. Sache que, comme toi, il voulait tout connaître de l'art de la guerre et passait des heures à relire ces ouvrages.

Dédé essuya une larme furtive. Il ignorait qu'il partageait cette passion avec son frère. Il attendit de longues minutes dans le jardin avant de rejoindre sa tribu qui le guettait à travers les baies vitrées du salon. Il tenait en main le seul souvenir de la parenthèse parisienne de son frère et ne voulait pas que son émotion perturbe les siens. Il cacha les livres sous sa veste et, en rejoignant ses frères, il eut ces simples mots :

— Nous la reverrons bientôt.

Puis il ajouta, mystérieux :

— Les relations de son mari nous ont été très utiles et le seront encore bien davantage.

Quelques jours après ces présentations, les quatre frères Zemmour se rendirent à l'enterrement de Sion Atlan. La police scientifique avait donné son accord pour les funérailles, l'analyse des projectiles n'ayant pas pu révéler l'identité du propriétaire des armes. Ils y apparurent graves, bouleversés, compatissants, et se déclarèrent profondément solidaires de la famille de la victime. Théodore promit au cadet des Atlan, qui les accueillit fraternellement autour du cercueil, qu'il ferait tout pour retrouver le meurtrier. William, Gilbert et Edgar lui emboîtèrent le pas, présentant leurs condoléances attristées au reste de la famille. Jamais comédien n'avait été aussi juste dans un rôle d'ami éploré.

Parmi l'assistance, on comptait autant d'argousins que de canailles.

Chavin et son adjoint Fettuciani avaient fait le déplacement et se tenaient à l'écart, déclinant de mémoire l'identité des personnes venues rendre hommage au défunt. Ils étaient tous là : les Gitans, les Marseillais, les Grenoblois, les Ritals, les Arméniens, les Lillois et une imposante délégation de Corses, tout de noir vêtus, un œillet blanc à la boutonnière, s'inclinant tour à tour devant la pierre tombale. Les deux inspecteurs trouvèrent singulier que les Perret ne figurassent pas parmi le cortège funéraire. Profitant de cette absence remarquée, William, sournois et rusé comme un serpent, alla ingénument demander à l'un des frères Atlan si un différend les opposait aux Perret. Il connaissait la réponse, mais il voulait vérifier de la bouche même de l'endeuillé que leur plan avait bien fonctionné :

— Ils sont à l'amende, répondit Raoul Atlan. Et ils le resteront tant qu'on n'aura pas retrouvé les coupables de l'assassinat.

Leur scénario se déroulait donc comme prévu. Puis ce fut au tour de Gilbert d'aborder le plus jeune des Atlan : il lui dit, sur le ton de la confiance, qu'il avait sa petite idée sur les commanditaires de ce meurtre, et nomma expressément la famille Perret. Mais il ajouta, perfide :

— N'en parle pas à mes frères, ils doutent de mon hypothèse. Mais mes hommes ont laissé traîner leurs oreilles. Et à chaque discussion, c'est le nom des Perret qui sort du lot !

Plus réfléchi et surtout moins enclin à croire toutes les rumeurs, le benjamin des Atlan prit Gilbert par le bras et l'entraîna à l'écart, à la grande surprise de ce dernier. Il voulait en savoir davantage sur ces supputations. Gilbert fut très vite désemparé et manqua de perdre pied. Il n'avait guère anticipé cette attitude suspicieuse et encore moins prévu de fournir à son interlocuteur des indications qu'il ne possédait pas. Le benjamin des Atlan pressait Gilbert de questions. Qui lui avait dit que les Perret étaient impliqués ? Comment cet indic le savait-il ? Était-il sûr de la fiabilité de sa source ? Théodore, de loin, observait son frère en grande conversation sans entendre ni comprendre ce qui se disait. Mais à sa mine inquiète, il sentait bien que quelque chose d'anormal se déroulait. Alors, après avoir renouvelé ses condoléances à la famille, il rejoignit Gilbert.

— De quoi discutez-vous ? interrogea l'aîné des Zemmour, prenant un air détaché.

— Ton frère me confiait que vous étiez sur de nouveaux business.

J'ai voulu en savoir davantage, mais il est muet comme une carpe. Bon, merci à vous tous d'être venus. Je vais rejoindre mes frères. Gilbert, je compte sur toi pour me faire quelques révélations...

Après son départ, Gilbert comprit qu'il s'en était fallu de peu que leur plan échoue à cause de sa maladresse. Sans l'intervention de Dédé, il se serait retrouvé en très mauvaise posture, incapable de justifier ses allégations. En sortant du cimetière, l'aîné adressa ces simples paroles à ses trois frères :

— Il est urgent de passer à la phase ultime du plan.

COMME prévu et programmé par les Zemmour, le poison du doute s'était instillé dans l'esprit de Raoul Atlan. Jusqu'alors, il n'avait pas cru à l'implication des Perret dans l'assassinat de Sion, balayant d'un revers de la main toutes les insinuations sur leur culpabilité. « N'oublie pas que ce sont des demi-juifs », lui disait-on, faisant allusion à leurs origines controversées. Les deux familles étaient amies et associées depuis trop longtemps ; jamais il n'y avait eu le moindre accroc dans leurs relations de travail ni aucune entaille dans leur serment de fidélité.

Pour preuve, s'était répété Raoul comme pour s'en convaincre, qui s'était occupé de leurs affaires quand, en juin 1963, la brigade mondaine avait fait tomber les Perret pour proxénétisme aggravé et possession d'armes, de munitions, de cocaïne et de matériel de cambriolage ? Les Atlan. Qui avait embauché et payé les meilleurs avocats pour faire sortir de prison Marius, 30 ans, Clément, 28 ans, et Georges, 23 ans, soupçonnés de protéger douze prostituées qui travaillaient aux Halles, à la Madeleine, à Pigalle et dans les allées du bois de Boulogne ? Les Atlan. Et qui, encore, s'était arrangé pour que leur mère, Léonie Benaïm, soupçonnée du recrutement et des finances, passât le moins de temps possible en prison ? Les Atlan, encore et toujours !

Mieux encore, dans les conflits qui nécessitaient du sang-froid, de la logistique et de l'assurance, les sicaires des Atlan avaient toujours répondu présents aux appels à l'aide des Perret quand il s'agissait d'éliminer des concurrents. Les Perret n'étaient pas en reste. Plus doués que leurs complices dans l'écoulement des biens volés, ils avaient, en toutes occasions, mis au service des Atlan leurs hommes et leurs filières pour que le produit des casses trouve preneur et

disparaisse le jour même. Perret-Atlan/Atlan-Perret : quand on travaillait pour les uns, on servait aussi les autres.

Jamais les frères Atlan ne s'étaient mêlés de la gestion des affaires qu'ils avaient en commun. Il régnait entre les deux familles une confiance aveugle et réciproque ; les jours de partage des bénéfices, on se contentait de se serrer la main en guise d'accord. Aucune dispute, aucun litige ni même la moindre chamaillerie n'avait enrayé ce long et fructueux parcours d'associés.

Leur emprise sur le Faubourg avait ainsi tenu parce que depuis tant d'années rien ni personne n'avait pu les opposer. Quiconque émettait la moindre critique sur l'une des familles s'attirait les foudres de l'autre. Du sommet de la hiérarchie jusqu'aux porte-flingues, la règle était simple : ni querelle ni fâcherie.

Mais Raoul, déstabilisé par la mort de son aîné, voulait en avoir le cœur net, surtout depuis que les sirènes du Faubourg lui avaient encombré l'esprit de paroles fielleuses. Comme souvent dans le milieu, où l'ego remplace la raison et où la force tient lieu de justice, *inter arma enim silent leges*¹. Et ce fut une banale histoire d'injures qui déclencha la guerre entre les deux familles, à la grande satisfaction des Zemmour.

Raoul Atlan, qui avait repris les rênes de l'entreprise familiale à la mort de son frère, se présenta d'abord au domicile des Perret, rue d'Abbeville, où vivaient Léonie et ses deux cadets, Clément et Georges ; il trouva porte close. Puis il se rendit chez Marius, l'aîné, rue Daubigny, où sa femme légitime et lui demeuraient, sous les fausses identités de monsieur et madame Sappin ; là encore, il fit chou blanc. Il décida alors d'aller dans leur quartier général, le bar Les Cornouailles, rue des Martyrs, pour enfin, les yeux dans les yeux, réussir à leur faire reconnaître leur crime – ou, ce dont il doutait désormais, à prouver leur innocence.

Il était venu « enfouraillé » – sait-on jamais –, et ses hommes de main l'attendaient à l'extérieur, non loin de l'entrée du bar. À cet instant précis, pourtant, il était seulement venu parlementer, en diplomate ; malgré sa mine renfrognée, sa mâchoire de loup laissant apparaître une rangée de dents en or et ses petits yeux gris qui lançaient des flammes, il n'avait pas encore l'intention de leur déclarer la guerre et s'était promis de se maîtriser.

Il ne trouva aucun des frères, mais la cheffe du clan, la mère Léo,

qui, en bonne patronne de bar, était occupée à passer de table en table pour s'enquérir de la santé et des affaires de ses clients habitués. Face à la matriarche, il perdit son sang-froid et, en dépit de ses intentions pacifiques, l'accusa tout de go de les avoir volés, d'avoir détourné au profit des siens les recettes des sociétés qu'ils avaient en partage. Devant elle, il ne fit pas allusion au repassage de son aîné : cette accusation, il la réserverait à l'un de ses fils qu'il ne manquerait pas de croiser ; même si, de toute évidence, ils se planquaient. Car cette fois-ci, Raoul Atlan en était convaincu : c'était bien la famille Perret qui avait commandité l'assassinat de Sion.

Léonie Benaïm lui lança un regard de dédain et poursuivit son activité sans faire plus attention à ses braillements. Raoul Atlan crut même discerner un léger sourire aux commissures de ses lèvres ; le narguait-elle ? Souriait-elle de la mort de son frère ? L'attitude de cette femme eut le don de décupler sa colère, pourtant il décida de se calmer, reprit son souffle et lui demanda où se terraient ses fils, car il avait beaucoup de questions à leur poser et de problèmes à régler avec eux. Mais, loin de lui répondre, elle continua à l'ignorer. Elle n'était nullement impressionnée par ce gamin qu'elle avait connu, à Oran, quand il faisait encore dans ses couches. Elle qui avait subi les coups et les injures de son mari – aujourd'hui décédé, un alcoolique seulement capable de lui faire des gosses –, les interrogatoires souvent musclés de la police, la promiscuité des cellules de prison, elle qui s'était hissée toute seule à une place respectable dans ce milieu d'hommes, n'avait que faire de ce moins que rien qui venait lui chercher des crosses, chez elle de surcroît.

Ivre de rage, n'y tenant plus, il l'injuria, longtemps et copieusement, devant les clients abasourdis et les porte-flingues sur le qui-vive auxquels, d'un geste discret de la main, elle ordonna de rester tranquilles. Pourtant, en son for intérieur, elle bouillait. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle serait passée derrière le comptoir, aurait saisi l'arme qu'elle gardait toujours dans le tiroir-caisse et lui aurait collé deux balles, une dans la tête, l'autre dans le bas-ventre. C'était tout ce qu'il méritait. Mais elle le savait, ce geste n'aurait rien réglé ; au contraire, il n'aurait fait qu'envenimer les choses et précipiter les événements. Et puis, se dit-elle, c'était une contrariété que l'on réglerait en famille, plus tard et en toute discrétion, pas devant des témoins, et encore moins depuis qu'elle faisait l'objet d'une

surveillance accrue de la police.

À bout d'arguments et d'insultes, Raoul Atlan quitta les lieux sans rien obtenir de la mère Léo. Désormais, ce n'était plus de la colère qu'il ressentait, mais de la haine. Ils n'avaient pas intérêt à se montrer devant lui, là, maintenant, les fils de Léonie ; il ne retiendrait plus son bras. Il voyait déjà le carnage, le bain de sang. En remontant la rue Richer, il vociférait tandis que ses hommes tentaient, vainement, de lui faire recouvrer son calme.

— Je vais leur faire comprendre, moi, à ces pourris de Perret, qui est le patron ici ! Je vais leur donner une de ces corrections !

Toute la rue était en émoi. Les passants changeaient de trottoir pour ne pas se trouver sur le chemin de ce piaillard, les commerçants s'engouffraient dans leur boutique et les informateurs attablés au comptoir des cafés prêtaient l'oreille pour enregistrer les menaces proférées par cet homme hors de lui, afin de les répéter à leurs chefs respectifs. Raoul Atlan fixait toutes les personnes qu'il croisait et, la bave aux lèvres et les yeux injectés de sang, les injuriait comme si elles eussent été autant d'ennemis. Heureusement, ses hommes réussirent à canaliser sa fureur, car un quidam, voyeur et inconscient du danger, faillit subir son courroux et payer pour l'outrage qu'il venait de subir.

Quand ils retrouvèrent Léonie, très marquée par cette altercation, les fils Perret jurèrent qu'ils ne laisseraient pas cet affront impuni, que Raoul avait dépassé les bornes et qu'il était temps de lui rendre la monnaie de sa pièce, à lui et au reste des Atlan. Un conseil de famille se tint le soir même, chacun des frères se disputant l'honneur de venger leur mère. On s'accorda sur la méthode la plus simple pour les éliminer : deux balles dans la tête et une dans le cœur, signature classique pour un rendement efficace. Les Perret s'armèrent de patience et de calibres ; l'heure serait bientôt aux règlements de comptes. Les Atlan avaient osé toucher à la Mamma, c'était le sacrilège ultime dans le code d'honneur des voyous. Ils auraient dû s'en souvenir.

Au récit que leurs hommes, incrédules, leur firent de ce face-à-face épique, les autres frères Atlan se doutèrent bien que leurs anciens complices allaient réagir. Alors ils se barricadèrent dans leur quartier général, échafaudant un plan, une contre-attaque, en attendant le

moment opportun pour faire parler les armes. Ils ne voulaient pas prendre l'offensive. Peut-être, avec le temps, les choses iraient-elles en s'apaisant. Les jours et les semaines passèrent sans que la réaction du camp adverse n'arrivât. Devaient-ils prendre les devants, porter le fer chez l'ennemi ? Était-ce une manœuvre des Perret pour qu'ils baissent la garde ?

— Je le savais, explosa Raoul, ce sont des lâches. Ils ont tué notre frère dans le dos, se sont cachés quand je cherchais à savoir pourquoi, laissant leur mère seule, et maintenant ils ne se montrent plus.

— Calme-toi, Raoul, intervint le benjamin. Moi aussi, j'ai envie de tous les buter. Mais sommes-nous vraiment sûrs que ce sont les Perret qui ont tué notre frère ? Franchement, quel intérêt avaient-ils à cela ? Et vous ne trouvez pas bizarre que les Zemmour se soient empressés de nous indiquer les prétendus vrais coupables ?

— Ils n'ont jamais désigné les Perret, coupa Raoul.

— Au cimetière, Gilbert Zemmour m'a confié tenir d'une source sûre que les Perret avaient commandité le meurtre. À se demander s'ils n'auraient pas quelque chose à voir avec toute cette embrouille.

— Tu divagues, trancha Raoul sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Les Zemmour se fichent de notre querelle avec les Perret. Ce sont des baltringues tout justes bons à nous servir de larbins. Et Sion avait toute confiance en eux. Je pense que notre confinement a assez duré. Il est temps d'agir.

Un soir – imprudence inexplicable ? hâblerie ? besoin d'action ? –, Raoul Atlan se montra dans le Faubourg, entouré de quelques hommes. Lucien Sans, dit Bouboule, qui fournissait les bandes en voitures volées, l'aperçut et s'engouffra aussitôt dans le bar de la rue Trévis, où Georges Perret avait ses habitudes, pour l'en informer. « Il va regretter de s'être dégourdi les jambes », ricana ce dernier. Lui et trois de ses hommes, après avoir volé une voiture, se garèrent devant le bar Au Bon Coin, rue Choron, où l'on avait vu entrer Raoul et ses hommes, et attendirent qu'il en sorte. Et ce 21 décembre 1966, l'honneur de la famille Perret fut lavé par huit balles de 11,43 logées dans le corps de Raoul Atlan.

Si les témoins de cette exécution furent nombreux, un seul put en rendre compte à la police sans risquer de se faire dessouder : l'inspecteur Chavin, du 36, quai des Orfèvres. Ce soir-là, il filait un

voyou dans le quartier lorsqu'il reconnut Georges Perret sortant d'un troquet. Oubliant le demi-sel qu'il pistait, il mit ses pas dans ceux du caïd. Il était minuit quand ce dernier entra dans une pharmacie de Pigalle où il acheta une lime à ongles, accessoire préféré des braqueurs de voitures. Chavin fut alors convaincu qu'il se tramait quelque chose. Il suivit à distance Perret et ses hommes jusqu'à ce qu'il les voie crocheter une voiture et s'y engouffrer. À partir de là, sa filature fut plus difficile, car lui-même était à pied. Arrivé trop tard sur les lieux pour assister en direct à l'exécution, il avertit ses collègues qu'un corps encore non identifié gisait sur le trottoir, criblé de balles.

Chavin, issu d'une famille où l'on était flic de père en fils, avait fait toutes ses classes à la préfecture de police de Paris. Simple gardien de la paix durant les années d'occupation, il avait participé à la rafle du Vél d'Hiv', en bon fonctionnaire de police discipliné. Il avait alors 20 ans et personne, à la Libération, ne lui reprocha quoi que ce soit. Il gravit ensuite les échelons un à un, jusqu'à obtenir un vrai bureau dans le saint des saints. Il devait cette ascension à son travail et à son flair. « Chavin, disaient de lui ses collègues, c'est un vrai chien de chasse. Quand il tient une proie entre sa gueule, il ne la lâche jamais. »

Ce 21 décembre 1966, s'il ne vit pas tout, il eut rapidement sa petite idée sur les protagonistes de ce règlement de comptes. Et, comme souvent dans la police, un faisceau de présomptions n'est pas loin de constituer une preuve, il s'en ouvrit au patron du 36, qui lui accorda les pleins pouvoirs ; à lui de lancer le filet et de ramener le plus possible de gros poissons. La mobilisation générale fut à l'ordre du jour quai des Orfèvres. Objectif : la surveillance de la famille Perret.

Jamais, dans une enquête criminelle, des moyens déployés en hommes et en matériels n'avaient été aussi importants. Filatures, planques, rappel des indics, auditions des petites frappes : tout ce qui allait permettre de collecter le maximum d'informations fut mis à profit. La mort d'un Atlan ou de tout autre malfaiteur n'était qu'un prétexte en haut lieu. Il s'agissait aujourd'hui de faire tomber un réseau, et non des moindres, afin de débarrasser Paris de cette délinquance qui commençait à irriter en haut lieu.

Pendant plus d'un mois, on fit la fête chez les Perret, convaincus qu'ils n'entendraient plus parler des Atlan. Ils régneraient désormais

seuls sur le Faubourg, du moins le pensaient-ils. Un autre clan se préparait à occuper la place : les Zemmour. Et ceux-ci n'avaient guère besoin d'échafauder un plan en urgence ; ils l'avaient conçu bien avant ce meurtre.

Dédé alla trouver l'aîné des Perret, qui jura n'avoir aucun lien dans l'assassinat de Sion Atlan, mais reconnut que, pour laver l'affront fait à sa mère, il avait fait exécuter Raoul. Cet aveu scella le destin de cette famille. À partir du 27 janvier 1967, les Zemmour lancèrent une expédition punitive. Dans un premier temps, ils exécutèrent méthodiquement les porte-flingues du clan Perret l'un après l'autre. Ceux qui en réchappèrent s'envolèrent prudemment vers des cieux plus propices. Quant aux frères Perret, prévenus de ces embuscades meurtrières, ils se réfugièrent au domicile de Clément, à Fontenay-le-Fleury, avec le reste de la bande, terrorisés. Ils s'attendaient à une Saint-Barthélemy et comprirent alors, mais trop tard, que les Zemmour avaient orchestré tout ce grabuge. C'était une question de jours, ils ne tarderaient pas à débarquer pour achever ce qu'ils avaient commencé. Alors ils les attendirent, l'arme au poing et la peur au ventre. Ils furent donc soulagés de voir surgir la brigade antigang en lieu et place des Zemmour. Chavin avait attendu ce moment pour réussir son coup de filet. Pendant quelques mois, tout ce beau monde coucha à l'ombre pour possession d'armes. Au ballon, les Perret eurent tout le loisir de réfléchir à leur sombre avenir : l'air de Paris ne leur convenant plus, ils s'empressèrent de déguerpir dès leur élargissement.

Il restait aux Zemmour à boucler la boucle pour asseoir définitivement leur réputation de « juges de paix », ces hommes qui tranchent les litiges entre truands. Lucien Sans, *alias* Bouboule, l'homme par qui le sang avait coulé, celui qui avait déclenché l'assassinat de Raoul Atlan, incarnait le dernier maillon de la chaîne. Gilbert et son fidèle bras droit, Raphaël Dadoun, dit Yeux de velours, le localisèrent à Juan-les-Pins, station balnéaire de la Côte d'Azur. Ses kilos superflus lui furent d'une aide précieuse : le 2 mai 1967, il échappa à la mort, mais conserva dans ses entrailles les balles des calibres 7,65. Ne voulant pas injurier l'avenir, après quelques semaines de convalescence, il s'envola pour l'Amérique du Sud. Le Faubourg, désormais débarrassé des Atlan et des Perret, appartenait entièrement à la famille Zemmour.

Dorénavant – mais ceci, les « Z » l'ignoraient encore –, ils auraient

l'inspecteur Chavin à leurs basques.

Notes

1. « En temps de guerre, les lois sont silencieuses. »

DEPUIS un an, les deux tourtereaux se voyaient beaucoup plus régulièrement et de plus en plus longtemps. Quand elle se séparait de lui, c'était pire qu'un déchirement : une douleur lui saisissait la gorge avant d'irradier dans son ventre. Elle étouffait loin de lui. Il était son oxygène, son moment d'évasion. Elle comptait les jours, les heures qui lui restaient à tenir avant de le retrouver. Pour s'aménager toujours plus de temps libre, Catherine s'était inscrite à des cours de dessin où elle n'allait pratiquement jamais ; elle inventait des expositions, des séances de perfectionnement, des cours particuliers, des examens. Elle fit même gober à son mari un pèlerinage impressionniste, en huit lieux mythiques, organisé pour sa classe, et qui durerait une semaine. Pour être le plus crédible possible, elle lui avait fait partager son enthousiasme en découvrant le programme de cette promenade à l'ombre des peintres : en cachette de Charles-André, elle avait confectionné une plaquette ronéotypée qui détaillait cette pérégrination scolaire sur les traces de Monet, Pissarro et consorts, et se l'était elle-même envoyée par la poste.

Ces huit jours furent les plus beaux, les plus jouissifs, les plus mémorables de son existence de femme mariée et infidèle. Du Bourget, ils s'envolèrent en hélicoptère privé jusqu'en Normandie, où Théodore avait loué une sublime villa avec piscine, jacuzzi, hammam, sauna, ravitaillée dès leur arrivée en nourritures, liqueurs, revues et disques de jazz. Isolés et sans personnel, ils restèrent enfermés dans ce cocon, sans contact avec l'extérieur, à part un aller-retour quotidien, en fin d'après-midi, dans le village le plus proche, pour qu'elle téléphone à son mari et prenne des nouvelles de leurs enfants.

De retour de cette semaine en amoureux, elle n'eut aucune difficulté à faire partager à son époux – souvenirs toujours présents de

ses années estudiantines – la beauté du pont japonais dans le jardin de Giverny, la douceur d'une journée ensoleillée sur les rives bucoliques de l'île de la Grande-Jatte ou encore l'émouvant cimetière d'Auvers-sur-Oise où reposent Vincent Van Gogh et son frère Théo. Ce fut l'une des rares fois, à son grand étonnement, qu'il s'intéressa à sa passion. D'habitude, Charles-André ne parlait que de son travail, de son salaire qui augmentait, des primes qu'on lui allouait, des dividendes qu'il allait percevoir en fin d'année et surtout, surtout, de ses nouvelles fonctions, qui, si elles l'empêchaient de prendre deux heures pour déjeuner comme auparavant, valaient bien ce sacrifice. Non seulement il occupait toujours son poste de directeur de la banque, mais on lui avait confié le portefeuille des cent plus importants clients français de toutes ses agences en France. Alors, sans le lui dire, il ne voyait pas d'un si mauvais œil que son épouse « s'occupe et s'aère », c'était son expression, tant que son foyer était tenu, que ses enfants étaient bien élevés et ses désirs intimes assouvis.

Sous prétexte d'horaires de cours variables et de sorties pédagogiques décidées au gré des humeurs des professeurs, Catherine réussit à imposer que la baby-sitter soit remplacée par une jeune fille au pair, plus disponible, à qui l'on sous-loua la chambre de bonne dans l'immeuble. Cette nouvelle organisation ne déplut pas à Charles-André, qui rentrait de plus en plus tard, et Catherine en profita pour sortir de plus en plus souvent. Plongé dans la gestion de ses clients et obnubilé par sa réussite sociale, il commençait à la négliger, au grand bonheur de Catherine, ne réclamant plus comme avant sa ration de plaisirs.

Un jour, Dédé promet à Catherine qu'il trouverait un rabbin arrangeant qui bénirait leur union ; certes, il était juif, elle chrétienne, mais Clairette, une vraie mamma juive, s'était enfin faite à l'idée d'accueillir cette future belle-fille ; alors convaincre un rabbin, aux yeux de Théodore, ne serait qu'une simple formalité. Catherine, une fois divorcée, accepterait de se marier à la synagogue, elle le lui avait dit. Elle avait envie d'un mariage festif, avec des centaines d'invités, des personnalités du show-biz et de la politique, un orchestre composé de dizaines de musiciens. Ses premières noces avaient été ternes, entre soi, à la campagne, autour d'un buffet chichement garni et d'un orchestre municipal loué pour l'occasion au village voisin. Chez les Mirepoix, on ne s'exhibait guère, c'eût été vulgaire...

Elle n'avait pas caché ses intentions à Théodore : elle ne se contenterait pas de l'aider dans son business quand elle serait enfin libérée de Charles-André, elle voulait aussi porter son nom. Dans la famille Zemmour, Théodore serait le premier des frères à se marier. Les sœurs, quant à elles, avaient fondé un foyer pour trois d'entre elles et dirigeaient, avec leurs époux, les entreprises légales du clan. Adèle possédait un commerce de produits exotiques, Renée s'était vu confier un pressing et Josette régissait une compagnie de transports de camions frigorifiques. Des sociétés florissantes dûment enregistrées au registre du commerce, avec patente, livres de comptes et bilan comptable impeccables. Bien sûr, les fonds qui avaient contribué à la création et à l'expansion de ces entreprises n'avaient pas été totalement légalement acquis, mais les frères Zemmour avaient mis leurs sœurs à l'abri et c'était à leurs yeux l'essentiel.

Seule la plus jeune, Lucienne, avait fui son milieu. Elle s'était envolée pour Israël et vivait désormais dans un kibboutz, non loin de la frontière avec la Jordanie. Elle avait changé son nom en Ben Zion, ne parlait jamais de sa famille aux autres résidents et ne donnait à celle-ci que de rares nouvelles.

Mais en attendant de convoler, Théodore devait développer les commerces déjà ouverts et continuer à exploiter le carnet d'adresses du mari de Catherine. Le gotha des affaires y était concentré, la famille Zemmour se faisait un point d'honneur à en tirer profit. « Après, promis, on se mariera », lui assurait Théodore. Le stratagème était bien huilé : Catherine usait de ses charmes pour soutirer à son mari tout ce qu'il savait des affaires illégales ou contre nature sur le plan des mœurs de ses clients et les Zemmour, en retour, les faisaient chanter. Une vingtaine d'industriels payèrent à regret, crachant au bassin de petites fortunes, les uns parce qu'ils craignaient que leur femme ne découvrit leur double vie avec garçonne, maîtresses ou escort-girls ; d'autres parce qu'ils entretenaient des relations homosexuelles avec de jeunes éphèbes ; et le reste parce qu'ils n'étaient pas « tout à fait en règle » avec le fisc.

Les plus réticents étaient kidnappés et, inquiets du sort qu'on leur réserverait au cas où ils parleraient, ils sommaient leur famille de payer dare-dare la rançon, leur enjoignant de ne surtout pas avertir la police.

On ne s'arrêta pas en si bon chemin. Après le monde des affaires,

on fit chanter celui du show-business et les politiques, de gauche et d'extrême droite, épargnant les gaullistes auxquels la famille Zemmour vouait un culte incompréhensible.

Leurs cibles favorites furent les élus communistes et les stars de cinéma. Aux premiers, on envoya un journaliste ami muni d'un dossier bien ficelé sur les dépôts réguliers et suspects qu'ils faisaient en liquide dans la Banque d'Indochine ; aux secondes, on transmit sous pli anonyme des photographies compromettantes d'elles-mêmes ou de leur progéniture qui auraient pu briser leur carrière. Un jour, Dédé inscrivit en haut de la liste des guets-apens, avec l'accord de Catherine, le nom de son beau-père. Il était riche et, lui avait-elle confié, durant les années d'occupation, son attitude avait été loin d'être exemplaire. « Justice passera », fanfaronna Dédé d'une voix rauque, croyant imiter un procureur. Catherine s'amusait à l'idée de voir le père de son mari supplier ses geôliers de le relâcher.

— On n'aura pas besoin de le kidnapper, se réjouit Catherine. Je sais où il cache ses lingots, mais je veux en être.

William, Gilbert et Edgar virent d'un mauvais œil cette proposition dont leur parla leur frère. Monter un casse avec une débutante, c'était prendre trop de risques. Et puis ses conseils judicieux suffisaient amplement : pourquoi la mêler à ce vol ? Dédé, toujours aussi amoureux, accéda à sa demande.

— Nous ferons le coup ensemble, toi et moi.

Pendant plusieurs jours, les deux amants étudièrent la faisabilité de leur premier casse ensemble. Le château de famille se situait à 100 kilomètres à l'ouest de Paris : il leur faudrait donc deux heures aller, deux heures retour et environ une heure sur place pour dérober le butin. Or c'était trop juste pour que Catherine fût rentrée à l'heure chez elle : 18 h 30 tapantes, c'était la règle. Bon an mal an, elle s'y était tenue, raison pour laquelle son mari la laissait libre de ses mouvements. Lui quittait son bureau à 18 h 30 et son chauffeur le déposait à son domicile à 19 heures, été comme hiver. Un vrai coucou suisse. Ils avaient beau s'échiner à raccourcir le temps de l'opération, on ne pouvait pas réduire les distances !

— J'ai une idée, lança Catherine. Je vais inventer un décès dans ma famille.

— Mais tu n'as plus de famille.

— Je ne sais pas, une vieille tante qui m'aurait légué ses biens et

une convocation devant un notaire en province. Ça nous laissera la journée pour agir.

Le jour de la fête des morts, la seule date où l'ensemble du personnel et la famille de Mirepoix iraient se recueillir dans les cimetières alentour et que le patriarche resterait seul à la maison, rétif aux commémorations, un employé des postes sonnerait à la porte de leur appartement parisien et lui remettrait un télégramme. Elle avait tout prévu dans les moindres détails et Dédé ne trouva rien à redire à son plan. Le jour J, tout se déroula comme elle l'avait imaginé.

— C'est pour madame.

Charles-André l'ouvrit, le lut et le tendit à son épouse avec une mine de circonstance. À sa lecture, toujours aussi bonne comédienne, elle fondit en larmes.

DÉCÈS DE VOTRE TANTE. STOP.
PRÉSENCE OBLIGATOIRE AUJOURD'HUI.
STOP. OUVERTURE DU TESTAMENT.

Elle avait inventé le nom d'un village à proximité de la résidence de son beau-père, au cas où son mari aurait eu l'idée de la déposer à la gare.

— Je ne savais pas que tu avais encore de la famille, se contenta-t-il de dire.

— Moi non plus, fit-elle. Qu'en penses-tu ?

— Ne t'inquiète pas, je vais demander à la gardienne de l'immeuble de nous garder les enfants, puisque aujourd'hui la fille au pair est en congé.

Catherine avait oublié ce détail.

— Mais je suis désolé, ajouta-t-il, je ne vais pas pouvoir t'accompagner, j'ai une réunion importante du comité exécutif aujourd'hui. Il s'agit d'un problème urgent à régler, jour férié ou non.

Son plan fonctionnait à merveille. Débarassée de toute contrainte, elle se contenta de signaler à son mari qu'elle ignorait combien de temps ce rendez-vous devant le notaire allait durer.

— Je m'occuperai des enfants à mon retour, tout est sous contrôle. File.

Comme prévu, Théodore l'attendait au même endroit que d'habitude, à l'angle de sa rue. Elle s'engouffra dans le véhicule, le

moteur démarra et Théodore ne put s'empêcher de klaxonner durant de longs moments comme s'il voulait manifester sa joie. On eût dit deux adolescents qui filaient loin de leurs parents pour passer ensemble leur première journée en amoureux. Mais ces enfants-là avaient plutôt les traits et les mauvaises pensées d'une Bonnie Parker et d'un Clyde Barrow. Il avait prévu deux armes, une pour lui, l'autre pour sa dulcinée.

— C'est pour faire plus vrai. Mais ne t'inquiète pas, tu n'auras pas à t'en servir, lui dit-il pour la rassurer

Elle ne fut nullement effrayée, au contraire. Elle manipula le calibre avec une dextérité qui surprit Théodore.

— N'oublie pas que chez les aristos, on va à la chasse, fit-elle remarquer, accompagnant son propos d'un clin d'œil complice.

Il sourit. Alors il lui demanda de fouiller dans le sac posé sur le siège arrière ; elle en sortit deux masques de Guignol qu'il s'était procurés dans une boutique de farces et attrapes.

— Il te connaît et moi c'est pour qu'il ne me reconnaisse pas quand il aura averti la gendarmerie. Dans la famille, on a une mauvaise expérience des portraits-robots.

— Tu aurais pu me choisir un masque plus féminin, dit-elle.

— Avec ton nom dessus ? Soyons clairs : tu m'assistes, mais je ne veux pas entendre le son de ta voix.

Et ils partirent dans un nouvel éclat de rire. Durant tout le trajet, ce ne furent qu'embrassades, bavardages, souvenirs et projets. Hormis leur escapade en Normandie, rarement ils s'étaient retrouvés tous les deux seuls aussi longtemps ; ils avaient une journée entière à partager. Ils ne pensèrent même pas au braquage qu'ils allaient commettre, ce pour quoi ils étaient réunis. Pour Dédé, c'était une simple formalité, pour Catherine un jeu. En longeant un champ sur la nationale 13, ils eurent une envie soudaine de faire l'amour.

— Promis, tu m'épouseras, murmura-t-elle à son oreille.

— Promis, tu divorceras, répliqua-t-il.

Puis ils reprirent la route. Quand il ne leur resta qu'une poignée de mètres à parcourir, ils garèrent leur voiture sur le bas-côté d'une ferme, non loin de l'entrée du portail du château qui était grand ouvert. On attendit un court moment devant les grilles pour s'assurer qu'il n'y avait pas âme qui vive. Catherine précédait Théodore dans leur progression le long de l'allée parsemée de graviers. Théodore,

muni d'un pied-de-biche, bifurqua vers la gauche pour se diriger vers la porte principale afin de la fracturer, mais Catherine lui indiqua une porte dérobée toujours ouverte qui menait au cellier. De là, ils gravirent quelques marches, puis accédèrent à la pièce principale. Tous deux recouvrirent leur visage d'un masque et grimpèrent immédiatement au dernier étage où ils tombèrent nez à nez avec le propriétaire, qui se reposait dans son lit. Théodore mena la négociation, pointant son arme en direction du vieil homme terrifié.

— Où tu planques ton oseille ?

Il savait déjà où se trouvait son coffre, derrière le tableau qui lui faisait face, Catherine le lui avait indiqué, mais il voulait que le cambriolage parût vrai. L'homme refusa de répondre, alors Théodore lui asséna un violent coup de crosse au sommet du crâne. Le visage tuméfié, il pointa le doigt en direction du tableau et leur livra aussitôt la combinaison du coffre.

— 1-9-3-6.

La porte s'ouvrit sur une vingtaine de lingots d'or et des liasses de billets. C'était la caverne d'Ali Baba, en mieux rangée. Tout occupés à remplir leurs sacs du butin et ivres de leur succès, les deux amants détachèrent un instant leur regard de leur prisonnier, qui en profita pour sauter au cou de la femme, la ceinturant, empêchant Théodore de se servir de son arme sans prendre le risque de la blesser. Durant la rixe, il ôta le masque de son assaillante et la reconnut.

— Catherine !?

Sans réfléchir ni même consulter son complice, elle appuya sur la détente et lui logea une balle en plein cœur, à bout touchant ; son beau-père s'effondra. Elle ne manifesta aucune émotion à la vue de ce corps gisant dans son sang. Elle était comme pétrifiée.

— Oh ! putain ! se contenta d'articuler Théodore qui continuait de se concentrer sur la moisson du jour.

Une fois que le coffre fut vidé, ils repartirent comme ils étaient venus, avec sur la conscience de Théodore un cadavre de plus ; mais sur celle de Catherine, la vision du corps sans vie de son propre beau-père. Comme souvent dans ces situations, le choc émotionnel tarda à se manifester. Mais lorsque le moral est soumis à rude épreuve, le physique montre très vite des signaux de détresse. Après une heure de route, elle n'avait toujours pas ouvert la bouche. Théodore avait beau la questionner, tenter de la faire rire, elle ne réagissait pas et restait

prostrée sur son siège, figée, le regard vide, l'esprit ailleurs.

Il la déposa à quelques mètres de chez elle – ils devaient respecter leur plan à la lettre –, la suppliant de ne rien laisser paraître devant son mari. Elle sortit sans un mot ; il eut à peine le temps d'effleurer sa main crispée et froide. Puis elle disparut sous le porche de son immeuble. Quand elle eut franchi la porte de son domicile, elle découvrit qu'une foule compacte avait envahi son salon. Qui étaient donc tous ces inconnus et que faisaient-ils chez elle ? Désorientée, elle chercha son mari des yeux. Il était effondré sur une chaise dans un coin de la pièce et son visage était baigné de larmes. Elle le rejoignit en titubant.

— Père est mort, il a été assassiné, lâcha-t-il.

Comment se faisait-il qu'il fût déjà informé ? À l'annonce de cette terrible nouvelle, Catherine n'eut pas de peine à mêler ses sanglots à ceux de Charles-André. Elle compatissait, et même si ce n'était pas pour les mêmes raisons que son mari, sa peine n'était pas feinte. Tous deux pleuraient un être disparu : s'il était orphelin de père, elle était la responsable de cette mort. Un homme s'approcha d'eux. Le mari de Catherine, toujours contrit par la douleur, fit de brèves présentations. Il s'agissait de son ami, l'inspecteur Chavin, celui-là même qui s'était trouvé sur les lieux de l'exécution de Sion Atlan et avait coffré la famille Perret. Charles-André l'avait appelé aussitôt que la gendarmerie lui avait signalé cet horrible homicide. La Banque d'Indochine participait généreusement aux bonnes œuvres de la police et Chavin et lui étaient devenus amis.

— Il va suivre l'enquête de près. Il est persuadé que ce n'est pas l'œuvre de petits voyous du coin, mais d'une bande organisée venue de Paris.

Qu'est-ce qui pouvait bien lui faire penser ça ? se dit Catherine, à demi consciente et troublée par cette annonce. Auraient-ils laissé des traces dans leur fuite qui auraient mis ce policier sur leur piste ? Elle avait beau tenter de se remémorer la scène, son esprit était embué, sa mémoire imprécise. Qu'est-ce que les gendarmes du coin avaient découvert pour qu'il fût aussi sûr de sa thèse ?

— Un voisin a signalé dans les environs du château une voiture immatriculée à Paris et aucune porte n'a été fracturée, alors qu'elles étaient toutes fermées à clef, poursuivit Charles-André.

Il n'en dit pas davantage, mais ce fut suffisant pour que Catherine

replongeât dans son état antérieur, un mélange d'anxiété et de profonde détresse. Elle réclama une chaise, sentant ses jambes qui la lâchaient.

— Deux épreuves dans la même journée, c'est trop pour elle, justifia son époux, qui expliqua au policier qu'elle revenait d'une visite chez un notaire après avoir appris le décès d'une vieille tante.

— Ah ! je comprends mieux, dit Chavin. Et où s'est tenue cette réunion ?

— Dans un village relativement proche du château de mes parents, répondit Charles-André sans mesurer l'incidence que de tels propos pouvaient avoir dans l'esprit du policier.

— Dure épreuve, en effet, dit Chavin en lui serrant la main pour prendre congé avec ses hommes.

Puis s'adressant à Catherine :

— Toutes mes condoléances, madame. À l'occasion, quand vous vous sentirez mieux, venez me voir au 36, quai des Orfèvres. J'aimerais vous poser quelques questions.

Pourquoi ce policier voulait-il la questionner ? Les intrus partis, elle s'excusa auprès de son mari accablé de chagrin, se réfugia dans sa chambre, ôta ses vêtements, plongea sous les draps et se dit qu'il était urgent d'avertir Théodore. Elle avala deux somnifères et s'endormit. Elle ne remarqua pas qu'il manquait un rivet à ses mocassins.

JAMAIS elle ne l'avait laissé sans nouvelles. Il hésita à lui téléphoner, mais y renonça, mesurant les risques, la presse nationale s'étant fait l'écho de l'assassinat du comte de Mirepoix, un notable apprécié de tous. Sans doute cette famille faisait-elle l'objet d'une protection rapprochée. Il songea aussi à lui envoyer un télégramme crypté, un courrier codé. Or, se dit-il, non seulement son mari pourrait l'ouvrir, mais il ne manquerait pas de s'étonner devant ce charabia. Il la questionnerait. Il oublia ce stratagème.

Pourtant, nuit et jour, il s'interrogeait, essayant de comprendre pourquoi Catherine avait totalement disparu depuis cette expédition meurtrière. Que lui était-il arrivé depuis qu'il l'avait déposée près de son immeuble ? Son état avait-il empiré ? Peut-être lui en voulait-elle de l'avoir associée à ce road-trip sanglant ? Ils avaient prévu de se revoir le surlendemain du drame pour s'accorder sur leurs témoignages au cas où on les aurait interrogés : il l'avait attendue dans leur lieu de rendez-vous habituel, mais elle n'était pas venue. Son absence injustifiée, son silence pesant le mettaient à la torture. Il dormait peu, s'alimentait un jour sur deux, parlait le moins possible et avait perdu le goût des longues balades qu'il appréciait tant. Il ne s'était pas présenté au dîner du shabbat, préférant rester chez lui, seul, à se morfondre. Il s'accordait pour seule distraction la lecture des ouvrages que Catherine avait offerts à Roland. Il passait des heures à en griffonner certains passages ; il en recopiait même quelques-uns dans un petit carnet qu'il rangeait soigneusement dans son bureau. Il était devenu un familier de Machiavel et de Clausewitz. Ses frères, le voyant tourmenté par cette séparation forcée, s'étaient occupés du butin, refileant les lingots à un fourgue du quartier de l'Opéra, une officine spécialisée dans l'achat et la vente d'or, une adresse héritée

des Atlan. Le paquet partit pour Anvers en plusieurs voyages et en échange on reçut des Molière intraçables. Ils en avaient tiré un excellent prix : « l'or, valeur refuge » n'était pas une expression vaine ! Quant aux billets du casse, ils avaient changé de mains à une table de jeux. « Bien mal acquis... », avait plaisanté Edgar à qui on les avait confiés et qui avait tout perdu en un seul soir.

Mais l'état de santé physique et moral de leur frère les inquiétait plus que ces gains et ces pertes. Ils avaient eu beau tout tenter pour le rassurer, le poussant à s'intéresser à leurs affaires maintenant qu'ils régnaient sur le Faubourg Montmartre, Dédé n'avait plus goût à rien. Catherine lui manquait comme une source à un ruisseau. Peu lui importait qu'ils eussent mis la main sur plusieurs tripots clandestins, notamment à Belleville, étendant leur territoire ; qu'ils eussent aussi recruté de nouveaux gorilles, issus de l'ancien clan Atlan ; pris possession d'un cercle officiel de bridge rue Richer qui, la nuit, se transformait en salle de jeux, ainsi que d'autres flambes de la capitale. Il leur demanda de lui laisser le temps de la retrouver avant de reprendre du service.

De chez lui, il daigna simplement gérer les affaires courantes, peu de choses en somme, mais sans trop d'entrain ni de conviction. Une seule pensée l'obsédait : où était passée Catherine ? Il convoqua une nouvelle fois le détective privé pour qu'il se renseigne, avec la plus grande discrétion, lui indiquant seulement qu'il avait eu vent d'un décès brutal dans sa famille et qu'il s'inquiétait pour son amie. Sans rien dire de plus, de peur d'éveiller ses soupçons, il lui fit simplement comprendre qu'il ne pouvait pas se présenter au domicile d'une femme mariée. Le rapport que lui fit le détective ne fut pas de nature à le rassurer. La famille Mirepoix – Catherine, son mari et leurs enfants – avait provisoirement quitté leur domicile et s'était installée au château depuis une semaine. Fils unique, Charles-André devait régler la succession : sa mère, marquée par la disparition de son époux, en était bien incapable. Mais pire : une ambulance médicalisée avait transporté Catherine, trop affectée sans doute par la perte de son beau-père dans ces circonstances monstrueuses, tandis que son mari et les enfants avaient voyagé avec le chauffeur.

La concierge de l'immeuble auprès de qui il se fit passer pour un cousin éloigné vivant à l'étranger fut intarissable, rassurée par cet inconnu qui, visiblement, connaissait bien la famille. Elle lui confia

cela et bien d'autres choses encore. La police, cette voiture parisienne repérée dans les environs, le mode opératoire, l'absence de bris de glaces ou de fractures aux portes... Elle détenait toutes ces informations de la bouche même de Charles-André, qui, la veille de leur départ, s'était épanché en lui révélant qu'une enquête avait été confiée à la police judiciaire. Dédé aurait aimé entendre tout cela de la bouche même de Catherine ! Pourquoi diable avait-elle quitté Paris sans lui donner signe de vie et surtout sans le tenir informé de ces éléments inquiétants ? Non, on n'avait pas confié à la concierge de message à son intention, répondit le détective auquel Théodore répéta à dix reprises de bien vérifier si elle ne lui avait pas laissé de mot (Catherine et lui avaient imaginé cette astuce au cas où elle aurait eu besoin de communiquer avec lui, mais qu'elle en aurait été empêchée pour une raison ou une autre). Il demanda à son limier de continuer à se renseigner ; il voulait un rapport quotidien. Mais au fil des jours, il ne rapporta que de maigres informations, et sans grand intérêt, jusqu'à ce qu'il finisse par lui dire, par acquit de conscience, qu'il ne méritait plus l'argent que Théodore lui donnait, dans la mesure où il n'avait plus aucun renseignement à lui fournir. Persévérant, Théodore décida de l'envoyer au château, ultime bouteille à la mer : libre à lui d'imaginer sur place un stratagème pour entrer de nouveau en contact avec elle. Il avait, lui dit-il, besoin de savoir si oui ou non elle l'aimait toujours. C'est tout ce dont il pouvait lui parler. Le détective crut donc à une querelle d'amoureux et s'exécuta, oubliant ses scrupules : son employeur était généreux. Il lui fallait à présent imaginer comment s'introduire auprès de cette famille et parler avec Catherine. Il loua une chambre dans la pension de famille du village et patienta. Il ne sut pas quoi faire exactement, mais il attendit, téléphonant tous les soirs à monsieur Théodore pour l'informer que ses investigations ne produisaient pour le moment rien de concret.

Au terme de plusieurs jours à compter les mouches, en feuilletant le quotidien régional comme il le faisait chaque matin, il repéra une annonce dans les pages locales : le faire-part de l'enterrement du comte de Mirepoix. L'autopsie du corps terminée, la famille avait reçu l'autorisation de l'inhumer. Enfin, il donna un signe d'espoir à Théodore en lui assurant qu'il ferait tout son possible pour établir le contact. Le jour dit, il s'équipa de sa fausse carte de presse, d'un appareil photo et se rendit au cimetière. Une foule de curieux s'était

amassée de part et d'autre des grilles de l'entrée et certains attendaient, perchés sur le mur d'enceinte, guettant les apparitions du gratin local, mais aussi les relations de monsieur, descendues de Paris pour présenter leurs condoléances à la famille endeuillée. Il ne se passait pas grand-chose dans ce coin reculé de France, alors personne ne voulait rater cet événement.

Au milieu de ce rassemblement, la présence du détective n'attira pas l'attention de la famille ni celle des proches ou des villageois – du moins le crut-il, tout concentré sur sa mission. L'inspecteur Chavin s'était mêlé à la foule, lui aussi muni d'un appareil photo. « L'assassin revient toujours sur les lieux du crime », avait-il appris, jeune policier. Qui sait, peut-être que parmi ces inconnus, une fois qu'il aurait développé ses tirages, un visage insolite, une présence inhabituelle lui sauteraient aux yeux ? Son patron, François Le Nouël, directeur de l'Antigang, lui avait donné carte blanche. Le comte de Mirepoix était une personnalité respectée, influente, franc-maçon proche du mouvement gaulliste, ancien maire de sa commune et trésorier d'un petit parti qui avait cinq députés à l'Assemblée nationale et trois sénateurs. Le ministre de l'Intérieur s'était ému de cet assassinat et avait exigé qu'une enquête fût diligentée et que les coupables fussent châtiés.

Chavin avait aussi fait le voyage jusqu'au château pour interroger, après la cérémonie, Catherine et sa belle-mère, ainsi que les ouvriers du domaine et quelques voisins. Les gendarmes auxquels il avait rendu visite dès son arrivée lui avaient fait un rapport plus détaillé sur les circonstances du braquage mortel. Il lui restait de nombreuses autres zones d'ombre à éclaircir. Les gendarmes du coin étaient convaincus que les meurtriers étaient deux : des empreintes de deux paires de chaussures différentes avaient été relevées dans l'allée, sur le parquet et dans l'escalier. Il lui faudrait la pointure approximative des présumés criminels et qu'on lui précise si on avait repéré ces traces ailleurs dans la maison. Visiblement, les malfaiteurs s'étaient introduits par la cave qui restait continuellement ouverte à cause des chaudières que l'on ravitaillait en fuel. Chavin s'interrogea : comment connaissaient-ils ce passage ? Avaient-ils fait des repérages, et si oui, quelqu'un avait-il observé des va-et-vient inhabituels dans les environs les jours précédents ? Cette voiture immatriculée à Paris, à qui appartenait-elle ? Et pourquoi l'avoir garée si près du château ?

Comment enfin savaient-ils que ce jour-là, précisément, le comte serait seul chez lui ? Seul un proche pouvait détenir cette information.

Et puis Chavin attendait aussi le rapport des scientifiques de la balistique afin de savoir quelle arme avait été utilisée, combien de coups de feu avaient été tirés, dans quelle direction et à quelle distance de tir. Et surtout, de quelle nature étaient les projectiles utilisés par les assassins : des cartouches de chasse ou les balles d'un calibre ? De cette information capitale il déduirait qui étaient les meurtriers : des professionnels ou de simples amateurs. Le métayer et son épouse furent les premiers à être interrogés. Fin limier, après moins d'une heure de tête-à-tête, il les raya de la liste des suspects. « De braves paysans », se dit Chavin. L'épouse du comte, très âgée et à la santé fragile, n'aurait pas pu porter un coup aussi violent à la tête du défunt, déduit l'inspecteur en l'observant avant même de l'interroger. Un à un, les membres du personnel furent lavés de tout soupçon. Ces femmes et ces hommes, pour la majorité d'entre eux, travaillaient pour la famille Mirepoix depuis de nombreuses années. Les voisins, quant à eux, étaient des paysans sans histoire, incapables aux yeux de Chavin de faire du mal à une guêpe. Il se dit qu'il lui fallait élargir son champ d'investigation. Par acquit de conscience, il vérifia dans le registre de la gendarmerie le nombre d'homicides dans le département : on n'en recensait aucun ! Quant aux plaintes, depuis deux ans, un seul vol de tracteur et quelques querelles de voisinage pour une parcelle de champ ou un chant du coq un peu trop matinal avaient été signalés. Il lui restait à interroger Catherine.

Le détective privé, quant à lui, tenta à plusieurs reprises d'aborder Catherine durant la cérémonie d'inhumation, mais en vain. Elle tenait solidement son mari par le bras tandis qu'une infirmière, toute proche, ne la quittait pas des yeux. Il griffonna sur un bout de papier le numéro de son hôtel et signa d'un simple « Z ». Il lui restait à le lui remettre en mains propres. Il saisit l'occasion des condoléances pour se présenter devant elle ; elle le reconnut, il lui glissa subrepticement le message dans son gant. De retour à l'hôtel, il attendit, non sans avoir envoyé par la poste à monsieur Théodore les pellicules de photos, essentiellement des portraits de Catherine, avec ce mot : « Contact établi. En attente de son retour. »

Catherine avait repris quelques forces, son teint avait retrouvé un peu de son éclat, mais elle n'avait toujours pas parlé et semblait avoir

définitivement perdu son sourire. Pute, maquerelle, fugitive, elle avait assumé ; mais meurtrière, qui plus est d'un proche, jamais elle ne pourrait chasser cette accablante réalité de son esprit, ni s'en remettre, pensait-elle. La nuit, le jour, seule ou en famille, elle revoyait ce corps étendu sur le parquet de la chambre, le crâne défoncé, un filet de sang le long des lèvres et cette balle logée en plein cœur. Elle entendait les dernières paroles de sa victime, qui la désignaient, et dans ce château où, confinée, elle étouffait, tout lui rappelait son beau-père. Entre les tableaux accrochés aux murs de la vaste salle à manger qui le représentaient à la chasse, à table avec sa famille, aux champs avec ses métayers, jusqu'aux ronds de serviette, tous frappés des armoiries de la famille et siglés de ses initiales, son regard ne se reposait jamais. Charles-André, en la logeant ici avec ses enfants, avait cru qu'elle y serait mieux entourée et que ce déménagement l'apaiserait. Il ignorait que cette installation dans les murs où résonnait encore le cri de sa victime produirait sur son épouse l'effet contraire.

La chambre était interdite d'accès et, même après la levée des scellés, Charles-André n'autorisa personne à y pénétrer. Il était le seul à en détenir la clef. Il avait quitté le château et repris son travail. Et chaque soir, en rentrant à son domicile, il prenait des nouvelles par téléphone auprès de l'infirmière.

— Comment va madame aujourd'hui ?

— Un peu mieux, mais elle ne parle toujours pas.

Quand il revenait le week-end, il assistait, impuissant et désespéré, à l'interminable convalescence de son épouse. Jamais il n'aurait pu imaginer que la mort de son propre père, aussi brutale fût-elle, pût avoir un tel effet dévastateur sur le moral de Catherine. Certes, c'était son beau-père, mais l'accueil qu'il lui avait réservé quand il la lui avait présentée, les rares fois où ils s'étaient vus et le peu de considération qu'il lui avait manifestée lors de leurs exceptionnels dîners de famille auraient dû atténuer son deuil. Mais là, à l'inverse, à la vue de son état, on eût dit qu'elle avait perdu un enfant, la chair de sa chair. Charles-André, intrigué par ce mutisme qui s'éternisait, demanda à un ami psychiatre de l'ausculter. Après une semaine passée au château à évaluer la détresse de sa patiente, il ne réussit pas à lui faire prononcer plus de deux phrases et le diagnostic fut sans appel : il renonçait à pousser ses investigations. « Ce n'est pas possible, se dit le mari éploré, il y a sûrement autre chose. » Qu'elle

aimât autant son beau-père, au point d'être plongée dans un état si critique, lui paraissait décidément inconcevable.

Charles-André n'était pas le seul à s'interroger. L'inspecteur Chavin, mais pour d'autres raisons, trouvait lui aussi étrange la réaction de cette femme. Il n'avait pas encore réussi à s'entretenir avec elle, son état ne le permettant pas. Mais son enquête avançait. Le paysan qui avait aperçu une DS noire garée devant sa ferme certifia qu'il s'agissait bien d'un véhicule parisien.

— On n'voit pas beaucoup de 75 par ici, sourit-il.

Mais il n'avait pas relevé le reste de l'immatriculation.

De retour à Paris, l'inspecteur Chavin trouva sur son bureau le rapport de la balistique. À sa lecture, ses derniers doutes sur les auteurs du crime s'envolèrent : l'arme était un gros calibre, généralement utilisé par les gens du milieu. Son enquête avançait dans la direction qu'il avait initialement envisagée. La balle avait parlé : elle était du même modèle que celle qu'on avait retrouvée dans le corps d'un des porte-flingues des frères Perret. Toutefois, on n'avait jamais mis la main sur l'auteur du crime. Pourquoi des membres d'un réseau criminel parisien s'étaient-ils aventurés si loin de leur territoire et dans cet endroit perdu, en prenant des risques inconsidérés et en laissant autant d'indices derrière eux ? Certes, il y avait l'appât du gain, mais qui avait bien pu les renseigner sur l'existence de ce butin ? Et surtout, pourquoi avoir tué cet homme, qui n'était ni un concurrent ni une menace, en tout cas du peu qu'il en savait ? Ce n'était pas dans leurs méthodes. Le meurtre ne portait aucune signature ; il n'y avait là aucun message adressé à un clan adverse. « Aurait-on affaire à des têtes brûlées ? Des loups solitaires ? » se demanda l'inspecteur.

Ses réflexions furent interrompues par un appel des gendarmes qui avaient quelques réponses à ses nombreuses autres questions. Ils lui indiquèrent qu'ils n'avaient retrouvé nulle autre empreinte dans la maison, hormis celles dans la cave, dans l'escalier et dans la chambre ; on avait bien affaire à deux personnes, l'une chaussant vraisemblablement du 35, l'autre du 45 ; et non, personne n'avait repéré de voiture suspecte avant le jour du drame. Chavin remercia son interlocuteur et raccrocha. Il lui restait à se plonger dans la série de photos qu'il avait prises le jour de l'enterrement avant de monter au dernier étage du 36, dans le vaste bureau de son patron, pour faire un point d'étape détaillé sur son enquête.

Après avoir minutieusement examiné une à une ces photos, il se concentra sur le portrait d'un prétendu journaliste dont, après vérification, aucun cliché n'était paru dans la presse régionale. Qui était-il et que diable était-il venu faire à cette cérémonie d'adieux ? Après plusieurs coups de fil, il apprit qu'aucune rédaction n'y avait envoyé de correspondants. La famille du défunt lui confirma qu'elle n'avait guère fait appel à un photographe privé. Il grimpa trois par trois les marches de l'escalier en colimaçon du siège de la police judiciaire, frappa, entra et informa son patron des premières conclusions de ses investigations.

— Je vous félicite. Maintenant, concentrez-vous sur cet inconnu, lui dit-il, en pointant du doigt une des photos où apparaissait le détective privé. Et n'oubliez pas vos autres affaires. On me dit que les Zemmour sont devenus les vrais parrains du milieu. Il faut y mettre bon ordre.

Il sortit du bureau du grand chef non sans l'avoir respectueusement salué, mais en oubliant de le remercier d'avoir allumé une petite lumière dans son esprit. Il ne sut ni pourquoi ni comment, mais l'évocation des Zemmour le fit dévaler les escaliers quatre à quatre, traverser les couloirs comme une flèche et s'engouffrer dans son bureau, où il se mit à chercher énergiquement un dossier vieux de deux ans. Il retourna son bureau, les armoires, descendit aux archives, fouilla les étagères, avec l'aide du préposé, mais rien. Où avait-il bien pu ranger cette enveloppe contenant les photographies de la filoché de la famille Zemmour ? Dépit, il regagna son bureau où l'attendait son binôme.

— C'est ça qu'tu cherches ? dit Fettuciani en levant au-dessus de sa tête une enveloppe de papier kraft.

Chavin la lui arracha des mains.

— Surtout ne dis pas merci !

Chavin se plongea dans ces dossiers muni d'une loupe, bien décidé à scruter un à un la centaine de clichés soigneusement rangés par date, aussi concentré qu'un entomologiste observant un insecte au microscope, ne prêtant même pas attention à ce que lui disait son collègue.

— Le patron nous a demandé de nous intéresser aux Zemmour, alors comme tu n'étais pas là, j'ai ressorti les vieux dossiers en t'attendant.

On y voyait Théodore Zemmour sortir d'un restaurant, quitter un cercle de jeux, converser avec ses hommes, plaisanter avec ses frères, deviser avec ses concurrents – les Perret, les Atlan, des Corses, des Gitans, des Kabyles, des Marseillais, tous fichés au grand banditisme ; on le voyait aussi en famille et en charmante compagnie. Deux années de planque et de filature s'étaient sous ses yeux. En sélectionnant un nouveau lot de photos, il tomba sur plusieurs clichés où apparaissait Catherine de Mirepoix. Bingo !

Quand il avait enfin réussi à l'interroger à son domicile parisien, en présence du mari, son visage fuyant lui avait laissé une mauvaise impression. Ses réponses évasives, cette histoire de vieille tante décédée... Il l'avait sentie nerveuse, s'emmêlant dans son arbre généalogique, incapable de dire quels étaient ses liens avec cette disparue et de quoi elle avait hérité. Il avait vérifié : aucun décès signalé dans ce coin de France, nulle trace d'un notaire portant le nom qu'elle lui avait donné et surtout cette singulière proximité géographique avec le lieu de l'assassinat de son beau-père.

Si rien jusqu'alors ne l'associait à Dédé, pourquoi s'était-il jeté sur ces photographies au sortir de sa conversation avec le patron ? Il n'en savait lui-même fichtre rien. L'instinct du flic, sans doute, ou une vague prémonition... Ces photographies prouvaient qu'elle et Théodore Zemmour se connaissaient, et même intimement. Sur l'une d'elles on les voyait très proches l'un de l'autre ; sur d'autres, prises au jardin du Luxembourg, on les distinguait, tous deux, en grande conversation. Sur une autre série, elle s'engouffrait dans l'entrée de la villa des parents Zemmour. C'était évident, elle menait une double vie. Mais dans quel rôle ? Simple maîtresse ou complice ? Mais de quoi ? Il avait besoin d'y voir plus clair. Alors, il sollicita l'aide de son collègue qui n'avait pas cessé de l'observer dans un coin du bureau qu'ils partageaient, tandis qu'il manipulait les photographies avec soin et les étudiait minutieusement. Peut-être Fettuciani distinguerait-il un indice, un détail que lui n'aurait pas vu et qui lui sauterait aux yeux ? Il lui résuma la situation, et Fettuciani se pencha à son tour sur les clichés.

— La voiture, dit-il après un moment d'intense concentration. Tu ne m'avais pas dit qu'un fermier avait aperçu une voiture dans les environs le jour du meurtre ?

— Oui, il a même certifié aux gendarmes et à moi-même que la

plaque se terminait par 75.

— Alors montrons-lui cette photo. Peut-être qu'il reconnaîtra le véhicule.

Il désigna un cliché où apparaissait Théodore Zemour au volant d'une rutilante berline.

— Tu as raison. Ça t'ennuierait de descendre dans son bled pour la lui montrer ? Je dois encore vérifier ce dernier paquet.

Le collègue fila au service de la voirie pour réserver une voiture en début d'après-midi et Chavin se replongea dans son dossier. Tandis qu'il regardait un lot de photos plus récentes, son œil fut attiré par un autre visage, celui d'un homme habillé à la Bogart – imperméable sombre, borsalino, mégot de gitane au bec – qui rendait souvent visite à Dédé. Ses collègues l'avaient shooté car, était-il noté au dos du cliché, ils avaient été intrigués par les précautions qu'il prenait avant de s'introduire dans l'immeuble. Interpellé, ce quidam leur avait décliné son identité et sorti sa carte professionnelle ; après vérification dans leurs fichiers, il s'était avéré qu'il exerçait la profession de détective privé et qu'il était dûment enregistré à la préfecture. Les collègues de Chavin s'étaient donc contentés d'inscrire son nom au dos des photos sur lesquelles il apparaissait.

Or, pour Chavin, cet homme avait une tout autre identité : il ressemblait trait pour trait au prétendu journaliste photographe qui avait arpenté les allées du cimetière. L'inspecteur ouvrit une seconde enveloppe, moins épaisse, contenant les photos qu'il avait prises lui-même le jour de l'enterrement, et compara les deux visages ; il n'y avait plus de doute, cet homme était le lien entre Catherine et Dédé Zemmour.

EN attendant que son enquêteur lui livre d'autres nouvelles, Théodore avait tapissé les murs de son bureau des photos de Catherine en deuil, souvenirs les plus récents de sa compagne qui ne s'était toujours pas manifestée. Elle avait le visage marqué, la mine sombre, le regard vide, et ce qui attristait le plus Théodore à chaque fois qu'il posait les yeux sur ces clichés, c'était de la voir soutenue de part et d'autre par son mari et une infirmière. Visiblement, plusieurs semaines après le choc, son état ne s'était toujours pas amélioré.

Depuis son OPA sur le Faubourg Montmartre, la famille Zemmour avait intégré le cercle très privé des parrains. Ils devaient cette éclatante réussite à leurs entreprises florissantes, mais aussi à la virtuosité de leur expert-comptable, Maurice Dray, brillant escamoteur de chiffres pour qui 2 et 2 ne faisaient jamais 4, mais beaucoup plus. La justice lui avait interdit d'exercer sa profession pendant près de cinq ans après une lourde condamnation pour défaut de documents comptables. Il était passé par la case prison, où il avait fait la connaissance de Gilbert, lui-même incarcéré brièvement pour port d'armes illégal, qui l'avait pris sous son aile.

Tous deux avaient été libérés pour bonne conduite avant la fin de leur peine et Maurice avait repris ses activités pour le compte des Zemmour, le plus légalement du monde, mais en perfectionnant son art. Aucune des entreprises appartenant aux frères n'était domiciliée en France ni n'avait l'un d'entre eux pour propriétaire déclaré ; et pour celles qui payaient leurs impôts dans l'hexagone, Maurice Dray avait conçu un montage tout à fait légal qui leur permettait de bénéficier d'un régime fiscal avantageux – sur les conseils d'un inspecteur des impôts corrompu, moyennant quelques enveloppes bien garnies. À la suite de cette opération fiscale qui fit sa réputation, les

« Z » lui décernèrent le surnom de Mozart des chiffres.

Maurice Dray leur vouait une fidélité sans bornes. Comme il était fier de les accompagner dans leurs pérégrinations dans le Faubourg, et admiratif du respect qu'ils inspiraient ! Les commerçants se précipitaient vers eux, leur baisant la main, les remerciant de leur soutien et du calme qui désormais régnait dans le quartier. Quasiment tous les bars, hôtels et restaurants du quartier leur appartenaient. Seuls deux épiceries, la librairie, la boulangerie et un bar étaient tenus par des indépendants qui s'acquittaient, malgré tout, de l'impôt obligatoire. Une peccadille dans la comptabilité des Zemmour, mais une manière d'affirmer leur autorité et de garder un œil sur tous les commerces.

Pourtant, un seul notable du quartier leur résistait : le rabbin de la synagogue de la rue Buffault. En passant devant l'édifice, Dédé demanda à ses frères et à son comptable de le laisser seul. Il voulait s'entretenir en privé avec le rabbin. Le religieux toisa son visiteur comme il l'eût fait avec n'importe quel croyant : un mélange d'autorité et de compassion, en lui demandant simplement de déposer son arme avant d'entrer dans son bureau.

— Ici, mon fils, c'est la propriété de Dieu.

Dédé s'exécuta.

— Monsieur le rabbin, avec tout le respect que je vous dois, je n'aime pas vos manières...

— Moi non plus, répliqua-t-il, peu impressionnable.

— Et pourtant vous appréciez mon argent, ricana Dédé, en pointant du doigt la charpente et les vitraux entièrement rénovés.

— Vos généreux dons ne sont pas pour moi, rectifia l'homme de foi. Je vous remercie de vos largesses, mais vous les versez à la maison de la communauté, non à l'homme qui la dirige.

— Gardez vos sermons pour vos brebis et écoutez-moi. Il m'importe peu que vous nous détestiez. Mais s'il vous plaît, n'empêchez pas les autres d'apprécier nos dons et laissez-les, lors du shabbat, bénir le nom de notre famille. Vous nous rendriez service...

Le rabbin entendit l'avertissement et n'interdit plus aux adeptes de prier pour la longue vie des Zemmour. Mais à chaque fois qu'il prononçait son sermon à la fin de l'office, bénissant l'assemblée, il citait le Décalogue, en insistant sur cinq des dix commandements : « Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne

déroberas point ; tu ne porteras point de faux témoignage ; tu ne convoiteras point la maison de ton prochain », persuadé que le message serait bien compris de tous.

Après le racket, les tripots clandestins, les maisons de passe, les escroqueries aux assurances, les arnaques sur les champs de course et les trafics en tout genre ainsi que la mainmise sur le Faubourg et ses environs, William, Gilbert et Edgar, dont l'ambition était insatiable, aspiraient maintenant à mettre un pied dans les cercles de jeux officiels de la capitale, chasse gardée des clans corses. Ils s'en ouvrirent à leur aîné, qui y vit l'occasion de s'occuper l'esprit et d'ajouter des zéros à leurs comptes en banque déjà bien garnis.

— Le grand avantage, leur dit Maurice Dray qu'ils consultèrent sur l'aspect exclusivement comptable de ces futures acquisitions, c'est que toutes les transactions s'y font en espèces. Le jeu est une blanchisseuse idéale. Cela rendra mon travail encore plus sûr.

Dédé alla donc se renseigner auprès d'une vieille connaissance dans ce milieu, un ancien responsable du Service central du contrôle du pari mutuel, la police des courses et des jeux. Là comme ailleurs, c'est-à-dire dans les cercles de décision, Dédé avait tissé des relations qui, au moment nécessaire, pouvaient lui apporter une aide précieuse.

Autour d'un bon repas, son contact, qui se faisait appeler monsieur Paul, commença tout de go à lui conseiller de se tenir éloigné de l'univers du jeu.

— Il n'y a que des coups à prendre, l'avertit-il.

Mais devant l'insistance de son interlocuteur et l'épaisseur de l'enveloppe que celui-ci lui glissa sous la table, ses premières réticences s'évanouirent et il se lança d'abord dans un long et fastidieux historique sur l'origine des familles en question.

— Je veux seulement savoir qui sont les tauliers et quelles relations ils entretiennent entre eux, l'interrompit Dédé. Épargne-moi tes leçons de généalogie.

— C'est simple, résuma monsieur Paul. Il y a deux barons, les frères Guérini et Marcel Francisci.

— OK. Dis-moi où ils en sont.

— D'après ce que je sais, rien ne va plus entre eux. Ils ont été associés un certain temps dans l'établissement Le Grand Cercle. Mais tu n'es pas sans savoir qu'il ne peut y avoir deux crocodiles dans le même marigot. Chacun se verrait bien l'unique empereur du jeu.

— Et qui est le plus faible ? interrogea Dédé. Je veux lui prêter main- forte.

— Tu veux dire le plus fort ?

Si la stratégie de Théodore allait à l'encontre de tous les ouvrages militaires sur les alliances en temps de guerre qu'il avait parcourus et de toute logique des affaires, il savait qu'en se rangeant dans le camp du plus faible, la proie serait plus facile à avaler et le face-à-face final plus équilibré. Il remercia son informateur et expliqua à ses frères qu'ils allaient rejouer la scène entre les Atlan et les Perret, celle qui les avait hissés au firmament du Faubourg, mais que cette fois-ci, ils se tiendraient du côté de David et non de Goliath. William, Gilbert et Edgar l'écoutèrent religieusement leur exposer sa stratégie de conquête, qu'il résuma en deux points : mobilisation massive des réservistes et déploiement géographique. Heureux de retrouver leur frère tel qu'ils l'avaient toujours connu, ils s'empressèrent d'exécuter les directives.

Edgar se chargea de rappeler les troupes, qui ne se firent pas prier : la surveillance des prostituées, la collecte de fonds, les guets-apens et les braquages, cela les avait amusés un temps. Mais ces hommes aspiraient, comme leurs patrons, à autre chose ; ils voulaient de l'action, et à grande envergure !

Dans des moments de tension, on est toujours heureux d'avoir près de soi de nouvelles gâchettes, surtout lorsque ceux qui braquent les flingues sur vos ennemis s'appellent Zemmour & Co. Tel fut le calcul de Marcel Francisci qui les accueillit, eux et leurs sbires, à bras ouverts. Homme d'affaires en marge de la légalité, il avait au début des années 1960 réorienté ses activités vers le domaine des jeux. Et au moment où il recevait Dédé Zemmour dans son QG sur la recommandation de monsieur Paul, il venait de racheter le Cercle Haussmann à Paris au nez et à la barbe de ses concurrents et ennemis, les frères Guérini, Barthélemy, dit Mémé, et Antoine. Ce Cercle était une épine dans le pied des deux frères, un secteur qu'il fallait se réapproprier de toute urgence. Les Guérini, véritables parrains des parrains du milieu français, avaient de solides arguments pour imposer leur point de vue – des arguments qui crachaient le feu et amoncelaient les morts. Marcel Francisci savait tout cela, d'où la chaleureuse réception qu'il réserva aux Zemmour ; mais ce qu'il ignorait, c'est qu'en leur offrant l'hospitalité, il venait de faire entrer

les loups dans sa bergerie.

Dédé expliqua dans les grandes lignes son plan à son nouvel associé. Il tut en revanche la manière dont ses frères et lui allaient, un à un, retourner à leur profit l'ensemble du personnel des cercles et casinos qu'ils allaient conquérir sur leurs ennemis, les frères Guérini. Leur but inavoué était d'apporter dans l'escarcelle de Francisci les établissements de la concurrence, mais une fois conquis, de se les réapproprier, avec le soutien de l'ensemble du personnel corrompu et gagné à leur cause grâce à des rémunérations qu'ils n'auraient même pas osé espérer.

De bout en bout, les Zemmour tinrent parole. Par surprise et à coups de pétoires, ils éliminèrent un à un les obstacles, et le premier d'entre eux, Antoine Guérini, surpris dans son sommeil par deux hommes masqués qui le firent passer de vie à trépas. Mémé, lui, ne demanda pas son reste et s'enfuit avec femme, maîtresses et enfants sur son île natale. Comme dans un jeu de quilles, les hommes de main du clan Guérini tombèrent sous les balles et les bombes du clan Zemmour. Devant cette hécatombe, par instinct de survie, les derniers fidèles décampèrent vers des cieux plus cléments, laissant le champ libre aux Zemmour et à Marcel Francisci de s'installer dans leurs nouveaux locaux.

— Maintenant que les Guérini ne représentent plus une menace, il va falloir qu'on discute, lança Dédé à Marcel sur un ton comminatoire.

— De quoi ?

— De notre association !

Accablé, Francisci fixait Zemmour comme si on venait de lui annoncer la mort brutale et violente d'un de ses enfants. Ce dernier ne lui laissa pas le temps de reprendre son souffle.

— Soit vous nous confiez l'usufruit des flambes, soit nous nous verrons dans l'obligation de nous séparer de vous !

Quand un plus fort que soi s'exprime, *a fortiori* avec une arme à la ceinture et de solides arguments ayant les traits de repris de justice, on l'écoute avec attention et on accède à toutes ses demandes ; c'est ce que fit Marcel Francisci quand on l'eut informé que ses propres hommes avaient déposé les armes sans coup férir et que son personnel était passé aux mains de ses interlocuteurs. Courageux mais pas téméraire, la soixantaine bien tassée, il partit s'établir dans le sud de la France, au soleil, goûtant une retraite paisible avec les dividendes

versés par les généreux frères Zemmour, lesquels s'approprièrent 99 % des bénéfices des casinos sans que leur nom figurât dans les papiers officiels grâce à l'habileté de leur fidèle comptable Maurice Dray.

Après l'élimination des Atlan et des Perret, la fin des Guérini et l'exil forcé de Francisci, les frères Zemmour devinrent les seuls rois de la pègre française. Aucune autre famille du milieu ne les dépassait en richesse, en pouvoir, en territoires, en activités, en hommes. Dédé avait réussi son pari. Cette ascension méritait bien une fête. Ils réunirent leurs équipes et leurs relations au Cercle de l'aviation, autour d'un buffet oriental animé par un chanteur pied-noir qui commençait à s'imposer dans le show-business –, un certain Enrico Macias. Maintenant qu'ils étaient riches et craints, il était temps pour chacun d'eux de penser à sa vie privée.

Voyant leurs parents vieillir, William alla trouver son frère aîné et lui annonça qu'il souhaitait convoler en justes noces avec Évelyne Dahan avant qu'ils ne fussent orphelins. Dédé lui donna sa bénédiction. Quant aux parents de la mariée, toujours hostiles à cette union, ils avaient purement et simplement renié leur fille. Peu après la jeune femme, qui était enceinte de sept mois à la mairie, mit au monde des jumeaux : une fille et un garçon – ce dernier reçut le prénom de Roland, en hommage au grand frère assassiné. Bientôt, Gilbert emboîta le pas à William et Dédé fut oncle pour la troisième fois.

Dédé aimait les repas de shabbat qui, désormais, prenaient une toute nouvelle allure. Entre les beaux-frères, les belles-filles, les enfants, les nounous et le personnel de maison, la salle à manger de la somptueuse villa de Clairette et Raymond ressemblait au réfectoire d'une colonie de vacances. Il y avait deux prénoms qu'on ne prononçait jamais à table quand la famille était réunie au grand complet : Roland et Lucienne. Leur mère ne supportait pas leur absence. Longtemps, elle avait laissé deux chaises vides les soirs de fêtes, comme si Roland allait réapparaître et que Lucienne allait rentrer d'Israël. Puis un jour William avait retiré ces chaises, sans rien demander à personne, comme s'il était temps de tirer un trait sur le passé, comme s'il avait voulu effacer une trace pourtant indélébile. Mais pour Clairette, comme pour l'ensemble de la famille, la cicatrice était là, douloureusement silencieuse.

Assis toujours à la même place, à la droite de son père, indifférent au bourdonnement des conversations et plongé dans une douce rêverie, Théodore posait à ce moment sur sa famille un regard bienveillant mêlé d'un indicible pressentiment. Quel chemin ils

avaient parcouru depuis leur petit appartement de Sétif ! Désormais ils possédaient tout ce à quoi ils avaient toujours aspiré : le luxe, l'argent, la notoriété. Leur nom était respecté, leurs visages étaient connus ; leur succès avait fait des envieux et des obligés ; ils fréquentaient des voyous et des stars, des politiques et des notables ; il y avait toujours une place pour eux dans un restaurant, on leur tenait la porte, on s'effaçait devant eux. Ils se croyaient estimés, alors qu'ils n'étaient que craints. Ils avaient bâti leur « empire » à coups de menaces, d'intimidations, d'extorsions, de meurtres. Théodore était-il le seul à mesurer la fragilité de leur condition ?

À cet instant précis, la famille Zemmour ressemblait à n'importe quelle autre famille de France ou d'ailleurs. Avec ses joies, ses peines, ses secrets et ses mystères. Mais Dédé était le seul à penser qu'un jour, tout cela pourrait disparaître.

— Théodore, mon fils...

Cela faisait près de cinq minutes que sa mère l'appelait sans qu'il ne réagisse.

— Oui, maman, excuse-moi, j'étais plongé dans mes pensées.

— Encore à penser à elle ! plaisanta Clairette.

Il lui sourit.

— S'il te plaît, raccompagne ton père dans sa chambre. Il ne peut pas se lever.

Dédé s'exécuta. Il s'amusait de cette manière que sa mère avait de toujours s'effacer. Rien ne lui appartenait, ou plutôt elle appartenait à son mari. Ce n'était ni sa chambre, ni sa maison, ni sa voiture, mais celles de son époux. Il n'y avait qu'une chose qu'elle revendiquait : ses enfants. C'étaient les siens, ils n'étaient à personne d'autre. Elle les avait portés, élevés tant bien que mal, sans l'aide ni le soutien de qui que ce soit. Et ils demeureraient siens, malgré leurs défauts, leurs excès, leurs travers. Qu'aurait-elle pu faire pour leur éviter d'emprunter ces chemins sinueux ? Elle avait tout tenté, mais en vain. Alors elle s'était résignée à les regarder s'éblouir à de mauvais soleils.

Après avoir regagné la table familiale, Théodore posa un regard tendre sur chacun des convives, laissant son esprit s'embarquer dans des souvenirs tantôt joyeux, tantôt amers.

Le couple d'Adèle, l'aînée des filles, battait de l'aile. Un soir, dans un restaurant, Edgar surprit son beau-frère en galante compagnie. Le

mari adultère ne se démonta pas et argua qu'il agissait ainsi parce que son épouse le trompait avec l'un des hommes de main de Gilbert, Raphaël Dadoun, dit Yeux de velours. Pour laver l'honneur de son beau-frère et la dignité de sa sœur, Edgar alla trouver l'amant et le laissa en sang sur un trottoir parisien. Humilié, Raphaël Dadoun jura en son for intérieur qu'il se vengerait de cette famille.

Renée et Josette, quant à elles, délaissaient leurs enfants, consacrant la majorité de leur temps à leur entreprise, autant par plaisir que par crainte du lendemain. Elles étaient terrifiées à l'idée qu'un jour leur vie aisée pourrait basculer, qu'elles se retrouveraient dans un petit appartement, sans personnel, sollicitant les aides de l'État ou de la Croix-Rouge pour le loyer et la nourriture. Mais elles n'exprimaient jamais leur angoisse.

Chez les Zemmour, on exhibait les signes extérieurs du bonheur, au mépris du qu'en-dira-t-on et des policiers qui furetaient autour de la maison des parents en tentant de percer le mystère de l'origine de leur fortune. Bien sûr, les flics n'avaient aucun doute sur sa provenance, mais aucune preuve non plus.

Afin de tenir à distance la concurrence et d'éloigner les policiers, Gilbert pressait ses frères de s'intéresser à un nouveau business : le marché de l'art. Il fréquentait depuis quelques mois l'hôtel des ventes de Drouot d'où avait jailli son projet d'engranger de juteux bénéfices sans verser la moindre goutte de sang. Il s'était lié d'amitié avec un commissaire-priseur qui lui confia nombre de combines en usage dans cet univers feutré. Il détailla son idée à ses frères aînés.

— Les galeries placent souvent de faux enchérisseurs dans les salles de vente pour faire grimper les enchères des artistes qu'elles soutiennent. Les maisons de vente aux enchères se livrent, elles, à des ventes montées, c'est-à-dire que les commissaires-priseurs sont autorisés à faire appel à des enchères fictives afin de dissimuler le prix de réserve tacite et de créer l'illusion d'une compétition, incitant de vrais enchérisseurs à offrir plus qu'ils ne l'auraient fait sans cette pratique.

Il leur décrivit aussi la pratique des tiers garants :

— Pour limiter leur exposition et pour concourir avec les lots les plus désirables, les maisons de vente se trouvent un garant tiers. L'identité de cette personne ainsi que la somme à laquelle elle accepte d'acheter une œuvre si elle ne se vend pas en salle des ventes restent

secrets. En échange de son engagement à garantir l'enchère, le garant reçoit une commission dont le montant est lui aussi tenu secret.

— En quelque sorte, une personne fortunée et une maison de ventes conspirent pour mettre en scène un simulacre d'enchères afin d'augmenter la valeur d'une œuvre et leurs propres comptes en banque, poursuivait Dédé.

— Tout à fait, confirma Gilbert. On pourrait commencer doucement sans déboursier de grosses sommes, histoire de se faire la main, avec du mobilier et des objets d'art, des bijoux et de l'argenterie, des livres, des autographes, des pièces d'archéologie. Mais surtout, précisa-t-il, le manque de transparence du marché et la facilité avec laquelle les prix des œuvres d'arts peuvent être manipulés en font un terrain propice aux mouvements de capitaux illicites, le terrain de jeu idéal pour le blanchiment d'argent. Il n'y a aucune transparence ; on ignore d'où vient l'argent et on ne sait pas où il va !

— Si on pouvait gagner à la fois de l'argent et de la respectabilité, commenta William, ce serait tout bénéfice !

Dédé donna son feu vert à son frère pour qu'il explore plus avant cette niche. Le commissaire-priseur les introduisit dans le monde distingué des enchères et en moins de six mois, les Zemmour devinrent des collectionneurs réputés. Les œuvres d'art ne restaient pas longtemps leurs propriétés, passant de main en main non sans leur faire engranger au passage des bénéfices confortables. À leur table, ils recevaient des galeristes, des antiquaires, des marchands, des courtiers, des critiques d'art, des experts, des directeurs de musées et d'autres mécènes qui pouvaient influencer les cotes des artistes. La place de Paris représentait 70 % du marché de l'art mondial et à eux seuls, ils accaparaient plus de 50 % des gains. Et tout cela sans tirer la moindre munition.

À toutes les étapes du processus d'acquisition et de vente, les Zemmour avaient mis sur pied un vaste système de corruption. D'obscurs artistes devenaient, par la grâce de critiques élogieuses et de commissaires-priseurs soudoyés, des peintres ou des sculpteurs en devenir. Leur cote était multipliée par dix, parfois davantage, et des caves abusés accrochaient ces croûtes ou exposaient ces sculptures dans leur intérieur sans qu'aucun de leurs proches n'ose leur dire que ces objets n'avaient aucune valeur.

Devenus, en façade, des personnalités respectables, William et Gilbert s'étaient acheté une moralité de « bons pères de famille ». Edgar, en revanche, refusait toujours d'avoir l'apparence d'une vie rangée. Lui, c'étaient les filles d'un soir, les tables de jeux et les coups tordus qui le motivaient. Il ne s'en cachait pas, au grand désespoir de ses frères qui n'arrivaient pas à contenir sa rage. Sa mère, qui l'avait imaginé médecin ou avocat, s'était résignée à le savoir truand. Les rares fois où elle le croisait – il assistait de moins en moins aux repas familiaux –, elle priait en silence pour que sa vie soit la plus longue possible.

Maintenant qu'il maîtrisait à la perfection le tir à la carabine, il participait avec ses propres hommes à des expéditions punitives contre des clans en banlieue qui menaçaient de prendre racine. Suivant toujours le même scénario, il envoyait ses gorilles provoquer une bande, et lui, perché sur le toit d'un immeuble, faisait du tir aux pigeons comme à la foire. C'était sa distraction favorite, son passe-temps. Il blessait des hommes comme d'autres sauvent des vies : avec conviction et opiniâtreté.

Mais Paris l'ennuyait ; les guéguerres contre des minables ne le faisaient plus vibrer ; les filles faciles ne le faisaient plus jouir ; les interminables parties de cartes l'attiraient de moins en moins. Edgar nourrissait une tout autre ambition. Sans en parler à ses frères, il prit une initiative aussi audacieuse que dangereuse en remettant au goût du jour, mais à des fins personnelles, leur désir inassouvi de s'implanter en Israël. La famille comptait des eros-centers à Munich et Francfort, des restaurants à Londres, des tripots sur la Costa del Sol, et même deux cabarets au Liban où travaillaient une dizaine de filles. Mais lui lorgnait désormais vers cette autre destination chère à son cœur, que ses frères et lui s'étaient promis d'explorer sans jamais se résoudre à passer le pas.

Un jour, prétextant un besoin impérieux de se ressourcer, après une énième rixe et un énième séjour en prison, il s'envola pour Israël pour y retrouver sa sœur Lucienne, mais surtout pour évaluer les opportunités d'y faire du business. Il pensait que, dans ce jeune État où tout était à construire, la mafia locale n'avait pas pris racine. Dans ce pays où, selon la légende, coulaient le lait et le miel, Edgar allait comprendre à ses dépens qu'un autre liquide y sourdait : le sang.

La première chose qu'il fit en débarquant en Israël fut de se rendre

au kibboutz où s'était installée Lucienne. Il se présenta à l'accueil, demanda à voir sa sœur, or personne ne connaissait la dénommée Zemmour. Il eut beau insister, sûr de l'adresse, on lui rétorqua qu'il faisait probablement erreur et que des fermes collectives, il y en avait de nombreuses dans ce pays. Il ignorait que sa sœur avait changé d'identité et que depuis la guerre des Six-Jours, à la fois honteuse des nouvelles qu'elle recevait de sa famille en France et désireuse de s'intégrer, elle avait définitivement rompu tout lien avec les siens, leur mode de vie et leurs trafics en tout genre. Lucienne ne sut jamais que son frère avait cherché à la voir ; et plus jamais elle n'entendit parler de lui, sinon à travers la presse locale, à la rubrique des faits divers.

Edgar, qui ne savait rien faire d'autre que s'imposer par la force, s'installa à Tel Aviv, recruta quelques hommes de main dans la communauté francophone et partit à la conquête de ce nouveau territoire qu'il croyait vierge. Or, faisant fi des conseils de son frère Dédé qui leur avait toujours appris qu'une étude des forces en présence devait toujours précéder l'action, il se lança tête baissée dans une guerre perdue d'avance. Il dut successivement se confronter au gang des Yéménites, emmené par les frères Shimson et Israël Danokh, spécialisés dans les jeux et le racket ; au parrain Shem Tov Gourévich, alias Khrouchtchev, ancien refuznik qui avait connu le goulag, les geôles soviétiques et avait fait fortune, dès son installation en Israël, dans l'importation de marijuana libanaise ; et à l'équipe de Salomon Abu, spécialisée dans les paris clandestins, les casinos étant interdits dans le pays. Edgar avait ouvert trois fronts simultanément, mais il réussit surtout à coaliser ces frères ennemis contre lui.

En effet, son exubérante convoitise irritait ses concurrents au plus haut point. Cet étranger n'allait pas finir de payer pour son audace. Son restaurant fut plastiqué, lui-même réchappa à une fusillade et à une bombe placée sous sa voiture – ce soir-là, il avait laissé les clefs à l'un de ses porte-flingues, dont on retrouva le corps calciné. Il avait beau crâner, imaginer qu'il pourrait s'en sortir, tenter de contre-attaquer, à chaque fois, il perdait des hommes, de l'argent et de son autorité. La police israélienne demanda des renseignements à ses homologues français sur cet individu dont le nom était mêlé à de trop nombreux faits divers. Elle reçut comme réponse ce simple télex : « Personne extrêmement dangereuse. À surveiller. »

Orgueilleux et irréflecti, il crut judicieux de porter le fer chez ses

trois adversaires, tel un baroud d'honneur. Des explosions retentirent aux quatre coins de Tel Aviv, embrasant le ciel de la ville qui ne dort jamais et réduisant en cendres trois bars à hôtesse, deux discothèques, plusieurs salons de massage et une bonne dizaine de restaurants. Edgar et ses hommes avaient fait les repérages et chacun de ces lieux appartenait à ses ennemis. Mais alors qu'il pensait les faire plier et les soumettre à sa volonté, cette démonstration de force ne fit que les souder et les plonger dans une colère homérique. De tous les coins du pays, on lui fit savoir que sa tête était mise à prix. Ses hommes le lâchèrent l'un après l'autre ; il avait beau leur promettre des primes, ils pensaient avant tout à sauver leur peau. Ici, le nom de Zemmour n'offrait aucune garantie. Pire, il sentait le soufre et côtoyer celui qui le portait équivalait désormais à préparer son linceul. Traqué, acculé, livré à lui-même, Edgar n'eut aucune autre solution que de lancer un SOS à ses frères.

APRÈS presque deux semaines à demander plusieurs fois par jour à la réception de l'hôtel si personne ne lui avait laissé de message, recevant toujours la même réponse négative, le détective reçut l'ordre de monsieur Théodore de regagner Paris. Dépité, ce dernier s'était enfin fait à l'idée que Catherine ne voulait plus le voir et il tentait de se persuader qu'elle ne comptait plus pour lui. Pourtant, à l'instar d'un poison lent et insidieux, ce qu'il fallait bien appeler un chagrin d'amour commençait à s'emparer de son esprit, puis de son corps, sans même qu'il s'en aperçût. Abattu par cette rupture, mais en apparence résigné, il régla les derniers honoraires de l'enquêteur et mit fin à son contrat, lui demandant simplement de passer de temps en temps devant son domicile parisien et de l'avertir dès que Catherine y retournerait.

— Promis, patron. Vous avez été si généreux, et une affaire de cœur comme celle-là, ça m'ennuierait de ne pas en connaître le dénouement.

Il fallait maintenant que Dédé consacrat tout son temps à ses affaires qu'il avait négligées après sa conquête réussie sur les casinos, persuadé que cette nouvelle charge de travail lui ferait oublier définitivement sa dulcinée. L'urgence était de se plonger dans les livres de comptes. Il avait exigé de Maurice Dray que ces registres soient les plus lisibles pour lui et les moins compréhensibles pour les agents du fisc au cas où ils viendraient à y plonger leur nez. Les sommes inscrites sur ces cahiers étaient conformes aux gains et aux charges, mais les intitulés ressemblaient à un inventaire à la Prévert dont seuls Maurice et lui pouvaient saisir le sens. Quand il ne comprenait pas une dépense qu'il jugeait superflue ou s'inquiétait de la baisse drastique d'un revenu, il convoquait sur-le-champ son

argentier afin qu'il lui livrât des explications étayées. Une fois qu'il avait saisi en détail les flux financiers, il envoyait l'un de ses hommes régler ce différend avec ses débiteurs ; ou l'un de ses frères quand l'affaire était grave et que ces retards de paiement nécessitaient moins de diplomatie que d'autorité. Or, en feuilletant les pages d'un de ses livres de comptes, il fut frappé de constater que les casinos et ses demi-mondaines accusaient une inquiétante baisse de rendements.

Il fit venir la doyenne d'entre ces dernières, une sorte de porte-parole et de chaperon qui n'avait jamais quitté le giron des Zemmour. Les filles et lui accordaient à cette femme une confiance aveugle. Il l'écouta non sans un réel attendrissement, l'ayant vue grandir et s'épanouir au fur et à mesure de l'ascension de sa famille. Elle lui expliqua que l'hiver avait été rude, que le client furtif avait déserté les bois et les hôtels de passe et que le régulier craignait de plus en plus les descentes de police dans les salons de massages et les bars. Elle précisa aussi que l'exercice de sa profession devenait de plus en plus dangereux dans la mesure où des petits voyous les rançonnaient ou, bondissant de derrière un talus, menaçaient, appareil photo en bandoulière, la clientèle masculine de révéler à leurs épouses leurs pratiques sexuelles contraires à la morale. Dédé sourit et lui promit, en la remerciant, de doubler le nombre de vigiles.

Au Cercle Haussmann, originellement l'un des casinos les plus rentables, les dommages financiers se chiffraient à plusieurs millions de francs. Il y dépêcha son ami Paul, l'ancien spécialiste des jeux dont les connaissances empiriques dans ce domaine lui avaient ouvert les portes de ces établissements. Après quelques jours d'investigations, Paul, qui s'était fait passer pour un joueur compulsif, passant de table en table et y laissant la petite fortune que lui avait confiée Théodore, dressa devant ce dernier un rapport accablant. Deux des plus anciens employés de l'établissement étaient impliqués dans un vaste détournement à leur profit, aidés de complices.

— On a affaire à une double arnaque : la roulette anglaise et le baronnage, expliqua-t-il.

Dédé lui demanda d'être plus clair. C'était la première fois qu'il entendait parler de ce type d'escroqueries.

— C'est vieux comme le monde. Dans ton personnel, j'ai identifié deux croupiers véreux. À l'aide de compères, ils utilisent la technique dite de la « poussette ». Le joueur glisse quelques jetons au bon endroit

sur le tapis, ses complices détournent l'attention des autres joueurs et il rafle la mise, qu'ils se partagent ensuite.

— Et le baronnage ?

— C'est justement cette entente entre l'employé d'un établissement de jeux et un complice extérieur, destinée à flouer ledit établissement – donc toi !

Ces révélations plongèrent Théodore dans une colère froide. Il imaginait ces deux lascars en train de rire de lui tout en goûtant aux plaisirs de l'existence avec son propre argent. Il envoya deux de ses hommes les espionner : comme souvent chez les truands sans envergure ni jugement, ils avaient changé de train de vie, pilotant des voitures à plusieurs millions, portant des costumes de marque et s'affichant avec des poules de luxe.

Théodore n'avait pas d'autre option que de leur faire regretter d'avoir humilié un Zemmour ! Quelques jours plus tard, on retrouva leurs corps nus et criblés de balles, pieds et poings liés, en forêt de Fontainebleau. Le message était clair pour qui s'aventurerait à les imiter. Dès lors, les bénéfices de son établissement augmentèrent rapidement. L'étude de leurs finances, à laquelle il consacra de plus en plus de temps, lui fit peu à peu oublier Catherine – du moins le crut-il. Un coup de fil de son ancien enquêteur la rappela à son souvenir. Elle avait donné signe de vie, mais pas comme il l'avait espéré. Par hasard, au cours d'une de ses inspections de routine, le détective l'avait croisée, seule, à l'angle de sa rue. Elle avait regagné son domicile et prenait l'air. Il lui fit signe, elle le reconnut et s'approcha en prenant mille précautions comme si on la surveillait. Une fois à sa hauteur, elle lui murmura dans un souffle :

— Dites-lui que je l'aime toujours, mais qu'on ne pourra plus jamais se revoir. Je suis suivie. Il comprendra.

Ce fut tout ce que le détective put rapporter à son patron. Dédé était tiraillé entre le bonheur d'avoir eu de ses nouvelles et la tristesse de ne plus pouvoir la voir ni la serrer dans ses bras. À cela se mêlait surtout une profonde inquiétude. Qui la suivait, et pourquoi ? Était-ce la police judiciaire, dont la concierge de son immeuble avait parlé au détective ? Et si oui, quelles informations détenait-elle ? Devait-il lui aussi rester sur ses gardes ? Il s'en ouvrit à ses frères, qui lui enjoignirent de rester désormais le plus longtemps possible éloigné d'elle.

— Tu dois être suivi, conjectura Gilbert. Fais-toi le moins visible possible pour le moment.

— Es-tu sûr que tu n’as fait aucune connerie là-bas, comme laisser des empreintes, perdre un objet qui aurait pu vous identifier ? poursuivit William.

— Vous êtes certains de l’avoir laissé sans vie ? Il n’a pas pu parler après votre départ dans un dernier souffle ? renchérit Gilbert.

— Mais qu’est-ce que vous racontez ? grommela Dédé. Vous me prenez pour un débutant ?

— Je pense qu’il faut quand même monter un alibi en béton, insista William. Et que Catherine et toi soyez sur la même longueur d’ondes si l’on venait à vous interroger. Tu as un moyen de lui faire passer un message ?

Théodore pensa immédiatement au détective. C’était un homme de confiance à qui, de surcroît, il n’avait dit que le strict minimum, faisant passer son désarroi pour celui d’un amant éconduit.

— Oui, par un homme sûr et qu’elle a déjà vu. Je vais m’en occuper.

Durant de longues semaines, Théodore, toujours sur ses gardes, se montra le moins possible, confiant à ses frères la responsabilité de faire tourner l’ensemble de leurs commerces. Durant cet intérim, on ne déplora aucun désagrément financier, un seul passage à tabac d’une employée récalcitrante du bois de Boulogne et une « remise sur le droit chemin » d’un commerçant du quartier qui rechignait à payer la dîme communautaire. Seul Raphaël Dadoun, *alias* Yeux de velours, était informé de la retraite forcée de Théodore et des ennuis d’Edgar. C’était l’un des plus anciens du clan, sans doute leur meilleure gâchette, ils lui avaient pardonné ses frasques amoureuses avec leur sœur Adèle et lui faisaient une entière confiance, même s’il ne sut jamais rien des véritables problèmes de l’aîné des Zemmour. Ils ignoraient en revanche que Dadoun ruminait toujours sa vengeance contre les « Z » depuis l’humiliation que lui avait infligée Edgar.

Homme d’action, Théodore commençait à ne plus supporter cette relégation. Son salut provisoire provint d’un appel de l’étranger. Edgar, comprenant qu’il ne pouvait agir seul, appelait ses frères à la rescousse. Son aventure israélienne se transformait en Berezina. L’explorateur de la famille avait été rejeté par la Terre promise avec pertes et fracas. Quand il eut informé ses frères de ses déboires et des

menaces qui pesaient sur lui, ils prirent très mal son équipée en solitaire et le lui dirent. Pourquoi diable était-il parti seul, sans les en informer, sans préparation, sans base arrière et en recrutant des hommes qu'il ne connaissait pratiquement pas ? Il avait fait montre d'une négligence et d'un amateurisme qui dépassaient toute logique et faisaient fi des instructions savamment distillées par Dédé. Les trois frères se passèrent le combiné pour le sermonner tour à tour. Au bout du fil, Edgar se confondit en excuses, désolé de devoir les entraîner dans cette aventure dont l'échec était prévisible. Mais il n'y avait plus de temps pour les reproches. Il leur dressa un topo rapide de la situation et tous convinrent que Dédé devait lui porter assistance. Il était le plus expérimenté de tous et ses états de service l'avaient imposé presque naturellement comme le chef du clan. De plus, un voyage en Israël lui ferait le plus grand bien. Il oublierait définitivement Catherine et, par là même occasion, s'éloignerait des mauvaises ondes qui commençaient à rôder autour de lui après ce raté que constituait l'assassinat du beau-père de sa maîtresse.

Tandis que Théodore s'envolait pour Tel Aviv, William et Gilbert convoquèrent la douzaine de fidèles du premier cercle de leur organisation, leur commandèrent de se tenir à carreau et de faire passer cet ordre au reste de la bande. Ils n'en dirent pas davantage, craignant que les révélations sur les infortunes d'Edgar ne pèsent sur le moral des troupes.

— On reste dans les clous, leur asséna William.

Loin de les rassurer, cette injonction les plongea dans un profond désarroi. Sans avertir les « Z », au sortir de cette réunion, leurs principaux lieutenants se rassemblèrent dans l'arrière-salle de l'un des rares cafés du Faubourg qui n'appartenaient pas aux Zemmour et échafaudèrent mille hypothèses. D'abord, cela faisait trop longtemps qu'ils n'avaient pas vu Edgar et Dédé. Où étaient-ils passés ?

Comme il est naturel en pareille situation, les langues se délièrent et les esprits s'échauffèrent. Certains suggérèrent qu'ils voulaient se retirer des affaires et qu'ils hésitaient à le leur dire ; d'autres s'imaginèrent que, parvenus au faîte de leur puissance, leurs chefs allaient leur annoncer leur séparation et une répartition des entreprises. L'un d'eux osa soumettre la supposition la plus iconoclaste : « Et s'ils avaient peur, tout simplement ? » L'audacieux développa sa thèse devant un auditoire d'abord silencieux :

— Maintenant qu'ils sont à la tête de leur empire, ils se sont rendu compte qu'ils n'ont pas les reins assez solides pour aller de l'avant et surtout durer. D'ailleurs, j'ai appris que de nouveaux clans se formaient un peu partout et qu'ils lorgnent sur leur magot.

Une rumeur sourde et diffuse s'échappa du groupe, d'abord née de l'étonnement, puis elle enfla jusqu'à l'interrogation, et enfin l'assentiment.

— Les « Z » sont des lâches..., osa l'un des hommes, laissant sa phrase en suspens.

On ne sut s'il les interrogeait ou s'il réfléchissait à haute voix. Quoi qu'il en fût, tous entendirent sa remarque. Le plus ancien des porteflingues s'avança vers cet oiseau de malheur et lui décocha un violent coup de tête sur le nez ; il se mit à saigner abondamment. La victime eut à peine le temps de porter sa main à son arme que deux gorilles le ceinturèrent. On était là pour échanger, pas pour se battre. Aussitôt, le groupe se scinda en trois : un premier composé de ceux qui avaient une foi aveugle en leurs chefs, un deuxième qui souscrivait à l'idée de leur fuite imminente et un troisième, plus clairsemé, qui attendait que les uns et les autres fournissent des preuves pour choisir leur camp.

Les arguments fusaient autant que les insultes et les velléités d'en venir aux mains. Après l'accrochage entre les deux gorilles, tous convinrent pourtant que le temps était à la discussion, même animée, même bruyante. Ce soir-là, aucune arme ne sortit de son étui, mais quelque chose se brisa dans l'unité du groupe.

— Dadoun, toi qui es très proche de la famille, lança un des participants, tu peux nous dire c'qui s'passe ?

Dadoun avait été l'amant d'Adèle. Depuis qu'Edgar l'avait amoché, il n'avait pas renoncé à faire payer cette humiliation à toute la famille Zemmour. Et s'il n'avait pas le pouvoir des armes, il en savait beaucoup sur leurs combines. Il tenait là un début de vengeance. L'occasion de semer le doute dans l'esprit de ses collègues arrivait à point nommé. Aussi ne se fit-il pas prier pour révéler le peu qu'il savait.

— Dédé a des ennuis avec la police, je ne sais pas quoi exactement, mais ce serait lié à son ex, Catherine ; et Edgar a de gros soucis en Israël. Il a voulu ouvrir, seul, un nouveau front là-bas et, visiblement, ça ne fonctionne pas comme prévu.

Dadoun avait sciemment haussé le ton pour faire ces révélations.

Dans cet endroit que ses acolytes croyaient à l'abri d'oreilles indiscrètes, un complice de Dadoun consignait l'essentiel de leurs conversations. Quand celles-ci prirent fin et qu'ils rentrèrent chez eux, le propriétaire du bar composa un numéro de téléphone. Il attendit un long moment avant que quelqu'un décroche. Or il ne reconnut pas la voix au bout du fil. Prudent, il s'abstint de tout débiller et laissa un simple message.

— Dites à l'inspecteur Chavin de prendre contact avec Lucien l'inachevé. Il comprendra.

Invalide de guerre, ce dernier se déplaçait en fauteuil roulant et devait son surnom – et son indépendance – à ce seul handicap. Les Zemmour, par charité, lui avait laissé la gestion de son petit commerce de la rue Trévisé, ignorant qu'il était un indic de la police et que Dadoun, son complice, le renseignait. Les lieutenants de la famille « Z » ne se doutaient pas non plus que leur frère d'armes était en train de les trahir. De permanence ce soir-là, l'inspecteur Chavin regagna son bureau du 36 à 2 heures du matin. Une note accrochée à sa fenêtre lui demandait de rappeler son collègue Fettuciani à un numéro en province, et Lucien l'inachevé à un autre numéro qui lui était familier. Il commença par l'inspecteur qu'il avait envoyé sur les traces de la voiture aperçue près du château.

— Chavin, j'ai deux bonnes nouvelles. Le bouseux a bien reconnu la voiture, et j'ai consulté le relevé des appels de l'hôtel où le détective est descendu, celui où je me trouve. Tu me diras, ce n'était pas compliqué, c'est la seule piaule à 10 kilomètres à la ronde. Bref, ton gus a appelé plusieurs fois le même numéro. J'ai fait des recherches : le propriétaire de la ligne de son correspondant est un certain Jo Castel.

Plus expérimenté que son jeune collègue, Chavin n'était pas homme à s'emballer :

— Le paysan a identifié la voiture : tu peux m'en dire plus ?

— Ben, je lui ai montré la photo que tu m'as refilée et il a dit que c'était celle-là.

— C'est tout ?

— Enfin c'est tout comme.

— Comment ça, c'est tout comme ? Je te rappelle qu'on risque d'envoyer un type en taule pour perpète.

— En fait, se reprit-il, penaud, il m'a dit qu'elle ressemblait

vaguement à la voiture qu'il avait vue.

— J'te remercie.

Chavin raccrocha. Il nota le nom du destinataire des appels et garda dans un coin de sa tête les déclarations somme toute assez vagues du paysan. Une rapide recherche auprès des PTT lui apprit que ce Jo Castel n'avait rien de suspect. C'était un simple retraité, veuf et sans enfants. « Sans doute un homme de paille ou un pauvre type qui ne sait même pas qu'il a un abonnement téléphonique », ronchonna Chavin qui abandonna cette piste.

Son second coup de fil l'envoya rejoindre son indic, rue Trévis. Après qu'il eut frappé cinq fois contre l'épais rideau de fer – c'était leur code –, Lucien l'inachevé fit passer l'inspecteur par la porte de derrière qui donnait sur la cour, loin d'éventuels regards indiscrets. Cela faisait cinq ans qu'il renseignait les poulets contre quelques avantages, mais ce qu'il annonçait à ce moment à Chavin dépassait en intérêt tout ce qu'il avait bien pu lui confier auparavant. Dédé Zemmour avait rejoint son frère Edgar en Israël. Il était visiblement en mauvaise posture dans cet Orient si compliqué. Il lui dit aussi qu'il avait perçu, à travers leurs conversations plus qu'animées, de sérieuses bisbilles au sein du groupe et les avait entendus émettre la probabilité d'une scission au sein de la famille ainsi que de la clôture d'exercices de l'entreprise familiale. Chavin ne croyait pas un mot de cette rupture. Ils savaient les Zemmour soudés et inséparables. Quand il lui demanda comment il avait fait pour entendre leurs conversations, il tut à l'inspecteur qu'il avait un complice dans la place et ne prononça donc pas le nom de Dadoun. Cela ne regardait que lui.

— Rien d'autre ?

— Si, ils ont aussi parlé d'une gonzesse. Ça m'a frappé parce qu'on ne cite jamais les frangines chez eux. Elle aurait été en couche avec Dédé. Et depuis leur rupture, il paraît qu'il s'rait dans de sales draps...

— Tu te souviens de son nom ?

— Une certaine Catherine.

Cela ne surprit pas Chavin. Une fois encore, l'inspecteur n'avait obtenu que des bribes d'information. Mais que le benjamin des Zemmour fût en délicatesse avec la mafia israélienne n'était pas pour lui déplaire. Quant au trouble qui semblait perturber le clan, si ce n'était pas encore le sauve-qui-peut dont il aurait rêvé, il lui donnait sérieusement à penser que les gorilles perdaient leur calme. Il lui

restait à savoir pourquoi Catherine et Théodore avaient rompu, comme par hasard, après l'assassinat du beau-père.

De retour à son bureau, il vérifia les derniers clichés de Théodore et de sa maîtresse. Sur ces photos récentes, on ne les voyait en effet jamais ensemble. Derrière cette rupture se cachait peut-être une partie des réponses qu'il tardait à trouver. Il allait ordonner à ses hommes d'intensifier les filatures.

L'ARRIVÉE de Théodore Zemmour à l'aéroport Ben Gourion de Tel Aviv ne se passa pas comme il l'eût souhaité. En guise de comité d'accueil, il eut la une de tous les journaux, sur laquelle s'étalait la photo de son frère, menottes aux poignets, solidement encadré par des policiers. Il ne comprenait pas un traître mot d'hébreu et chercha dans le hall une personne à qui demander de lui traduire les grands titres. Mais avant même qu'il eût trouvé, un jeune homme élégamment vêtu l'aborda :

— Bonjour, monsieur Zemmour. Je vous ai reconnu dans l'avion, mais je n'ai pas osé vous déranger. Ma famille habitait Sétif, j'étais dans la même école que votre frère Edgar.

— Tu parles hébreu ? l'interrompit Dédé sans même le saluer.

L'homme, d'abord surpris, hocha la tête affirmativement. Dédé choisit un exemplaire dans la pile des journaux qu'il venait d'acheter et le lui tendit. Le traducteur lut en diagonale :

— C'est une affaire de gangs, de voitures piégées, de restaurants et de prostitution. Votre frère est en garde à vue.

— Tu t'appelles comment et tu vas où ? l'interrogea Théodore.

— Fabrice Elfassi et j'habite Tel Aviv.

— Et tu fais quoi dans la vie ?

— Avocat pénaliste.

— Viens, j'ai un chauffeur qui doit m'attendre. Je vais te déposer à Tel Aviv et tu me feras une lecture plus précise de tous les articles.

Durant la demi-heure que dura le trajet jusqu'à l'hôtel Hilton, Théodore décida seul des honoraires – le jeune homme n'eut pas à se plaindre de sa générosité – et le recruta simplement parce que son visage lui plaisait, qu'il s'exprimait bien, qu'il était bilingue – mais surtout, parce que l'aîné des Zemmour ne connaissait personne d'autre. Qu'il fût originaire de la même ville d'Algérie joua aussi en sa

faveur. Il se dit que si l'affaire se compliquait, il aurait tout le temps de faire appel à un ténor du barreau israélien pour l'épauler. Prudent, il lui posa néanmoins quelques questions sur Sétif afin de vérifier s'il ne mentait pas et si cette apparition était vraiment le fruit du hasard. Mais les souvenirs du jeune avocat étaient brumeux ; il avait quitté l'Algérie à l'âge de 8 ans. Il lui décrit approximativement l'école, la synagogue, et lui donna deux noms de professeurs. Ces indications réconfortèrent Théodore. Il l'invita à l'accompagner dans sa suite, où il lui demanda de résumer la situation pénale de son benjamin.

— Pour l'instant, aucune charge n'est retenue contre lui. Il est soupçonné de plusieurs exactions, la police cherche de nouvelles preuves, mais si d'ici trois jours – le délai légal de la fin de sa garde à vue – les enquêteurs n'ont rien de plus probant, ils devront le relâcher.

— Est-ce que je pourrai le voir ?

— Normalement, oui. Je vais faire une demande.

— Et ils ne risquent pas de l'extrader ?

— Il n'y a aucune convention entre nos deux pays. À ce jour, une seule fois l'État hébreu a renvoyé en France un citoyen juif qui n'a pas pu bénéficier de la loi du retour : Joseph Joanovici.

— Ah ! ce juif au service des nazis ? J'en ai entendu parler. Tu me raconteras ça plus tard, son histoire m'intéresse. Bon, prouve-moi que j'ai eu raison de t'embaucher. Appelle les flics et dégotte-moi un permis de visite.

Le lendemain matin, Théodore et son avocat s'entretenaient avec Edgar dans une salle lugubre du commissariat de la rue Gordon. Deux policiers désinvoltes et en grande conversation se faisaient traduire de temps en temps leurs échanges par un fonctionnaire bilingue, appliqué et discret. Enfin, une partie simplement de leur conversation, car les deux frères glissaient des mots d'argot que, visiblement, le traducteur ne comprenait pas. Cette ruse permit à Edgar de renseigner Dédé sur ses affaires tout en le rassurant. Rien n'était à son nom, rien ne pouvait prouver qu'il était à l'origine des explosions qui avaient réduit en poussière nombre de commerces de ses concurrents, et il avait entièrement confiance dans son dernier carré de fidèles.

L'entrevue terminée, et en dépit de la loi du pays qui oblige un détenu et son visiteur à se tenir éloignés l'un de l'autre, Edgar serra son frère contre lui et profita de l'inattention des surveillants pour lui glisser à l'oreille le nom et le domicile de son bras droit. Celui-ci lui

expliquerait en détail les circonstances de son arrestation. L'avocat détourna la tête, craignant qu'on le rendît complice de cette transgression, et les policiers, surpris et furieux, les séparèrent en manifestant leur mécontentement par des gestes menaçants. En quittant le commissariat, Dédé demanda à son avocat de le conduire à une adresse.

L'homme qui occupait l'appartement, porte-flingue d'Edgar, attendit longtemps avant de les recevoir, parlementant derrière la porte. Il voulait tout savoir de l'identité de ses visiteurs, obtenir des garanties ; qu'ils montrent patte blanche. L'avocat lui glissa sa carte professionnelle sous la porte et Théodore Zemmour lui donna quelques précieuses indications sur son frère. Il leur ouvrit. Terrorisé, l'homme n'avait pas mis le nez à l'extérieur de chez lui depuis l'arrestation de son patron. « Tu parles d'un bras droit », pensa Dédé en s'introduisant chez lui.

Des valises encombraient un coin de la pièce et, dans une des chambres, des enfants braillaient, mêlant leurs cris à la voix de leur mère, qui les sermonnait dans un français parfait.

— Concrètement, qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda sèchement Théodore, irrité par ce vacarme.

L'homme se leva, ferma la porte du salon pour tenter d'atténuer le bruit et répondit aussitôt à la question qu'on lui posait – il avait compris que l'individu qu'il avait en face de lui n'était pas là pour plaisanter et qu'il n'avait aucun intérêt à le faire attendre. Il parla des gâchettes de la mafia israélienne auxquelles Edgar et lui avaient été confrontés, majoritairement des Séfarades, et quelques Ashkénazes échappés du goulag qui n'avaient ni principes ni morale. Edgar avait marché sur leurs plates-bandes, ils le lui avaient fait payer. Et si, à plusieurs reprises, il avait échappé à des règlements de comptes, une chose était sûre : ces tueurs ne le lâcheraient plus.

— Ils vont tout faire pour se venger de notre dernier coup d'éclat, marmonna-t-il, visiblement terrifié par les menaces qui planaient au-dessus de sa tête.

Il expliqua qu'en réponse au plasticage de l'un de ses établissements, Edgar avait commis l'erreur fatale d'envoyer, le même soir, ses hommes mitrailler les façades d'un restaurant appartenant aux Yéménites, d'un hôtel de passe propriété des Marocains, et d'une boîte de nuit patrimoine des Russes. Outre les dégâts matériels, ses

flingueurs avaient laissé sur le trottoir, grièvement blessé, le propre frère du parrain russe.

— J'ai fait partie de cette expédition punitive, voilà pourquoi je reste barricadé chez moi, avec ma femme et mes enfants. Il est urgent pour nous de filer dans un autre pays. Je ne veux pas prendre le risque de tomber sous leurs balles, conclut-il.

Dédé comprit que son frère s'était mis dans de sales draps en se lançant tête baissée dans une entreprise qui le dépassait, et qu'il était désormais seul contre trois, sans renforts, sans armes et visiblement sans hommes de confiance. Paradoxalement, le savoir en garde à vue le rassurait à présent : dans cette cellule provisoire, il était à l'abri d'une balle perdue ! Il n'en avait pas tout à fait terminé avec son interlocuteur. Il demanda à son avocat de descendre l'attendre dans la voiture, vérifia si la femme et les gamins n'écoutaient pas à la porte et lui fit signe de s'approcher. Il lui signifia qu'il avait besoin d'une arme et de munitions.

— Je vous conseillerais plutôt...

— Je n'ai pas besoin de tes conseils, le coupa Dédé avec impatience. Donne-moi ce que je t'ai demandé, c'est tout.

L'homme ouvrit une armoire, se hissa sur la pointe des pieds, sortit une boîte à chaussures de la plus haute des étagères et la lui tendit.

— Une dernière chose, ajouta Dédé. Ici, les flics, tu les juges comment ?

À la mine ahurie de son hôte, Théodore sentit qu'il n'avait pas été compris. Il précisa sa question, mais cette fois-ci en joignant le geste à la parole.

— On peut les acheter ?

— N'y comptez surtout pas. Attention, j'dis pas qu'ils sont incorruptibles, mais votre frère a misé sur le mauvais cheval. Salomon Abu, un des trois mafieux qui lui en veulent, eh bien, mauvaise pioche, son père, c'est le chef de la police.

Cette dernière information ne fit que renforcer Théodore dans son intention première : il n'y avait qu'une chose à faire, oublier Israël et rapatrier son frère dare-dare. Quand il eut rejoint l'avocat en bas de l'immeuble, Théodore demanda au chauffeur de les déposer à l'hôtel. Il lui fallait réfléchir à la façon dont il sortirait Edgar de ce pétrin. La manière forte était à exclure, la corruption aussi, partir parlementer avec les chefs des trois gangs ne servirait à rien. Il avait beau cogiter,

Théodore se résigna à attendre que la justice fasse son travail et libère son frère. D'autant que son conseil lui avait certifié, après avoir pris connaissance du dossier, qu'aucune charge ne pouvait être retenue contre lui.

Après deux jours à tourner en rond dans sa suite du Hilton et à téléphoner régulièrement à ses frères restés à Paris, il reçut une visite de son avocat qui le rassura complètement : il venait lui annoncer que sa demande de libération avait été acceptée et que la police élargirait Edgar le lendemain matin vers 11 heures. Il devrait simplement rester quelques semaines supplémentaires sur le territoire national afin de permettre aux forces de l'ordre de procéder à quelques vérifications d'emploi du temps.

— C'est un délai normal, dit maître Elfassi. Comme ils n'ont rien contre lui, ça leur permet de ne pas perdre la face. Dans moins d'un mois, il sera totalement libre de ses mouvements.

— Il faut fêter ça, se réjouit Théodore.

Il se garda bien d'en parler à l'avocat, mais Théodore n'avait nullement l'intention de laisser son frère un jour de plus dans ce pays. Déjà, il imaginait un plan pour l'exfiltrer. Ses deux autres frères devaient simplement lui faire parvenir un faux passeport. Il se chargerait du reste. De son côté, plongé dans ses pensées, l'avocat semblait préoccupé et n'avait visiblement guère envie de crier victoire. Théodore voulut commander une bouteille de champagne, mais fut freiné dans son élan.

— C'est quoi le problème ? Je te sens anxieux, demanda-t-il.

— Il n'y a pas de problème, simplement un détail que je ne comprends pas. Généralement, la fin des gardes à vue, c'est tôt le matin. Je ne vois pas pourquoi ils m'ont donné rendez-vous à 11 heures. Je trouve cet horaire bizarre.

— Tu en déduis quoi ? interrogea Théodore qui commençait à s'inquiéter à son tour.

— Je pense que l'on ferait mieux d'y aller le plus tôt possible demain matin. Même si on doit patienter.

— Tu t'inquiètes pour rien.

Quand ils allèrent chercher Edgar le lendemain matin à 9 heures, une foule compacte avait envahi les abords du commissariat. Des barrières avaient été dressées, empêchant les curieux et les journalistes de s'en approcher. Théodore joua des coudes et quand il

parvint à quelques mètres de l'entrée du poste de police, il vit un corps recouvert d'un drap gisant au sol. Reconnaisant l'avocat, les deux policiers qui avaient surveillé leurs conversations le jour des retrouvailles avec son frère s'approchèrent de lui et l'informèrent que son client avait été assassiné dès sa sortie.

Ivre de rage, Théodore comprit que l'intuition de son conseil avait été la bonne et qu'il n'y avait pas de doute à avoir, son frère était tombé sous les balles de ses rivaux. Quelqu'un les avait sûrement renseignés sur sa garde à vue et sur le jour et l'heure de la sortie. Il se souvint alors de l'avertissement du porte-flingue franco-israélien qui l'avait alerté sur les liens entre certains policiers et ces criminels. L'avocat exigea de voir le commissaire principal, mais on lui répondit qu'il était sur une scène de crime et qu'il devait se tenir à distance. Théodore eut beau les invectiver, les menacer d'un procès, de faire appel à l'ambassade de France, les policiers en faction gardèrent leur calme, tout en toisant cet individu dont ils ne comprenaient pas un traître mot de ce qu'il leur disait. Une nuée de journalistes, qui piaffaient d'impatience en attendant que le porte-parole de la police leur confie quelques éléments sur la victime, tendirent leurs micros vers Théodore, tandis que l'avocat traduisait.

— J'accuse les policiers d'être les complices de l'assassinat de mon frère ! Je vais entamer dès aujourd'hui des poursuites contre ces fonctionnaires corrompus et criminels, fulminait Théodore. J'exige qu'une enquête soit diligentée pour savoir qui a prévenu ses assassins.

Toujours épaulé par maître Elfassi, l'aîné des Zemmour passa les quinze jours suivants entre la morgue, les tribunaux et les journalistes qui défilaient dans sa chambre d'hôtel pour l'interviewer. Toute la presse du pays s'était faite l'écho de ses accusations. Les ministères de l'Intérieur et de la Justice promirent, contraints, qu'une enquête ferait toute la lumière sur cette exécution. Après deux semaines d'une attente vaine, Théodore comprit qu'il n'avait plus rien à faire dans ce pays. Il se débarrassa du flingue, remercia son avocat à qui il donna instruction de l'informer des éventuelles suites de l'enquête, sans trop y croire, et il embarqua sur le vol qui rapatriait en France le corps d'Edgar. Désormais, ils ne seraient plus que trois pour conduire leurs affaires. Rongé de fiel et bouffi d'orgueil, il jura de venger son petit frère Edgar comme il avait vengé son grand frère Roland.

Les funérailles d'Edgar se déroulèrent dans un grand déballage

d'opulence, de provocation et de faste. Son cercueil fut transporté à travers la ville dans une Rolls Royce Corniche décapotable, suivie d'une garde d'honneur composée de ses plus proches lieutenants et survolée illégalement par un hélicoptère qui larguait des pétales de roses sur le corbillard de luxe. Le long du trajet, dans les rues et sur les murs des synagogues, avaient été placardées d'immenses affiches annonçant le deuil de la famille Zemmour. Une longue procession de limousines suivait le cortège à vitesse réduite le long des allées du cimetière de Bagneux. Arrivés à hauteur du carré juif, les chauffeurs garèrent leurs véhicules et les trois derniers frères Zemmour et l'un de leurs beaux-frères se dirigèrent vers le fourgon mortuaire. Ils en sortirent le cercueil, le soulevèrent jusqu'à leurs épaules, firent quelques pas sous le regard d'une foule compacte et silencieuse d'amis, d'obligés, de voisins et de curieux, et le déposèrent sur deux trépiers devant le rabbin de la synagogue Buffault qui allait procéder aux prières rituelles.

Clairette et Raymond, en pleurs, étaient entourés de leurs filles, de leurs belles-filles et de leurs petits-enfants. On leur avait installé deux chaises près du rabbin qui, micro en main, imposa le silence. Et tandis que ce dernier psalmodiait ses prières, Clairette se projetait dans le passé, à une époque désormais lointaine où elle rêvait de voir son Edgar endosser une blouse de médecin ou une robe d'avocat. C'était avant qu'il ne fût sous l'influence de ses aînés. Combien de fois elle avait imaginé, apposée sur la façade de leur immeuble de Sétif, la plaque en cuivre, bien exposée à la vue de tous les voisins : « Maître Edgar Zemmour (ou Docteur Edgar Zemmour). Ne reçoit que sur rendez-vous. » Elle se souvenait qu'à chaque veille de shabbat, en allumant les bougies qui marquent le début de la fête, elle adressait à Dieu une prière en ce sens. Et pour multiplier ses chances de voir son vœu exaucé, par superstition, au cours de ses rares sorties en ville, elle crachait dans l'eau de la fontaine de Ain el-Fouara, comme le lui avait suggéré une voisine arabe, afin de chasser le mauvais œil.

La marée humaine qui avait tenu à assister aux obsèques ne cessait de grossir. Tous les commerçants du Faubourg avaient baissé leurs rideaux et s'étaient déplacés, de même qu'un nombre impressionnant d'habitants du quartier, pour rendre un dernier hommage à monsieur Edgar. La cérémonie n'avait rien à envier à celle d'un prince ou d'un président. Parmi la foule, Théodore salua Maurice Dray, monsieur

Paul, ainsi que d'autres visages familiers du milieu montés tout spécialement à la capitale. Gilbert serra une à une les mains de leurs employés, tandis que William indiquait aux journalistes présents qu'ils ne répondraient pas à leurs questions après la mise en terre, irrité par les nombreux reportages qui les présentaient comme les parrains de la pègre.

— Vous avez sali le nom de notre famille et celui de notre frère. Nous sommes d'honnêtes commerçants, leur lança-t-il avant de rejoindre Théodore et Gilbert auprès de leurs parents.

Bien que le faire-part publié dans le quotidien *L'Aurore* et l'hebdomadaire *Tribune juive* eût bien spécifié que la cérémonie se déroulerait « sans fleurs ni couronnes » conformément à la tradition juive, des centaines de bouquets de roses rouges et blanches, de gerbes de chrysanthèmes et de compositions florales faites de gerberas et de lys s'amoncelaient au pied du cercueil, recouvrant les simples tulipes, les jonquilles orphelines et les duos d'œILLETS. Une énorme couronne mortuaire aux teintes blanches et vertes, posée verticalement sur un trépied, attira l'attention de Théodore. Contrairement aux autres, cette couronne ne portait aucune signature ni aucun message d'adieu.

Tandis que le rabbin prononçait l'éloge funèbre et entonnait le *Kaddish*, que les flashes des journalistes crépitaient, que les membres de la famille réunie s'épaulaient, que tous les participants se recueillaient et que, dans les fourrés alentour, une dizaine de policiers, appareil photo vissé sur l'œil, fixaient sur la pellicule tous ces visages, connus et anonymes, Théodore s'approcha de cet immense bouquet et aperçut, en son centre, une feuille en papier de parchemin enroulée, cerclée d'un ruban transparent. Discrètement, il la déroula : c'était un portrait d'Edgar réalisé au fusain. Bouleversé, Théodore comprit que Catherine n'était pas loin. Il la chercha du regard, à la fois impatient de la revoir et inquiet de la savoir ici alors que la police, qui maintenant ne se cachait plus, s'acharnait à relever l'identité de chacune des personnes présentes. Or les moins en règle avec la loi, c'est-à-dire les plus malins, avaient depuis fort longtemps filé à l'anglaise, laissant sur place d'honnêtes visiteurs chagrinés.

Après l'ultime sermon du rabbin, le cimetière retrouva sa quiétude. Seule la famille proche s'était regroupée autour de la tombe, jetant une dernière poignée de terre sur le cercueil qui reposait au fond de l'excavation. Un à un, ils regagnèrent leur voiture, se donnant rendez-

vous chez Clairette et Raymond pour prolonger ensemble ce deuil familial autour d'un repas. Théodore promit de les rejoindre ; il avait besoin de se recueillir encore un moment auprès de la dépouille de son jeune frère qu'il n'avait pas pu sauver.

Enfin seul, il scruta chaque talus, chaque bosquet, chaque tombe. Il savait que Catherine n'était pas loin et qu'elle attendait un signe de lui pour apparaître. Mais il savait aussi qu'il devait quitter cet endroit pour lui laisser la possibilité d'agir sans être vue des éventuels flics qui auraient décidé de rester en planque. Ne sachant ni prier ni se plaindre, il leva les yeux au ciel, se frappa le torse puis sortit de sa poche intérieure le portrait de son frère décédé qu'il laissa tomber avec précaution dans la tombe – auquel il avait ajouté un long message écrit sur une feuille de papier dont il savait qu'une ombre, présente quelque part, s'emparerait une fois que la voie serait libre.

Il était temps pour lui de rentrer.

Une fois que le cimetière eut retrouvé sa tranquillité – sachant que les employés municipaux attendraient le lendemain pour cimenter définitivement la tombe – et que les policiers eurent quitté les lieux avec leur faible récolte des identités, une silhouette gracile se faufila entre les talus jusqu'à la tombe, se pencha sur le trou et récupéra les deux précieux papiers.

L'INSPECTEUR Chavin avait rassemblé suffisamment d'indices précis et concordants pour passer à la deuxième phase de son plan : auditionner, séparément, Catherine de Mirepoix et Théodore Zemmour. Cela ne faisait plus aucun doute : eux seuls avaient pu commettre ce meurtre. Catherine aurait renseigné Théodore sur la richesse de son beau-père, à charge pour lui de s'en emparer et de l'abattre. Évidemment, il lui restait d'importantes zones d'ombre à éclaircir, mais il pensait qu'il pourrait les faire craquer en feignant détenir des preuves accablantes.

Jusque-là, son instinct de flic ne l'avait jamais trahi. Le parrain de la pègre et sa maîtresse allaient être ses prochaines proies, il les ferait cuire à petit feu, ils flancheraient comme tous les autres, parole de Chavin.

— Cent pour cent d'enquêtes résolues, qui dit mieux ? martela-t-il à voix basse comme pour se donner de l'assurance.

Mais en son for intérieur, il savait que la partie serait difficile. Il aurait face à lui un redoutable adversaire et une bru éplorée non moins coriace. Il se demanda lequel des deux serait le plus résistant. Comme avant chaque confrontation importante, il se versa un verre de cognac, alluma une Gitane sans filtre, tira quelques bouffées par la fenêtre ouverte, puis rangea le paquet à moitié entamé, la bouteille et le verre dans le tiroir de son bureau. Il s'autorisait ces quelques écarts à son irréprochable hygiène de vie quand il jugeait le combat à venir extrêmement difficile.

Avant de lancer les convocations, il nota sur son calepin, pour se les remémorer, quelques-uns des éléments dont il disposait : ces photos d'abord, où on les voyait ensemble et depuis longtemps ; cette connaissance commune, aussi, ce détective privé dont la déposition

n'avait rien apporté d'intéressant, sinon que Zemmour et Catherine étaient amants. Il leva son stylo et s'interrogea : pourquoi deux amants s'offrent-ils les services d'un détective ? Il inscrivit cette remarque et reprit sa transcription : les mensonges de Catherine au sujet du prétendu héritage d'une prétendue parente ; son vrai-faux alibi, le jour du meurtre ; Catherine, encore, une des rares à savoir accéder dans les parties privées du château par la cave, toujours ouverte ; et la seule, hormis la famille proche, à connaître l'existence et le précieux contenu du coffre, dans la chambre du défunt. Et elle encore, la seule à connaître le rituel de la fête des morts dans le cimetière où son beau-père ne se rendait jamais ; Zemmour, enfin, un escroc et un criminel âpre aux gains qui aurait sans problème pu être l'exécuteur des basses œuvres de sa maîtresse...

— La soif de l'or et l'excès d'amour qui conduisent aux pires folies. L'union de la bourgeoise et du truand, un classique ! marmonna Chavin en fermant son carnet.

Il en était désormais convaincu : ses proies n'allaient pas tarder à tomber dans ses filets. Catherine de Mirepoix se présenta à l'heure dite au rendez-vous. Vêtue sobrement, elle se devait d'apparaître comme une femme toujours marquée par le deuil de son beau-père. Les yeux rougis par les larmes, la démarche lente, elle demanda un verre d'eau puis s'installa sur la chaise que lui tendit la secrétaire de Chavin. Ce dernier avait pris soin d'orienter le puissant faisceau lumineux de sa lampe de bureau sur le visage de sa visiteuse. Il commença par lui renouveler ses condoléances puis entra dans le vif de l'interrogatoire. Or, à toutes les questions de l'enquêteur, Catherine de Mirepoix apporta des réponses circonstanciées. Bien qu'il cherchât à la coincer sur des horaires, des lieux, des événements, il ne réussit guère à la déstabiliser. Non seulement elle avait réponse à tout, mais elle agrémentait ses propos d'un saisissant luxe de détails. Tandis que la secrétaire consignait sa déposition, Chavin comprit qu'il ne réussirait pas à tirer quoi que ce soit de ce premier face-à-face. Peut-être aurait-il plus de chance avec son complice, Théodore Zemmour ? Il laissa partir Catherine et attendit que ce dernier prenne la place de sa maîtresse. En attendant, il leur avait réservé une petite surprise.

Quand, le quart d'heure qui suivit, Théodore se présenta à la convocation de Chavin au 36, quai des Orfèvres, l'inspecteur demanda au planton de le faire patienter, puis se mit en poste d'observation

dans le couloir. Il vit Catherine descendre l'escalier, silencieuse et contrite ; arrivée en bas, elle croisa brièvement le regard de Théodore, sans manifester la moindre émotion, puis fila d'un pas pressé vers la sortie. Chavin s'était imaginé qu'il se passerait quelque chose entre eux qui signerait leur complicité. Or, il n'en fut rien ; ils ne s'adressèrent même pas la parole.

Théodore Zemmour entra dans le bureau où l'attendait l'inspecteur. La même secrétaire assise devant la même machine à écrire patientait. La lampe était restée braquée sur la chaise du suspect et Chavin, debout près de son bureau, affichait un sourire carnassier. Après les formules d'usage, l'interrogatoire débuta.

— Monsieur Zemmour, que faisiez-vous le 2 novembre dernier ?

— Comment voulez-vous que je m'en souviennne ? Et vous, inspecteur, vous savez ce que vous faisiez ce jour-là ?

— Tout à fait. J'enquêtais sur le meurtre du comte de Mirepoix, répondit, intrigant, l'inspecteur.

— Maintenant que vous me le dites, je me souviens très bien de cette journée. J'étais avec ma maîtresse, Catherine de Mirepoix.

— Ah ! bon ? poursuivit l'inspecteur, un peu déstabilisé par cet aveu. Vous la connaissez donc...

— Je l'ai connue, rectifia Théodore. Cela fait des mois que nous ne sommes plus ensemble et que je ne l'ai jamais plus revue. À part tout à l'heure, très brièvement, en bas, dans vos locaux. Mais j'ai eu confirmation, par le regard haineux qu'elle m'a adressé, qu'elle ne voulait plus me revoir. Une querelle d'amants qui s'est mal terminée, regretta Théodore avec de la tristesse dans la voix.

— Revenons à cette journée du 2 novembre. Vous étiez donc avec Catherine de Mirepoix. Et qu'avez-vous fait ?

— Nous étions dans l'une de mes propriétés, en Normandie, et nous avons fait l'amour toute la journée.

— Quelqu'un pourrait en témoigner ?

— Bien sûr, j'ai demandé à tout mon personnel d'assister à nos ébats ! s'esclaffa Théodore. Mais enfin, monsieur l'inspecteur, une femme mariée, vous ne voulez quand même pas qu'elle s'affiche avec son amant devant du monde !

— Donc vous étiez en Normandie et personne ne pourra confirmer vos propos, l'interrompit Chavin, toujours très méthodique.

— Si, mon chauffeur. Il nous a déposés et il est revenu nous

chercher. Elle devait impérativement être rentrée chez elle avant le début de soirée. Il pourra vous le confirmer.

— Une femme mariée, mère de deux enfants, comment a-t-elle justifié cette absence d'une journée ? marmonna Chavin, feignant de s'interroger à haute voix...

— Ça aussi, il faudra le lui demander.

— À votre chauffeur ? se permit Chavin qui ne voulait pas du tout faire de l'humour. Donc, vous ne lui avez pas demandé comment elle s'était débrouillée pour vous rejoindre ? Ça ne vous a pas intéressé ?

— Moi, c'était de l'avoir une journée pour moi seul qui m'intéressait. Le reste, vous savez...

« Décidément, se dit l'inspecteur, il a réponse à tout. »

C'est à ce moment qu'il jugea opportun de lui tendre une photo tirée d'un magazine.

— Connaissez-vous cette voiture ?

— Elle ressemble à l'une de mes anciennes voitures. Mais vous savez, aujourd'hui je ne l'ai plus. Je crois que mon chauffeur, après l'accident lié à la panne, l'a vendue à une casse. Vous devriez...

L'inspecteur ne le laissa pas terminer sa phrase.

— J'ai compris, je demanderai à votre chauffeur. C'est un précieux collaborateur...

— Précieux et fidèle, renchérit Théodore.

— Nous en avons terminé pour aujourd'hui, monsieur Zemmour. Vous pouvez partir...

Théodore s'apprêtait à quitter le bureau quand l'inspecteur le retint :

— C'est quand même curieux : un policier vous convoque, vous pose des questions, et à aucun moment vous ne lui demandez la raison de votre présence ?

— Franchement, répondit tout de go Zemmour, j'ai cru que c'était à cause de la panne avec ce Parisien. J'avais peur qu'il ait porté plainte.

— Quelle panne ? demanda Chavin, qui savait déjà tout de cet accident de la bouche même de Catherine.

— Eh bien, je vous ai parlé tout à l'heure d'une panne, mais vous n'avez pas réagi, alors j'ai été rassuré. Bref, à notre retour de Normandie, notre voiture s'est arrêtée en pleine nationale. Le moteur avait trop chauffé, un problème d'huile. C'est vrai qu'on roulait vite.

Un brave homme nous a porté assistance, mais en redémarrant mon chauffeur a froissé l'aile gauche de son véhicule. Alors il a voulu faire un constat, mais comme on était pressés de rentrer, eu égard aux obligations de madame de Mirepoix, je l'ai dédommagé. D'abord, il n'a rien voulu entendre. Alors vous savez, comme tous les gens du Sud, j'ai un peu le sang chaud, disons que je l'ai un peu bousculé et on a filé.

— C'est ennuyeux. Voilà un second témoin qui aurait pu corroborer vos propos.

— Mais nous avons noté sa plaque d'immatriculation...

— ... Et votre chauffeur nous la communiquera...

— Ben oui, au cas où. Après cet accident, il aurait pu nier avoir empoché en contrepartie une généreuse liasse de billets. Il y a quand même beaucoup de gens malhonnêtes.

— Donc, le jour où le beau-père de votre maîtresse se fait voler son or et assassiner, vous êtes tous les deux loin de la scène du crime ? Alors comment expliquez-vous qu'un témoin nous indique que votre voiture se trouvait à quelques mètres du château ce jour-là ?

— Ma voiture ? Vous en êtes sûr, inspecteur ?

— Et que des traces de pas de pointures 45 et 35 aient été retrouvées sur les lieux ? Vous chaussez du 45, monsieur Zemmour ? Parce que madame de Mirepoix, elle, chausse bien du 35 !

Sans se démonter, Théodore Zemmour s'adressa à la secrétaire :

— Du combien chaussez-vous, mademoiselle ?

— 35 !

— Et vous, inspecteur, je parierais que vous chaussez environ du 45. Comme des millions de Françaises et de Français. Ça ne fait pas de vous deux des criminels.

Après le départ de Théodore Zemmour, Chavin dut se rendre à l'évidence : il n'avait pas réussi à déstabiliser son « client ». Désormais seul avec la secrétaire, Chavin ruminait. Il admit qu'il avait eu affaire à un plus fort que lui. Il demanda à sa collaboratrice de ressortir le procès-verbal d'audition de Catherine de Mirepoix qui l'avait précédé. Il y jeta un rapide coup d'œil. Tout était conforme à ce qu'il venait d'entendre : le séjour en Normandie, l'absence d'employés, la panne, l'accident, le chauffeur, leur séparation. À croire qu'ils s'étaient concertés. Mais il n'en avait guère la preuve.

D'ailleurs, comment auraient-ils pu se voir sans se faire repérer ?

Dès le retour de Catherine de Mirepoix à Paris, l'inspecteur Chavin avait mis en place une discrète surveillance autour de son domicile ainsi qu'une filature accentuée de Théodore Zemmour. Et à la lecture des comptes rendus de ces contrôles, rien n'indiquait que les deux amants se soient revus. Côté écoutes téléphoniques, là aussi, c'était le calme plat. Au cours de son audition, Catherine de Mirepoix avait justifié ses mensonges lors de son premier interrogatoire par la présence de son mari. En présence de ce dernier, elle n'allait tout de même pas révéler à l'inspecteur qu'elle avait un amant, surtout après l'annonce de l'assassinat de son père. Chavin en convint. Et quand elle le pria de ne rien dire sur cette relation adultère, il se contenta de cligner des yeux en guise d'acquiescement. Chavin était aussi l'ami de Charles-André, il ne voulait pas accentuer sa peine. D'ailleurs, il promit aussi à Catherine que si son mari l'interrogeait sur les raisons de cette nouvelle convocation, il inventerait un oubli de signature sur un document. Elle le remercia pour cette attention.

Voilà pourquoi, ni à son domicile parisien ni au château, elle n'avait pu confier à l'inspecteur que ce télégramme lui faisant part du décès de sa vieille tante, c'était elle qui se l'était envoyé ; non plus qu'elle avait choisi le nom de ce village parce qu'elle l'avait repéré lorsqu'ils le traversaient en se rendant au château de ses beaux-parents ; ni que son malaise était à mettre sur le compte de l'annonce du décès brutal et horrible de son beau-père, de la présence de policiers chez elle et de sa mauvaise conscience d'avoir menti, à son époux d'abord, à l'inspecteur ensuite lors des premiers interrogatoires.

C'est ainsi qu'elle avait expliqué son état de santé et résumé cette terrible journée. Une banale histoire de falsification et d'adultère. Tout se tenait. « Peut-être trop », se dit Chavin. Mais comment le prouver ? Après avoir déposé les feuilles sur son bureau, il se tourna vers sa secrétaire :

— Vous en pensez quoi, vous, de cette femme ?

D'abord surprise qu'on lui demande son avis, très vite, l'assistante prit de l'assurance et se lança dans une analyse très personnelle de la situation.

— Ils mentent tous les deux. Leurs propos, on les croirait retranscrits sur du papier carbone. Ils ne répondent pas, ils récitent, comme s'ils avaient appris leur texte par cœur. Les mêmes mots, les mêmes expressions. Et puis, ils fournissent tellement de détails que ça

en devient suspect. Tenez, cette histoire d'accident. Dites-moi quand vous avez croisé une bourgeoise comme elle qui s'y connaisse aussi bien en mécanique ?

— Elle était présente, elle les a entendus parler...

— Peut-être, mais de là à ce qu'elle retienne tout le jargon des garagistes...

Chavin reprit la déposition de Catherine ; il remarqua que la relation qu'elle fit de l'accident contenait en effet nombre de détails techniques que seul un ouvrier spécialisé pouvait maîtriser. Mais cela ne justifiait pas de la coffrer. Chavin remercia son assistante, lui demandant de le laisser seul. Elle n'avait pas tort, tout cela sentait la leçon bien apprise. Mais comment les confondre ? Il se souvint alors qu'il n'avait pas encore suffisamment exploité les confidences de son indic, Lucien l'inachevé. Rien de sensationnel ni d'inédit dans ce qu'il lui avait rapporté de cette réunion de la garde rapprochée de la famille « Z », hormis le fait que ces hommes n'étaient plus aussi unis ni obéissants qu'autrefois. Ne distinguait-on pas, dans ce début d'agitation, les germes d'une révolte ? Il voulait y croire.

Au terme de cette confrontation infructueuse, Chavin hésita à quitter son bureau. Il imaginait ses collègues, alignés en haie d'honneur le long du couloir qui menait à la sortie, ricanant dans son dos de son échec. Au sein de la police, les discordes prenaient souvent des allures de combats fratricides. Le 36 n'était guère épargné par les jalousies, les rivalités, les cabales. Chavin, orgueilleux et souvent méprisant, concentrait sur lui toutes les animosités. Peu enclin à affronter leurs regards, il décida de se replonger dans le procès-verbal des auditions, bien qu'il fût convaincu que rien de nouveau n'apparaîtrait, jusqu'à ce que Fettuciani passe la tête dans l'embrasure de la porte.

— Alors, ces auditions ?

— Je me suis fait rouler comme un bleu, lâcha Chavin. Entre.

Son adjoint n'osa plus parler. Le reconforter eût été mal venu. Pourtant, il aurait aimé lui donner son avis sur la façon dont il menait ses interrogatoires, qui lui paraissait désuète, voire contre-productive. Peut-être produisaient-elles des résultats concluants sur les truands en herbe, les portes-flingues ou les demi-sels, mais sur un homme aussi aguerri que Zemmour, il fallait employer d'autres moyens. N'en pouvant plus de se taire, Fettuciani prit le risque de suggérer à Chavin

d'expérimenter de nouvelles méthodes.

Pendant ce temps, Théodore, qui avait rejoint ses deux frères dans leur quartier général, riait aux éclats en leur racontant ses échanges avec l'inspecteur, qu'il pensait avoir dupé. Comme il aurait aimé que leur petit frère partage ce moment avec eux, lui qui détestait tant la police à laquelle il avait eu affaire tout au long de sa vie ! Ils levèrent un verre à sa mémoire et, sans que les deux autres comprennent pourquoi, Théodore remercia Edgar de les avoir épaulés, Catherine et lui, durant toute leur audition. Ce nouvel hommage à leur frère défunt les surprit.

S'il avait dû remercier quelqu'un, c'était avant tout son frère Gilbert, qui avait imaginé cet alibi parfait, du fidèle chauffeur, qui témoignerait sans problème, au propriétaire de la voiture accidentée, l'un de leurs hommes de main, qui confirmerait la panne et l'accident – et, cerise sur le gâteau, la mise à la casse, dûment enregistrée, de sa voiture, qui rendait impossible son identification. Mais il restait à ses frères de connaître le subterfuge dont il avait usé pour que Catherine sût exactement quoi répondre durant l'interrogatoire.

— Comment as-tu fait pour transmettre toutes ces informations à Catherine ? demanda William, curieux. Vous ne vous êtes jamais revus depuis la mort de son beau-père !

— Je n'ai pas été assez con pour demander au détective de servir une nouvelle fois d'intermédiaire, répondit Théodore. Ni pour lui téléphoner, ni pour la voir, ni pour lui envoyer un courrier. Je me doute bien qu'on est suivis, elle et moi, et qu'on est sur écoute.

Théodore, affichant un large sourire d'autosatisfaction, déplia *L'Aurore* et tendit la page sur laquelle figurait le faire-part de l'enterrement d'Edgar. Personne n'avait remarqué qu'à la fin, en petits caractères, il y avait ajouté une citation du peintre David : « L'abîme appelle l'abîme. »

— Mais c'est qui, ce David ? demanda William.

— Jacques-Louis David, ignare. L'un des peintres préférés de Catherine. Combien de fois elle m'a traîné au Louvre en me disant : « Tu vois, Dédé, si jamais un jour tu devais me confier un secret, eh bien, ne me demande de jurer ni sur la Bible ni sur ta Torah de ne pas le révéler. Mais sur la tête de David, et de lui seul. Le plus grand des artistes. » Elle seule pouvait comprendre mon message codé.

Ses deux frères le regardaient, l'esprit encore plus embrumé.

— Je vais tout vous expliquer. Par cette citation, je lui demandais d'être présente le jour de l'enterrement, seul moment où il lui serait facile de se fondre dans la foule. C'était risqué, mais comme je l'avais prévu, elle s'est pointée sans que personne ne la remarque, même pas moi. Il ne lui restait plus qu'à récupérer au fond de la tombe d'Edgar, le fameux « abîme », une feuille où j'avais retranscrit, point par point, le détail de l'alibi conçu par Gilbert.

William et Gilbert saluèrent les deux artistes, Dédé et le peintre !

— Voilà pourquoi j'ai voulu rendre hommage à la mémoire de notre jeune frère tout à l'heure !

Un vrai génie, ce Théodore, se dirent-ils. Et cette fois-ci, ils trinquèrent de bonne grâce à la mémoire de ce David qui les avait sortis d'un fâcheux embarras. Maintenant, il était temps de se remettre au travail. Et de prouver à tout le monde que, même à trois, les Zemmour resteraient jusqu'à leur retraite les rois du Faubourg et les parrains du milieu.

DEUX ans quasiment jour pour jour après l'assassinat d'Edgar, Théodore reçut un appel d'Israël. Maître Fabrice Elfassi le contactait pour l'informer que les conclusions de l'enquête diligentée par la police des polices israélienne au lendemain du drame pour faire la lumière sur les ratés de cette libération, étaient « explosives », selon son propre terme, et avaient entraîné la réorganisation complète des services du pays. Ainsi, le chef de la police, le père d'un des parrains du milieu, avait été limogé et l'ensemble du personnel du commissariat de la rue Gordon radié. C'était, aux yeux de l'avocat, une belle victoire, qu'il souhaitait partager avec son ancien client.

— Et les trois commanditaires du meurtre de mon frère, ils sont devenus quoi ? questionna Théodore.

Fabrice Elfassi n'en avait pas la moindre idée ; or, ce qui était insupportable pour Dédé, c'était de penser que tous trois continuaient tranquillement à vaquer à leurs occupations sans avoir été inquiétés. Il se moquait comme de sa première chemise que le chef de la police et consorts eussent été mis au chômage. Il le remercia néanmoins de son coup de fil, lui certifia qu'il reprendrait contact avec lui et raccrocha.

L'idée de retourner, deux ans après la disparition de son frère, dans ce pays « pour faire le ménage » commença à germer dans son esprit. Il s'en ouvrit à ses deux frères, qui virent d'un très mauvais œil cette incursion en terre hostile. Depuis l'assassinat, ils avaient consolidé leurs affaires, assis leur réputation et gonflé leurs comptes en banque. Leurs commerces tournaient à plein régime ; jamais les prostituées et les chevaux n'avaient autant rapporté, les casinos, les tripots clandestins et autres trafics en tout genre enregistré de tels bénéfices. Alors quel intérêt y avait-il à aller prendre des risques là-bas ? Bien sûr, ils voulaient eux aussi venger leur jeune frère, mais pourquoi ne

pas confier cette mission à un tueur à gages ? Le dossier serait vite clos.

Pour appuyer leurs arguments, ils firent remarquer à Théodore que la police les laissait tranquilles, occupée qu'elle était par la guerre qu'elle livrait à de nouvelles bandes, beaucoup plus violentes, qui avaient investi le juteux et mortifère marché de la drogue. Ce commerce en plein essor, où l'on brassait énormément d'argent, attirait fatalement les convoitises, mais laissait aux Zemmour toute latitude pour gérer leurs business traditionnels où ils excellaient et régnaient en maîtres absolus. En outre, la guerre des gangs décimait, un à un, les rangs des concurrents putatifs. C'était une période faste pour eux !

Dédé leur rétorqua qu'il voulait justement profiter du relâchement de la police et de cette parenthèse de relative sérénité pour explorer les opportunités de s'implanter en Israël, mais cette fois-ci, avec méthode et circonspection.

— Et je veux surtout buter les assassins d'Edgar de mes propres mains, asséna-t-il.

Gilbert et William comprirent qu'ils ne réussiraient pas à le détourner de cette idée.

— Alors tu préconises quoi ?

— On va utiliser la bonne vieille technique du cheval de Troie.

Ses deux frères le fixèrent, les yeux écarquillés. « Encore une de ses lubies sorties tout droit de ses livres de guerre », se dirent-ils. Un sourire aux lèvres, Dédé leur expliqua la nature du mythe : le cheval géant en bois creux, dans lequel s'était caché un groupe de soldats menés par Ulysse, offert aux Troyens qui, naïfs, l'avaient accepté ; puis, pendant la nuit, les Grecs sortant du cheval et ouvrant les portes de la ville au reste de leur armée...

— Et qui sera notre cheval de Troie ? demandèrent-ils en chœur.

— J'ai ma petite idée.

Depuis plusieurs semaines, Dédé avait repris sa relation avec Catherine. Les deux amants s'étaient retrouvés comme au premier jour, faisant fi de la surveillance de la police, des soupçons du mari et des avertissements de Gilbert et William, qui redoutaient que leurs retrouvailles ne piquent davantage encore la curiosité de l'inspecteur Chavin. Seul leur bonheur comptait. Et le voyant à la fois heureux et pleinement investi dans leurs affaires, ils se résignaient, bien obligés

de le laisser n'en faire qu'à sa tête. Et après tout, que deux amants renouent après une brouille n'était pas un crime !

Théodore consacrait l'essentiel de son temps à développer ses commerces et l'essentiel de ses loisirs à profiter de Catherine. Il se montrait tous les jours dans ses casinos, sur les champs de courses, au Faubourg, dans leurs hôtels de passe, dans leurs tripots, dans leurs boîtes de nuit, dans leurs bars et restaurants, effectuant parfois des allers-retours d'une journée à Beyrouth, Berlin, Madrid ou le sud de la France, pour motiver ses troupes et surveiller leurs activités. Quand il n'était pas sur le terrain, il sollicitait l'avis de Maurice Dray pour un nouvel investissement, convoquait leurs principaux lieutenants pour qu'ils lui dressent un état précis de la situation, ou simplement passait en coup de vent, le vendredi soir, pour voir ses parents qui vieillissaient. Raymond avait quasiment perdu la vue et Clairette, depuis le décès de son plus jeune fils, avait plongé dans un mutisme total. Deux infirmières se relayaient à leur chevet, mais frères et sœurs s'accordaient à penser que leur fin était proche.

Le week-end, en revanche, Dédé confiait à ses frères les clefs des boutiques et partaient se réfugier dans sa campagne normande où le rejoignait sa dulcinée qui ne prenait même plus la peine de s'inventer des cours de dessins à rattraper, des séminaires artistiques ou de vieilles tantes décédées. Son mari avait compris qu'elle ne l'aimait plus et, pour ne pas perturber les enfants, dont une nurse s'occupait à plein temps, mais surtout pour sauvegarder des apparences de respectabilité si importantes chez les grands bourgeois, il lui avait demandé de ne pas divorcer et ne l'interrogeait plus sur ses déplacements ou ses absences prolongées.

Un samedi matin, au bord de la piscine, sirotant une anisette, Théodore demanda à Catherine, qui faisait des longueurs, de le rejoindre sur son transat. Elle comprit qu'il avait quelque chose d'important à lui dire.

— Cela fait maintenant plus de deux ans que mon jeune frère a été assassiné. Tu comprends que je ne peux pas laisser ce crime impuni.

— Évidemment, acquiesça-t-elle.

— Est-ce que tu veux m'aider à châtier les coupables ?

Ignorant comment elle allait pouvoir le seconder, elle le laissa poursuivre. Il avait déjà imaginé le scénario.

— Si tu es d'accord, nous irons séparément en Israël, toi, l'un de

mes frères et moi. Je te fabriquerai des faux papiers, tu te présenteras comme une journaliste québécoise faisant un reportage sur le milieu. Ces trois fils de pute t'accueilleront à bras ouverts, j'en suis sûr. J'ai étudié le dossier, ils donnent des interviews et ne sont pas insensibles au charme féminin. Promets-leur que tu ne mentionneras pas leur nom dans ton papier, ça les rassurera. Devant toi, ils baisseront la garde. Une fois que tu auras obtenu un rendez-vous, on se chargera du reste. J'ai besoin d'une personne de confiance pour les attirer dans mon piège.

Depuis leur expédition qui s'était soldée par l'assassinat de son beau-père, Catherine n'était plus jamais passée à l'action. Elle avait peur, mais en mourait d'envie. Pour lui, qui lui donnait tant, pour Edgar, qu'elle aimait bien, et parce qu'elle se considérait comme un membre à part entière de la famille, bien qu'elle n'en portât pas le nom. Sans hésiter, elle accepta.

— Je vais préparer les rendez-vous d'ici, pour qu'on n'ait pas besoin de rester trop longtemps sur place. Je vais m'arranger pour la garde de mes gosses.

Dédé lui communiqua les coordonnées de son avocat afin qu'il l'aide dans ses premières démarches. Elle ne devait évidemment rien lui dire du véritable projet ni mentionner le nom de Théodore. Elle étudia les rudiments du vocabulaire journalistique, s'offrit un enregistreur et se sentit prête à passer à l'action. Après une semaine de prospections, elle réussit à obtenir un rendez-vous avec chacune des trois figures du grand banditisme israélien. Un faux bureau à Montréal, tenu par un vieux complice de Gilbert, lui transmettait les messages des trois parrains qui, individuellement, croyaient appeler une prestigieuse rédaction aux ramifications internationales.

Un mois plus tard, Gilbert et Théodore Zemmour ainsi qu'une certaine Catherine Charlebois, totalement méconnaissable, mais toujours aussi ravissante, s'envolaient pour Tel Aviv. Tous trois arrivèrent séparément à l'hôtel Hilton. Les deux frères n'eurent aucune difficulté à se procurer des armes ; Catherine, quant à elle, attendit deux longues journées avant qu'on lui fixe rendez-vous.

Les parrains n'étaient ni suspicieux ni submergés de travail ; ils cherchaient simplement à la faire patienter afin qu'elle prenne bien conscience de leur toute-puissance et du privilège qu'ils lui accordaient en daignant la recevoir. Le troisième jour, alors qu'elle se

détendait au bord de la piscine, deux hommes herculéens, les bras et les épaules recouverts de tatouages et la mine patibulaire, l'abordèrent dans un anglais rudimentaire teinté d'un fort accent russe. Khrouchtchev, leur patron, l'attendait dans un salon privé du lobby de l'hôtel. À peine eut-elle le temps de passer un peignoir de bain qu'ils l'entraînèrent vers leur chef. L'homme ressemblait à ses porte-flingues, bien qu'il se pensât plus distingué. Or ses manières rustres, sa tenue criarde, ses gestes triviaux, les bijoux en or qu'il arborait au cou, aux poignets et sur ses dix doigts trahissaient son mauvais goût. En le saluant avec un large sourire hypocrite, Catherine se dit qu'il avait certainement dû fréquenter les cellules de prison plus souvent que les bancs de la faculté.

— Vous pouvez me poser toutes les questions que vous souhaitez, mais je nie formellement être celui que vous croyez. C'est vrai, j'ai fait quelques bêtises depuis que j'ai émigré d'Union soviétique, mais tout ça, c'est derrière moi. Je suis un honnête commerçant, dit-il en préambule.

Catherine ne se démonta pas. Elle le toisa, le remercia de s'être déplacé jusqu'à elle et lui signifia qu'elle regrettait de s'être trompée : puisqu'il n'était pas l'homme qu'elle pensait, son témoignage n'aurait aucun intérêt. Alors qu'elle s'apprêtait à regagner la piscine, piqué dans son orgueil, il lui prit le bras et l'obligea à se rasseoir.

— J'aime les femmes comme vous, exulta-t-il dans un rire gras et bruyant. Vous avez des... (Il ne termina pas sa phrase, mais désigna son entrejambe.) Passez ce soir chez moi, j'organise une petite fête pour mon anniversaire, il y aura du beau monde.

L'homme avait mordu à l'hameçon. Il prit congé et, en lui glissant à l'oreille son adresse, il lui serra vigoureusement la main.

— Vraiment, j'aime les femmes comme vous, répéta-t-il en s'éloignant, encadré par ses deux gorilles.

Elle monta dans sa chambre, bientôt rejointe par Gilbert et Théodore qui avaient observé la scène, chacun installé dans un coin du lobby de l'hôtel. Elle leur dit qu'il l'avait invitée chez lui le soir même à l'occasion d'une fête qu'il donnait pour son anniversaire. Gilbert craignait que ce rendez-vous ne fût un traquenard ; Théodore hésitait lui aussi à la laisser se rendre à cette fête, tout en pensant qu'une telle opportunité ne se reproduirait pas de sitôt.

— On n'est pas venus jusqu'ici pour battre en retraite, coupa-t-elle.

Il m'a dit qu'il y aura du beau monde. Je suis sûre que les autres seront là.

Quand elle pénétra dans la villa située à Herzliyya, la banlieue chic de Tel Aviv, où l'avaient déposée Gilbert et Théodore qui se tenaient aux abords, tous les regards se tournèrent vers elle. Non seulement parce qu'elle était l'étrangère dont leur hôte avait annoncé la venue, mais surtout parce qu'elle resplendissait dans sa robe Nina Ricci aussi blanche et lumineuse que sa peau. Khrouchtchev la remercia d'être venue, la débarrassa du cadeau qu'elle lui avait apporté sans même ouvrir le papier d'emballage, et s'empressa de la présenter à deux hommes qui la déshabillaient des yeux.

— Messieurs Shimson Danokh et Salomon Abu, dit-il simplement. Je vous ai évité des attentes inutiles.

Elle avait face à elle les trois hommes auxquels les Zemmour voulaient faire la peau ! Concurrents en affaire, ils étaient visiblement amis dans la vie. Tout en les saluant, elle regarda derrière leurs épaules et identifia plusieurs hommes de main postés à divers endroits du vaste salon : ce n'était pas là que Théodore et Gilbert pourraient agir. Il lui fallait trouver un stratagème pour les avertir.

— Je ne pense pas que ce soit le lieu idéal pour vous interviewer, dit-elle. Mais je suis à l'hôtel Hilton pour encore quelques jours et si vous souhaitez toujours me parler, alors je me ferai un plaisir de recueillir vos confidences. Anonymement, cela va de soi.

— Au contraire, dit l'un d'eux. Laissons-les s'amuser. On les rejoindra pour le gâteau. Installons-nous sur la terrasse.

Devant leur insistance et n'ayant aucune échappatoire, Catherine suivit ses hôtes et tous les quatre s'installèrent sous un immense dais qui faisait face à la mer, offrant un panorama à couper le souffle.

L'entretien dura plus d'une heure. Son apprentissage accéléré des règles de base du journalisme fit illusion, jusqu'à ce que les autres invités, qui s'impatienzaient, la délivrent de cette séance improvisée. Elle avait réussi à les convaincre que ses intentions à leur égard étaient les meilleures du monde et qu'ils n'avaient rien à craindre du contenu de son futur article. Au moment du gâteau, elle s'éclipsa, leur fixant rendez-vous dans sa chambre d'hôtel le lendemain en début d'après-midi, pour, dit-elle, leur poser les dernières questions. Ils s'empressèrent d'accepter, moins par crédulité que par arrogante

satisfaction d'accéder ainsi à un certain degré d'intimité avec la belle journaliste.

Dans la matinée, Théodore et Gilbert réservèrent trois billets pour Bruxelles. De là, ils regagneraient Paris en voiture afin de brouiller les pistes. Le lendemain à 15 heures précises, les trois hommes demandèrent à leurs porte-flingues de ne surtout pas les déranger et de les attendre au bar de l'hôtel. Ils rejoignirent Catherine dans sa chambre, pressés de poursuivre leur conversation de la veille – et évidemment de mieux la connaître. Elle les accueillit dans un déshabillé noir, à leurs yeux une invitation à des ébats en groupe. La lumière de la chambre était tamisée, les rideaux étaient tirés et elle avait allumé la radio en fond sonore. Contrairement à ce qu'ils se figurèrent, ce n'était pas pour créer une ambiance musicale, mais pour atténuer le bruit des balles et le choc de leur chute.

Le comité d'accueil ne fut pas celui auquel ils s'attendaient. Gilbert et Théodore, armés de pistolets silencieux, leur logèrent à chacun d'eux trois balles dans la tête et une dans le cœur. Les trois parrains israéliens gisaient dans leur sang sans même avoir eu le temps de goûter aux vins fins qu'elle avait commandés. Catherine quitta l'hôtel par la piscine, puis s'engouffra dans un taxi pour l'aéroport. Les deux frères accrochèrent à la porte de la chambre la pancarte « Ne pas déranger » et passèrent devant les gardes du corps qui s'empiffraient de pâtisseries.

Le lendemain après-midi, Théodore reçut un appel de maître Elfassi qui lui annonça la nouvelle de l'assassinat des trois plus grandes figures du banditisme de son pays. L'aîné des Zemmour raccrocha : leur frère était vengé. La police israélienne se lança, sans déployer de grands moyens, dans une enquête de routine, bien contente qu'on l'ait enfin débarrassée de ces trois malfaiteurs. L'affaire fut vite classée et jamais personne en Israël ne fit le lien entre la présence des Zemmour au Hilton, la mystérieuse journaliste Catherine Charlebois et cette exécution.

En rentrant chez elle avec deux jours d'avance sur le programme initial, Catherine surprit son mari dans les bras d'un homme. Là où une autre femme aurait crié, se sentant salie, bafouée, humiliée, Catherine se contenta de lui adresser un sourire tendre et complice avant de refermer la porte de leur chambre pour les laisser continuer leurs ébats. Elle avait été prostituée, proxénète, adultère, meurtrière,

et maintenant complice d'une exécution, elle ne se sentait pas légitime pour lui donner des leçons de morale. Charles-André, rouge de honte, rejoignit son épouse dans la chambre de leurs enfants qu'il avait confiés à la concierge, mais à sa tentative d'explication, Catherine n'opposa que compréhension et bienveillance. Sans qu'elle eût prononcé un mot, il retourna dans sa chambre, chassa son amant et, dès le lendemain soir, il retourna dans les bras d'un autre homme.

JAMAIS personne ne devait le déranger le week-end. C'était un ordre, une règle intangible. Sauf pour le décès d'un proche ou le feu au Faubourg. D'ailleurs, seuls ses frères avaient son numéro, ici en Normandie. Avant de décrocher, il se tourna vers Catherine qui somnolait :

— Ça doit être grave !

Gilbert lui demandait de rentrer de toute urgence à Paris, il ne pouvait pas lui expliquer les raisons par téléphone. Il le rassura simplement en lui disant que leurs parents allaient bien. Il y avait donc le feu au quartier. Ce qu'avaient connu les « Z » tout au long de leur ascension n'était rien par rapport à l'avalanche de problèmes auxquels ils allaient désormais être confrontés.

Dès son retour, Gilbert et William le conduisirent vers le lieu de l'attaque qui avait pris leurs intérêts pour cible, tout en lui décrivant le massacre gratuit, le carnage injustifié qui s'était produit. Dix de leurs hommes et cinq quidams qui se trouvaient là par hasard avaient été cueillis la veille au soir dans le bar de Lucien l'inachevé au Faubourg où ils avaient leurs habitudes, par une vingtaine de jeunes voyous postpubères, équipés d'armes de guerre – pistolet-mitrailleur Vigneron, fusil automatique léger M3, Mac 24/29 –, qui les avaient achevés en égorgeant les uns et émasculant les autres. Une vraie boucherie, une déclaration de guerre.

Seul le propriétaire fut épargné. Et tandis que ce dernier racontait, cette fois-ci à l'inspecteur Chavin, les circonstances de cette attaque, les trois frères Zemmour firent leur entrée dans le bar.

— C'est une scène de crime, vous n'avez rien à faire ici, éructa Chavin.

— Calmez-vous, inspecteur, on vient simplement pour identifier les

corps.

— S'il y a quelqu'un de votre famille, vous serez convoqués à la morgue. Sortez !

Pendant que Théodore tentait de négocier avec le flic qu'il connaissait bien depuis leur tête-à-tête dans son bureau du 36, Gilbert et William firent un tour rapide dans l'établissement. *A priori*, il n'y avait que des hommes à eux, aucun beau-frère ou autre membre de la famille. Les « Z » ne furent qu'à moitié rassurés. Certaines des victimes comptaient parmi les toutes premières recrues. Des liens s'étaient tissés, ils avaient assisté à leurs fêtes, avaient vu grandir leurs enfants, connaissaient leurs épouses. Pour les Zemmour, c'était comme si les auteurs de cette hécatombe avaient attaqué leur propre famille. Ils devaient être châtiés. En quittant le bar, William comprit qu'il faudrait convoquer les survivants sans plus attendre. La veillée d'armes se tint dans un entrepôt de la banlieue parisienne, à l'abri des curieux. Plus de cent gorilles écoutaient leurs patrons se perdre en conjectures. Qui avait bien pu les attaquer chez eux, sur leur territoire ? Chacun avait beau avancer des hypothèses, Théodore les rejetait, les trouvant sans fondements. Les Gitans ? Impossible, seule la région lyonnaise les intéressait ; les Maghrébins de la Courneuve ? Pas assez nombreux pour se lancer dans ce genre d'aventures ; les Corses alors, dont certaines familles avaient fait alliance dès que les Zemmour s'étaient emparés des casinos ? Il n'y croyait pas non plus. Raphaël Dadoun, dit Yeux de velours, l'ancien amant d'Adèle, suggéra qu'il avait sa petite idée.

— Balance, ordonna Gilbert.

— J'ai entendu parler d'une nouvelle bande qui sévit vers la porte d'Italie, des fous furieux d'après c'qu'on raconte. On les appelle le clan des Siciliens, ils sont spécialisés dans le trafic de drogue. Ils essaient de conquérir de nouveaux territoires pour implanter leurs produits.

Les « Z » n'avaient jamais entendu parler d'eux.

— Et pourquoi tu ne nous en parles que maintenant ? lança William avec colère.

— J'en avais dit deux mots à Edgar, mais il m'a envoyé me faire foutre.

Théodore renvoya tous leurs hommes, restant seul avec Dadoun et ses frères. Il pensait plus prudent de garder pour eux cette conversation, histoire de ne pas les démoraliser.

— Restez sur vos gardes, tendez l'oreille, vous aurez bientôt des consignes, leur dit-il en leur donnant congé.

Dès qu'ils furent seuls, Théodore interrogea son employé.

— Comment tu sais tout ça ?

Dadoun hésitait à en dire davantage. Les regards sévères et froids des trois frères le persuadèrent pourtant de se mettre à table.

— J'arrondis mes fins de mois en vendant du shit. Un de leurs revendeurs chez qui je me fournis m'a balancé que ses patrons avaient de grandes ambitions...

— Putain, tu te dépêches de cracher le morceau ? s'énerva Théodore.

— C'est tout c'que j'sais, patron. Mais si vous voulez, je peux l'faire parler.

— Amène-le-nous, plutôt. Et on règlera plus tard ton histoire de fins de mois.

Depuis que la came à grande échelle avait fait son apparition, les « Z » s'étaient interdit d'y toucher, ordre de Théodore. Ses frères ignoraient pourquoi ils devaient se priver de cette source de revenus. Lui n'avait jamais oublié ce que Catherine lui avait révélé au sujet de son frère Roland : le jour de son exécution, il était complètement défoncé. Il ne croyait pas à cette histoire de petit dealer que lui avait servie Dadoun. Une fois que ce dernier eut franchi la porte de l'entrepôt, il ordonna à William de le filer.

— J'le sens plus, ce mec, marmonna-t-il en guise d'explication.

La voiture de Dadoun démarra. Aussitôt, William s'engouffra dans la sienne et demanda à son chauffeur de le suivre. Au lieu de tourner vers la porte d'Italie, Dadoun fila vers le centre de Paris, bifurqua sur les grands boulevards et se gara près du bar de Lucien l'inachevé, qui avait été complètement débarrassé des cadavres et de la police. William envoya son homme de main y jeter un œil de plus près sans se faire repérer. Quelques minutes plus tard, il revint à la voiture et décrivit à William la scène à laquelle il venait d'assister : il avait trouvé Lucien et Dadoun en grande conversation, plus comme deux amis que comme un client avec un patron de bar. Ils riaient aux éclats. Puis le patron avait sorti une liasse de billets de derrière son comptoir et la lui avait glissée dans la poche. Il n'entendit pas ce qu'ils se disaient, mais Dadoun lui serra la pogne comme s'il le remerciait pour service rendu. William décida de poursuivre la filature. Cette fois,

Dadoun se dirigeait vers la porte d'Italie. Quand ils arrivèrent devant une cité, Dadoun ralentit ; visiblement, il cherchait une place où se garer. William et son chauffeur jugèrent plus prudent de poursuivre à pied.

Dadoun pénétra dans le hall d'un immeuble et ne réapparut qu'une heure plus tard avec deux jeunes types, un maigre et un costaud, avec qui il semblait être dans les meilleurs termes. Planqués derrière une camionnette, William et son homme de main observaient la scène. Pour eux, il n'y avait aucun doute : Dadoun était de mèche avec ces voyous. Il était temps pour eux de rentrer faire leur rapport à Théodore.

Celui-ci entra dans une colère noire.

— Putain, mais c'est qui ces mecs ? Et qu'est-ce qu'il est allé foutre au bar de Lucien ?

D'abord le calvaire de ses hommes, et maintenant cette embrouille ! Il fallait de toute urgence faire la lumière sur cette affaire : soit il y avait un malentendu, soit Dadoun était une balance, pire, un traître. Il monta une équipe souple – quatre hommes armés jusqu'aux dents – et l'envoya, le soir même, kidnapper tous ceux qui tomberaient dans leurs filets. La pêche fut maigre, mais instructive. Le gros bras et le maigrichon qui étaient sortis avec Dadoun du bâtiment attendaient qu'on les questionne, tremblants, bras et poings liés, leur pantalon trempé par leur urine, leur morve se mêlant au sang qui coulait de leurs arcades sourcilières, abîmés juste ce qu'il fallait pour qu'ils restent en état de parler, et ils criaient qu'ils étaient innocents, qu'il y avait méprise et qu'on devait les relâcher. Très vite, Dédé Zemmour leur mit le marché en main :

— Il y a deux options : soit vous me dites tout et vous mourez sans douleur, soit vous vous taisez et je saurai vous faire parler jusqu'à ce que je sache la vérité. Dans le deuxième cas, même votre propre mère ne vous reconnaîtra pas à la morgue.

Le costaud n'attendit même pas qu'on lui accorde un délai de réflexion pour révéler ce qu'il savait. Il donna le nom de leur chef et de ses collègues, leur adresse, la planque de leurs armes, le rôle de Dadoun et celui de Lucien. Tout ce beau monde était de mèche et avait voulu lancer un avertissement aux Zemmour dont ils aspiraient à contrôler le territoire. Quant au choix de leur surnom, leurs potes n'étaient pas plus Italiens que ces deux balances qui maintenant

chiaient dans leur froc. Ils avaient tous grandi dans le même quartier, au sud de Paris et, à peine âgés d'une vingtaine d'années, ils avaient eu pour ambition de se faire une place au soleil en dégommant les anciens à coups de calibres. Cette descente meurtrière devait être la première d'une longue série. Ils l'avaient voulue spectaculaire, exemplaire, terrifiante.

En semant la mort chez les Zemmour, ils s'étaient imaginé qu'ils instilleraient la peur dans tout le milieu. Hélas pour eux, ils n'avaient ni le talent ni la prédisposition pour durer. Ce feu d'artifice ne serait qu'un feu de paille.

— Tu vois, dit Dédé à son frère en sortant son arme, c'est ça qui me chagrine : pour les mêmes d'aujourd'hui, c'est tout, tout de suite. Ils n'ont appris ni la patience ni le respect.

Dès qu'il eut prononcé ce dernier mot, plusieurs rafales d'armes automatiques retentirent. Dédé avait donné le signal, il ne restait de ces deux gamins que des lambeaux de chair et des viscères éparpillés. Ils avaient parlé, mais leurs mères ne verraient jamais leurs dépouilles. On inonda leurs corps d'essence et, pendant qu'ils brûlaient, une odeur âcre et suffocante se diffusa dans tout l'entrepôt.

— Il ne faut pas perdre de temps. Distribuez les adresses à tous les hommes, je veux que le plus tôt possible ils disparaissent de la surface de la terre, ces pourris. Mais surtout, amusez-vous !

— Et pour Dadoun et Lucien ? questionna un des gorilles.

— Mes frères et moi allons nous en charger personnellement.

Il suffit de deux jours aux hommes des Zemmour pour faire la peau à la trentaine de prétendus Italiens. En revanche, il faudrait à leurs familles plusieurs semaines pour les reconnaître, tant ils avaient été mutilés et défigurés avant d'être abattus.

Quant à Dadoun, il restait introuvable. Toutes les planques avaient été visitées, les indics secoués, les putes sollicitées. Rien, nada ! À croire qu'il avait été prévenu et qu'il s'était volatilisé. Même Adèle, son ancienne maîtresse et sœur des Zemmour, avait participé à la battue, donnant l'adresse d'un petit studio dans le paisible 16^e arrondissement de la capitale où les deux tourtereaux se retrouvaient loin des regards du mari. On n'y trouva que des boîtes de préservatifs, des jouets coquins et des bouteilles d'alcool.

Lucien l'inachevé fut achevé. Difficile de fuir en fauteuil roulant quand deux clients vous surprennent à la fermeture et, sans dire un

mot, vous collent deux balles dans la cabèche et une dans les roustons. L'inspecteur Chavin perdait un indic et le Faubourg un travailleur exemplaire. Nul ne comprit jamais pourquoi il avait été exécuté par, dit-on, des petites frappes qui en voulaient à son tiroir-caisse.

Ce que les Zemmour ignoraient, c'est qu'un gamin avait réchappé à cette vendetta : le frère du costaud, qui l'avait délibérément omis en balançant les noms et les adresses de ses complices. Il avait sacrifié sa vie et celle de ses compagnons pour sauver son aîné. Celui-ci ne mit pas longtemps pour comprendre que les Zemmour s'étaient vengés. Lui aussi devait à son tour laver l'honneur de sa famille.

Travailleur scrupuleux et étudiant brillant, il avait sa petite idée pour rayer le nom des Zemmour de la planète du crime, désormais son seul but dans la vie. Il abandonna ses études et œuvra avec patience pour fédérer les petites bandes et les truands solitaires répartis sur le territoire national afin d'unir leurs compétences. Le marché était simple : chacun resterait autonome, mais sur les gros coups – un casse, une conquête de territoire, des velléités d'expansion... –, une alliance objective se créerait.

Quelques mois après l'hécatombe, son syndicat du crime organisé comptait environ une centaine de gâchettes prêtes à agir. Il respecta une longue période de deuil, mais comprit qu'avant de solliciter son réseau d'indépendants, il devait mettre au point une stratégie. Un homme la lui fournit : Raphaël Dadoun, une des premières recrues de son frère disparu, véritable agent double qui, depuis des années – il avait commencé dès le lendemain de son passage à tabac par Edgar –, arrondissait ses fins de mois dans le dos des Zemmour. Au début, il donnait à ses nouveaux complices l'adresse d'une pute ou d'un commerçant qu'ils allaient rançonner, histoire de se faire la main.

Quand Dadoun en fuite se présenta devant lui, le frère du costaud accepta de lui offrir une planque en remerciement de ses bons et loyaux services. Et quand il lui confirma que les Zemmour étaient bien les commanditaires de la liquidation des collègues de son jeune frère, il jugea urgent de passer très vite à la vitesse supérieure. Dadoun chercha à l'en dissuader.

— Je sais que tu veux te venger, c'est légitime, mais crois-moi, je connais bien les Zemmour. Pour l'instant ils sont sur leurs gardes. On finira par les buter, mais avant, il faut les ponctionner à la source. Je connais toutes leurs magouilles et surtout les lieux où atterrit l'argent

sale. Pour motiver tes troupes, tu vas leur offrir un magot. En un soir, on va faire une descente dans leurs coffres-forts et tout leur rafler.

Le professeur – c'est ainsi qu'il se faisait appeler désormais – se rangea à la proposition de Dadoun, dont il fit son bras droit. Prêt à passer à l'action, il réussit à convaincre l'essentiel de ses contacts de les rejoindre, lui et Dadoun, dans un pavillon de banlieue, à l'abri du monde. Il leur exposa le plan, la cible, et l'appât du gain fit le reste. À l'évocation des sommes que Dadoun leur faisait miroiter, chacun d'eux comprit qu'ils franchissaient un nouveau palier dans la délinquance, qui réduisait la distance entre eux et la fortune.

Finis les petits trafics de quartier, les arnaques à la carte bancaire, les copines qui tapinent le week-end... Le professeur voyait grand et loin. Il leur promit aussi que leur association ne s'arrêterait pas en si bon chemin. Quand ils auraient amassé suffisamment de fric sur le dos des Zemmour, ils investiraient dans le business le plus rentable, celui de la came, et se débarrasseraient de tous leurs concurrents les uns après les autres. Quoique inexpérimentés, les nouveaux affidés avaient deux avantages : le courage et la discipline. Le professeur, lui, avait la tchatche, Dadoun de la bouteille et les combinaisons des coffres, et cela suffisait amplement à leurs troupes pour les suivre les yeux fermés.

Pendant un mois, Dadoun et le professeur, chronomètre en main, cartes à l'appui, entraînèrent leurs hommes comme un commando paramilitaire. On étudia l'approche de la cible, la neutralisation des gardes, le chargement du butin et enfin son transport. On désigna dix lieutenants pour superviser dix équipes de dix. Et le professeur eut une idée de génie pour que tout ce petit monde passât inaperçu : il suffisait de les rendre le plus visibles possible ! Il les transforma en équipes d'éboueurs, grâce aux camions-bennes volés sur plusieurs sites. Depuis leur QG, les deux cerveaux du projet communiqueraient avec leurs hommes par talkie-walkie.

Maintenant qu'ils avaient repéré les lieux, identifié les forces en présence, évalué les risques, prévu les issues de secours et même imaginé un plan B, le professeur et Dadoun les savaient prêts à passer à l'action. Comme un clin d'œil à l'histoire, le professeur choisit le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, pour envoyer ses équipes commettre le casse du siècle. Ce soir-là, une centaine d'agents de propreté, puissamment armés et surentraînés, iraient rafler la plus

grosse somme d'argent jamais dérobée à des malfrats. Avec un avantage sur tous les autres braquages : jamais personne n'irait porter plainte. Pourtant, la veille du jour J, Dadoun demanda au professeur de reporter le casse de trois jours : l'alignement des planètes leur serait encore plus favorable. Les parents Zemmour venaient d'être rappelés à Dieu et, le jour de l'enterrement, la surveillance des lieux serait inévitablement allégée.

Pendant que les armes attendaient d'être sorties de leurs fourreaux, Théodore, la veille des obsèques de ses parents, se rendit une nouvelle fois à la convocation de l'inspecteur Chavin. « Pour un complément d'enquête », lui avait précisé le policier chargé de lui fixer rendez-vous.

— Décidément, tout nous ramène à vous, monsieur Zemmour. À croire que vous le faites exprès ! Les Perret et les Atlan, vos anciens associés, hors circuit ; un vieil homme dévalisé et assassiné, et comme par hasard vous fricotez avec sa belle-fille ; un voyage éclair en Israël, et trois parrains du milieu disparaissent ; vos hommes abattus chez un paisible commerçant du Faubourg, et hop ! quelques jours après, il tombe sous les balles de prétendus cambrioleurs. J'oubliais les casinos qui changent de mains, et par un coup de baguette magique, vous voilà le nouveau patron...

— Simple directeur, monsieur l'inspecteur...

— Et maintenant, nouveau hasard, on retrouve une vingtaine de corps décomposés et vous allez prétendre qu'il n'y a aucun lien entre eux et l'assassinat de vos gorilles.

— Mes employés, inspecteur... Mais comment voulez-vous que je le sache ? Je ne suis pas madame Soleil !

— Ne vous fichez pas de moi, Zemmour. C'est curieux comme tous les chemins mènent à Bab el-Oued...

— Bab el-Oued, c'est à Alger, inspecteur. Nous, on est originaires de Sétif.

— Que faisiez-vous dans la nuit du 4 au 5 septembre dernier ?

— J'étais chez mes parents, je les veillais. Ils étaient très malades et demain je les enterre, inspecteur.

— Et votre chauffeur pourra en témoigner, je sais..., articula l'inspecteur, récitant, exaspéré, la phrase fétiche de Zemmour.

— Non, pas mon chauffeur, mais mes frères et ma fiancée, Catherine...

Excédé, Chavin ouvrit l'épais dossier qu'il tapotait depuis le début de l'interrogatoire, sans un mot de condoléances.

— Vol, violences aggravées, port d'arme, harcèlement moral, racket, proxénétisme, proxénétisme sur mineurs, fraude fiscale, délit de fuite, délit d'entrave, corruption de fonctionnaires, faux papiers, usurpation d'identité, atteinte à la vie privée, abus de confiance, abus de faiblesse, violences conjugales, infraction à la législation des douanes, infraction au code du travail, etc. Ce ne sont pas des employés que vous avez, monsieur Zemmour, ce sont des cas pratiques du code pénal !

— Mes frères me l'ont toujours dit : « Dédé, tu es trop bon avec ta politique de réinsertion d'anciens détenus. Un jour, tu vas avoir des ennuis. »

— Bon, alors vous ne savez rien, vous n'avez rien entendu et évidemment vous ne connaissiez pas ces mêmes qui se sont fait buter ?

Le sourire aux lèvres, jamais à court de reparties cinglantes, Dédé voulait manifestement se payer encore une fois la tête de l'inspecteur, mais il préféra se taire. Il avait hâte de sortir d'ici pour rendre les derniers hommages à ses parents et continuer sa traque de ce salopard de Dadoun. Depuis plus d'un mois, ce dernier n'avait pas réapparu, et personne en France n'avait réussi à le localiser. Ses contacts au Liban, en Espagne, en Allemagne avaient eux aussi répondu par la négative. Ce que ses frères et lui ignoraient, c'est qu'il était en train de préparer une opération qui leur mettrait un genou à terre.

Catherine retrouva Théodore au domicile de ses parents dont les funérailles étaient prévues pour le lendemain après-midi. Depuis la mort d'Edgar, leur santé s'était dégradée. Pendant plus de soixante ans ils avaient vécu ensemble, et ce fut ensemble qu'ils s'éteignirent. On les ensevelit dans le caveau familial, au côté d'Edgar et de Roland, et en présence d'une foule immense venue leur rendre un dernier hommage. Et pendant qu'ils se recueillaient et que, émus, ils évoquaient Sétif, leur petit appartement de la rue des Châtaigniers, l'école, le Talmud Torah, la fontaine de Ain el-Fouara que leur mère imaginait détentrice de pouvoirs surnaturels, le jardin d'Orléans et la cité antique où, enfants, ils aimaient jouer – pendant cet après-midi de deuil, une centaine d'individus, insensibles à leur chagrin, remplissaient des centaines de milliers de billets de banque dans des

dizaines de poubelles qu'ils déversaient dans des camions-bennes, lesquels filaient aussitôt vers une campagne isolée où les attendaient Raphaël Dadoun et le professeur.

Ce jour-là, les Zemmour perdirent non seulement leurs parents, mais 500 millions de francs, dix hommes et surtout... la face. Pour Dédé, William et Gilbert, il n'y avait aucun doute, ce braquage portait la signature de leur ancien employé et plus que jamais l'homme à abattre : Raphaël Dadoun. Galvanisés par leur succès, cette meute de voyous ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin. Ils rapatrièrent armes et bagages dans une ferme plus proche de Paris, mais toujours isolée, dont ils firent leur repaire et, s'appuyant sur les indications de Dadoun et l'art de la dissimulation du professeur, ils s'attaquèrent aux tripots clandestins des Zemmour, déguisés en policiers ; à leurs claques, se faisant passer pour des michetons ; à leurs convois de marchandises de luxe, vêtus en douaniers ; raflant à chaque fois argent et produits. Ils se permirent même une cruauté gratuite d'un sadisme calculé en abattant tous les pur-sang de leurs écuries, en se prétendant vétérinaires.

Maintenant, les Zemmour avaient les deux genoux à terre. Inévitablement, dans leur camp on commençait à jaser. Et pour la première fois, ceux qui pensaient que l'étoile des « Z » pâlisait étaient bien plus nombreux que les optimistes. Ils leur avaient juré fidélité, mais après le massacre du bar de Lucien, cette descente dans leurs coffres-forts et maintenant ces incursions sur leur territoire, n'était-il pas temps d'agiter le drapeau blanc ou de passer à l'ennemi ? En un mois, les trois frères perdirent un quart de leurs effectifs et 50 % de leurs gains. Ils auraient pu demander un renfort provisoire aux autres grandes familles, mais les solliciter eût été l'ultime preuve de leur situation catastrophique, donc le réveil des convoitises. Edgar, le spécialiste des recrutements, n'était plus de ce monde. Jamais il n'avait autant manqué à ses frères. Car s'ils avaient besoin de peu de pisteurs pour repérer où se terraient Dadoun et ses nouveaux partenaires, il leur faudrait beaucoup de gâchettes pour les éliminer tous et définitivement. Une fois de plus, ce fut Catherine qui les sortit de l'embarras.

— Le moment venu, laissez faire la police, suggéra-t-elle.

À la fois intrigués et perplexes – avaient-ils bien entendu qu'elle leur demandait de collaborer avec la police, leur autre ennemi

juré ? —, William et Gilbert commencèrent à contester, mais Théodore les calma en invitant Catherine à développer son idée.

— Vous finirez bien par savoir où se cachent vos créanciers. Or, vos troupes se réduisent comme peau de chagrin, bien incapables de sonner la charge. Ce que je suggère, c'est qu'une fois que vous les aurez localisés, vous laissiez la police se charger de leur régler leur compte.

— Ah oui ? ricana William. Et comment penses-tu les prévenir ? Par un appel anonyme ? À moins que l'un de nous trois aille voir Chavin pour lui refiler leur adresse ?

— Pas l'un de vous trois, mais moi.

Les Zemmour se turent, attendant l'explication.

— Histoire de me racheter une conscience et de prouver ma bonne foi, j'irai trouver l'inspecteur et je lui raconterai que j'ai été bien malgré moi témoin d'une de vos conversations où il était question de bandes, de tueurs sanguinaires, de casse en préparation. Et que vous étiez très inquiets pour le commerce, les braves gens qui allaient souffrir, les dégâts collatéraux. Bref, je vous ferai passer pour des protecteurs de la veuve et de l'orphelin...

L'idée ne manquait pas de panache. William s'excusa de lui avoir ri au nez, Gilbert lui tendit son verre d'anisette et Théodore la prit dans ses bras en la couvrant de baisers. Grâce aux Zemmour, on éviterait un bain de sang, l'inspecteur gagnerait des galons vis-à-vis de sa hiérarchie grâce à ce coup de filet, et nul n'entendrait jamais plus parler de ces voyous. Certes, on dirait définitivement adieu à l'argent volé, mais on pourrait se remettre sereinement aux affaires. À leur sortie de prison, ou même à l'intérieur, il serait toujours temps d'imaginer pour cette bande une fin tragique à l'aide de détenus complices. Il restait à localiser la planque de Dadoun qui les mènerait au gibier.

Après un mois de recherches infructueuses, une michetonneuse de Meaux informa une de ses collègues, qui travaillait pour les Zemmour, qu'elle avait reçu la visite d'un type qui ressemblait étrangement, malgré sa fausse barbe et ses cheveux longs, à Raphaël Dadoun. Une équipe discrète fit le pied de grue en bas de cet appartement de passe et ne tarda pas à identifier formellement l'individu. On attendit encore une semaine que ses besoins de sexe le fassent réapparaître avant de le suivre jusqu'à une ferme où se confinait la bande depuis le casse.

Catherine reçut le feu vert de Dédé pour aviser l'inspecteur.

Comme prévu, elle se présenta au 36 et, telle une bonne citoyenne respectueuse de la loi, déroula son histoire devant un Chavin qui buvait du petit-lait – lui qui lorgnait depuis longtemps sur le ruban rouge décorant le col de son patron. Une escouade de policiers, de gendarmes et de militaires encerclèrent la ferme aux aurores, puis embarquèrent tous ses occupants sans tirer le moindre coup de feu. Le professeur, Raphaël Dadoun et leur centaine de partisans furent jugés pour association de malfaiteurs en bande organisée, possession d'armes et manquement à l'obligation déclarative de capitaux et blanchiment d'escroquerie. Ils eurent beau crier que cet argent avait appartenu aux Zemmour, cherchant à les faire tomber eux aussi, jamais l'inspecteur Chavin ne mentionna ce nom dans les nombreux procès-verbaux d'audition. Le jour de la cérémonie de remise de la Légion d'honneur, il eut une pensée pour Catherine, à qui il avait promis de ne jamais rien dire aux Zemmour de ses confidences. Il pensait avoir désormais un précieux indic au sein de cette famille.

Une fois encore, les « Z » s'étaient tirés d'embarras, reprenant les rênes de leurs affaires et retrouvant leurs hommes qui, un à un, regagnèrent la niche. S'ils étaient enfin débarrassés de ces voyous amateurs, ils avaient néanmoins pris conscience de la fragilité de leur situation. Ils savaient que d'autres, plus ambitieux et surtout plus aguerris que leurs précédents adversaires, seraient tentés de prendre leur suite. Car, indifférente à la guéguerre qu'avaient livrée les Zemmour, qui maintenant se réappropriaient leurs trottoirs parisiens, leurs tripots clandestins et développaient leur parc immobilier, était apparue une nouvelle mafia internationale, qui aurait bientôt besoin de bases arrières en France pour blanchir son inimaginable pactole issu d'un business tentaculaire : le trafic de drogue. Tirillés, les Zemmour n'allaient pas résister longtemps à la tentation de se lancer à leur tour dans ce fructueux commerce, au risque de voir se liguer contre eux des organisations infiniment plus redoutables que la bande de zonards qu'ils venaient de décimer.

DEUXIÈME PARTIE

CATHERINE n'avait pas vu ses enfants grandir. En semaine, elle passait ses journées et ses soirées chez elle, à peindre, à dessiner et à penser à Théodore, les laissant aux bons soins d'une nurse anglaise et confiant leur éducation à des précepteurs, et le week-end elle partait rejoindre son amant en Normandie. Tous les vendredis soir, elle prenait le train de 19 h 25 à la gare Saint-Lazare, descendait à 21 h 30 à la gare de Deauville-Trouville où l'attendait le chauffeur de son amant et, environ une heure plus tard, elle arrivait devant la porte de l'ancien haras normand transformé en villa rutilante, accueillie par un Théodore dont l'humeur versatile influencerait fortement l'atmosphère du week-end.

En quelques mois, son compagnon avait perdu sa joie de vivre, son enthousiasme, sa vivacité. Un mal le rongait, insidieux, pervers, rétif à tout traitement. Catherine se rendait compte au fil des séjours qu'elle vivait un véritable cauchemar, mais se taisait. Cette parenthèse amoureuse hebdomadaire n'avait plus la saveur des premiers temps. Il lui faisait l'amour plus par routine que par plaisir, et de moins en moins souvent, et avait complètement cessé de la combler d'attentions comme il le faisait au début de leur relation. Lui qui avait été si généreux, si prévenant, s'était mué en une personne distante, irascible et profondément tourmentée. Catherine craignait même pour son intégrité physique : s'il ne l'avait encore jamais violentée, plus d'une fois il l'avait menacée verbalement ou avait tendu le poing vers elle.

Souvent, Théodore, instable et imprévisible, écourtait leurs week-ends sans prendre la peine de lui expliquer les raisons de son départ précipité ou effectuait des allers-retours dans la journée, la laissant seule dans cette immense villa où elle s'impatiait, ignorant s'il reviendrait ou non. Elle rentrait chez elle triste et fâchée, mais encore

soumise et amoureuse.

À Paris, Théodore passait de longues heures au téléphone avec ses frères, les harcelant à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, le plus souvent pour des peccadilles ou des faux problèmes. Il inventait des périls qui l'obligeaient à redoubler de vigilance ou cherchait des prétextes pour justifier son comportement irraisonné, qui commençait à inquiéter sérieusement William et Gilbert.

— Oui, il faut régler cette affaire sur-le-champ ! Non, ce problème ne peut pas attendre ! Vérifiez si des hommes ne rôdent pas autour des entrepôts, si nos hôtels sont toujours sous bonne garde, et si des putes n'ont pas disparu, leur ordonnait-il.

Ses frères avaient beau le rassurer, dans l'heure qui suivait, Théodore renouvelait son appel, et répétait la même litanie. Il n'avait plus confiance en personne, se sentait épié, en danger. Tous y passaient : beaux-frères, policiers, associés, concurrents. Les uns en voulaient à sa fortune, les autres à sa réputation, d'autres encore à ses commerces. Même le fidèle Maurice Dray fit les frais de son humeur ombrageuse. Un jour, il l'accusa de détourner leur argent et le secoua si violemment qu'il fallut que ses frères, prévenus par des employés terrorisés, débarquent et interviennent pour le calmer. La panique paranoïaque avait pris le dessus, l'anxiété le rongait. Sans prescription médicale ni contrôle, il ingurgitait quantité d'anxiolytiques, de tranquillisants, de neuroleptiques dont, peu à peu, il devenait dépendant.

Il dormait peu, buvait beaucoup et son visage était parcouru de tics nerveux. Un jour où, pensant l'apaiser, Catherine lui suggéra de consulter un spécialiste, il la fixa d'un regard haineux et l'agonit d'injures. Pour la première fois, il la gifla et quitta la pièce, la laissant seule, en larmes. Redoutant que ce geste n'en appelle d'autres, elle prit peur et s'en ouvrit à Gilbert qui, tout en tentant de la rassurer, ne cacha pas que la détérioration de l'état de santé de son frère l'inquiétait également.

Personne n'osait lui dire qu'il sombrait. Ses frères lui confiaient moins de responsabilités, le tenaient de moins en moins informé et s'autorisaient même à ne plus l'alerter quand un problème surgissait. Ils en vinrent à demander à leurs lieutenants de les prévenir quand leur aîné les chargerait d'exécuter telle ou telle action, afin qu'ils la valident ou qu'ils l'annulent en toute discrétion dans son dos. Bien

qu'ils en parlent entre eux, jamais ils ne l'auraient fait soigner contre son gré. Catherine pensait avoir identifié son mal : elle-même avait traversé une semblable dépression après l'assassinat de son beau-père. Mais pour lui, quel était le choc originel qui avait provoqué sa lente déchéance ? Était-ce l'exécution de son frère Edgar qu'il n'avait pas pu sauver ? L'assassinat de Roland, son protecteur et son modèle quand ils étaient enfants ? Le décès de ses parents, signe que le monde ancien s'était effondré ? Il semblait rongé de l'intérieur. Bientôt, il ne fut même plus capable de prendre la plus banale des décisions. Tout lui était devenu trop dur, trop lourd, trop compliqué.

Quand elle rentrait dans son appartement parisien, à son chagrin d'avoir laissé son amant s'abîmer s'ajoutait celui que lui causait la déchéance de son mari. Celui-ci multipliait les amants et les expériences sadomasochistes, qu'il consignait dans un journal sur lequel elle était tombée par hasard. Il ne rentrait jamais avant 2 heures du matin, dormait quelques heures et repartait travailler. Il dînait toujours dans le même restaurant de la rue Sainte-Anne et fréquentait les bars homos du quartier : le Sept, le Bronx, le Colony. À la lecture de sa descente aux enfers, Catherine devina les blessures et les failles qu'il dissimulait derrière une assurance de façade. La frénésie sexuelle et la boulimie de travail de son mari n'étaient qu'illusion et posture. Charles-André noyait son chagrin dans la dépravation comme d'autres se plongent dans l'alcool ou absorbent quantité de médicaments. Catherine voulut lui tendre la main, mais il se réfugia dans le silence et la fuite en avant.

Désormais, ils étaient deux étrangers vivant sous le même toit avec pour seul bien commun leurs deux fils. Pourtant, Catherine n'arrivait pas à être totalement indifférente à l'inexorable glissement moral et physique de Charles-André, qui s'ajoutait à celui de Théodore. Elle ressentait de la pitié pour le père de ses enfants et de la compassion pour son amant.

Le week-end, quand elle partait rejoindre Théodore, Charles-André s'occupait de leurs fils. Le plus souvent, il les emmenait au château voir leur grand-mère, épuisée et malade, à qui les médecins ne donnaient plus que quelques mois à vivre. Elle souffrait de la pire des maladies : le chagrin. Elle ne s'était jamais remise de la mort tragique de son époux ni de l'impunité des coupables. Un soir, elle se laissa mourir. Charles-André hérita d'une bâtisse dans un tel état de vétusté

et de délabrement qu'il renonça à y englober ses quelques économies. Depuis l'assassinat du père et le vol de son butin, la famille de Mirepoix avait fortement réduit son train de vie.

Quand il n'observait pas ses fils s'amuser dans le grand parc, il grimpait à l'étage, se dirigeait vers la chambre de ses parents. Dès le lendemain du meurtre de son père, et seulement une fois que la police scientifique eut terminé l'exploration de la scène de crime, personne n'eut le droit d'y entrer, hormis Charles-André. Il avait fait de cette pièce un sanctuaire, une sorte de mausolée où planait le fantôme de son père.

Cette fois-là comme toutes les autres, il s'allongea sur le lit parental et se rejeta les circonstances du drame avec autant de précision que s'il y avait assisté en personne. Il avait lu, relu et retenu par cœur les conclusions de l'enquête, et il s'énuméra pour la centième fois les preuves et les conjectures. Les criminels – les traces prouvaient qu'ils étaient deux – s'étaient introduits par la cave ; comment connaissaient-ils ce passage ? Puis ils s'étaient dirigés tout droit vers la chambre – aucune empreinte n'apparaissait ailleurs dans la maison, sinon dans l'escalier ; ensuite, ils s'étaient fait ouvrir le coffre, puisqu'il n'avait pas été fracturé, sans doute après avoir blessé leur victime ; ils connaissaient donc son précieux contenu, car, il en était convaincu, jamais son père n'aurait dévoilé l'emplacement de ce meuble.

Puis après l'avoir frappé et blessé à mort, ils étaient repartis, empruntant le même itinéraire, sans rien saccager. Pourquoi l'avaient-ils tué puisqu'ils avaient obtenu l'argent ? Et ces empreintes, à qui appartenaient-elles ? L'une, pointure 45, un homme, vraisemblablement ; mais l'autre, taille 35 ? Seule une femme chausse du 35 ! Cette piste avait été retenue, mais guère exploitée par les enquêteurs. Pourquoi Chavin ne s'y était-il pas intéressé ? À moins qu'il l'ait fait sans lui en parler, se dit-il. Et tandis que ces multiples interrogations occupaient son esprit, ses yeux balayaient le sol. Tout à coup, son regard se fixa sur un minuscule objet coincé sous le pied de la commode. Il se leva du lit et s'en approcha ; l'objet scintillait sous l'effet des rayons du soleil qui pénétraient par l'immense fenêtre. Il se pencha, souleva le meuble pour le décaler de quelques centimètres et, avec précaution, il saisit entre deux doigts ce qui ressemblait à un clou doré d'un mocassin de femme – il en avait vu de semblables sur les

Slippers de son épouse. Il le mit dans sa poche sans trop savoir ce qu'il allait en faire ni avec qui il partagerait cette découverte, étonné que les enquêteurs soient passés à côté de cet indice potentiel. Il y réfléchirait plus tard.

Espérant tromper son ennui, faute de mieux, Catherine avait accédé à la demande de Charles-André de l'accompagner dans ses nombreux dîners et séminaires professionnels. Il était important pour son mari d'offrir à ses collaborateurs et à ses patrons l'image d'une vie rangée, l'apparence d'un couple parfait. Bien qu'elle n'y trouvât aucun intérêt, elle le faisait par désœuvrement, mais aussi par tendresse pour le souvenir de leurs premières années de mariage.

Au cours d'un de ces dîners, un de ses anciens condisciples des Beaux-Arts crut la reconnaître et l'aborda. D'abord un peu sauvage, elle finit par être rassurée par ses manières courtoises et son agréable insistance à vouloir lui parler. Oui, maintenant, elle se souvenait vaguement de lui ; non, elle n'avait pas poursuivi ses études ; oui, elle s'était mariée, avait deux enfants, et son mari était le directeur de la banque, d'où sa présence ; et non, elle ne peignait plus, ou si peu, et uniquement pour son plaisir personnel. Ils avaient été ensemble en deuxième année, il en était convaincu, elle moins, mais elle joua le jeu des relations sociales. Cela lui fut d'autant plus aisé qu'il était plutôt bel homme et que sa conversation était bien plus intéressante que celle de la plupart des gens qu'elle avait croisés ce soir-là. Il s'épancha : sans grand talent artistique, mais féru de peinture, il était devenu un important galeriste et un marchand d'art reconnu. Charles-André, les voyant en grande conversation, s'approcha d'eux, fit les présentations, heureux que sa femme ait trouvé quelqu'un avec qui discuter ; puis il s'éclipsa.

Quand l'ancien camarade de classe de Catherine considéra qu'il était temps de retourner se mêler aux autres invités, elle le retint par la manche et, pendant presque une heure, ils parlèrent d'histoire de l'art, de leurs goûts picturaux communs, du processus de création... Elle lui révéla que son peintre préféré était David et il comprit que l'art contemporain lui était peu familier. Il lui tendit sa carte de visite qu'elle glissa dans son sac, lui dit qu'il serait heureux de lui faire découvrir un nouveau style, de nouveaux talents. Et surtout de la revoir. Elle rougit comme une jeune fille qu'on vient d'inviter à son premier bal.

De son côté, Théodore, trop occupé à essayer de réparer les dégâts causés par Dadoun et sa bande – dont ses frères et lui n'avaient pas immédiatement mesuré l'étendue –, commença à négliger Catherine, jusqu'à annuler de plus en plus souvent leurs tête-à-tête normands. Or cet excès de travail et de soucis l'entraîna encore plus profondément dans sa dépression.

Un vendredi après-midi, Catherine, qui comptait encore les heures qui la séparaient de Théodore, reçut un appel de son amant qui décommandait une fois encore leur séjour. Fâchée et piquée dans son orgueil, elle fouilla dans son sac, en sortit une carte de visite, prit son téléphone et convint d'un rendez-vous avec le galeriste dès le lendemain. Elle n'osa pas emporter ses toiles, qu'elle jugeait inachevées, mais s'habilla comme si elle se rendait à un rendez-vous amoureux. À 40 ans, Catherine était plus que jamais désirable. L'homme l'attendait rue des Saints-Pères au milieu d'un accrochage de toiles de jeunes artistes barcelonais en vue d'une exposition prochaine qui s'ouvrait par trois très grands formats de Joan Miró datés de 1968, des monochromes blancs traversés par un simple signe noir légèrement tremblé, et s'achevait sur un tableau d'Antoni Tàpies. Encadrées par ces parrains illustres, les œuvres des artistes contemporains – Broto, Grau, Llimós – la bouleversèrent. Tout en les contemplant durant de longues minutes, n'arrivant pas à s'en détacher, elle se dit que si elle avait poursuivi dans cette voie, sa vie eût sûrement été fort différente et plus enrichissante. À cet instant précis, elle regretta sa rencontre avec Roland, sa pratique de la prostitution, ses mains couvertes de sang, sa fréquentation de voyous, ses mensonges et son addiction à Théodore. Elle avait voulu être une femme libre, mais à présent elle sentait le poids de toutes les chaînes dont elle s'était elle-même couverte.

Elle versa une larme, à la fois devant la beauté des compositions qu'elle admirait et la vacuité de son existence. Le galeriste la regardait s'émouvoir. Elle n'avait jusque-là pas osé ni voulu voir en lui autre chose qu'un ancien camarade de classe, mais soudain, comme si un voile s'était soulevé devant ses yeux, elle s'aperçut qu'il était d'une beauté et d'une élégance rares. Elle le prit par la main, l'emmena jusqu'à l'arrière-salle de la galerie et, sans prononcer la moindre parole ni même attendre son consentement, elle s'offrit à lui. Son parfum, l'odeur de sa peau, ses gestes, ses paroles, tout était délicat

chez lui. Entre ses bras, elle oublia Théodore, sa vie d'avant, et crut redécouvrir l'amour. Elle se rhabilla, le couvrit de baisers, et ils se promirent de se revoir bientôt. Dès qu'elle eut franchi la porte de la galerie, l'homme attendit qu'elle s'éloigne jusqu'à ce qu'il ne la voie plus, puis il composa un numéro, attendit que son interlocuteur décroche et prononça ces simples mots :

— Le poisson est ferré.

Puis il raccrocha.

WILLIAM et Gilbert, devant la dégradation de l'état physique et psychique de Théodore – il avait perdu plus de vingt kilos, ressemblait à un mort-vivant dans ses costumes trop larges et explosait de colère à la moindre contrariété et le plus souvent sans raison apparente –, cessèrent complètement de le solliciter, puis réussirent à le convaincre de séjourner quelques mois dans un luxueux établissement de santé en Suisse, à la fois maison de repos et clinique psychiatrique. Affaibli, surmené et démoralisé, il n'opposa aucune résistance et s'y laissa transporter.

Deux dimanches par mois, les deux frères se relayaient à son chevet, s'interdisant de lui parler de travail, se contentant de le rassurer en lui disant que tout était remis à flot ; ce qui était loin d'être la vérité. Quand, entre deux prises de somnifères, il leur demandait des nouvelles de Catherine, ils répondaient qu'elle pensait à lui, mais que, hélas ! elle était dans l'incapacité de lui rendre visite : ils inventèrent que son mari était atteint d'un mal incurable qui obligeait Catherine à veiller sur lui. À demi conscient, Théodore se satisfaisait de ces paroles. Les médicaments qu'il ingurgitait à forte dose l'empêchaient de trop penser. En fait, depuis l'hospitalisation de leur frère, Gilbert et William n'avaient plus eu aucune nouvelle d'elle. Certes, ces derniers mois, elle aussi avait beaucoup souffert de l'attitude exécrable de leur frère, c'est pourquoi ils ne lui en voulaient pas. Cette séparation, pensaient-ils, allait leur faire du bien à tous deux. Mais plus les jours passaient et plus le silence de Catherine les intriguait. Quelque chose d'autre dictait son attitude, pensa William. Il voulait savoir. Il projeta même de la faire suivre, mais il y renonça. Après tout, elle n'était ni sa belle-sœur ni leur obligée. Elle avait pris sa part dans leur succès et leur résurrection, et bien plus encore. S'ils

avaient réussi à remonter la pente, à se débarrasser de leurs ennemis et à éloigner la police, c'était à elle et à ses ingénieux stratagèmes qu'ils le devaient. Pour eux, elle avait tué, volé, escroqué, trahi la confiance de son mari, délaissé sa propre famille. Alors ils mentirent encore longtemps à Théodore pour ne point l'affaiblir davantage et pour qu'il garde l'espoir qu'à sa sortie, il la retrouverait. Ils savaient que la perspective de la revoir lui donnait la force de poursuivre son traitement.

Gilbert et William devaient aussi penser à maintenir leur business à flot. Si leurs concurrents n'avaient pas su ni pu s'imposer par les armes, c'était le monde moderne qui commençait à leur rogner des parts de marché. Leurs commerces montraient des signes évidents d'archaïsme. La prostitution dans les hôtels de passe subissait la concurrence sauvage des téléphones roses qui permettaient à des amatrices indépendantes de pratiquer leur activité sans devoir reverser à un souteneur une partie de leurs émoluments et aux clients de s'adonner à leurs plaisirs d'une manière plus discrète. Les machines à sous qui poussaient dans tous les bars de France représentaient aussi une menace sévère pour leurs casinos. Même si les sommes dépensées étaient moindres, le nombre d'adeptes ne cessait d'augmenter. Les courses hippiques étaient mieux encadrées, mieux surveillées ; il devenait donc de plus en plus difficile de les truquer. Quant au commerce des filles, les filières d'Afrique et du Maghreb, tenues par les mafias locales, déversaient en quantité industrielle sur les trottoirs parisiens des asphalteuses qui cassaient les prix et ne comptaient pas leurs heures.

Maurice Dray leur présenta un bilan détaillé et glaçant de l'état de leurs finances. On était loin de la liquidation ou de la banqueroute, mais William et Gilbert se doutaient bien que s'ils n'orientaient pas leurs entreprises vers de nouvelles ressources, ils ne donneraient pas cher de leur gloire et de leur fortune.

Il y avait bien une solution à tous leurs problèmes, mais les deux frères hésitèrent longtemps avant de s'en parler, même si, chacun de leur côté, ils y pensaient depuis longtemps déjà : le marché de la drogue. Au lendemain de la reddition des comptes par Maurice Dray, qu'ils vécurent comme un coup de semonce, ils comprirent qu'il n'y avait point d'autre solution. Alors, sans avertir leur aîné toujours hospitalisé ni même lui demander conseil, ils contactèrent un

trafiquant, André Condemine, dit Petit Ded, important organisateur de réseaux installé à Bruxelles. L'homme disposait des filières d'approvisionnement et de distribution dans le nord de l'Europe et lorgnait depuis longtemps sur le territoire français sans jamais avoir réussi à s'y implanter, faute d'un sérieux ancrage local et d'hommes de confiance. Les Zemmour apportaient dans la corbeille de mariage leur maîtrise du terrain, l'argent, les hommes et une solide réputation.

L'échange des alliances se fit par la réception et la revente de 120 kilos de blanche qui passèrent des plantations d'Afghanistan aux narines des Français, permettant, en un seul voyage, aux Zemmour d'envisager un avenir meilleur.

D'autres envois furent organisés et d'autres livraisons assurées, les deux frères ayant confié à leurs employés la revente du produit qu'ils écoulaient sur les lieux de travail de leurs employés. Prostituées, tenanciers, commerçants, barmen, croupiers, gorilles, jockeys, routiers inondaient la capitale de sachets de poudre. Bientôt on dut embaucher de nouvelles petites mains pour livrer les clients, toujours plus nombreux, ouvrir de nouveaux entrepôts pour stocker la marchandise, toujours plus abondante, et imaginer d'autres circuits de distribution, toujours plus audacieux. Tout ce qui possédait des roues, un moteur et passait inaperçu fut réquisitionné. Les deux frères achetèrent une compagnie de taxis, qui ne prenaient pas de clients ; s'offrirent des véhicules publicitaires dans la caravane du Tour de France pour réapprovisionner leurs revendeurs éparpillés dans toute la France, ainsi qu'une flotte d'avions et d'hélicoptères d'affaire chargés des importantes livraisons ; ainsi que quelques diplomates internationaux corrompus, protégés par leur statut, qu'ils utilisaient comme mules.

La Zemmour Connection fit florès. Son succès tenait surtout à la qualité de leur produit : ils vendaient une cocaïne pure à 100 %, contrairement à la came qui circulait avant qu'ils ne s'imposent sur ce marché.

Les deux frères avaient retrouvé le sourire. Bénéficiant de cette nouvelle manne, leurs autres activités trouvèrent un second souffle. Jamais les « Z » n'avaient été aussi généreux avec leur personnel. S'ils avaient retenu une seule leçon de Théodore, c'était celle-ci : un employé heureux est un bon employé ! André Condemine, dit Petit Ded, avait lui aussi touché le gros lot en s'associant avec eux.

Sa filière d'approvisionnement tenait du génie : il avait réussi à corrompre des militaires haut gradés de l'Otan et du pacte de Varsovie pour que, dans leur zone d'influence respective, les producteurs de drogue turcs, afghans ou iraniens puissent acheminer leur marchandise en toute tranquillité jusqu'en Albanie, pays de transit où ses camions venaient charger les denrées prêtes à l'emploi ; les Zemmour n'avaient plus qu'à les réceptionner et les diffuser.

Gilbert et William devinrent les plus importants clients des Afghans et ils firent même le voyage jusqu'à Kaboul à l'invitation de leur principal fournisseur, une riche et puissante famille de narcotrafiquants, qui, s'étonnant de leurs exploits commerciaux, voulaient voir ces phénomènes de plus près. On les reçut comme des hôtes privilégiés dans une villa rutilante où vivaient côte à côte chefs de guerre, membres de la famille et sicaires surarmés. Le clou de leur séjour fut la visite d'une plantation de pavots dans la province de Kandahar. À perte de vue s'étendaient sous leurs yeux des champs couverts de ces grandes plantes fleuries, où s'activaient des centaines de paysans – hommes, femmes et enfants – sous la surveillance de gardes armés qui leur aboyaient des ordres en les menaçant d'un fouet.

Jamais Gilbert et William ne s'étaient figuré la modernité de ces installations ni l'emploi d'une telle main-d'œuvre. De la cueillette à la transformation, tout se déroulait sur place, leur fournisseur contrôlant toute la chaîne de production. Dans un vaste laboratoire à ciel ouvert avec presses hydrauliques, arsenal de matériel et de produits chimiques, s'activaient des chimistes performants qui avaient sous leurs ordres des préparateurs dévoués et des manutentionnaires soumis. Les « Z » n'en croyaient pas leurs yeux. Mais ce qui les surprit surtout, ce fut à la fois la présence à leur table de policiers à tu et à toi avec leurs hôtes, et le fait que leur protection, lors de leurs déplacements, fût assurée par des militaires. Tout le pays était sous la coupe des narcotrafiquants. En outre, pour expliquer la relative bonne entente entre les gangs de trafiquants, on leur dit que, dans chaque province, régnaient plusieurs familles qui jamais ne se faisaient la guerre et qu'une fois par an, elles se réunissaient pour mettre en œuvre leur plan annuel de production.

— Jamais le milieu français n'aurait su imposer un tel *modus vivendi* dans ses rangs, fit remarquer avec regret William à ses hôtes.

— Chez nous, poursuivit Gilbert, les guerres des clans encouragées par les ego des familles l'emportent toujours sur la concorde et l'union. D'ailleurs, toutes les tentatives de fédérer les forces se sont soldées par des échecs. Dans l'esprit des truands français, un seul roi peut régner, les autres ne peuvent être que ses vassaux.

Ce que turent les deux frères, c'est que les Zemmour n'avaient pas été les derniers à bousculer leurs rivaux et à s'imposer par les armes plutôt que par la négociation. Leurs interlocuteurs afghans avaient beau leur faire valoir que les tensions étaient mauvaises pour le commerce, ils leur répondaient invariablement :

— Nous en avons conscience, mais chez nous il n'y a pas de place pour le partage.

Durant trois jours et trois nuits, ce ne furent que fêtes, réjouissances et pactes d'associés. À Gilbert qui s'étonnait que l'on ne servît guère de vin aux repas, on expliqua que la tradition musulmane interdisait l'alcool et, ajouta son hôte, la viande de porc.

— C'est comme chez nous, intervint William. Les juifs ne mangent pas de cochon non plus !

Découvrant la religion de ses invités, le chef de la tribu leur réserva une surprise : le lendemain matin, quelques heures avant leur départ, il conduisit les deux frères à la « Kanesa », l'unique synagogue au centre de Kaboul, dernier vestige d'une présence juive en Afghanistan. En constatant l'état de vétusté de ce lieu, William glissa un généreux don en espèces à l'homme qui les accueillit et qui faisait office à la fois de rabbin, de circonciseur et de gardien. Il était temps pour eux de regagner la capitale.

De retour en France, William et Gilbert furent brièvement interrogés par les douaniers à l'aéroport. Trouvant suspect que ces deux personnages dûment fichés au grand banditisme aient séjourné dans ce haut lieu de production de drogue, ils inspectèrent leurs bagages, évidemment sans rien trouver de compromettant. Quand les fonctionnaires leur eurent demandé de justifier ce séjour, sans se démonter, ils alléguèrent leur goût prononcé pour le tourisme mémoriel et, joignant le geste à la parole, ils leur tendirent une pile de Polaroid d'eux en visite dans la synagogue. Dans la voiture qui les conduisait jusqu'à chez eux, ils rirent longtemps de la naïveté des douaniers et de leur mystification. Ce qu'ils ignoraient, c'est que la DEA¹ basée dans la capitale afghane les avait suivis dans Kaboul,

intriguée par ces deux Français inconnus de leurs services qui fréquentaient d'aussi importants et redoutables trafiquants locaux. Les agents américains avaient alors alerté leurs homologues de l'OCRTIS², qui trouvèrent auprès de l'inspecteur Chavin une mine d'informations sur cette fratrie que l'on soupçonnait de tous les trafics, hormis, jusqu'à ce jour, celui de drogue.

Chavin apprit avec abattement que le marché de la drogue en France était désormais aux mains des Zemmour. Il savait que les conséquences en seraient dramatiques. Cette famille, qui jusqu'à présent ne s'était pourtant jamais compromise dans le narcotrafic, venait de franchir un nouveau un cap dans la grande délinquance.

Le dernier jour de la convalescence de Théodore, William et Gilbert partirent ensemble le chercher à la clinique suisse, impatients de lui annoncer la bonne nouvelle. Il avait repris des forces, s'était apaisé et n'avait plus besoin de médicaments. Il était temps pour eux de l'informer de l'évolution notable de leurs affaires afin qu'il ne soit pas surpris, à son arrivée à Paris, des nombreux changements qu'ils avaient opérés – et surtout pour qu'il les félicite du travail accompli. Or, quand il apprit quelle était la nouvelle activité de la famille, Théodore prit sa tête entre ses mains pour leur signifier sa consternation et leur asséna pour tout commentaire :

— Vous venez de commettre la pire des conneries. Une connerie dont on risque de ne pas se relever !

Notes

1. Drug Enforcement Administration, agence chargée de lutter contre le trafic de drogue aux États-Unis.
2. Office central pour la répression du trafic illicite de stupéfiants.

DÈS le lendemain de la fin de son hospitalisation, Théodore avait laissé à Catherine quantité de messages restés sans réponses, lui avait expédié des fleurs, aussitôt retournées, posté des lettres dans lesquelles il lui demandait pardon, écrit des télégrammes lapidaires et expressifs : « Je t'aime. Tu me manques. Reviens STP. » Il ne s'expliquait pas son silence, pas plus qu'il n'avait compris son absence prolongée lors de son internement. Au fil des semaines, ses frères avaient eu beau lui inventer de fallacieuses raisons pour justifier les manquements de Catherine, il avait fini par se douter que leurs explications ne tenaient pas la route. Aujourd'hui, il voulait savoir.

— Voilà six mois que nous n'avons plus de nouvelles d'elle, finit par avouer William. Depuis la veille de ton séjour...

Quelles fautes avait-il commises ? Quels torts étaient les siens ? Il se remémorait les derniers mois passés ensemble. Certes, il n'avait pas été très présent, avait plus d'une fois annulé leur rendez-vous amoureux en Normandie, s'était plongé dans son travail au mépris de leur relation, avait haussé le ton, eu des crises de colère, lui avait moins fait l'amour, moins offert de cadeaux... Certes. Mais devait-elle lui faire payer aussi cher ce qu'il ne considérait que comme des négligences, des maladresses ? N'avait-elle pas pitié de lui qui, souffrant, s'était laissé dominer par cette fichue maladie – « une dépression aiguë » avait diagnostiqué son médecin ?

Il s'en voulait de n'avoir pas pris la main qu'elle lui tendait. À plusieurs reprises – il l'entendait encore –, elle lui avait demandé de consulter un spécialiste, promis qu'elle resterait à ses côtés, dit qu'elle ne lui en voulait pas et même qu'elle excusait ses excès sans doute dû au surmenage... Mais, se sentant alors inutile, déclassé, quasiment étranger au monde qui l'entourait, il l'avait rejetée. Aurait-il dû lui

confier que plus d'une fois il avait eu envie de se suicider ? Ou que, dans ses pires cauchemars, il se voyait conduit, encadré par deux gendarmes, dans la cour d'une prison où trônait une guillotine ?

Aurait-elle seulement compris son incapacité à communiquer, sa lente descente aux enfers ? Maintenant qu'il allait mieux, qu'il avait repris goût à la vie et aux affaires, il avait besoin d'elle, de sa présence, de son amour, de ses conseils. Il voulait l'embrasser, repartir de zéro, passer de longues journées en Normandie, l'associer davantage encore à son travail. Il n'avait jamais cessé de l'aimer et il voulait qu'elle le sache. Pourtant, Théodore s'exprimait dans le vide, dialoguait avec lui-même ou avec un fantôme, ou l'ombre d'une disparue. Catherine l'avait définitivement quitté ; il ne lui restait plus qu'à faire son deuil de cette relation, option qu'il s'interdisait pour le moment d'envisager. Meurtri, mais non résigné, il se sentait à la fois coupable et victime de cet abandon.

À chaque fois qu'elle rentrait chez elle et que son mari, ou la bonne, ou la nurse, avait laissé un mot près du téléphone pour la prévenir qu'un certain monsieur Théodore l'avait encore appelée, elle se contentait de parcourir le message comme elle l'eût fait avec un prospectus publicitaire, l'esprit ailleurs. Son cœur désormais appartenait à un autre. Cet autre à qui elle pouvait tout dire, qui s'intéressait à ses dessins, l'avait encouragée à se perfectionner, la poussant à s'inscrire à des cours qu'elle suivait à présent avec assiduité. Il lui promit même que si elle persévérait dans cette voie, bientôt il exposerait ses toiles. Elle avait envie d'entendre cela et non plus les jérémiades de son ancien amant.

Le soir, il venait la chercher à la sortie de son école et, autour d'un bon repas ou en grignotant un simple sandwich assis sur un banc du jardin du Luxembourg, ils parlaient art et refaisaient le monde. Il l'emmenait à des expositions, à des vernissages, lui présentait ses amis artistes. À ses côtés, le monde était plus beau, plus simple, plus joyeux. Et surtout plus sûr. Pour rien au monde elle ne serait retournée avec Théodore. Elle l'avait aimé, il l'avait perdue par sa seule faute à lui ; elle se sentait presque renaître, comme si cette rupture avait initié un processus de métamorphose. La chenille devenait papillon, elle avait atteint son niveau d'épanouissement et de maturité. Elle devenait celle qu'elle avait toujours rêvé d'être. Et puis elle ne lui devait plus rien, elle lui avait offert sa jeunesse, son amour

inconditionnel, prenant des risques inconsidérés, s'engageant jusqu'à la pire des extrémités. Non, il ne la ferait pas se détourner de son nouveau chemin ni ne réussirait à lui voler ses prochaines années.

Alors ses appels de détresse, ses courriers enflammés, ses promesses de lendemains meilleurs, ses bouquets de roses livrés à son domicile, ses bijoux, ses sacs haute couture et tous ses cadeaux qu'elle renvoyait systématiquement à la boutique par le coursier qui les lui apportait, tout cela, elle s'en moquait et finissait même par trouver ces attentions ridicules, pitoyables. « Quand, se disait-elle, finira-t-il par comprendre que tout est terminé entre nous ? Va-t-il enfin me laisser tranquille, vivre pleinement ce nouvel amour ? » Plus d'une fois elle avait eu envie de lui écrire ou de l'appeler pour lui dire de cesser de la harceler, mais elle retardait toujours le moment de le faire. Peut-être en souvenir de leurs années heureuses, ou par crainte de subir encore ses plaintes... Dans les bras de son nouvel amant, elle se sentait redevenir la Catherine qui lui avait échappé depuis qu'elle avait fait la connaissance de cette maudite famille. Elle ne voulait plus entendre parler de putes, de trafics, de casses, de règlements de comptes, de tout ce qui avait fait son quotidien depuis de trop nombreuses années. Elle voulait se purifier de ces salissures qui l'avaient souillée, comme si ces quelques mois passés entre les bras de son nouvel amoureux avaient eu un véritable effet de jouvence sur elle. Maintenant qu'elle connaissait des bonheurs aussi simples que de se réveiller auprès de lui ou de peindre jusqu'à pas d'heure, rien ni personne ne pourrait les lui ôter.

Un après-midi, Théodore l'attendit devant chez elle. C'était la première fois depuis leur rupture qu'il se déplaçait. Il avait l'air triste et ses yeux lançaient comme des signaux de détresse. Elle fit un pas en avant dans sa direction, puis deux, avant de s'apercevoir qu'elle n'éprouvait ni tendresse ni nostalgie ; pas de dégoût non plus vis-à-vis de son ancien amant : simplement, cette vie appartenait au passé. Elle ne se laisserait pas apitoyer, elle était forte, déterminée, heureuse. Alors elle se détourna de lui et poursuivit son chemin sans lui avoir adressé la parole. Devant cette froideur et ce silence, Théodore comprit qu'il ne lui restait plus qu'à l'oublier.

Quand elle rejoignit son galeriste à son domicile, il remarqua ses traits tirés, ses yeux embués de larmes. Elle avait été forte devant Théodore, mais dès qu'elle avait eu le dos tourné, les souvenirs étaient

remontés à la surface. Dans le taxi, elle avait laissé libre cours à son émotion : certes, elle ne l'aimait plus, mais jamais elle ne pourrait prétendre que Théodore n'avait pas compté pour elle. Son nouvel amant attendit qu'elle lui parle comme il le faisait à chaque fois, sans la brusquer ni la contraindre. Elle lui avait déjà confié son enfance, le viol qu'elle avait subi, son baccalauréat obtenu à 17 ans et la voie royale des Beaux-Arts où elle avait été admise sur simple présentation de ses croquis – un privilège accordé aux plus brillants postulants –, et c'était déjà beaucoup pour elle de s'être autant épanchée.

Mais aujourd'hui, comme pour mettre un terme définitif à son histoire avec Théodore, elle eut envie de tout déballer à son nouvel amant. Elle commença par raconter son retour de Marseille, sa rencontre dans le train avec un inconnu qui devint son amant, leur installation dans sa chambre d'étudiante. Elle était sur le point de lui révéler sa vie dissolue, les petites combines dans lesquelles elle s'était compromise, l'assassinat de Roland aussi et sa fuite, et le reste, tout le reste ; mais, à un moment de ses confidences, elle trouva bizarre que cet homme, pourtant si discret et si prévenant, ne se contente plus de l'écouter et lui pose mille questions, cherchant à connaître les moindres détails de cette relation. « Qui était-il ? Quelles étaient sa profession, ses origines ? De quoi viviez-vous ? » demandait-il.

Mal à l'aise, déconcertée, puis suspicieuse, comme si une petite voix lui enjoignait de se taire, Catherine s'interrompt. Alors qu'ils avaient prévu de passer la nuit ensemble, elle se leva brusquement, lui servit une excuse inventée de toute pièce et appela un taxi pour regagner son domicile. Quand, de sa terrasse, il la vit en bas de son immeuble, il décrocha son téléphone, composa un numéro et relata cette scène à son correspondant. Puis il lâcha, à la fin de son échange :

— Je pense qu'elle arrive chez toi, mais je n'ai pas encore pu lui soutirer la moindre information.

Durant le trajet qui la séparait de chez elle, Catherine rit d'abord de son attitude, se moquant d'elle-même et de sa paranoïa. Avait-elle bien agi ? Pourquoi s'était-elle braquée de la sorte ? Quel mal y avait-il à ce qu'il cherche à tout savoir sur elle ? Ce n'étaient que des marques d'empathie et d'intérêt pour la femme qu'il aimait. Il s'était intéressé à son récit, voilà tout. Mais très vite, d'autres pensées plus ombrageuses l'envahirent. Il l'avait interrogée comme s'il avait été en service commandé, ses questions ressemblaient plus à un

interrogatoire qu'à une simple conversation. Sous son flot de questions, elle s'était sentie agressée. Une idée s'insinua dans son esprit, d'abord troublante, puis obsédante : leur rencontre avait-elle vraiment été fortuite ?

Alors, sans réfléchir davantage, elle demanda au taxi de modifier son trajet et indiqua l'adresse de Théodore – le seul, à ses yeux, qui saurait lui fournir des réponses. Sans même le prévenir, sans même imaginer qu'il puisse l'éconduire, elle avait besoin de lui parler, de s'appuyer sur son épaule dans ce moment de grand désarroi. Quand son ancien amant vit sa silhouette à travers la caméra de surveillance, il lui ouvrit et l'accueillit sans lui poser de questions, comme s'ils s'étaient quittés la veille, et ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. À leur réveil, Dédé lui prépara un copieux petit déjeuner, décrocha le combiné de son téléphone pour ne pas être dérangé – c'était la première fois qu'elle le voyait agir de la sorte – et l'écoula lui raconter ces longs mois éloignés l'un de l'autre. Il ne manifesta aucun signe de jalousie, se dit qu'il avait été le seul responsable de leur rupture et se concentra sur son histoire de la veille.

— Son comportement est en effet très louche, dit-il. Je vais lui mettre mes hommes sur le dos, on verra s'il cache quelque chose...

L'après-midi, Catherine regagna son domicile, tandis que deux pisteurs discrets se mettaient sur les traces du galeriste. Au bout d'une semaine, ils firent à leur patron un compte rendu détaillé et illustré de ses allers et venues et surtout de ses rencontres. Sur l'une des photos, on l'apercevait en compagnie du mari de Catherine. Quand Théodore lui eut présenté les clichés, Catherine ne s'étonna pas outre mesure de leur proximité.

— Charles-André est son banquier, dit-elle. C'est d'ailleurs à l'une de ses soirées professionnelles que je l'ai rencontré.

Mais à la vue d'une nouvelle série de photographies, elle eut un haut-le-cœur : les pisteurs avaient suivi les deux hommes jusqu'au sous-sol d'un bar du quartier homo et les avait surpris dans une position qui ne laissait planer aucun doute sur la nature de leur relation. Charles-André et lui étaient amants. Restait à savoir dans quel dessein tous deux avaient imaginé ce stratagème. Car elle en était désormais persuadée : leur rencontre n'avait guère été accidentelle. Dédé voulut employer la manière forte, Catherine s'y opposa. Elle le pria simplement de laisser ses hommes poursuivre leur filature, tandis

que de son côté, elle s'emploierait à faire parler son mari. Mais il fallait d'abord qu'elle rappelât le galeriste, pour ne pas éveiller ses soupçons. Dédé n'aimait pas cette option, cela sous-entendait qu'elle devrait encore avoir des relations intimes avec lui pour l'amadouer. Mais il se tut. Maintenant qu'il pensait l'avoir récupérée, il ne voulait surtout pas commettre le moindre impair.

Au téléphone, elle s'excusa d'être partie si précipitamment et rejoignit son galeriste chez lui. Ils reprirent leur relation normalement – sinon que les rôles s'étaient inversés sans qu'il le sache : désormais, elle était le chasseur et lui la proie.

Une semaine après avoir renoué avec cet homme qu'elle considérait désormais comme un ennemi, elle l'appela, lui dit qu'elle était souffrante et, pour que sa mise en scène apparût encore plus crédible, veilla à rester alitée jusqu'à ce que Charles-André quittât le matin leur appartement – elle savait que son mari le lui confirmerait – et à ce qu'il la trouvât encore couchée le soir en rentrant chez eux.

La supercherie fonctionnait à merveille. Tous les jours, le galeriste prenait de ses nouvelles, bien qu'il en eût déjà par son amant : en effet, sa femme avait attrapé une mauvaise grippe et n'était pas visible. Catherine eut beau profiter de cette prétendue quarantaine pour cogiter, aucune stratégie d'approche ne lui était apparue. Elle devait pourtant impérativement savoir pourquoi Charles-André lui avait tendu ce piège en mettant cet homme sur son chemin !

— Et si nous partions une semaine en vacances avec les enfants ?

Charles-André s'attendait à tout sauf à cette proposition. Elle le cueillit comme ça, au saut du lit, lui à peine réveillé, elle tout juste remise de sa grippe. Que feraient-ils ensemble pendant une semaine de vacances alors qu'ils ne se parlaient plus, ou à peine, depuis plusieurs années ?

— Je pense que cela nous ferait du bien à tous les quatre. Mais surtout aux enfants...

Catherine savait que son mari serait sensible à cet argument. Et puis la perspective de retisser des liens, même ténus, avec son épouse, ne serait-ce que l'espace d'une semaine, ne lui déplaisait pas. Bien au contraire. Cela lui permettrait d'aborder subtilement la question qui le taraudait depuis si longtemps : pourquoi le rivet manquant à son soulier s'était-il retrouvé dans la chambre de son père ? Catherine, quant à elle, avait l'intention de profiter de ce séjour pour comprendre

pourquoi son mari l'avait jetée délibérément dans les bras du galeriste.

La Bretagne ne fut pas une nouvelle lune de miel, mais ils n'étaient pas venus pour cela. Au bout de trois jours d'une intimité monotone où seuls les enfants s'amusaient, Charles-André, n'en pouvant plus, montra à son épouse le fameux rivet en lui expliquant les circonstances de sa découverte. Il voulait savoir par quel miracle il s'était retrouvé dans la chambre de son père, alors que depuis le meurtre personne à part lui n'y avait remis les pieds. Si elle ne parlait pas, il irait trouver son ami, l'inspecteur Chavin, et lui demanderait de résoudre cette énigme. Peut-être qu'il délirait, lui expliqua-t-il, mais il voulait en avoir le cœur net. Ensuite, comme s'il voulait qu'elle libère sa conscience, il lui resservit tout ce qu'il avait retenu du rapport de police. Son absence le jour de l'assassinat, les traces de pas, le passage par la cave, le coffre-fort, etc. Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que Catherine avait des explications et qu'elle les avait déjà livrées à l'inspecteur Chavin. Avec une décontraction et une maîtrise de soi, elle les lui répéta, mot pour mot.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? J'ignorais qu'il t'avait interrogée une seconde fois, dit-il, légèrement honteux.

Catherine était rompue à ce type d'interrogatoire, surtout devant son mari qui venait d'abattre toutes ses cartes et bien trop tôt.

— Parce qu'il avait trouvé mes réponses embarrassées. Je lui ai donc expliqué qu'il m'avait été impossible de lui révéler en ta présence que j'avais passé la journée chez mon amant. D'ailleurs, il a vérifié toutes nos déclarations.

Charles-André fut accablé d'avoir eu ses pensées contre son épouse. Il se confondit en excuses. Il ne lui parla pas de cet homme à qui il avait demandé de la séduire afin qu'il tente de recueillir ses « confidences sur l'oreiller ». Il fondit en larmes et Catherine le prit dans ses bras, tout en lui caressant tendrement les cheveux comme si elle consolait l'un de ses fils :

— Ce n'est pas grave, j'aurais moi aussi agi comme toi si j'avais eu le moindre soupçon.

— Si, c'est grave, dit-il. J'aurais pu t'envoyer en prison à vie.

— N'exagère pas non plus...

Soudain, Charles-André s'arracha à son étreinte et lui lança :

— Soit, mais tout cela ne me dit pas ce que faisait ce rivet dans la chambre de mon père ! Je suis sûr qu'il me faut en parler à Chavin.

Jamais Catherine n'avait vu son mari aussi déterminé. Il allait faire rouvrir l'enquête, elle le sentait prêt à commettre l'irréparable.

— Je vais tout t'expliquer.

Elle avait parlé trop vite, sans réfléchir. Elle n'avait rien à expliquer, ne pouvait nullement justifier la présence de ce rivet dans la chambre de son défunt beau-père. Soit elle mentait de nouveau, soit elle disait la vérité – le vol, la rixe, le coup de feu involontaire –, soit... Puis elle recouvra ses esprits – juste après avoir envisagé pendant une seconde la solution du couteau ou du poison :

— Laisse-moi quelques jours. Je dois d'abord en parler à Théodore. Il a des ennuis avec la police sur d'autres sujets, je ne veux pas le compromettre à cause de cette banale affaire de rivet. Je te promets que tes soupçons se dissiperont.

— Pourquoi mêles-tu ton amant à cette affaire ? Il serait donc impliqué ?

— C'est bien plus compliqué que cela, répondit-elle, faute de mieux.

— Entendu, je te laisse trois jours. Mais après, j'irai voir l'inspecteur.

En rentrant de leurs brèves vacances, Charles-André et Catherine comptèrent les heures qui les séparaient de cette fatale échéance. Il voulait savoir la vérité coûte que coûte, tandis que de son côté, fébrile et désarmée, elle cherchait comment la lui cacher.

— Il ne nous aurait plus manqué que ça ! Un autre meurtre dans la famille de Mirepoix !

Catherine reçut la remarque de Gilbert comme une gifle. Elle venait de rapporter à Théodore et à ses frères l'essentiel de sa conversation avec son mari, et leur avait confié avoir songé un instant à l'assassiner. Elle leur avait aussi avoué que, dès le lendemain du meurtre, elle avait remarqué qu'il manquait un rivet à sa chaussure, mais que, confuse et désemparée, elle avait occulté ce « détail ». Elle avait été inconséquente, elle leur demandait pardon. Mais n'était-ce pas trop tard ?

Trois ans après, l'affaire de cet assassinat que les Zemmour croyaient classée risquait de resurgir par sa faute et celle de son propre époux ! Si ce dernier contactait la police, l'inspecteur Chavin s'accrocherait de nouveau à eux telle une sangsue. C'était un teigneux,

un coriace, il le leur avait prouvé au cours de leurs nombreuses auditions. Il avait abandonné l'enquête parce que Catherine et son amant avaient fourni un alibi parfait. Trop parfait. Cet indice risquait de l'invalider. Dès son retour à son domicile, elle s'empresserait de détruire ces chaussures – signe de son grand désarroi, elle n'y avait même pas pensé jusque-là. « Brûle-les, qu'il n'en reste aucune trace », ordonna William. Maintenant, il fallait trouver une réponse à la hauteur de l'enjeu. Ce délai de trois jours allait leur permettre d'y réfléchir, mais, pour le moment, rien de judicieux ni de concret ne leur venait à l'esprit.

— Rentre chez toi, dit Théodore. Gagne le plus de temps possible. Je t'appellerai dès que nous aurons trouvé une solution.

Catherine les laissa cogiter. Elle avait de son côté besoin de rasséréner son mari afin qu'il respecte ce délai de trois jours et ne compromette pas tout en allant trouver la police plus tôt que prévu. L'autre priorité était de mettre la main sur ces fichus mocassins. Minaudant, elle tenta de rassurer son mari en lui disant qu'elle attendait des nouvelles de Théodore, qu'elle avait laissé des messages partout où il avait l'habitude de se rendre. Elle inventa qu'il rentrerait de l'étranger dans deux jours et supplia Charles-André de patienter. C'est sûr, il obtiendrait des réponses à toutes ses interrogations. Mais elle devait aussi avoir la garantie qu'il n'avait pas partagé ses soupçons avec le galeriste. Comment le savoir sans se trahir ?

Ce triangle amoureux compliquait sa tâche. Catherine avait connu tellement de situations délicates qu'elle se convainquit qu'elle saurait puiser dans sa propre expérience pour s'en sortir. Comme souvent dans semblables situations, elle joua la carte du charme pour l'enjôler. Puisque le temps était aux confidences, elle prit son mari par la main, l'installa sur le canapé du salon, se blottit contre lui et déroula un scénario qui allait lui permettre de gagner de précieuses heures. Elle allait jouer le tout pour le tout.

— Depuis de longs mois, je ne suis plus avec Théodore. Et s'il tarde à me répondre, c'est parce que j'ai rompu assez brutalement. Sans doute m'en veut-il encore. Mais ne t'inquiète pas, il finira par me rejoindre. Sache que j'ai rencontré à l'une de tes soirées un homme dont je suis tombée follement amoureuse. Un de tes clients à la banque, un galeriste et marchand d'art. Tu vois de qui je veux parler ?

— Oui. Enfin vaguement, répondit-il.

— Nous vivons depuis six mois une aventure incroyable. Je l'aime et je ne voudrais pas lui faire de mal.

— Pourquoi lui ferais-tu du mal ? interrogea, inquiet, Charles-André.

— Ni à lui ni à toi, enchaîna Catherine.

Il la scruta, les yeux écarquillés. Elle le menaçait ?

— Je sais tout, Charles-André. Regarde.

Elle se leva, puisa dans son sac et en ressortit une enveloppe qu'elle posa sur la table du salon. Il l'ouvrit. Et à la vue des photographies qui le montraient nu, dans les bras de son amant, il perdit tous ses moyens. Il était l'heure pour Catherine de se faire encore plus offensive.

— Oublie ce rivet, tes menaces, ton ultimatum, prévint Catherine. Sache que je ne suis ni de loin ni de près responsable du crime dont tu sembles m'accuser. Pour la dernière fois, je te le redis, j'étais avec mon amant en Normandie ce jour-là. Mais si tu cherches à me causer des ennuis, ces photos seront envoyées à la direction de ta banque et à tous tes clients, j'en fais le serment.

Sous le choc de cette annonce et de la vision de ces clichés, Charles-André ne prononça d'abord pas la moindre parole. Catherine le fixait ; comment allait-il réagir ? Elle s'attendait au pire, même si elle savait qu'elle venait de prendre l'avantage. Puisant le peu de forces qui lui restaient, abattu, il s'arracha du divan et partit s'enfermer dans sa chambre.

Trois jours. Ils n'avaient que trois jours pour régler une affaire qui en aurait nécessité beaucoup plus. Mais Dédé, contrairement à ses frères, restait confiant. En les priant de le laisser seul afin qu'il réfléchisse, il leur dit simplement que toutes les options seraient à envisager. Il insista sur le mot *toutes* et ses frères comprirent qu'ils iraient jusqu'à l'élimination du mari.

Sous l'impulsion de Théodore, les « Z » s'imposèrent comme les revendeurs exclusifs de coke et d'autres produits illicites dans quasiment toute l'Europe occidentale. De Berlin à Madrid, d'Oslo à Athènes, de Paris à Londres, leur dope circulait dans les soirées de la jeunesse dorée et les veines des junkies désocialisés. Multipliés par cent, leurs profits remplissaient les coffres de banques françaises et européennes peu regardantes. Ils s'étaient offert des haras en Normandie, des bureaux flambant neufs dans le triangle d'or parisien, des tableaux de maître, des hôtels particuliers, une flotte de bateaux de plaisance, exhibant leurs cartes de membres de sociétés de chasse, recevant à leur table hommes politiques et personnalités du showbiz et prenant des participations dans des sociétés introduites en Bourse. Le magazine *Forbes International* les classa parmi les cent premières fortunes d'Europe.

Ils avaient le pouvoir, la richesse, ils inspiraient la crainte. Et enivrés par leurs succès, ils caressaient une nouvelle ambition : s'imposer dans un pays vers lequel lorgne tout truand digne de ce nom, le territoire de puissantes et ancestrales familles, la terre nourricière de la mafia : l'Italie, visa obligatoire pour investir le continent nord-américain, ultime destination. Ils n'ignoraient pas que pour atteindre ce but, il leur faudrait assujettir tous les autres gangs du milieu français et européen, faire en sorte qu'ils leur prêtent allégeance et les reconnaissent comme les seuls et uniques parrains – qu'ils sachent que désormais, plus aucune affaire sérieuse ne se traiterait sans l'aval des « Z ». Au faîte de leur puissance, les Zemmour ambitionnaient de franchir la dernière marche, celle qui les placerait au niveau des membres de la *Camorra*, et d'accéder alors au Graal américain !

Charles-André avait ressenti l'impérieux besoin de se couper du monde. Il aimait son travail à la banque, les avantages qu'il en tirait, sa vie, entre ses amants et ses enfants ; mais il aimait aussi son père. Les menaces de Catherine l'avaient mis face à un dilemme cornélien. En allant voir la police, il risquait de compromettre gravement son apparence d'honorabilité vitale pour lui ; mais en ne l'informant pas de l'existence de ce fameux rivet, il laissait le meurtre de son père à jamais impuni. Il réussit à subtiliser les mocassins de Catherine et les emporta dans sa fuite, non sans avoir vérifié que le clou correspondait bien à la chaussure – c'était le cas.

Charles-André loua une chambre dans un hôtel de l'Ouest parisien, dont il ne sortait que pour aller dîner dans un restaurant tout proche. Ses journées, il les passait à fixer le téléphone, objet de son salut ou de sa disgrâce. Son crâne était le théâtre d'une insondable et insoluble querelle entre arguments favorables et scénarios catastrophes. Et si Catherine était innocente ? Mais se taire, ne pas creuser la piste du rivet, continuer à vivre avec ce doute – s'en remettrait-il jamais ? Il s'était accordé une semaine pour trancher ces questions. Une semaine pour décider si la mémoire de son père valait tant de sacrifices personnels. Sept jours pour savoir ce qui, dans la balance de la justice et de la morale, pesait davantage : sa réputation et ses enfants, ou bien sa conscience et le souvenir de son père ?

Il ne lui restait plus qu'un jour pour se décider.

La disparition de Charles-André n'alarma pas tout de suite Catherine. Elle pensa que son mari, après son chantage destiné à le dissuader de faire appel à la police, s'était réfugié auprès de son amant galeriste. Au bout de quelques jours, ne le voyant pas rentrer, elle passa un coup de fil à son bureau. Mais lorsque sa secrétaire, étonnée, l'informa qu'il avait pris ses congés pour aller se reposer quelques jours « en famille », elle s'inquiéta de ce mensonge. Elle téléphona au château : personne ne l'y avait vu, et depuis fort longtemps. Alors, elle se résolut à appeler le galeriste afin de savoir si son mari et lui n'étaient pas ensemble. Elle reçut une réponse négative lapidaire avant qu'il ne lui raccroche au nez.

Où pouvait-il bien se terrer ? Elle espérait surtout qu'il n'avait pas commis l'irréparable. Peut-être avait-il eu besoin de faire le point sur

sa situation. Or, elle ne lui connaissait aucun lieu de repli, aucun ami de confiance qui aurait pu l'accueillir. D'abord inquiète, puis paniquée, elle se résolut à appeler Théodore.

Lui et ses frères étaient alors en pleine réunion avec les principales familles du milieu français et européen : les Gitans, les Corses, les Marseillais, les Lyonnais, les Maghrébins, les Albanais, les Grecs, les Britanniques, les Belges et les Espagnols. Tous ces clans représentaient les territoires où les « Z » s'étaient fortement implantés sans qu'on leur cherche querelle. Dans l'esprit de tous ces malfaiteurs, les trois frères étaient devenus les seigneurs du milieu, des intouchables. Leur trésor de guerre, leur armée pléthorique, leur puissance d'action, leurs zones d'influence imposaient le respect. Ils étaient les maîtres absolus et les représentants de ces organisations leur vassaux.

L'ordre du jour était clair : qui se rangerait à leur ambitieux projet de conquérir l'imprenable forteresse italienne ? Qui, sous l'autorité des « Z », s'occuperait de faire plier la *Camorra* en Campanie, la *Cosa nostra* en Sicile, la *'Ndrangheta* en Calabre, la *Sacra corona unita* dans la région des Pouilles, la *Stidda* dans le sud de la Sicile et enfin les *Basilischi* en Basilicate ? On allait passer au vote et à la répartition des cibles quand Théodore imposa une interruption de séance et s'isola pour prendre l'appel de Catherine.

— Comment ça, ton mari a disparu ?!

Brièvement, sa maîtresse lui exposa les faits, sans entrer dans le détail de ses recherches. Mais Dédé comprit la gravité de la situation.

— Ne bouge pas, j'arrive.

Il s'excusa auprès de ses hôtes : « Une affaire urgente à régler », leur dit-il simplement. Puis, s'adressant discrètement à ses frères :

— Le cocu s'est fait la belle. Occupez-vous de nos invités, régalez-les, je reviens vite.

William et Gilbert connaissaient bien leur frère : il ne serait pas là avant plusieurs heures. Ils firent venir des filles, des boissons, des amuse-gueules et quelques sachets de poudre. Les clans n'eurent qu'à se féliciter de cette pause imprévue.

C'était la première fois que Théodore entra dans l'appartement de Catherine. Il était tel qu'il se l'était imaginé : un intérieur bourgeois, avec des meubles de créateurs, une impressionnante bibliothèque et des bibelots partout. Seul détail notable, les murs étaient tapissés de

ses toiles et de ses dessins encadrés. Il fut touché de voir que Catherine avait mis au centre de sa création, bien visible, la gouache qu'elle avait réalisée pour l'enterrement d'Edgar. En fixant ce portrait, il pensa à son jeune frère, fauché trop tôt.

— Il est capable de faire une connerie ? demanda-t-il, s'échappant du souvenir de son frère.

— Avant qu'il ne disparaisse, j'étais déjà très inquiète...

— C'est-à-dire ? la pressa Théodore.

— Je le trouvais bizarre. Le soir, il ne sortait presque plus de la maison, rentrait plus tôt de son bureau, parlait à peine aux enfants. Et puis, quelque chose d'autre me tracasse...

— Quoi ? Parle !

— J'ai cherché partout ma paire de chaussures pour la faire disparaître, mais je ne la retrouve plus.

Théodore n'apprécia pas, mais alors pas du tout, cette mauvaise nouvelle. Il saisit le téléphone, demanda à son interlocuteur de le rejoindre à l'adresse qu'il lui indiqua – le domicile de Catherine – et ajouta :

— Viens avec Victor et Gérard.

Si c'étaient bien les deux hommes auxquels Catherine pensait, il n'y avait aucun doute, la situation était grave. Victor et Gérard étaient non seulement les plus proches lieutenants de son amant, mais aussi des tueurs à gage sans états d'âme, des brutes épaisses qui ne réfléchissaient jamais pour la simple et bonne raison qu'ils n'avaient rien dans le crâne. L'un s'honorait d'avoir fait l'Indochine avant que l'armée ne le renvoie pour insubordination et actes cruels envers l'ennemi ; l'autre, à la simple vue de ses tests psychologiques, n'avait même pas été admis à intégrer la Légion étrangère. « Pourquoi fait-il appel à des tueurs ? », s'inquiéta-t-elle.

— Donne-moi une photo de lui, on va le retrouver.

— Tu me promets que tu ne lui feras aucun mal ?

— Ça dépendra de sa réaction, se contenta-t-il de répondre.

Pendant que Catherine cherchait où elle avait bien pu ranger les albums de famille, les deux cerbères et le chauffeur de Théodore écoutaient dans le salon les ordres de leur patron. Elle retrouva les photos, les tendit à Théodore qui les transmit à ses hommes.

— Attendez-moi dans la voiture, j'arrive.

Catherine n'aimait pas son regard. Elle en connaissait trop bien le

sens. Alors, elle réitéra sa demande :

— Promets-moi, Théodore, que tu ne lui feras aucun mal...

— Je te tiens au courant, dit-il sèchement.

Le voyant fortement contrarié, elle n'insista pas, et il quitta l'appartement avec ses hommes. Ceux-ci le déposèrent chez lui, puis partirent à la recherche de Charles-André. Il leur avait ordonné de faire le tour de tous les hôtels de Paris et de la région parisienne, en commençant par les trois ou quatre étoiles et la banlieue ouest, plus appropriés pour un banquier de son rang.

Le salon où étaient rassemblées toutes ces gâchettes ressemblait plus à un lupanar qu'à une salle de réunion. On s'y était beaucoup amusé durant l'absence du boss. Aussi, à peine Théodore fit-il son entrée que les filles s'égaillèrent et retournèrent à leur tapin, l'alcool fut remisé et le calme rétabli. L'heure était au travail.

— Où en étions-nous ? interrogea Dédé.

— Au vote, répondirent en chœur les Lyonnais et les Gitans, passablement éméchés.

— Je crains que vous n'ayez pas eu le temps d'y réfléchir. Le mieux, c'est qu'on se revoie demain, j'espère que vous aurez les idées plus claires.

Après leur départ, Dédé résuma à ses frères la conversation qu'il avait eue avec Catherine. Ils comprirent alors que leur destin dépendait des humeurs d'un homme et que cet homme restait introuvable.

— Il faut lui mettre la main dessus rapidement avant qu'il ne fasse une connerie, décréta William.

— Moi, je serais pour l'éliminer définitivement, trancha Gilbert.

Ils restèrent à attendre l'appel de ses hommes qui devaient rendre compte de leurs recherches. Deux heures plus tard le téléphone sonna :

— On l'a repéré, patron. Il crèche dans un hôtel, à Neuilly.

— Il est avec vous ?

— Non, on pensait qu'il fallait mieux vous attendre avant d'agir.

— On arrive.

Dédé et ses frères s'engouffrèrent dans un véhicule conduit par un chauffeur qui négligea les feux et les limitations de vitesse, slalomant entre les voitures trop lentes mais évitant de justesse les piétons qui

tentaient de traverser. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Le réceptionniste – costume sur mesure, nœud papillon impeccable, clefs d'or accrochées au revers de sa veste –, après qu'on eut glissé dans sa poche quelques billets, fit signe à un garçon d'étage d'accompagner ces messieurs jusqu'à la chambre de monsieur de Mirepoix. Un écriteau « Ne pas déranger » était suspendu à la poignée. Le jeune homme frappa à plusieurs reprises : pas de réponse. On redescendit à la réception : il avait besoin de l'autorisation de son supérieur pour utiliser son passe.

— C'est quand même curieux, je suis sûr qu'il est dans sa chambre. Il est simplement descendu ce matin pour me demander de faire livrer un colis...

Le concierge chercha sous son comptoir, en sortit un volumineux paquet.

— Ah ! le voilà... Laissez-moi un instant que je regarde à qui nous devons le remettre...

Il chaussa ses lunettes, mais n'eut guère le temps de découvrir l'adresse : les trois frères, impatients, le lui arrachèrent des mains.

— Oh ! putain, lança Gilbert en découvrant le nom du destinataire.

Tandis que le paquet circulait entre les mains de Théodore et de William sous le regard étonné du concierge, celui-ci envoya le garçon d'étage s'enquérir de la situation. Il redescendit aussitôt, ou plutôt dévala l'escalier, blanc comme un linge, en état de choc.

— Le... Le...

— Quoi, le... le... ? interrogea le concierge.

— Le client du troisième... Il s'est pendu !

Les Zemmour comprirent qu'il était urgent pour eux de décamper. Dégainant leurs flingues, ils obligèrent les deux employés à leur remettre le paquet et leur ordonnèrent de ne faire aucune allusion à leur visite quand la police les interrogerait, sous peine de représailles dont ils ne pouvaient même pas imaginer la nature ni les conséquences.

Ils attendirent d'être chez eux pour ouvrir le paquet qui portait l'adresse du 36, quai des Orfèvres.

— Encore une fois, on est passés à côté d'une très grande catastrophe, martela Gilbert en exhibant la paire de chaussures qui s'y trouvait.

Une enveloppe était scotchée à une semelle. Gilbert s'apprêta à la

décacheter.

— Ne l'ouvre pas, dit Dédé. Je vais appeler Catherine. Il faut qu'elle soit présente.

Théodore appela sa maîtresse. Au bout du fil, elle semblait terrorisée.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Dédé sans ménagement.

— Les flics viennent de m'appeler, je dois tout de suite me rendre au 36. Il se passe quoi, Dédé ?

— Calme-toi. Viens d'abord chez moi, je vais tout te raconter. Ton mari a fait une grosse connerie et il a failli tous nous faire plonger. Mais je te jure, on n'est pas responsables de ce qui lui est arrivé. Je te le jure.

Il raccrocha. Dédé demanda à ses frères de prévenir les clans que la réunion serait reportée *sine die*. Ils avaient une autre urgence à régler.

— Dites-leur qu'on a eu un décès dans la famille.

Dès que Catherine eut franchi la porte de leur quartier général, elle comprit à leur mine que quelque chose de grave s'était passé. Théodore la prit dans ses bras, lui demanda de s'asseoir et Gilbert lui tendit un verre d'eau glacée. Il lui raconta leur descente à l'hôtel, la porte fermée, le concierge, puis le groom et sa vision d'horreur. Catherine ne parlait plus. Dédé avait peur qu'elle réagisse comme au lendemain du meurtre de son beau-père et qu'elle ne plonge dans un état de léthargie profond. Cette fois-ci, il employa la manière forte. Pour l'extraire de sa torpeur, il lui administra une gifle puissante et l'aspergea avec le verre qu'elle tenait.

— Jure-moi que ce n'est pas vous qui l'avez tué.

— T'es folle ou quoi ? Si on pouvait on irait voir le concierge, il te dirait exactement ce qui s'est passé. Tiens, ajouta-t-il en lui tendant l'enveloppe et les chaussures, voilà ce qu'il voulait envoyer aux flics.

Quand Catherine ouvrit l'enveloppe et en sortit la lettre, un rivet, coincé dans les plis de la feuille, tomba au sol. À la vue de cet objet qui lui était si familier et de si mauvais augure, elle comprit que les Zemmour étaient innocents. Elle se mit à lire à haute voix le contenu du courrier. Sa voix tremblait autant que ses mains qui peinaient à tenir la lettre.

Monsieur l'inspecteur, cher ami,

Quand vous recevrez ce courrier, je ne serai plus de ce monde. J'ai décidé de mettre fin à mes jours. Ne cherchez pas à savoir pourquoi, cette décision n'appartient qu'à moi. Je pars avec la conscience lourde d'une vie faite de mensonges et de perversion.

Si je vous écris et que j'y joins ce rivet et ces chaussures, c'est parce que je soupçonne mon épouse et son amant d'être les auteurs du meurtre de mon père.

Cette accusation est terrible, mais je ne pouvais plus longtemps encore garder ce secret pour moi seul.

J'ai découvert ce clou qui a échappé à la sagacité de vos services, au château, dans la chambre de mon père, sous le pied de la commode.

Après vos relevés d'empreintes, personne, je dis bien personne, n'y est entré. J'étais le seul à disposer de la clef.

J'ai reconnu ce minuscule objet parce que j'avais moi-même offert à Catherine des mocassins de ce modèle qu'elle portait très souvent.

En rentrant chez nous, j'ai fouillé et trouvé cette paire de chaussures. Il manquait ce rivet.

J'ai alors demandé à Catherine comment elle expliquait cette singulière découverte. Elle a évidemment dit qu'elle ne se l'expliquait pas, mais que si je doutais, il me suffisait d'aller vous trouver pour que vous me communiquiez ses déclarations qui indiquaient qu'elle et son amant étaient ensemble cette journée fatale, loin de la scène de crime, et qu'il y avait de nombreux témoins pour confirmer ses dires.

Après plusieurs jours et plusieurs nuits de réflexion, je lui ai dit que j'allais quand même porter à votre connaissance l'existence de ce nouvel indice.

C'est alors qu'elle m'a menacé en me disant que si j'allais vous voir, elle révélerait ma double vie. Je suis homosexuel et j'en rougis de honte aujourd'hui, mais j'espère seulement que vous n'y ferez pas allusion quand vous rouvrirez ce dossier. Je vous le demande en souvenir de mes parents et surtout pour mes enfants.

Le suicide de leur père sera déjà une terrible épreuve avec laquelle ils devront vivre toute leur vie.

Cher ami, je suis convaincu que je ne fais pas fausse route et que mon épouse et son amant sont impliqués dans cet assassinat.

Je ne saurais vous dire à quel degré ni de quelle manière. Mais je pense que tous deux nous mentent depuis le début.

Libre à vous de me croire, de décider si ces indices sont probants. J'aurai rempli ma mission de fils. Je pars l'esprit plus serein, même si, une fois encore, j'ai la conscience lourde de mes fautes et de mes perversions.

Votre ami sincère,

Charles-André de Mirepoix

Catherine, prise de vertige, laissa tomber la lettre et s'effondra sur le sol. Théodore et ses frères eurent quelques difficultés à lui faire reprendre connaissance. Quand elle eut rouvert les yeux, son amant jugea qu'il était urgent de lui redonner un semblant de quiétude. Il n'avait pas oublié qu'elle était attendue chez les flics.

— Il va falloir être forte et jouer la comédie. Tu n'es pas censée savoir la raison pour laquelle ils t'ont demandé de venir. Attention, Chavin est un dur, il interprétera chacun de tes gestes, chacun de tes soupirs, chacun de tes silences.

— Mais que vont devenir mes enfants ? sanglota-t-elle.

Puis elle se tourna vers Dédé, qui l'entourait des mêmes gestes de tendresse d'avant leur séparation :

— Accompagne-moi, s'il te plaît.

L'INSPECTEUR Chavin, fidèle à son intuition de flic chevronné, ne fut nullement étonné par la présence de Théodore Zemmour au côté de Catherine. Il ignorait pourquoi, mais il avait parié qu'ils viendraient ensemble. Depuis leur arrivée dans son bureau, il les dévisageait, convaincu que ces deux-là lui cachaient bien des choses. Théodore Zemmour le toisait, lui aussi. Tous deux ressemblaient à des fauves qui se reniflent avant de se livrer combat.

Catherine s'était remaquillée pour dissimuler les traces de ses larmes, mais elle était bouleversée par la dernière phrase de la lettre d'adieu de son mari qui tournait en boucle dans son esprit : « J'ai la conscience lourde de mes fautes et de mes perversions... » La culpabilité la rongait. Qui, sinon elle, avait instillé dans le cœur de son époux le poison de la contrition en le menaçant de diffuser au plus grand nombre les photos de ses frasques avec son amant ? Qui, sinon elle, lui avait inoculé le venin du repentir, le poussant inexorablement à commettre l'irréparable en se donnant la mort ? Pour vaincre l'appréhension d'une conversation qui pourrait à tout instant la déstabiliser et écourter le plus possible cette confrontation, elle chassa ses idées noires et prit l'initiative de rompre le silence.

— Je m'apprêtais à rejoindre monsieur Zemmour quand vous m'avez appelée. Je me suis donc permis de lui demander de m'accompagner.

— Vous avez bien fait, répondit l'inspecteur qui n'en pensait pas un mot.

Théodore resta en retrait, se contentant de caresser la main de sa maîtresse. Chavin enchaîna :

— J'ai une terrible nouvelle à vous annoncer. Asseyez-vous. À moins que vous ne soyez déjà au courant...

Catherine s'installa sur une chaise, feignant d'ignorer la suite en lui retournant une moue dubitative. Mais – elle l'avait promis à Dédé qui maintenant exerçait une forte mais discrète pression sur la main qu'il tenait – elle devait se comporter comme si elle ne savait rien.

— Au courant de quoi, inspecteur ?

Il cherchait ses mots. Était-ce une feinte ? Une impossibilité passagère de parler ? Une émotion authentique, car Charles-André était aussi un ami de longue date ?

— On a retrouvé votre mari pendu dans une chambre d'hôtel.

Il la laissa encaisser la terrible nouvelle. Elle ne réagit pas, comme si le choc l'avait figée sur place. Puis il brisa le silence pesant qui s'était abattu sur la pièce.

— Si le suicide ne fait aucun doute, je ne m'explique pas la raison de cet acte. Figurez-vous que je l'ai vu il y a moins d'un mois et qu'il me paraissait tout à fait sain de corps et d'esprit.

Catherine, dont les talents de comédienne devaient une fois encore être mis à l'épreuve, interpréta son rôle de veuve éplorée à la perfection. Peut-être ne jouait-elle pas, en définitive. Peut-être était-elle vraiment affectée par l'annonce de la mort brutale de son mari, et que le fait d'entendre pour la deuxième fois prononcer les mots « suicide » et « pendaison » ne faisait qu'aggraver sa douleur et sa peine. Sortant de sa léthargie, elle s'effondra en larmes, comme toute personne frappée par un deuil. Tandis que Théodore tentait de la reconforter, l'inspecteur, qui ne tenait pas à prolonger cette situation pénible, l'informa qu'il la verrait un autre jour pour lui poser des questions – de « simple routine », précisa-t-il. Puis il les invita à partir. Or Théodore avait besoin d'en savoir davantage.

— Pardon, inspecteur, mais dans un hôtel, il y a du personnel...

— Oui, et alors ?

— Personne n'a rien vu ni rien entendu ?

— Je ne comprends pas, monsieur Zemmour. Voir et entendre quoi ?

Théodore cherchait à savoir si les employés avaient évoqué la présence d'inconnus le jour de la découverte du corps. Or, il comprit que s'il engageait plus avant la conversation sur ce terrain miné, il risquait de semer le doute dans l'esprit du policier.

— Pardon, inspecteur, je divague. L'émotion, sans doute...

— Mais non, au contraire, s'exclama Chavin. C'est vrai, ça, je n'ai

pas bien regardé les déclarations du personnel. Attendez un instant.

Tout en continuant de parler, il fouilla dans les tiroirs de son bureau. Évidemment, il avait soigneusement lu ce rapport, mais il jouait, comme il le faisait toujours, à son jeu préféré : celui du chat et de la souris.

— Vous savez, j'ai hérité de cette triste affaire parce que mon ami défunt avait ma carte de visite dans son portefeuille. Voilà pourquoi on m'a appelé. C'est une chance, enfin, si je puis m'exprimer ainsi. Mais je n'ai pas mis les pieds là-bas. Voyons si mes collègues de Neuilly ont bien fait leur travail.

Il sortit le dossier transmis par les policiers qui avaient procédé aux premières constatations.

— On y est ! C'est le procès-verbal d'audition du garçon d'étage et du concierge. Le premier a découvert le corps ; quant au second, normalement, rien ne lui échappe.

Il lut à haute voix.

— À la question : « Avez-vous vu ou entendu quelque chose ? » Réponse des deux employés : « Non. » À la question : « Avez-vous quelque chose à déclarer ? » Réponse des deux employés : « Non. »

Il leva la tête, s'approcha de Théodore et le gratifia de petites tapes répétées sur l'épaule. Un geste plein de morgue et de malveillance ; un geste qui signifiait : « Mon p'tit gars, tu aurais mieux fait de tenir ta langue ! »

— Merci, monsieur Zemmour. Grâce à vous, je viens de remarquer que mes collègues ont insuffisamment fait leur travail en se contentant de leur poser ces simples questions.

— Quels bleus ! persifla Théodore. Montrez-moi ça, inspecteur...

— Secret de l'enquête, répondit sèchement Chavin en rangeant le dossier.

L'inspecteur pensait avoir déstabilisé son interlocuteur. Or, il avait commis une grave erreur d'appréciation. Il avait ignoré les aptitudes de Zemmour à lire dans les yeux de son adversaire. Joueur de poker, Dédé savait parfaitement quand son interlocuteur bluffait, en décryptant minutieusement sa gestuelle, ses mimiques. Et là, selon toute vraisemblance, Chavin s'était rendu sur place et n'avait rien tiré de l'interrogatoire des deux hommes. Zemmour possédait ces compétences d'analyse, d'observation et surtout, ce mental. C'est le mental qui fait et défait les champions. Il agit comme un révélateur

des pulsions, des complexes, des habitudes et des émotions. On peut s'effondrer dans une partie, se laisser gagner par la peur de perdre de l'argent. En fait, Théodore Zemmour n'avait peur ni de perdre ni de gagner. Pour une raison toute simple : il avait beaucoup d'argent et un mental d'acier.

— Vous devriez mieux vous entourer, finit-il par lâcher, tout sourire, savourant sa victoire.

Catherine avait assisté à cette séance à fleurets mouchetés sans trop comprendre ce qui s'était joué. Elle se leva en prenant appui sur Théodore et tous deux quittèrent les lieux, la première abattue, le second fort content de lui. Or, quand ils arrivèrent à hauteur de leur véhicule, ils furent rejoints par l'inspecteur Chavin, qui était sorti en trombe de son bureau à leur suite, avait dévalé l'escalier quatre par quatre, et qui se planta devant eux, hors d'haleine. Reprenant son souffle, il s'adressa à Catherine :

— J'ai oublié de vous poser une question, madame.

Il marqua une pause, la mine à la fois attristée et soupçonneuse :

— La dernière fois que j'ai vu feu votre époux – qui, je vous le répète, me semblait en grande forme –, il m'a confié, au terme de notre discussion, qu'il me ferait prochainement des révélations. Évidemment, vous ne savez pas de quoi il s'agit...

Cette dernière phrase, il semblait se l'être adressée ; c'était plus un constat qu'une interrogation. L'inspecteur avait repris le dessus. Catherine secoua négativement la tête, tandis que le sourire triomphant de Théodore s'effaçait de son visage. Chavin bluffait-il encore ?

— C'est quand même très curieux, enchaîna ce dernier. Je vois votre mari en pleine forme, il m'annonce vouloir bientôt me confier « un terrible secret » – ce sont ses propres mots, « un terrible secret » –, et quelques semaines après, on le retrouve pendu dans une chambre d'hôtel. Vous en pensez quoi, madame ?

— Je pense, intervint Théodore Zemmour, que madame de Mirepoix n'est pas en état de penser, monsieur l'inspecteur. Mais si vous me le permettez, j'y réfléchirai avec elle.

Tous deux s'engouffrèrent dans la voiture qui démarra sur les chapeaux de roue dans la cour du 36, laissant l'inspecteur à ses conjectures.

En toute discrétion et avec l'accord de Catherine, les trois frères

prire en charge l'organisation et les frais des obsèques de Charles-André, qui reposait désormais au côté de ses parents dans le petit cimetière du village, non loin du château. Catherine n'y était plus retournée depuis sa longue convalescence. Elle avait imposé que la cérémonie se déroulât dans la plus stricte intimité et seulement en présence du personnel, du maire, qui avait connu son mari enfant, et du curé, qui consulta l'évêque du diocèse par l'intermédiaire du vicaire apostolique pour savoir si l'on pouvait prononcer les dernières prières, le suicide étant considéré comme un péché grave. « Sauf chez les "fous" ou les victimes d'un "grand chagrin" », répondit le descendant des Apôtres qui donna son accord pour la cérémonie.

L'inspecteur Chavin avait demandé à être présent lui aussi, mais Catherine lui fit comprendre qu'elle préférerait rester en famille. Il envoya alors une couronne entourée d'un ruban assorti aux fleurs, sur lequel il avait fait inscrire une citation du peintre David : « L'abîme appelle l'abîme. » Mot pour mot, l'exacte réplique de l'extrait qui figurait sur le faire-part de décès publié par Théodore Zemmour pour l'enterrement de son frère Edgar. Ce qui ne manqua pas d'intriguer Catherine : était-ce un pur hasard, une simple coïncidence ? Ou bien l'inspecteur avait-il sciemment choisi ce message ? Et dans l'affirmative, comment avait-il fait le lien avec le message de condoléances publié par Théodore ? Cherchait-il à faire passer un avertissement ? Elle n'en parla pas à Théodore, qu'elle estimait avoir suffisamment compromis. Elle se dit que le mieux était de ne pas réagir. Somme toute, que pouvait-elle faire de plus ?

Du fait de la minorité de ses enfants, Catherine devint l'unique héritière des biens des Mirepoix, qui se résumaient à cette vieille bâtisse délabrée et à leur appartement parisien. Elle céda la première à un riche étranger et se réfugia dans le second avec ses fils pour faire son deuil. Elle congédia la nurse, la fille au pair, le précepteur ; il était temps pour elle de s'occuper de sa famille. Elle n'avait pourtant pas la fibre maternelle. Très vite, elle perdit pied, s'affolant ou s'énervant dès que ses fils ne lui obéissaient pas strictement. Il était urgent qu'elle confie leur éducation à d'autres avant qu'elle ne disjoncte ou qu'un accident n'arrive. Elle les inscrivit dans un internat, ce qui lui procura des émotions aussi antinomiques que la honte et le soulagement.

Théodore avait demandé à ses frères d'organiser une nouvelle

réunion avec les clans. On reprit là où l'on s'était arrêté, c'est-à-dire à la répartition des rôles. Mais auparavant, Théodore résuma sa stratégie de conquête aux familles qui s'impatienzaient et voulaient passer à l'action.

— Nous allons nous aventurer en terrain inconnu et hostile. C'est pourquoi nous agissons avec méthode et sans précipitation. J'ai sollicité la coopération d'une famille neutre d'Europe pour porter un message clair aux Italiens : soit ils nous cèdent le commerce de la came sur leurs territoires, ce qui nous permettra de négocier avec les Ricains, soit nous irons les conquérir par les armes. L'enjeu : les centaines de millions de dollars générés par le trafic mondial de la drogue. Nous n'avons aucun réseau outre-Atlantique et nous ne contrôlons pratiquement aucune des raffineries clandestines.

— On appelle ça un ultimatum, trancha un Belge.

— Et tu as reçu une réponse ? demanda un Grec.

— Oui, il y a quelques jours, mais je n'ai pas eu l'occasion de vous en parler.

Dédé fit un signe à Gilbert et William et ceux-ci apportèrent un volumineux carton entreposé dans une partie éloignée et discrète de leur vaste jardin. Quand ils l'ouvrirent, une nuée de mouches et une odeur atroce de putréfaction s'en échappèrent. Ils jetèrent à terre son contenu et tous eurent un mouvement de recul. C'était une tête décapitée de cheval. Tous les participants avaient vu *Le Parrain* et comprirent le message : les Ritais voulaient la guerre.

Peu après, tel un nuage de sauterelles, les familles affiliées aux Zemmour franchirent les Alpes et s'installèrent dans le pays de la *dolce vita*. Dans un premier temps, Théodore et quelques stratèges, choisis parmi les hommes de chaque famille, définirent une centaine de cibles dans chacune des régions : commerces, casinos, hôtels de passe, laboratoires de fabrication de drogue, dépôt d'armes, entrepôts, bars, discothèques. Il était plus que probable que ces lieux appartenissent à l'une des branches du crime organisé. Mais Théodore avait dans sa manche un atout qu'il ne révéla à aucun de ses complices. Seuls ses frères avaient été mis dans la confidence. Avant de s'aventurer dans cette expédition, il avait eu l'idée ingénieuse de s'appuyer sur un réseau de militants antimafia, de simples citoyens qui voulaient en finir avec la pègre. Il avait approché leurs responsables en se faisant

passer pour un juge français venu *incognito*, et avait réussi à les convaincre qu'ils partageaient les mêmes intérêts. Ces militants s'organisèrent donc entre eux pour leur fournir, à lui et à ses acolytes qu'il présenta comme des policiers européens, des planques et des informations.

Les Zemmour et leurs hommes s'abattirent sur l'Italie avec pour seules consignes : ni prisonniers ni butin. Quand les différents clans de la mafia enterrèrent leurs premiers morts, ils comprirent qu'ils étaient la cible d'une OPA hostile, agressive et déterminée. Un ennemi de l'extérieur avait frappé.

Il se produisit alors une chose que Théodore n'avait pas prévue : les parrains italiens, qui s'entretenaient depuis deux décennies, se dirent qu'il était temps de mettre leurs vieilles querelles de côté et de s'unir contre les *stranieri*. Au terme d'un conclave secret, tenu dans un petit village situé entre Palerme et Agrigento, ils scellèrent un pacte de non-agression qui devait durer jusqu'à l'anéantissement total des envahisseurs qu'ils avaient mis peu de temps à identifier.

Quoique plus habitués à se tirer dessus qu'à patrouiller ensemble, ces hommes quadrillèrent l'Italie à la recherche des étrangers, épaulés par des *carabinieri* corrompus et de jeunes apprentis mafieux à qui il restait quelques années de formation avant d'intégrer la pieuvre. Tous les quartiers, toutes les rues, la moindre ruelle furent passés au peigne fin ; on ne trouva nulle trace de ces *miserabile invasori*. À croire qu'ils s'étaient évanouis dans la nature ; ou qu'ils possédaient le don d'ubiquité.

Théodore avait brillamment préparé son plan. Croyant collaborer avec la justice européenne, les militants antimafia accomplissaient leur mission avec dévouement et célérité, évitant aux hommes des Zemmour de tomber dans les filets de leurs ennemis.

L'euphorie, hélas ! fut de courte durée. On abattit encore quelques dizaines d'hommes, fit exploser de nombreux autres commerces, détruisit des pans entiers de cette économie souterraine. Mais malgré l'hécatombe, les parrains ne déposèrent pas les armes. Car ils avaient eux aussi un atout dans leur manche : ils réussirent à infiltrer un de leurs sicaires au sein d'une de ces associations citoyennes et, après un mois de travail de fourmi, de patience et de filature, tandis que l'Italie comptait ses morts et que la presse multipliait ses ventes à coups de titres racoleurs du genre « Guerre des mafias européennes », ils

parvinrent à localiser William Zemmour dans un appartement romain.

Celui-ci eut à peine le temps d'effleurer la crosse de son Beretta posé sur la table de chevet que déjà trois hommes le ceinturaient et le jetaient dans le coffre d'une voiture, qui fila vers une destination inconnue. Sa dernière heure venait de sonner. Il songea à sa femme, Évelyne, et à ses jumeaux, regrettant de ne pas avoir mis plus tôt un terme à ses activités de voyou. Il serait en ce moment avec les siens au Canada au lieu de rouler vers une mort certaine. Il savait que ces hommes ne faisaient pas de prisonniers. « Mais alors, pourquoi ne pas m'avoir exécuté dans mon lit ? » se dit-il, plié en deux dans ce coffre qui sentait l'urine.

Il ignorait qu'ordre avait été donné de le laisser en vie. L'un des parrains italiens avait compris qu'ils tenaient là une inestimable monnaie d'échange : la vie d'un Zemmour contre le départ définitif des assaillants. Pas d'armistice ni de cessez-le-feu : une simple poignée de main et un serment suffiraient à sceller cet accord. Les kidnappeurs avaient laissé un message dans la chambre avec un numéro de téléphone. Quand ses hommes informèrent Théodore de la disparition de son frère en lui tendant ce papier, il comprit que le pouvoir avait changé de camp. Les mafiosi n'avaient ni sentiments ni morale, mais il leur restait une chose : l'honneur. Théodore récupéra son frère, et tous repartirent dans leurs territoires, laissant derrière eux des dizaines de cadavres dans les deux camps. Leur rêve de conquête de l'Amérique venait de s'envoler définitivement.

Ayant réchappé de peu à une exécution, William n'oublia pas ce qu'il s'était dit dans le coffre de la voiture de ses ravisseurs et décida de se retirer des affaires. Il récupéra sa part des gains familiaux, dit adieu à ses frères et rejoignit sa famille à Montréal. Théodore et Gilbert vécurent ce départ comme un déchirement, mais l'acceptèrent, car il agissait avant tout pour la sécurité des siens.

Durant une année, William et sa famille vécurent comme des princes, dépensant sans compter et affichant un insolent train de vie. Il avait scolarisé ses jumeaux dans le meilleur lycée français que seuls pouvaient fréquenter les rejetons des expatriés fortunés et des diplomates, s'était offert une superbe villa dans le très chic quartier de Westmount, passait des nuits entières à flamber à des tables de jeu et s'offrait de temps en temps les services d'une *escort girl*. De son côté, sa femme sillonnait l'avenue Green et l'avenue Victoria, hauts lieux du shopping. La famille Zemmour vivait dans l'opulence et l'insouciance.

L'argent fila ainsi jusqu'à ce que leurs ressources se réduisent comme peau de chagrin. Et comme William n'avait aucune qualification professionnelle ni aucune envie de se mettre à travailler, il se rabattit sur la seule chose qu'il savait faire : monter des coups à la limite de la légalité. Il commença par ouvrir un bar, puis deux ; une discothèque, puis deux... Ses commerces fonctionnant plutôt bien, il aménagea dans le sous-sol de ses boutiques deux tripots clandestins et se lança dans de juteuses opérations immobilières, en faisant mine d'ignorer qu'il empiétait toujours plus sur les territoires de concurrents qu'il commençait sérieusement à agacer.

Ils le lui firent comprendre en plastiquant un premier, puis un second de ses négoces et, comme il n'entendait toujours pas le message, sa femme et ses enfants furent kidnappés. Non seulement les

ravisseurs lui réclamèrent une vertigineuse rançon, mais la police ne jugea pas utile d'intervenir, trop contente de laisser les criminels régler leurs comptes entre eux.

William envisagea un temps la possibilité de se faire justice lui-même, mais, sans soutien et sans gloire dans ce grand pays étranger, il finit par payer la somme exigée. Sa famille fut libérée, mais sa tête avait été mise à prix par tous les parrains de Montréal et des environs. Il réchappa à deux tentatives d'assassinat, après lesquelles il vécut cloîtré, sans protection, sa maigre équipe ayant changé de camp. Le peu de ressources qui lui restaient fondirent comme neige au soleil. Par fierté, il ne demanda pas l'aide de ses frères. Qu'auraient-ils pu faire, de toute façon, à 6 000 kilomètres de distance ?

William dépérissait à vue d'œil. Sa femme, au bord de la crise de nerfs, le quitta pour un riche et honnête entrepreneur et partit s'installer à Ottawa. Ses enfants changèrent de nom et émigrèrent à New York. Il était temps pour lui de plier bagage. N'ayant plus de nouvelles de lui, ses frères lancèrent des hommes à sa recherche, mais en vain. William Zemmour avait tout simplement disparu sans laisser d'adresse. Peut-être se réfugia-t-il en Amérique du Sud, où il mourut de vieillesse ou de maladie... On ne le sut jamais.

Désormais, Théodore et Gilbert régnaient seuls sur leur empire. Or, si leurs associés de l'expédition italienne avaient accepté, contraints et forcés, l'échange de William contre leur départ, ils rumaient depuis leur amertume et leur colère. Si près du but, ils avaient dû tout abandonner, essentiellement leurs ambitions de dominer le marché mondial de la drogue. « S'il s'était agi d'un autre de nos hommes, Théodore aurait-il cédé aussi facilement ? » se disaient-ils. Ils étaient convaincus que non, et d'ailleurs, ils n'avaient même pas ou si peu été consultés.

Finalement, cette expédition n'avait servi à rien ; pire, elle avait décimé leurs rangs, endeuillé des familles. Les Gitans avaient laissé de nombreux morts sans sépulture, les Marseillais, les Grecs et les Corses avaient investi énormément d'argent en achat d'armes et d'explosifs, et leur réputation à tous avait été sérieusement entachée par cette déroute. Il était clair pour chacun d'eux que les Zemmour devaient payer pour ce qu'ils considéraient comme une trahison. Ils les avaient entraînés dans cette aventure, ils étaient seuls responsables de ce sauve-qui-peut déshonorant. De leur côté, les Italiens, qui avaient

oublié leur promesse de ne pas se venger, préparaient en silence des représailles. Redevenus les maîtres incontestés de leur pays, ils iraient porter le fer chez les intrus !

Théodore ne dit rien à Catherine de sa « marche sur Rome ». Il prenait de temps en temps de ses nouvelles par téléphone. Un jour, il lâcha simplement qu'avec ses hommes, il avait organisé un séminaire de travail en Italie pour ressouder les troupes. Catherine savait qu'il mentait. La presse française avait relaté les tueries qui avaient ensanglanté la botte. Elle se tut. Théodore lui manquait.

Leurs retrouvailles se firent progressivement. Catherine voulait imposer son rythme. Désormais veuve, elle était la seule sur qui ses enfants, maintenant adolescents, pouvaient compter, et rien ni personne ne devait la détacher de ses nouvelles responsabilités. Ils se retrouvaient dans leur endroit préféré, le jardin du Luxembourg, marchaient de longues heures côte à côte sans jamais évoquer le passé ni le suicide de Charles-André. Peut-être attendait-elle que Théodore la demandât en mariage ; il ne le fit jamais.

Bien qu'elle fût à l'aise financièrement, et maintenant que ses deux fils suivaient une scolarité normale, elle pensa qu'il était temps pour elle de se trouver un travail honnête qui l'occuperait. Or, la seule chose qu'elle sût faire était peindre. Qui aurait embauché une femme sans expérience ni qualification ? Au côté de Théodore, elle avait négligé son école de dessin et, sur son insistance, elle avait fini par la fermer. Elle ne voulait plus dépendre de lui, de ses humeurs, de son argent, de son emploi du temps. Elle qui avait toujours rêvé d'être une femme libre et indépendante parla de ses projets à son amant qui l'encouragea dans cette voie, lui proposant même de lui ouvrir un commerce. Après avoir longuement hésité, elle accepta sous deux conditions : que tout serait en règle et à son nom et qu'elle lui rembourserait cet emprunt.

Elle se retrouva propriétaire d'une librairie dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Les clients affluaient, la presse s'étant faite l'écho de l'originalité de son concept : elle invitait des auteurs pour des conférences-signatures autour d'un thé, imitant en cela les cafés littéraires qui commençaient à éclore dans les grandes villes américaines. Les éditeurs applaudirent des deux mains à cette surprenante initiative. Un jour, un directeur littéraire lui demanda si l'envie d'écrire lui était déjà venue. Elle ne s'était jamais posé la

question. Et pourtant, au fond d'elle, elle savait qu'elle aurait eu tellement de choses à raconter ! Elle sourit, rejeta d'emblée la proposition, mais l'homme revint à la charge :

— Que voudriez-vous que je raconte ? dit-elle, agacée par son insistance. Ma vie de veuve et de mère ?

— Je ne pense pas que l'on puisse résumer votre vie à cela...

— Ah ? Et pourquoi ? répondit-elle. Vous connaissez ma vie ?

— Un peu, oui. Il y a ce que les journaux ont raconté à la mort de votre mari. Je m'y suis intéressé, figurez-vous, car il était le banquier de notre maison d'édition. Mais il n'y a pas que son suicide, il y a aussi l'assassinat de votre beau-père...

Elle n'en aurait donc jamais terminé avec ce passé ? Elle lui demanda de la laisser tranquille, arguant qu'elle ne voulait pas réveiller ses fantômes, que ses plaies commençaient à peine à cicatriser.

Pourtant, la proposition germa dans son esprit. Après mûre réflexion, elle se dit qu'une autobiographie, après tout, pourrait fonctionner comme une psychanalyse : puisqu'elle ne pouvait pas se détacher de son passé, elle le dompterait, l'appriivoiserait et s'en ferait un allié. Elle rappela le directeur littéraire.

— Comment voulez-vous que l'on procède ? Je n'ai jamais rien écrit. Et puis je ne peux pas tout raconter, il reste encore des mystères et des secrets.

— Je vais vous adjoindre les services d'une plume. Vous parlerez et elle écrira. Et quand vous ne saurez plus quoi dire, inventez !

Entre les visites à ses enfants et les horaires de sa librairie, elle arriva enfin à caler les premières séances d'écriture à l'heure du déjeuner, les mardis et vendredis. Son emploi du temps réglé au cordeau, elle était prête à recevoir son « prête-plume ». Elle ignorait ce qu'elle pourrait bien raconter ni même quelle forme son récit prendrait, mais elle avait désormais envie de s'épancher. Il était temps pour elle de soulager sa conscience et de se donner, enfin, un but dans la vie qui ne dépendît que d'elle.

On sonna, elle ouvrit et une étudiante de vingt ans sa cadette, au charme étourdissant, aux courbes harmonieuses, lui sourit à l'embrasure de la porte. Son visage ressemblait à celui d'un ange, ses yeux bleu-gris semblaient ne vouloir contenir que la douceur du monde et ses longs cheveux blonds noués en tresse tombaient sur l'une

de ses épaules à moitié dénudée. Non seulement Catherine ne s'attendait pas à voir une si jeune personne, mais surtout elle s'était imaginé son compagnon d'écriture sous les traits d'un vieux professeur barbu et binoclard. Elle resta sans voix, troublée par cette fraîcheur et cette grâce.

— Vous ne m'attendiez pas ? L'éditeur m'a pourtant bien dit que c'était aujourd'hui notre première séance.

Catherine mit encore du temps à réagir. Puis, comme si elle s'échappait d'un rêve enchanteur :

— Si, bien sûr. Désolée, bafouilla-t-elle. Entrez.

Jamais Catherine n'avait ressenti une telle attirance envers une femme. Roland, son premier amour, l'avait glissée sous les draps de ses employées, mais elle avait accepté ce marivaudage plus par soumission que par plaisir. Mais là, tout son corps, au premier regard, frissonnait à l'idée de toucher cette peau si blanche, de caresser ces cheveux si blonds et de glisser la tête dans ce corsage si envoûtant.

— Madame ? répéta la jeune fille, tentant de faire sortir Catherine de sa douce rêverie.

— Pardon, je ne vous imaginais pas si jeune et si...

— Femme ? sourit l'étudiante.

Toutes deux partirent dans un fou rire qui ne voulait pas s'arrêter. Catherine recouvra en premier ses esprits.

— Avant de commencer, j'aimerais savoir qui vous êtes, puisque vous allez tout apprendre sur moi.

Sa visiteuse se prénomma Marie-Madeleine – à cause de Madame de La Fayette dont sa mère, professeur de littérature comparée à la Sorbonne, était une spécialiste – et elle étudiait à l'École normale supérieure de jeunes filles, en lettres modernes, à Sèvres. Fille unique, elle avait décroché ce travail d'appoint grâce aux relations de son père, Honorin Salvanne, député honoraire et plusieurs fois ministre, et avait déjà servi de plume à plusieurs écrivains, dont certains de renom.

— S'il vous plaît, appelez-moi Marie. Je déteste ce prénom composé.

— Entendu. Alors appelez-moi Catherine. Et on se tutoie.

Elles passèrent ainsi les deux heures initialement dévolues au travail d'écriture à parler d'elles. Ou plus exactement, Catherine la pressait de questions. Elle voulait tout connaître de la vie d'une jeune

femme de 21 ans. Sortait-elle, et où ? Avait-elle un petit ami, et qui ? Quels étaient ses loisirs, ses passions, ses rêves ? Les rôles étaient inversés, l'interviewée devenait l'intervieweuse. En l'écouter se raconter, Catherine semblait vivre à travers son interlocutrice les années de jeunesse et d'insouciance qu'elle n'avait pas connues. Elle lui confia simplement qu'elle aussi avait été une brillante étudiante, mais que son parcours universitaire avait été contrarié par une mauvaise rencontre. Elle lui montra ses dessins, ses tableaux, ses croquis, ses esquisses. Catherine voulait la dessiner, là, maintenant.

— J'aurais tellement aimé, mais je dois reprendre les cours.

— À demain, dit Catherine en la raccompagnant à l'entrée.

— Mais nous n'avons pas rendez-vous avant mardi prochain...

— À demain, répéta Catherine dans un murmure. J'ai hâte de te revoir très vite.

Alors Marie s'en fut, avec un pincement au cœur et des frissons dans le corps. Très troublée elle aussi, Catherine eut à peine le temps de se remettre de ses émotions que l'on sonna à la porte : c'était Théodore, qui passait à l'improviste. Il tenait à la main un volumineux bouquet de fleurs et une bourse en daim fermé par un ruban rouge et soyeux.

— C'est pour toi, dit-il.

— Merci, répondit Catherine qui n'arrivait pas à détacher ses pensées du souvenir de Marie.

— Alors, tu ne l'ouvres pas ?

— Oh ! Désolée.

Le paquet-cadeau renfermait un étincelant collier pavé de diamants, avec cristal de roche sur or blanc de la maison Boucheron.

— Mais tu es fou ! Pourquoi m'offres-tu cela ?

— Je savais que tu avais oublié. Aujourd'hui c'est l'anniversaire de notre première rencontre ! Passe un manteau, je t'invite à déjeuner...

— Tu ne préfères pas qu'on reste là ? dit-elle en entraînant Théodore jusqu'à sa chambre.

Était-ce lui qu'elle couvrait de baisers, lui qu'elle caressait avec autant de volupté, lui dont elle s'enivrait au point de lui murmurer des mots qu'elle n'avait jamais prononcés auparavant ? Théodore, tout à son plaisir, s'abandonnait aux désirs de sa maîtresse. Elle lui disait « je t'aime », il répondait « moi aussi », mais c'était à Marie qu'elle faisait cette déclaration. Une Marie qu'elle espérait tant retrouver le

lendemain.

— Au fait, qui est la jeune fille que j'ai croisée sur ton palier ? Elle sortait de chez toi. Plutôt mignonne...

— Une fée...

— Comment ça, une fée ? demanda Théodore, surpris par cette réponse.

— Une fée de l'écriture, s'empressa de rectifier Catherine. Son travail consiste à aider les auteurs à accoucher du roman qu'ils ont dans la tête.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

— J'ai décidé d'inventer des histoires et d'en faire des romans. Voilà tout.

— Écoute, dit Dédé, conciliant et pragmatique, tout en se rhabillant. Si tu arrives à mener de front ta vie de mère, ta librairie et notre relation, alors je n'y vois pas d'inconvénient...

Il prit congé, laissant Catherine redescendre doucement de son petit nuage d'amoureuse. Elle avait deux heures de retard sur l'ouverture de sa librairie, devant laquelle quelques fidèles clientes faisaient le pied de grue. Elle se confondit en excuses, inventa qu'elle avait été appelée par la directrice du collège de ses fils car le plus jeune avait eu un léger malaise, « mais rassurez-vous, plus de peur que de mal ». Tandis que les lectrices circulaient entre les rayons à la recherche d'un nouvel ouvrage, quémendant des conseils de lecture, elle aperçut une enveloppe glissée sous la porte. Dans la précipitation de son retour, elle ne l'avait pas vue. Elle l'ouvrit. Marie lui fixait rendez-vous le soir même dans sa chambre d'étudiante. Elle l'attendrait devant l'école à 20 heures afin de pouvoir l'y faire entrer sans qu'on les surprenne. Elle avait entouré son message d'un cœur et apposé sur un coin de la feuille l'empreinte du rouge de ses lèvres maquillées.

Le cœur battant la chamade, Catherine appela son ancienne baby-sitter, lui demanda si elle pouvait récupérer ses enfants à leur retour du pensionnat – c'était leur jour de congé de la semaine – et les garder pour la nuit ; elle renvoya ses dernières clientes avant l'heure de fermeture, prétextant qu'elle devait se rendre auprès d'un auteur célèbre pour le convaincre de venir dédicacer son dernier roman chez elle. Elles piaffaient d'impatience de connaître son nom. « C'est un secret », les calma-t-elle.

Aussi excitée qu'une midinette, elle regagna son appartement dans la voiture que lui avait offerte Théodore. Comment devait-elle s'habiller ? Quel parfum devait-elle mettre ? Devait-elle porter un bijou, une robe de soirée ? Elle se trouvait idiote, gamine, mais elle savourait ce moment. « Non, il faut y aller simple, mais aguichante », conclut-elle. Quand la baby-sitter arriva, elle marqua un temps d'arrêt, les yeux écarquillés, devant la mise de son employeuse ; dans son regard, Catherine perçut de l'admiration légèrement teintée de jalousie, et elle comprit que sa tenue allait avoir de l'effet. Elle était prête à s'offrir à Marie. Elle voulait être son amante, son éducatrice, sa bienfaitrice, son pygmalion, en échange de ses conseils littéraires et de sa jeunesse roborative. Une nouvelle vie s'offrait à elle. « Comme je le mérite ! », se dit-elle.

Elle se gara le long des grilles de l'école, attendit 20 heures et vit apparaître sa fée dont un large sourire illuminait le visage. Sans dire un mot, en lui posant un baiser furtif sur les lèvres, Marie prit Catherine par la main, lui fit escalader deux murets, traverser un couloir sombre, grimper un escalier de service, longer un réfectoire humide et mal éclairé, grimper de nouveau un escalier en colimaçon, et toutes deux se retrouvèrent dans un studio au milieu de livres, de cahiers et de classeurs d'étudiante.

Cette nuit compta parmi les plus heureuses de son existence. Et après cette nuit il y en eut d'autres, tout aussi mémorables, chez Marie ou chez elle, ou dans des lieux improbables. La journée, Catherine travaillait dans sa librairie, Marie suivait ses cours et le soir elles se retrouvaient, mêlant leur corps, échangeant de longs baisers, savourant chaque instant de cette union sans tabous, négligeant ce qui les avait réunies, leur projet de roman. Marie, pressée par l'éditeur qui venait souvent aux nouvelles, n'en pouvant plus de lui inventer à chaque fois qu'elles avançaient à un rythme soutenu, tentait à chaque rencontre de convaincre Catherine de se mettre au travail.

— Il va falloir être sérieuse.

— La prochaine fois, promis, répétait-elle en la couvrant de baisers et de caresses.

Catherine loua un appartement près de sa librairie, donna un double des clefs à Marie et toutes deux firent de cet endroit à la fois leur nid d'amour et leur bureau. Catherine avait simplement oublié qu'elle avait un autre amant.

— **M**AIS qu'est-ce que tu as encore ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Théodore, en se décidant à se rendre chez Catherine après lui avoir envoyé quantité de messages restés sans réponse, s'était pourtant promis de conserver son calme. Pour une fois, il voulait être diplomate, manifester de l'empathie. Mais son attitude distante commençait franchement à lui taper sur les nerfs. Il avait devant lui une momie, un sphinx – un mur de glace. Plus il la questionnait, moins elle parlait ; et moins elle parlait, plus il s'échauffait. Lui qui avait l'habitude que ses frères ou ses employés lui répondent sur-le-champ se heurtait à ce qu'il prenait pour de l'indifférence, mais qui était en fait de la peur face à l'explosion de colère qu'elle savait imminente.

Car elle n'avait pas encore osé lui dire qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle avait rencontré quelqu'un et qu'il devait désormais la laisser tranquille. Alors elle le fuyait, prétextant des rendez-vous littéraires, des salons du livre à l'étranger ou en province, ses obligations de mère. Elle l'avait connu colérique, violent ; elle appréhendait qu'il le devînt de nouveau si elle lui disait la vérité.

Théodore était venu pour connaître enfin la raison de son éloignement, et il ne sortirait pas de chez elle tant qu'elle ne lui aurait pas fourni une explication valable. Il l'avait prévenue, d'abord sans la menacer, de ce ton faussement calme qu'il prenait avec ceux contre lesquels il s'apprêtait à sévir. Maintes fois Catherine avait assisté à ce genre de scène. Face à son interlocuteur, il se montrait d'abord imperturbable, puis de plus en plus agressif. À présent, elle se savait au pied du mur. Plus il perdait son sang-froid, à la fois conscient qu'elle lui mentait et mortifié qu'elle n'accède pas immédiatement à sa volonté, et plus elle avait peur : peur qu'en apprenant ce qu'elle vivait

avec Marie, il réagirait comme le voyou qu'il était et ferait du mal à la femme qu'elle aimait. N'y tenant plus, Théodore s'approcha d'elle, toujours muette, la secoua vivement et lui administra une volée de gifles :

— Tu n'es qu'une pute, je sais que tu me trompes de nouveau. Je vais aller le trouver, ton amant, et je vais lui régler son compte comme j'aurais dû le faire avec ton pédé de galeriste.

Cherchant à lui faire le plus de mal possible, il ne lui épargna rien, tout en continuant à la rouer de coups : son mariage raté qui avait conduit au suicide de son mari ; l'éducation de ses enfants, confiée à des tiers ; l'abandon de ses études et son talent gâché ; son passé de prostituée ; l'assassinat de son beau-père et sa complicité dans la conduite des affaires des Zemmour. Recroquevillée, à terre, elle encaissait sa violence et ses insultes. À bout d'arguments, il lui arracha le collier qu'il lui avait offert, saisit un vase qu'il porta au-dessus de sa tête, prêt à lui fracasser le crâne.

— Vas-y, cogne ! le provoqua-t-elle avec le peu d'énergie qu'elle parvint encore à rassembler. De toute manière, il n'y a que ça qui vous fasse jouir, les Zemmour. Frappe, souffla-t-elle encore. Frappe-moi, comme le faisait ton frère Roland.

Théodore stoppa son geste à quelques centimètres du front de sa victime. Fut-ce par pitié ou par crainte des conséquences de son acte ? Ou parce que l'évocation du prénom de son aîné agit comme un électrochoc qui lui fit prendre conscience de ce qu'il était en train de faire ? Toujours est-il qu'il cessa de frapper, s'éloigna de ce corps prostré, reposa le vase et abandonna Catherine qui gisait sur la moquette, le visage tuméfié, le torse recouvert d'ecchymoses, les bras bleuis par les coups et l'esprit torturé par les invectives de son bourreau. Sans un mot, mais avec sur le visage une expression qui signifiait qu'elle ne perdait rien pour attendre, Théodore tourna les talons et sortit en claquant la porte derrière lui.

Dans moins d'une heure, Catherine avait rendez-vous avec Marie. Or, elle ne voulait pas offrir à son amante, qui ignorait encore tout de son ancienne vie, le spectacle de son corps meurtri. Puisant dans les dernières forces qui lui restaient, elle réussit à se hisser jusqu'au téléphone, composa le numéro de son éditeur et demanda que l'on prévienne Marie-Madeleine du report de leur entretien. Ensuite elle appela la baby-sitter, la pria de coller une affichette sur la devanture

de sa librairie mentionnant : « Fermeture exceptionnelle », d'aller chercher ses enfants à l'internat pour leur semaine de vacances et de les confier à la gardienne de l'immeuble. À cette dernière, elle raconta qu'elle avait attrapé une maladie contagieuse et lui demanda de s'occuper de ses deux fils le temps de sa convalescence.

Puis, toujours à terre, elle rampa sur une main, l'autre tenant ses côtes meurtries, jusqu'à sa chambre, mais n'ayant pas la force de grimper dans le lit, elle s'endormit, percluse de douleurs, à même le sol. Elle resta ainsi cloîtrée une semaine, puis une semaine supplémentaire jusqu'à ce qu'elle réussisse à se lever et à soigner ses bleus au corps, sans pour autant guérir ses bleus à l'âme. Son visage qui se reflétait dans le miroir portait encore les stigmates des sévices qu'elle avait subis. Elle se remettait doucement de cette scène de violence, mais désormais, quelque chose avait changé : elle voulait se venger de Théodore ; lui faire payer sa cruauté.

Mais comment devait-elle agir ? Impossible pour elle d'aller trouver la police et de raconter tout ce qu'elle savait sur les agissements des « Z » ; impossible aussi d'envoyer une lettre anonyme, on découvrirait facilement, avec le luxe de détails qu'elle projetait de révéler, qui en serait l'auteur ; impossible encore de ne pas associer son nom au leur, elle était impliquée dans plusieurs étapes de leur parcours criminel ; impossible enfin d'oublier qu'elle avait assassiné son beau-père et qu'elle avait été la complice du meurtre de trois parrains israéliens ! C'est alors qu'une idée surgit ; le roman qu'elle allait écrire et qui devait être l'exact récit, la copie conforme de sa vie devrait aussi prendre la tournure et les accents d'un plaidoyer *pro domo*. Elle n'inventerait rien, au contraire. Elle raconterait tout en détail, depuis sa rencontre avec Roland jusqu'au meurtre du père de son mari, sans négliger Israël, les trafics en tout genre, les règlements de comptes, les guerres de territoires, l'Italie... Elle avait une bombe entre les mains et elle la ferait exploser à la face des Zemmour ! À une nuance près : elle se présenterait comme une victime.

Pour réclamer la clémence de la justice, elle n'aurait besoin ni de se fabriquer un alibi ni de produire de fausses déclarations ; elle plaiderait les circonstances atténuantes. Elle reconnaîtrait ses actes, tous ses actes, mais elle décrirait en détail le contexte dans lequel ses crimes avaient été commis : au quotidien, elle subissait les menaces et les chantages des Zemmour si elle parlait. Elle, mais aussi les siens.

Elle dirait à Chavin qu'elle savait ce que son mari avait voulu lui confier : le déchirant calvaire d'une famille menacée et exploitée par un gang puissant. Elle lui raconterait qu'ils l'avaient obligé, toujours sous la menace de leurs armes, à leur donner les adresses de ses plus importants clients de la banque pour ensuite les rançonner. S'il s'était suicidé, c'est parce qu'il n'en pouvait plus du harcèlement quotidien qu'il subissait ; elle produirait même des photos compromettantes de son mari et de son amant, prises par un des hommes des Zemmour, et avec lesquelles ils le faisaient chanter. Alors, à force de menaces et d'intimidations, il avait fini par se trouver lâche. Elle lui suggérerait d'aller questionner le concierge de l'hôtel où il avait mis fin à ses jours : celui-ci ne pourrait qu'identifier les Zemmour venus, une nouvelle fois mais trop tard, faire pression sur lui. Elle lui parlerait aussi du colis que son mari avait confié à la réception de l'hôtel et qui lui était adressé. Elle avait récupéré son contenu – la lettre et le rivet de son soulier –, il lui resterait à semer le doute dans l'esprit de l'inspecteur en lui faisant croire que Charles-André y avait consigné toutes les épreuves que sa famille et lui avaient endurées, accusant nommément les Zemmour.

Concernant le meurtre de son beau-père, elle avait aussi prévu la parade : oui, elle avait accompagné Théodore au château et avait participé au vol, mais une fois encore, contrainte et forcée. Et si, après ce lâche assassinat, elle avait été sous le choc c'est parce qu'elle avait assisté à l'exécution de son beau-père par son amant ! Le scénario était bien ficelé, ses explications inattaquables et son statut de victime ne pourrait qu'attendrir les jurés. Théodore devait payer pour sa violence. Ce livre, ce serait sa libération, son cri pour en finir avec son état d'assujettissement. Elle briserait enfin ses chaînes, la justice la considérerait comme une proie, non comme une criminelle ou une complice de cette famille de délinquants. L'épaisseur du casier judiciaire des Zemmour achèverait de les envoyer en prison à vie.

À l'évocation de ce scénario, elle reprenait goût à la vie, comme si la descente aux enfers des frères Zemmour lui procurait par avance une jouissance revigorante. Elle photographia son corps meurtri sous toutes les coutures, témoignage irréfutable de son martyr. Puis elle se dit qu'il fallait maintenant accumuler le plus de preuves possibles, en fabriquer aussi de vraisemblables qui toutes accuseraient les Zemmour, et eux seuls. Elle devait d'abord plonger dans ses souvenirs,

et seule Marie pourrait l'aider.

Dans l'entrée, Catherine remarqua une vingtaine d'enveloppes jonchant le sol, que la concierge avait glissées sous la porte. Elle les ramassa et les ouvrit une par une : toutes ces lettres de Marie. Elle s'inquiétait, se lamentait, la cherchait, elle disait qu'elle lui manquait, elle avait besoin de la voir... Mais dans son dernier message, aux yeux de Catherine le plus beau de tous, elle lui écrivait : « Je t'aime. » Elle téléphona à son éditeur qui prit des nouvelles de sa santé, le rassura et lui demanda de joindre Marie pour lui dire qu'elle l'attendrait chez elle le lendemain afin de se remettre au travail. Et à l'heure dite, Marie apparut encore plus belle qu'elle ne l'avait laissée dans son souvenir.

— Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? s'inquiéta la jeune fille en découvrant le visage tuméfié de son amante.

Catherine ôta son chemisier pour exposer l'entièreté du supplice qu'elle avait subi.

— Je vais tout te raconter, assieds-toi.

Et elle ajouta, grave et mystérieuse :

— Mais je te demande une seule chose : tout ce que je vais te confier devra rester secret jusqu'à ce que je t'autorise à remettre le manuscrit. Jure-le-moi.

Marie n'avait jamais vu Catherine aussi solennelle ni aussi résolue. Elle la serra dans ses bras, la couvrit de baisers et lui fit le serment que rien ne filtrerait de leurs entretiens.

— Maintenant, branche ton magnétophone.

De son côté, l'inspecteur Chavin trépignait d'impatience. Son enquête n'avait pas avancé d'un iota. Il avait beau tourner et retourner ses dossiers, compulser les archives, recouper ses faibles indices, relire ses notes, rien de tangible n'apparaissait qui lui permît de poursuivre ses investigations. Il lui manquait un maillon pour reconstituer la chaîne des événements, et alors là, il en était persuadé, il coffrerait les derniers Zemmour.

L'éloignement de William et ses difficultés canadiennes dont l'avait informé la police locale ne le satisfaisaient qu'à moitié. Où était-il passé après son départ précipité ? Nul n'avait jamais réussi à retrouver sa trace, malgré son signalement à l'Interpol. Avait-il été chargé par ses frères d'ouvrir un nouveau territoire, d'explorer de nouvelles terres

de conquêtes criminelles ? Il restait Gilbert et Théodore à surveiller, les plus résistants et les plus déterminés. Ils avaient repris leurs activités et les faisaient tourner à plein régime. Bien sûr, Chavin et ses hommes avaient procédé à des descentes dans des tripots clandestins, muré des hôtels de passe, fermé des bars, contrôlé quelques prostituées et renvoyé devant la justice nombre de dealers, mais jamais l'inspecteur ne réussit à établir un lien entre ces activités mafieuses, ces individus et les « Z ».

Les deux derniers de la fratrie avaient œuvré à leur invisibilité avec toujours plus de méthode et de raffinement. Tout leur revenait, mais rien ne les rattachait aux différentes étapes du circuit criminel. Des hommes de paille disposés à chaque échelon du trafic et qui ne se connaissaient pas entre eux leur assuraient un anonymat parfait. L'argent qu'ils collectaient – qu'il soit généré par les passes ou le produit du deal ou de quelque autre nature frauduleuse – circulait via un impressionnant système financier développé par Maurice Dray qui avait fait intervenir quantité de sociétés faisant office de lessiveuses pour atterrir dans les caisses parfaitement légales d'entreprises ayant pignon sur rue, mais dont les transactions se faisaient essentiellement en argent liquide. C'est ainsi que la holding « Zemmour and Zemmour Corporation », enregistrée dans un paradis fiscal et qui, contribuable exemplaire, acquittait dans l'hexagone taxes, impôts, redevances et loyers, possédait une cascade de commerces de bouche aux chiffres d'affaires impressionnants, mais à la clientèle rare, dans des coins reculés de France où jamais aucun agent du fisc ne se serait aventuré.

Or l'ambition de Chavin, qui tournait à la monomanie, était de porter un coup d'arrêt définitif au trafic de drogue qui inondait le pays et continuait à faire des ravages dans la jeunesse. Il en était convaincu, cette famille seule avait les capacités financières, les équipes et les réseaux pour gérer et approvisionner ce marché. Un jour, un chimiste de la préfecture identifia l'origine de la drogue. Chavin réussit à joindre ses homologues afghans afin qu'ils enquêtent sur ces clients français, mais il ne reçut jamais la moindre information de leur part. La corruption locale y était érigée en système et les interactions incestueuses entre les tribus et la police empêchaient toute enquête approfondie. Nuit et jour, Chavin vivait Zemmour, pensait Zemmour, ingurgitait du Zemmour, digérait du Zemmour ! Sa traque stérile tournait à la frénésie obsessionnelle. Il avait fait de cette

enquête une affaire personnelle. Il voulait les voir enfermés à perpétuité dans une prison, ou ensevelis, comme leurs frères, sous la terre d'un cimetière.

— Un jour, je démantèlerai cette Casher Connection, murmura-t-il. Je le jure. Ces salauds ne vont plus longtemps contaminer notre jeunesse.

Un appel interne le sortit de ses pensées. Le grand chef le convoquait *illico* à son étage. Cet appel, il l'avait craint, mais il savait qu'inexorablement il devait arriver. Après les louanges du début de l'enquête revinrent les récriminations.

— Me serais-je trompé sur vos capacités ? l'apostropha le divisionnaire en le recevant dans son bureau dont il laissa la porte grande ouverte afin d'être entendu du plus grand nombre. Non seulement vous avez échoué à régler cette affaire de meurtre du comte de Mirepoix, mais on a eu droit au suicide du fils, à des guerres de gangs, et maintenant à une inquiétante augmentation des morts par overdose. Que se passe-t-il, Chavin ? J'attends des explications.

— Monsieur le divisionnaire, bredouilla-t-il, avec tout le respect que je vous dois...

— Votre respect ne suffit pas, Chavin. Je veux des actes. Et du concret, coupa-t-il, furieux. Je raccroche avec le ministre de l'Intérieur. Tous les jours il reçoit des appels des préfets et des maires qui lui font part de la détresse des parents dont les enfants sombrent dans ces addictions. Si vous ne me mettez pas quelques individus derrière les barreaux, je ne donne pas cher de votre avancement. Moi qui vous croyais promis à un grand avenir.

Puis, en haussant le ton afin que toutes les oreilles indiscrètes agglutinées dans le couloir puissent partager son sentiment :

— Je suis déçu, Chavin. Et « déçu » est un doux euphémisme. Vous pouvez disposer.

Jamais son supérieur ne lui avait parlé avec autant de dureté. « Qu'il y aille, lui, sur le terrain, on verra s'il fait mieux ! » grommela Chavin en regagnant son bureau, sous une dizaine de paires d'yeux qui le dévisageaient, pas mécontents que le chef rabatte le caquet à ce collègue imbu de sa personne et qui, le plus souvent, faisait en sorte de travailler seul. André Fettuciani, son binôme, l'attendait, prêt à le reconforter, mais la morgue de Chavin lui en ôta l'envie. Il avait pourtant une information intéressante à lui communiquer. « Tant pis,

se dit-il, ça attendra. » Et il quitta le bureau. Chavin fixait les portraits punaisés sur un tableau en liège accroché au mur des deux derniers Zemmour et de Catherine. « Lequel des trois est le maillon faible ? » s'interrogea-t-il. Jamais les deux frères ne se trahiraient, il les exclut donc. Restait la veuve dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis fort longtemps. Les photographies des filatures de Théodore ne les montraient plus ensemble depuis un certain temps. « Y aurait-il là un début de piste ? » Il appela sa secrétaire pour qu'elle convoque quelques-uns de ses hommes.

— Je veux tout connaître de ses activités, avec qui elle baise, où elle déjeune et ce qu'il y a dans son assiette ! martela-t-il en attendant les renforts.

— Vous n'avez pas besoin d'eux, répondit l'assistante, pas mécontente de pouvoir épauler son chef. Il suffit de lire le magazine *Elle*. J'arrive.

Elle le rejoignit dans son bureau et l'informa que toute la presse féminine ne parlait que du succès de sa librairie et du couple qu'elle formait avec une jeune femme dont elle protégeait, mystérieuse, l'identité.

— Oh ! putain, beugla Chavin. Dites à Fettuciani de venir.

— J'y vais, mais lisez jusqu'à la fin.

Chavin se replongea dans l'article et lut à haute voix la fin de l'entretien. « Et vous êtes amoureuse ?

— Oui, de Marie, qui me comble à chaque instant. »

L'assistante n'eut guère besoin d'aller trop loin pour le chercher. Fettuciani attendait dans le couloir, sirotant un café.

— Pardon pour tout à l'heure, grommela Chavin. Mais se faire engueuler par le grand patron n'est jamais très agréable. Je viens d'apprendre une info de première main concernant Catherine de Mirepoix...

— Elle dirige une librairie et elle partage sa vie avec une femme ! coupa Fettuciani.

— Mais tout Paris est au courant et j'étais le seul con à l'ignorer.

— J'ai voulu t'en parler tout à l'heure, mais disons que tu ne m'en as pas laissé l'occasion. Et tu veux faire quoi de cette info ?

— Je ne sais pas encore, mais pendant que j'irai rendre visite à la veuve, tu fileras sa nana. Elle a sûrement dû lui confier des secrets sur l'oreiller. Les filles, ça jacte plus facilement.

Chavin s'interrogea : devait-il retourner voir son patron pour lui annoncer qu'il avait une nouvelle piste à explorer ? Il y renonça. Il ferait mieux d'attendre que cette prochaine enquête lui livre ses premières conclusions. Désormais seul dans son bureau, il s'offrit une cigarette, se servit un fond de whisky et se jura de trouver des réponses à chacune de ses interrogations. Qui était cette mystérieuse Marie ? Comment Théodore avait-il vécu leur séparation ? Où était passé William ? Comment réussirait-il à établir le lien entre les petits revendeurs de drogue et ces gros bonnets ? Il était convaincu néanmoins de la fiabilité d'une seule de ses hypothèses : Catherine serait le maillon faible, la première qui, inévitablement, flancherait.

TANDIS qu'André Fettuciani poursuivait sa filature, que Marie et Catherine écrivaient leur roman à clef, que Théodore et Gilbert continuaient leurs trafics et que l'inspecteur Chavin œuvrait à débarrasser le monde de ses voyous, les Italiens et les familles de province parachevaient, chacun de leur côté, leur vengeance qui se résumait en un seul dessein : éliminer les deux derniers frères Zemmour.

Les Transalpins avaient mis sur leurs talons deux équipes de tueurs avec pour mission de les abattre purement et simplement. Ils voulaient leur faire payer leur baroud d'Italie, malgré leur promesse d'en rester là après la libération de William et la retraite en rase campagne des « Z » et de leurs alliés. Après des journées et des nuits à planquer devant leurs différents appartements, leurs commerces ou leurs lieux de villégiatures, aucune occasion ne se présenta à eux, les Zemmour ne sortant plus qu'entourés d'une impressionnante escouade de gardes du corps.

De leurs côtés, les familles de province, plus que jamais désireuses de se venger de la trahison des frères Zemmour, connurent des échecs tout aussi cinglants. Ils avaient pourtant déployé d'importants moyens en hommes et en matériels, allant jusqu'à corrompre deux de leurs gardes du corps qui leur détaillaient les heures de sortie de Gilbert et Théodore. Or, paranoïaques et méfiants, ceux-ci modifiaient systématiquement et à la dernière minute leur itinéraire et leurs horaires. Quand on les attendait à l'un de leurs casinos à midi, ils pavoisaient dans un de leurs entrepôts au même moment ; lorsqu'il était prévu que l'aîné se rende quelques jours en Normandie, il annulait son séjour et prenait son avion privé pour une destination inconnue.

Prévoyants et avisés, les Zemmour n'avaient cependant pas imaginé que les coups pourraient venir simultanément de leurs ennemis d'hier et de leurs complices de toujours. Sans se concerter, mais avec une égale détermination et une haine farouche, et à défaut d'avoir pu jusque-là les atteindre physiquement, gangs de province et mafieux italiens déployèrent d'autres moyens pour frapper les Zemmour au portefeuille. Les Italiens commencèrent par rafler toutes leurs prostituées, les envoyant sur les trottoirs de Hambourg ou dans des claques du Moyen-Orient. Puis ils détruisirent à coups d'explosifs leurs bars et leurs tripots. De leur côté, les familles de province s'occupèrent des casinos, y faisant régulièrement des descentes punitives, détruisant roulettes et machines à sous et menaçant les employés de s'en prendre à eux s'ils continuaient à travailler pour les « Z ».

Les Italiens passèrent à la deuxième phase de leur plan en exécutant quelques-uns de leurs gorilles. En une semaine, on repêcha une quinzaine de corps dans la Seine que la police n'eut guère de peine à identifier comme appartenant au clan Zemmour. Au 36, on ne cacha pas sa joie de compter un peu moins de malfaiteurs sur terre. Les organisations de province passèrent elles aussi par les armes quelques revendeurs de drogue et des membres du personnel choisis par hasard. L'heure d'une réplique puissance 10 du massacre de la Saint-Valentin¹ venait de sonner pour les pieds-noirs.

Après ces carnages, les « Z » virent leurs cohortes de porte-flingues fondre comme neige au soleil et une grande partie de leur personnel ne plus réapparaître, ayant pris la poudre d'escampette sans réclamer leur solde de tout compte. Edgar n'était plus des leurs pour ressouder les troupes et William non plus. De plus en plus inquiets des dommages qu'ils subissaient et de la débandade de leurs hommes, ils se résolurent à fermer temporairement leurs quelques rares casinos encore en exploitation et à suspendre leurs activités d'importation et de revente de produits stupéfiants. Ils avaient besoin de réfléchir, de trouver une réponse à la seule question qui les taraudait : qui les défiait ? Ni les familles de province ni les gangs de l'étranger ne répondaient plus à leurs sollicitations.

— Tu penses qu'ils auraient osé se liguier contre nous ? dit Dédé.

— Tout porte à croire qu'ils n'ont pas avalé notre reddition romaine...

— On doit se renforcer. Trouve des bras, et vite.

Faute de mieux, Gilbert recruta quelques voyous sans envergure, des détrousseurs de vieilles dames, des souteneurs de bas étage, des demi-sels sans ambition, des intermittents de la malhonnêteté et des individus à moitié dessalés, tous attirés par la promesse d'un généreux salaire. Toutefois, l'objectif des cent nouvelles recrues avait été atteint. « Cela fera illusion », se dirent les « Z », tout en sachant fort bien qu'au premier accroc, tout ce petit monde filerait à l'anglaise.

Chavin guettait la fin des hostilités pour convoquer les Zemmour et se réjouir de leur mauvaise passe. Il recensait les morts avec gourmandise, additionnait les préjudices non sans un certain plaisir et se réjouissait des dommages avec une satisfaction non feinte. D'autres que lui faisaient le travail, il ne pouvait que s'en féliciter. Quelques putes et dealers en moins ne l'empêcheraient pas de dormir et le grand chef, au détour d'un couloir, lui avait fait une remarque appuyée en ce sens. Mais son enquête sur le meurtre du comte n'avancait pas. Cent fois il reprit ses dossiers et cent fois il se résolut à admettre qu'aucun indice probant ne lui fournirait des preuves irréfutables. « Une promenade à pied me ferait le plus grand bien », se dit-il.

Il remonta le boulevard Saint-Michel, tourna dans la rue des Écoles, emprunta la rue de l'Éperon et, arrivé boulevard Saint-Germain, rendit visite à Catherine dans sa librairie, sans trop savoir ce qu'il venait y chercher ni pourquoi ses pas l'avaient mené jusque-là. Elle l'accueillit assez froidement, même s'il se présenta comme simple client. Elle n'avait guère l'envie ni le temps de lui parler. De plus, il était trop tôt pour tout lui révéler. Son roman, même s'il avançait bien, lui et lui seul devait porter son témoignage. Son désir de se venger de Théodore restait toujours aussi présent dans son esprit. Après qu'il eut fini de circuler entre les rayonnages, elle finit par l'accompagner jusqu'à la sortie avec un large sourire. Elle avait changé d'attitude à son endroit, comprenant qu'elle devait s'en faire un allié. Il ressortit de la boutique les bras chargés de livres qu'elle lui avait offerts, mais sans la moindre information. D'ailleurs, en quittant les lieux, il trouva sa démarche inutile. Qu'était-il venu y faire ? Et surtout, que s'était-il imaginé ? Qu'elle allait le recevoir à bras ouverts et lui dire ce qu'il voulait entendre : qu'elle et son ancien amant avaient bien été les auteurs de cet assassinat ? Sur le boulevard Saint-Germain, en voyant son reflet dans la vitrine d'un commerce, il se

trouva stupide.

Par acquit de conscience, il téléphona d'une cabine téléphonique à ses collègues des impôts pour vérifier si la société « Plume d'oie », gérante de la librairie, était en règle. Après avoir longuement patienté, on lui répondit que oui. Maintenant qu'il était là, sans trop savoir quoi faire, il ne voulait pas s'avouer vaincu. Il attendit dans un café avec vue imprenable sur la librairie que Catherine ferme boutique pour la suivre. Discrètement, il l'observait renseigner ses clients, passer des coups de fil, remettre en place les livres dans les rayons. « Tout cela est bien banal », admit-il.

Or, une heure avant la fermeture, Catherine descendit le rideau de fer, se dirigea vers un immeuble moderne tout proche d'à peine trois étages et y pénétra. Comme elle n'en ressortait pas, Chavin poussa à son tour la porte d'entrée et considéra les quelques noms inscrits sur les boîtes aux lettres. Quatre en tout. Un prénom composé suivi d'une initiale attira son attention : Marie-Madeleine S. Il avait lu dans l'un des papiers qui évoquaient le parcours de Catherine que sa maîtresse se prénommait Marie sans que l'on en sût davantage sur elle. Il fallait qu'il sache quel nom se cachait derrière cette initiale. « S comme secret », fantasma-t-il en regagnant son bureau. Le lendemain, arrivé au 36 au petit matin, il trouva son collègue Fettuciani qui l'attendait déjà, affichant un large sourire.

— J'ai retrouvé la trace de la petite et je l'ai suivie, annonça-t-il. Et tu sais ce que j'ai découvert ?

— Accouche, grommela Chavin.

— Ce n'est pas n'importe qui ! Tu sais qui est son père ?

— Écoute, je n'ai vraiment pas le temps de jouer aux devinettes...

— Le député Salvanne, *himself* !

— Le fameux S ! s'étrangla Chavin.

Fettuciani le regarda, perdu. De quoi parlait-il ? En quoi ce « S » était-il fameux ? C'était maintenant à lui de l'interroger.

— Tu peux m'expliquer ?

— Figure-toi que je suis allé faire un tour à la librairie hier et j'ai suivi Catherine jusqu'à un immeuble à deux pas de son commerce. J'ai inspecté les boîtes aux lettres et l'une d'elles portait une étiquette au nom de Marie-Madeleine S.

— Mais c'est le vrai prénom de sa gonzesse, confirma Fettuciani. Marie-Madeleine Salvanne, fille du député Salvanne et de madame,

professeur de littérature à la Sorbonne.

— Et c'est maintenant que tu me dis ça ? grogna Chavin.

— En quoi le fait de savoir son nom et son pedigree peut-il nous aider dans notre enquête ?

— Tu ne te demandes pas pourquoi le nom de sa maîtresse n'apparaît jamais nulle part ? Pourquoi elle le cache ?

Non, Fettuciani ne s'était jamais posé cette question. Et pour tout dire, il s'en moquait bien.

— Réfléchis ! Parce que papa et maman ne sont pas au courant de la liaison de leur fille ! On tient là un moyen de la faire chanter, tu comprends ? Ça ferait désordre, une fille lesbienne dans cette famille honorable, tu ne crois pas ?

Vu sous cet angle, Chavin n'avait peut-être pas complètement tort. Fettuciani devait reprendre l'initiative pour ne pas apparaître dépassé aux yeux de son collègue.

— Tout s'éclaire maintenant ! Voici l'info que je voulais te donner : hier soir, quand elle a quitté l'appartement de ses parents, le chauffeur de l'Assemblée l'a déposée à Normale sup'. Mais dès que la voiture a filé, elle a pris un taxi et s'est arrêtée boulevard Saint-Germain.

— Au 136, boulevard Saint-Germain ! crièrent-ils en chœur.

— C'est elle notre maillon faible ! conclut Chavin.

L'inspecteur posta un photographie du 36 devant l'immeuble du couple, un autre devant l'appartement de Catherine de Mirepoix et un dernier devant l'entrée de l'École normale supérieure. S'il avait pu, il aurait truffé leur nid d'amour de micros et de caméras, mais avec la fille d'un député, il fallait avancer avec des pincettes. Après plusieurs jours de filoches, les nombreux clichés qui s'étaient sous les yeux de Chavin n'offraient rien de très éloquent. Ces photos les représentaient certes ensemble, bras dessus bras dessous, mais l'étudiante aurait pu alléguer que c'était une amie, sans plus. Il avait besoin de preuves plus croustillantes ; une sorte de flagrant délit amoureux. Il espérait mieux pour que le jour J, lorsqu'il les présenterait à Marie, celle-ci aurait le choix entre collaborer ou prendre le risque de jeter l'opprobre sur sa famille.

Un instant, il envisagea d'évoquer cette nouvelle piste avec le grand patron, mais se ravisa ; il était encore trop tôt pour crier victoire. Fettuciani et lui devaient maintenant réfléchir aux différents scénarios pour obtenir de tels clichés. Son collègue l'interrogea :

— Et ton Théodore Zemmour, tu crois qu'il est au courant de cette liaison ? S'il ne l'est pas, je doute qu'il réagisse bien quand il apprendra que sa compagne l'a plaqué pour une fille !

— Tu as raison. Les pieds-noirs ont le sang chaud et ça ne va pas lui plaire de se savoir cocufié, avec une femme de surcroît...

— Je pense qu'il faut jouer sur ces deux tableaux : la jeune maîtresse tiraillée entre son amour et la réputation de sa famille et l'ancien amant jaloux, phallocrate et colérique.

Chavin, un sourire facétieux aux lèvres, inscrivit sur son carnet qu'il devait de toute urgence informer Zemmour que sa maîtresse filait désormais le parfait amour dans d'autres bras que les siens, histoire d'ajouter une pincée d'embrouilles à ce sac de nœuds !

— Fettuciani, tu es un as ! J'ai hâte de voir sa réaction.

Le face-à-face avec Théodore Zemmour ne tarda pas. Quelques jours à peine après l'échange avec son collègue, Chavin eut une agréable surprise. Dédé se présenta à son bureau, accompagné de son avocate, maître Rouas, une brillante pénaliste, pour déposer plainte, se disant victime de nombreuses tentatives d'assassinat. Chavin ne cachait pas son plaisir. « La roue tourne à mon avantage », se dit-il. Puis le toisant, rêvant qu'il allait le coffrer après qu'il lui aurait lu les innombrables chefs d'accusations, il recouvra ses esprits :

— Si je comprends bien, vous sollicitez l'aide de la police ? J'aurais bien une cellule à vous proposer, mais cela risque d'être trop exigü, plaisanta à moitié Chavin.

— C'est bien dans vos prérogatives, inspecteur, de venir en aide aux victimes ? intervint la ténor du barreau.

— Tout à fait, maître. Je vais donc prendre la déposition de monsieur.

Chavin appela son assistante qui s'installa devant sa machine à écrire, prête à retranscrire l'échange.

— Nom, prénoms, qualité, démarra l'inspecteur.

— Zemmour, Théodore, Samuel, Lalou, commerçant.

— Je vous écoute.

L'aîné des Zemmour se décrivit comme une victime de menaces et de tentatives de meurtre de la part d'inconnus, sans évoquer les détériorations de ses biens. Il ne savait pas qui exactement lui voulait du mal, mais, insista-t-il, à chaque fois qu'il sortait de chez lui ou du travail, il sentait bien qu'on le suivait, qu'on l'épiait. « Des hommes à

moto », précisa-t-il. Il les avait repérés, à chaque fois les mêmes, devant chez lui, devant son restaurant, à chacun de ses déplacements. Non, il ne pouvait pas les décrire, ils portaient toujours un casque. Mais il en était convaincu, ils cherchaient à attenter à sa vie et à celle de son frère Gilbert.

— C'est bien maigre, dit Chavin, laconique.

— Je me permets de vous rappeler, monsieur l'inspecteur, que les menaces font partie dans le Code pénal des « crimes ou délits contre la liberté ». Le travail de prévention comprend l'évaluation de ces menaces. C'est donc à vos services de considérer s'il y a lieu pour mon client de continuer à s'inquiéter.

— Cela va de soi, maître. Nous nous y emploierons. Par ailleurs, je crois savoir, dit ingénument l'inspecteur à Théodore Zemmour, que vous avez eu aussi quelques ennuis avec vos casinos et une grande partie de votre personnel, n'est-ce pas ? On m'a dit que vos établissements étaient fermés...

— Pour travaux, inspecteur, répondit Dédé. Travaux d'embellissement.

Les deux visiteurs s'apprêtaient à sortir du bureau quand Chavin interpella une nouvelle fois Zemmour. Cette fois-ci, il ne le manquerait pas. En préparant sa question, il pensait à la tirade de Cyrano : « À la fin de l'envoi, je touche. »

— Au fait, dites-moi, comment va madame de Mirepoix ? Toujours amoureux l'un de l'autre ?

— Plus que jamais, inspecteur.

— Ah ! comme c'est curieux. J'étais persuadé que vous vivriez mal sa nouvelle liaison. Comme quoi, les mauvaises langues...

Zemmour marqua un temps d'arrêt, se retourna vers l'inspecteur qui enchaîna. Théodore ne lisait pas la presse féminine.

— Mais je suis heureux d'apprendre que tout roule entre vous. C'est vrai, après que vous avez traversé tant d'épreuves, il aurait été stupide qu'une relation sentimentale de cette nature nuise à votre couple. Je n'osais pas vous en parler, mais puisque la savoir avec une femme ne vous pose pas de problème, j'en suis ravi. Bonne journée, monsieur Zemmour. Bonne journée, maître.

À la mine renfrognée qu'affichait Zemmour en quittant la place, Chavin comprit qu'il avait placé le ver dans le fruit. Il demanda à l'un de ses hommes de le suivre au cas où il se dirigerait vers

l'appartement de Catherine. Il ne voulait pas être responsable d'un éventuel excès de colère de sa part. Puis il pria sa secrétaire de le laisser seul et, infatué, il allongea les jambes sur son bureau en s'appuyant sur sa chaise, se frottant les mains, réjouï par le pétard à mèche courte qu'il venait d'allumer.

Fettuciani le sortit de son ravissement. Son air maussade n'indiquait rien de bon.

— Aucune nouvelle preuve, maugréa-t-il en tendant une enveloppe qui contenait les photos des dernières filatures.

Chavin les regarda une par une. Il n'y avait rien à tirer de cette nouvelle salve. À croire que les deux femmes se savaient observées et que, par instinct, elles redoublaient de vigilance. Un autre appel, provenant du policier qu'il avait envoyé surveiller Théodore Zemmour au sortir de son bureau, augmenta son embarras : Dédé avait simplement regagné ses pénates. Chavin était dans l'impasse. Il comptait désormais sur le temps ou la chance pour qu'une bonne nouvelle arrive.

— Peut-être que nos hommes se sont fait repérer ? déclara Fettuciani.

— Probablement, répondit Chavin, évasif.

— J'ai une idée. Tu te souviens de ce détective privé qu'avait embauché Zemmour ?

— Oui, fit Chavin qui ne voyait pas trop le lien avec son affaire.

— Il la connaît bien, peut-être qu'il pourrait nous servir d'agent double...

— Nos services l'ont déjà interrogé. Zemmour l'avait embauché pour surveiller Catherine. Une querelle d'amoureux, sans plus.

— Ça, c'est ce que Zemmour lui a fait croire à l'époque.

— Sois clair, l'interrompt Chavin.

— Je pense qu'il y a une carte à jouer en se servant de lui et de sa proximité avec nos deux suspects. Imaginons qu'il aille voir Catherine et qu'il lui dise qu'en marge d'une de ses affaires, il a repéré des flics devant sa boutique, histoire de l'inquiéter. Comme ça, elle lui ferait confiance et il pourrait la travailler en toute liberté.

— Tu sais que t'es pas con quand tu veux ? Convoque-le et avant trouve-moi quelques billes contre lui pour qu'il accepte de collaborer sans discuter.

À la lecture de son dossier truffé de fautes professionnelles allant

de l'extorsion d'aveux à l'atteinte à la vie privée en passant par l'usurpation d'identité, le détective ne se fit guère prier pour devenir un auxiliaire de la police. Il lui restait à se mettre dans les petits papiers de Catherine – un jeu d'enfant pour lui, dit-il aux deux inspecteurs qui, en l'envoyant au front, lui avaient promis un châtiment exemplaire s'il les décevait.

Notes

1. Pogrom de Strasbourg le 14 février 1349, lors duquel des habitants de la ville massacrèrent environ deux mille de leurs concitoyens juifs.

ENTRE les sessions d'écriture et les récréations amoureuses, Catherine et Marie avaient aménagé leur emploi du temps comme des « travailleuses hédonistes et des stakhanovistes dilettantes ». La formule avait été inventée par Marie pour qualifier avec humour leur relation.

Elles se retrouvaient désormais deux soirs par semaine dans l'appartement douillet de Saint-Germain-des-Prés transformé en refuge entièrement consacré aux productions de l'esprit et aux plaisirs de la chair. Peu de meubles : un grand lit, un canapé, une table basse, une cuisine équipée du strict minimum – et de l'encens aux senteurs d'Orient censées exciter l'imagination et les sens. Les autres soirs, Catherine rendait visite à ses enfants et Marie travaillait ses concours. Désormais, elles avaient adopté un rythme de croisière qui leur permettait de remplir leurs obligations familiales, estudiantines et professionnelles sans que l'un de ces impératifs n'empiète sur les autres.

Au fil des séances imparties à l'écriture, Marie avouait être subjuguée par les divagations créatrices de Catherine, ses élucubrations romanesques, sa verve féconde, lui demandant où elle puisait autant d'anecdotes et de récits sur ce monde de voyous. Catherine ne lui avait pas encore révélé que tout ce qu'elle lui racontait n'était ni plus ni moins que l'histoire de sa propre vie. À ce stade du récit, elle s'était contentée d'évoquer les luttes entre gangs pour la conquête de nouveaux territoires, la vie d'un bordel parisien ou l'atmosphère qui régnait dans les tripots clandestins. Ce qui suscitait aussi l'admiration de Marie était ses emprunts à l'argot qu'elle maîtrisait sur le bout des doigts et dont elle enrichissait sa prose.

— On ne peut pas imaginer des dialogues entre voyous comme s'ils avaient suivi les mêmes études que toi ! La plupart de ces hommes ont quitté l'école très tôt. Leurs seuls diplômes ce sont les années passées en prison, plaisanta Catherine. N'oublie pas qu'on veut raconter la vie d'une jeune fille qui a fait de mauvais choix, se laissant entraîner sur une mauvaise pente à cause de rencontres toxiques.

Elles reprirent leur travail ; Catherine s'interrompit pour lui dire qu'il lui manquait simplement la fin de l'histoire. Marie ne trouva rien à redire à ce projet littéraire, d'autant qu'elle avait face à elle une conteuse née. Chacun de ses personnages secondaires portait en lui des mystères et des failles, des amours contrariées et des rêves d'absolu. Marie l'enregistrait et, le week-end, elle mettait en forme sa narration. Il n'y avait ni plan ni chronologie, simplement une multitude d'histoires, à charge pour elle de donner aux protagonistes de l'épaisseur et du romanesque et d'organiser son texte. Marie se doutait bien, à la manière dont elle enrichissait son récit, que l'héroïne ressemblait à Catherine, mais jusque-là elle ne démêlait pas trop la fiction de la réalité.

Lors d'une séance de relecture, Marie fit découvrir à Catherine le passage finalisé de la rencontre entre l'étudiante et son premier amour telle qu'elle l'avait retranscrite. Tout était conforme aux souvenirs de Catherine qui, afin de brouiller les pistes, avait situé la scène sur un bateau reliant la Corse au continent. Mais cette dernière bondit quand Marie utilisa les adjectifs « rustre » et « asocial » pour qualifier le futur amant du personnage principal.

— Ce n'est pas la réalité, s'emporta Catherine. Pourquoi l'as-tu décrit comme cela ? Il était tout sauf tel que tu le présentes. Il était attentionné, drôle, envoûtant.

— Entendu, acquiesça la jeune femme, légèrement effrayée par sa réaction.

Catherine s'adoucit, prenant conscience qu'elle risquait d'éveiller quelques soupçons chez son amante en défendant si vivement un simple héros de roman. Marie ne savait encore pratiquement rien de sa vie passée.

— En tout cas, c'est comme ça que je me l'imagine. Sinon, jamais notre héroïne n'aurait succombé à son charme, se justifia-t-elle plus calmement.

— C'est toi l'auteur, trancha Marie.

— Je te demande pardon de m'être emportée, s'excusa-t-elle en passant tendrement sa main dans ses cheveux.

Puis Marie reprit sa lecture, hésitant à lui faire d'autres remarques. Elle aurait, par exemple, préféré que les deux futurs amants se rencontrassent dans un train et que son héroïne ne se jetât pas aussi rapidement dans ses bras. Elle trouvait aussi que la soumission de Paula – c'était le prénom que s'était choisi Catherine –, prête à vendre son corps par amour, lui semblait à la fois immature et invraisemblable.

— Tu es toujours fâchée ? demanda Catherine en interrompant la lecture.

— Non, dit Marie sur un ton qui démentait sa réponse.

— Je sens que ça ne va pas. Dis-moi...

— Tu ne t'emporteras pas, promis ?

D'un air penaud, Catherine se fit câline pour la rassurer et l'inviter à parler.

— Si j'avais été dans cette situation, c'est-à-dire follement amoureuse d'une personne, jamais je ne me serais prostituée ! Comment justifier un tel sacrifice, une telle déchéance ?

— Tu as raison, l'interrompit Catherine. Mais tu raisones comme une bourgeoise qui n'a pas connu d'épreuves dans la vie. Il faut se mettre à la place de Paula et chercher dans son passé des explications à cet acte. On doit s'interroger d'abord sur ce qui peut conduire une femme à se prostituer.

— Tu le sais, toi ?

— Oui, répondit sans hésiter Catherine. Enfin, se reprit-elle, on peut imaginer. Il y a évidemment l'argent, un besoin de survivre. Mais je ne pense pas que ce soit ça qui ait motivé Paula. Chez elle, ce serait plutôt l'affirmation d'un sentiment de puissance. Avec ses clients, Paula est paradoxalement en position dominante. C'est elle qui négocie le montant et le service offert.

— C'est bizarre, mais je ne me la représente dans aucune de ces deux hypothèses.

— Attends, il en reste une troisième. On se prostitue également à la suite d'une blessure profonde. On pourrait imaginer que Paula a été victime d'un viol collectif au cours de son adolescence, que quelques années plus tard elle a cru pouvoir soigner le mal par le mal...

— ... et que ce prédateur a perçu son traumatisme et sa

vulnérabilité, continua Marie, enthousiaste. Excellent. Nos lectrices ne pourront avoir que de l'empathie pour Paula. Tu pourrais aussi consacrer un chapitre au procès de ses violeurs, qu'elle aurait retrouvés plusieurs années après. C'est d'actualité, avec l'affaire des deux jeunes filles belges violées près de Marseille et défendues par maître Gisèle Halimi. La bataille des progressistes contre les conservateurs....

— Non, coupa Catherine, peu sensible aux envolées de sa compagne. Ses violeurs sont morts, tombés en Algérie durant la guerre.

— Ah ! fit l'étudiante. Comme tu veux. Mais je garde ton idée que la prostitution a pu l'aider à dépasser ce choc, conclut Marie, emballée par cette théorie.

Il était l'heure de se séparer. Marie quitta en premier l'appartement et Catherine lui emboîta le pas. En se dirigeant vers sa librairie, elle tomba nez à nez avec le détective privé. Elle le salua furtivement.

— Pardon, madame, je me mêle peut-être de choses qui ne me regardent pas, mais puis-je vous dire quelque chose qui m'intrigue ?

Elle hésita à lui répondre, mais sa curiosité ne résista pas longtemps. D'abord, que faisait-il là ? Et qu'est-ce qui avait bien pu l'intriguer à ce point ? Elle lui dit qu'elle était pressée, mais que s'il voulait, il pouvait l'accompagner jusqu'à sa boutique.

— Je suis dans le quartier pour une banale histoire d'infidélité conjugale. J'ignorais que vous habitiez à présent ici et que vous y teniez ce commerce. Il se trouve que la femme adultère rejoint son amant dans un appartement proche de votre immeuble, d'où ma présence, murmura-t-il.

— En quoi cela me regarde-t-il ? demanda Catherine.

— Ne vous retournez pas, mais sachez que deux hommes vous observent, l'un dans le café d'en face, l'autre au coin de la rue. Croyez mon flair de détective. Je les ai repérés en attendant de surprendre mes « victimes » en flagrant délit. Ils ne peuvent être là que pour vous, je ne sais pas pourquoi et ne veux pas le savoir, mais je tenais seulement à vous prévenir. Monsieur Zemmour a été si généreux avec moi. Et disons que j'ai eu le privilège de partager un peu de votre intimité.

Catherine attendit d'avoir rouvert sa librairie pour l'inviter à entrer

et l'interroger plus avant. Elle s'inquiétait de cette filature.

— Mais que me veulent-ils ? se demanda-t-elle à haute voix.

— Je l'ignore, mais ils ont tout l'air d'être des policiers.

— Vous pourriez me rendre un service ? Je vous paierai, évidemment...

— Avec plaisir, répondit-il, ravi qu'elle ait mordu à l'hameçon.

— Vous pourriez vous renseigner ?

Le détective quitta sa proie et se dirigea aussitôt vers le 36 pour faire son rapport aux inspecteurs Chavin et Fettuciani, qui se félicitèrent de la tournure que prenait leur stratagème. Le détective attendait maintenant qu'on lui donne de nouvelles instructions.

— Confirmez-lui que ce sont bien des policiers, mais que vous ignorez encore pourquoi ils la surveillent. Faites-lui peur.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas, inventez, répondit Chavin.

— Dites-lui que ce sont des types des Renseignements généraux. Et si elle vous demande à quoi ils servent, répondez-lui qu'on les sollicite pour des affaires politiques, proposa Fettuciani.

Le détective privé ne comprit pas très bien le but de la manœuvre ; Chavin, lui, y vit l'occasion d'exercer sur Catherine une pression supplémentaire. Quand le détective repartit à la recherche de sa proie, Chavin félicita son collègue pour son esprit d'initiative. « Décidément, se dit-il, ce Fettuciani est un excellent flic. »

Le détective avait laissé Catherine dans la plus grande confusion. Pourquoi la surveillait-on ? Ces hommes étaient-ils vraiment des policiers ? Chavin détenait-il de nouvelles preuves et avait-il dépêché ses sbires pour la confondre ? Elle envisagea aussi la possibilité que ses pisteurs fussent du clan de Théodore, dont elle était sans nouvelles depuis qu'il l'avait frappée et laissée à demi inconsciente chez elle. Ce silence ne lui correspondait pas. Puis elle reprit ses esprits, refusa de se laisser aller à la panique : il valait mieux attendre que le détective lui donne davantage de renseignements plutôt que d'échafauder des théories fumeuses.

De leur côté, les Zemmour réfléchissaient toujours à une offensive. Entourés de branquignols, ils n'envisageaient pas une contre-attaque. Or, ils savaient qu'ils ne pourraient pas rester trop longtemps sans réagir. Leur réputation et leur avenir en pâtiraient irrémédiablement. Théodore tenta une nouvelle fois de joindre ses complices de

province ; et une nouvelle fois, personne ne lui répondit. Il n'y avait plus de doute, les attaques venaient de ce côté-ci. Gilbert avait vu juste.

— Je sais ce qu'il nous reste à faire, déclara Dédé. Je vais fournir à Chavin la possibilité d'opérer le plus grand coup de filet de sa carrière de poulet. On va tous les balancer, en faisant en sorte qu'ils croient à une descente de flics.

— Malin ! Mais comment va-t-on s'y prendre pour les attirer tous dans le même endroit au même moment ?

— C'est simple. Qu'est-ce qui les motive ? L'appât du gain ! Prendre l'argent plutôt que le sang ! Je vais faire courir le bruit qu'on a rassemblé notre fraîche dans une planque et qu'on s'apprête à sortir toutes nos économies d'un coup pour filer à l'étranger. Je te parie qu'ils seront tous au rendez-vous. On y sera nous aussi, mais pas seuls.

Gilbert écouta les détails du plan qu'il trouva ingénieux. Ils s'appuieraient sur les forces de l'ordre, comme avec les Perret. Théodore, toujours accompagné de son avocate, maître Rouas, alla de nouveau trouver l'inspecteur, cette fois pour lui offrir les têtes d'une bonne partie de la pègre française.

— Vous trahiriez vos amis ? s'enquit Chavin.

— Je n'ai pas d'amis chez les voyous, inspecteur. Je vous l'ai déjà dit, je suis un honnête commerçant. Maintenant, si mes renseignements ne vous intéressent pas, je ne vous importune pas plus longtemps.

— Parlez.

— Figurez-vous qu'un de mes employés a surpris une conversation entre deux hommes un peu louches. Ils évoquaient la tenue d'une réunion dans un bar, rue Notre-Dame-de-Lorette, pour, ont-ils dit, une opération d'envergure. Ces hommes ont précisé qu'ils y seraient avec les Gitans, les Corses, les Marseillais, et d'autres. Des noms, vous en conviendrez, pas très recommandables. Je ne sais pas ce que cela signifie.

— Voilà pourquoi mon client a tenu à vous en informer, intervint l'avocate.

— Ah ! bon ? Et votre « employé » est venu vous en parler, à vous. Et pour quelle raison, monsieur Zemmour ?

— Parce que ce bar est assez proche de mes boutiques. Je n'aimerais pas subir de nouveaux dommages collatéraux. Écoutez,

inspecteur, j'agis en tant que citoyen responsable.

— Ne me prenez pas pour un con, Zemmour. Vous voulez qu'on fasse le ménage à votre place.

— Si vous n'agissez pas, inspecteur, je me verrai dans l'obligation d'avertir vos supérieurs que vous avez négligé une piste criminelle.

— Oh ! Vous, maître, taisez-vous ! s'emporta Chavin. Je vais prendre toutes les mesures nécessaires.

Puis, s'adressant à Théodore :

— Ne croyez pas qu'après cette opération je vous laisserai tranquille. Je ne finirai pas ma carrière avant de vous avoir envoyé au trou, Zemmour.

Théodore n'était pas mécontent de son plan. Il lui restait à attirer les autres familles dans son piège. Comme prévu, il révéla à quelques-uns de ses hommes en qui il avait le moins confiance qu'il s'inquiétait pour son avenir et que son frère et lui envisageaient de prendre la tangente. Il leur dit qu'il avait besoin d'eux, car dans une semaine il retirerait d'une planque – dont il leur indiqua l'adresse – l'essentiel de son magot. « Je compte sur vous pour ne pas ébruiter notre fuite », conclut-il.

Comme il l'avait anticipé, le jour J, les chefs des organisations mafieuses françaises montèrent à Paris et attendirent que les Zemmour se présentent à l'adresse qu'on leur avait indiquée. Le renseignement était solide, puisqu'il provenait des hommes mêmes du clan Zemmour.

— Les rats quittent le navire, s'était réjoui un Corse.

— Cette fois-ci, on ne va pas les rater : la bourse *et* la vie ! avait renchéri un Marseillais.

Tout le quartier avait été placé sous haute surveillance. En lieu et place des commerçants et des badauds, la police avait disposé ses propres hommes. Derrière l'uniforme de chaque agent des PTT, le tablier de chaque employé de magasin, la parka de chaque éboueur, le bleu de travail de chaque ouvrier se cachait un flic de la Mondaine ou de l'Antigang. Les clochards étaient armés, les landaus que poussaient des mamans étaient vides mais transformés en coffres à munitions ; quant aux appartements dont les fenêtres donnaient sur le bar, ils avaient été réquisitionnés et des tireurs d'élite de la gendarmerie y étaient postés. Toutes les voitures qui stationnaient le long de la rue appartenaient à la PJ, ainsi que les hommes et le matériel à l'intérieur.

À l'issue de cette vaste opération, l'inspecteur Chavin savait qu'il

signerait soit son heure de gloire, soit son arrêt de mort professionnel. Il ne perdait pas de vue les deux frères Zemmour qui s'apprêtaient à rejoindre le lieu où devait se faire le retrait de leur argent. Leurs gorilles habituels avaient été remplacés par une dizaine de flics dont l'allure et la figure n'avaient rien à envier à celles des voyous. Théodore et Gilbert devaient servir d'appâts, tandis qu'à l'intérieur du bar une armée de flics attendrait l'arme au poing. Pour faire plus vrai, on avait entassé dans l'arrière-boutique des sacs de voyage bourrés de papier journal découpés en forme de billet de banque avec un vrai Pascal au-dessus de chaque pile ; l'illusion était parfaite. Comme Chavin l'avait prévu et espéré, une quinzaine de chefs mafieux arrivèrent groupés. Leur neutralisation n'en serait que plus aisée. Or, ce que personne n'avait pu anticiper ni même deviner, c'est que, remontant de l'autre côté de la rue, les Italiens, lourdement armés, eux aussi avertis de la retraite des Zemmour, voulaient leur part du gâteau.

— C'est qui ceux-là ? bredouilla Chavin qui observait à la jumelle le bon déroulement de son plan.

Nul ne put ni n'eut le temps de lui répondre. En un éclair, les frères Zemmour s'engouffrèrent dans une voiture, alors que les clans de province, les Italiens et la police se canardaient mutuellement. La rue Notre-Dame-de-Lorette devint le théâtre de la plus grande fusillade jamais inscrite dans les annales de la criminalité parisienne. À découvert, les mafieux des deux camps devinrent de véritables cibles. On se serait cru sur un stand de tir. Les armes crachaient la mort, les projectiles tapissaient les trottoirs, les corps jonchaient les caniveaux. L'intox avait fonctionné. Quand les armes se turent, Chavin savoura sa victoire. Aucun de ses hommes n'avait été blessé et il expliquerait dans son rapport que ces voyous n'avaient pas tenu compte des dernières sommations. En identifiant les dépouilles, il n'en reconnut qu'une sur deux. Un moribond vers lequel il se pencha baragouina un dernier message en Italien. Pourquoi des Italiens s'étaient déplacés jusqu'à Paris ? Il serait toujours temps d'exiger des Zemmour une explication.

Quand il passa en revue tous ces cadavres désormais alignés côte à côte en attendant que les convois funéraires les transportent vers la morgue, Chavin ressentit un léger pincement au cœur ; non qu'il fût peiné ni même enchanté, mais nombre de ces hommes avaient jalonné

et même façonné sa carrière. Alors, voir pour la dernière fois tous ces visages qui lui étaient familiers, c'était comme un livre d'histoire qui se refermait.

Un cri perçant le sortit de cette parenthèse nostalgique.

— Mon frère est grièvement blessé !

Théodore, terrifié et courant dans tous les sens, portait dans ses bras le corps ensanglanté de Gilbert, sans doute atteint de plusieurs balles perdues. Chavin fit venir de toute urgence une ambulance qui le transporta jusqu'à l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine. Prudent, le chirurgien réserva son diagnostic, son patient étant gravement touché. Il avait le foie perforé, des éclats de verre dans les reins et des lésions profondes au niveau de l'estomac et du pancréas. Et il avait perdu beaucoup de sang. Après plusieurs heures, l'anesthésiste rejoignit dans la salle d'attente Théodore, qui était entouré de sa belle-sœur et de son neveu, pour leur annoncer que le pronostic vital était engagé. On allait tenter une nouvelle opération, mais le cœur fragile du patient risquait de ne pas la supporter. Il repartit rejoindre l'équipe médicale en laissant cette famille dans l'angoisse. Une heure après, la nouvelle tomba : Gilbert avait succombé à ses blessures.

Théodore régnerait désormais seul sur un empire en déclin.

TROIS mois après cette opération de police, tout le 36 fêtait cette victoire écrasante sur « les forces du mal », leitmotiv préféré du patron pour qualifier les criminels et qu'il resservait à chaque grande occasion. Et lors de son allocution qui précéda la collation offerte par le ministère de l'Intérieur, les policiers réunis au grand complet n'y échappèrent guère. Les hommes avaient soif et voulaient se divertir, mais cette cérémonie ne pouvait pas se tenir sans qu'il insiste sur le combat entre la civilisation et la barbarie, la tradition chrétienne et la modernité permissive. « Toujours le même discours », maugréa Chavin dans son coin.

Alors qu'il avait mené de main de maître les opérations jusqu'au succès final, son nom ne fut même pas cité, ni au cours de cette réunion ni dans les articles que la presse avait consacrés à cette expédition punitive. Dépité, il rejoignit discrètement son bureau, laissant les ingrats à leurs autocongratulations. L'heure n'était pas à faire des ronds de jambes ni à s'empiffrer de petits-fours : il lui restait l'affaire Mirepoix à régler. Fettuciani, qui l'avait suivi du regard, lui emboîta le pas. Il comprit à sa démarche qu'il n'allait pas bien. En le voyant le rejoindre, Chavin sourit.

— Bon, c'est bien beau tout ça, mais maintenant on n'a plus le choix. Il faut que le dernier des Zemmour plonge avant qu'un truand ne l'abatte ! Je veux le voir croupir en prison. Tu as des nouvelles de notre détective ?

— Toujours rien de neuf de ce côté-là. Les filles se voient deux fois par semaine, toujours les mêmes jours et aux mêmes heures, et le reste du temps Catherine s'occupe de sa librairie et Marie de ses cours.

— Et les photos ?

— Rien non plus. Enfin, rien d'intéressant. Marie utilise toujours le

même stratagème pour rejoindre sa belle et passer la nuit avec elle : la voiture de papa jusqu'à son école, puis un taxi pour le boulevard Saint-Germain.

— Je te le répète, c'est là qu'est la faille. Du côté de la famille. C'est sur elle qu'il faut faire pression. Si ton détective ne nous apporte rien de croustillant, on y va à l'esbroufe. Et Zemmour ?

— Il est de plus en plus isolé. Il ne sort qu'une fois par semaine, et jamais les mêmes jours. Il va se recueillir sur le caveau familial...

— C'est plus un caveau, ironisa Chavin, c'est une nécropole !

Un appel interne interrompit leur dialogue : un détective à l'accueil demandait à les voir.

— Faites-le monter.

Le visiteur habitué des lieux affichait un large sourire. De sa propre initiative, il ferma la porte du bureau des inspecteurs. Ce qu'il avait à leur annoncer était de la plus haute importance.

— Elle écrit un roman sur une jeune provinciale qui a fait de mauvaises rencontres. Et Marie l'aide en tant que nègre.

— Comment ça ? demanda Fettuciani.

— J'ai suivi la fille jusqu'à une maison d'édition et à l'accueil j'ai fait parler la standardiste. C'est elle qui m'a raconté tout ça. Catherine dicte, Marie rédige.

— Oh putain ! s'écria Chavin. Mais c'est génial ! Et tu sais où elles en sont ?

— Non, mais ça ne va pas être difficile de me renseigner, la standardiste m'a à la bonne.

Chavin le renvoya poursuivre sa filature. Fettuciani et lui tentèrent d'élaborer un plan.

— Il faut à tout prix qu'on mette la main sur ce manuscrit. Imagine qu'elle y raconte sa vie ! s'enthousiasma Chavin.

— Faire une perqui dans une maison d'édition, c'est aussi compliqué que dans un journal ou un parti politique ! T'as entendu parler du Watergate ?

— Tu n'as pas tort. Il faut qu'on réfléchisse à une façon de se procurer ce dossier.

— Je pense plutôt que ta première intuition était la bonne. Il faut mettre le paquet sur la famille et réussir à faire craquer la petite. Et si on y allait au bluff ? On lui dirait qu'on sait tout de sa vie privée, et en parallèle, le détective suggérerait à Catherine qu'elle devrait se méfier

de son amie. La suspicion, il n'y a rien de pire pour fragiliser une personne. Il lui montrerait quelques photos de nous avec elle, histoire d'appuyer son propos.

— On y va et on verra ce qu'il en ressort.

Quand Chavin, un épais dossier sous le bras, vit Marie sortir de l'école, il s'avança vers elle et lui demanda son chemin. L'échange fut bref, mais son photographe eut le temps de les mitrailler. Fettuciani agit de la même manière devant le domicile de Catherine et ce fut au tour d'autres flics d'user de cette même grosse ficelle, cette fois-ci en croisant la jeune fille qui sortait de la librairie. Il restait au détective à placer sous le nez de Catherine ces photos compromettantes. Il la rejoignit à sa librairie pour mettre son plan en application.

— Vous m'avez demandé de me renseigner, alors sachez que cette fille avec qui vous avez souvent rendez-vous est une étudiante très curieuse...

— Comment ça ? Quelle fille ? balbutia Catherine. Et qui vous a dit de vous intéresser à elle ?

— C'est la base de notre profession, se justifia-t-il. D'abord, on surveille l'entourage. Maintenant, si ça ne vous intéresse pas de savoir ce que j'ai découvert... dit-il en feignant de ranger son dossier dans la poche de sa gabardine.

— Montrez-moi !

Il étala sur le comptoir une quinzaine de clichés qu'il détailla avec gravité. L'inspecteur Chavin avec Marie ; l'inspecteur Fettuciani, du 36, avec Marie ; des flics des Renseignements généraux, encore et toujours en grande discussion avec Marie.

— Vous en pensez quoi ? demanda Catherine avec anxiété.

— Ça ne sent pas bon ! Pourquoi parle-t-elle à des policiers ? Et surtout Chavin ! Vous le connaissez bien, je crois.

Le détective récitait sa leçon ; Catherine ne l'écoutait plus ; ou plutôt, elle ne percevait qu'un bourdonnement désagréable. Elle ne voulait pas croire que Marie était une traîtresse ; qu'elle collaborait avec la police ; que ses mots d'amour, ses caresses n'étaient que feintes ; qu'elle s'était servie de ce projet de roman pour la faire parler et qu'elle utiliserait ses confidences pour la livrer à la justice. Tandis que le détective lui racontait le pouvoir des RG, la probable connivence qu'ils entretenaient indiscutablement avec le père de Marie, député honoraire et plusieurs fois ministre, Catherine, l'esprit

embrumé par ces idées noires, ne doutait plus de la trahison de son amante. L'éditeur était dans le coup, Chavin avait fait pression sur lui : il avait dû le menacer, elle ne savait pas de quoi, mais les flics étaient capables du pire. Elle en avait fait les frais, même si jusqu'à présent elle s'en était plutôt bien sortie. Le père de Marie était un personnage influent, respecté, et il entretenait sûrement des liens étroits avec les huiles de la police. Jamais ce livre ne serait publié ; elle avait été victime d'une machination ; on lui avait extorqué des aveux sans pressions ni menaces.

Catherine se ressaisit. Elle réexamina les photos une à une, en silence, puis demanda au détective de la laisser seule ; elle le rappellerait. Elle ferma sa librairie et retourna dans son appartement. Désormais au calme, elle prit le temps de la réflexion. Pourquoi devrait-elle s'inquiéter ? Tout ce qu'elle avait raconté à Marie n'était que pure fiction ; les noms, les dates, les lieux, elle les avait presque tous modifiés ; les règlements de comptes, les escroqueries, les trafics n'étaient que le pur produit de son imagination. L'implication même de Paula, son héroïne, dans ces entreprises douteuses était totalement fortuite. Quant aux quelques personnages et épisodes authentiques, elle dirait qu'elle avait compulsé les journaux de l'époque pour nourrir son récit afin de le rendre plus crédible.

Elle devait se calmer et réfléchir à la meilleure attitude à adopter quand elle reverrait la félonne. Devrait-elle la placer immédiatement devant sa duplicité ? Ou, à l'inverse, feindre de l'ignorer et faire aboutir leur projet en modifiant au maximum les anecdotes qui pouvaient la compromettre ? Ou, plutôt, ce projet de roman, n'était-il pas temps d'y mettre un terme ? Si au moins elle pouvait demander conseil à quelqu'un ! Elle n'était entourée que d'espions et d'indics, de flics et de conspirateurs. Elle se sentait harcelée de toutes parts !

Un homme, un seul, aurait pu la sortir de cette mauvaise passe. Lui avait les idées claires, les capacités à affronter de tels événements en les retournant à son profit. Mais la dernière fois qu'ils s'étaient croisés, elle n'en avait pas gardé le meilleur souvenir, comme en témoignaient les cicatrices sur son corps. Comment réagirait-il si elle le consultait ? Prendrait-il même le temps de l'écouter ? Tant pis, elle se lança. Advienne que pourra : soit il l'écouterait, soit il lui raccrocherait au nez. Au moins, elle aurait joué sa dernière carte !

Théodore accueillit cet appel avec bonheur, soulagement et fondit

en larmes. Lui aussi, après toutes les épreuves qu'il avait traversées, avait besoin d'entendre une voix complice. Elle ignorait que Gilbert était mort. Il lui dit qu'il était désormais seul et lui confia que ses affaires périlclitaient ; qu'il n'avait plus goût à rien et que ses rares sorties, il les consacrait à la visite de ses chers disparus. Elle le laissa s'épancher, raconter sa solitude, mais aussi sa crainte qu'à chaque instant quelqu'un débarque et le flingue. Un concurrent ou la police ! Ses nuits étaient hantées par ce cauchemar. Catherine lui dit simplement qu'il lui manquait et qu'elle avait hâte de le revoir. Ils raccrochèrent dans une profusion de mots doux et de baisers à distance, en se promettant de se revoir l'après-midi même.

Une impressionnante équipe de gorilles attendait Théodore devant l'appartement parisien de Catherine. Dès qu'il y pénétra, son regard se fixa sur le vase qu'il avait failli fracasser sur le crâne de son ancienne compagne. Avant même de parler à Catherine, il prit l'objet et le cacha à sa vue tourmentée. Puis il la serra dans les bras, plus par affection que par amour. Il ne pouvait pas faire comme si rien ne s'était brisé entre eux.

— Je te demande pardon pour tout le mal que je t'ai fait, dit simplement Catherine qui ne reconnaissait plus l'homme hautain, fier, fougueux qu'elle avait connu naguère.

Son Dédé n'était plus que l'ombre de lui-même. Amaigri, les traits tirés, la parole laborieuse, il avait vieilli d'une dizaine d'années. « Comment pourrait-il m'aider ? » se dit-elle en le dévisageant avec de la compassion et de la tristesse dans le regard. Il lui restait un fond d'anisette, son alcool favori. Elle en remplit deux verres, en hommage à leur passé. Théodore but d'un trait, sans même réagir à cette marque d'attention.

— Au fait, pourquoi m'as-tu appelé ? demanda-t-il d'une voix chevrotante.

— Je voulais simplement te revoir et prendre de tes nouvelles, répondit Catherine, qui saisissait bien, à la vue de ce corps fatigué, qu'il ne lui serait plus d'aucune aide. Et toi, comment vas-tu ?

— Comme je te l'ai dit au téléphone, je pense que mon avenir n'est plus en France, enchaîna-t-il. J'ai trop d'ennemis et seul je ne peux plus y faire face ni me consacrer pleinement à mes affaires.

— Tu comptes aller où ?

— Je ne sais pas encore. Une fois que j'aurai tout bradé, j'y verrai

plus clair.

Catherine s'assit à ses côtés, lui caressa la main et tous deux versèrent des larmes sur leur passé aujourd'hui définitivement disparu. Leurs séjours en Normandie, leurs expéditions punitives, leurs étreintes amoureuses, leurs projets de vie en commun, les soirées festives, l'adrénaline à chaque opération... Tout cela, désormais, n'était plus que lointain souvenir. Elle ne valait pas mieux que lui, se dit-elle. Même si sa tête n'était pas mise à prix, elle ne pouvait qu'admettre que sa vie se résumait à un immense gâchis. Ses enfants, qu'elle n'avait pas vus grandir, poursuivaient désormais leurs études à l'étranger ; sa maîtresse et son dernier amant l'avaient trahie ; son mari s'était suicidé et elle avait assassiné son beau-père. Il ne lui restait que sa librairie, piètre consolation. Théodore embrassa Catherine et rejoignit ses troupes. Elle l'observa par la fenêtre : sa démarche était celle d'un vieil homme. Il ne marchait plus, il se laissait porter. « Ce roman risque de l'achever, se dit-elle. Il ne mérite pas ça. »

Il restait maintenant à Catherine à affronter Marie. Or, elle ne savait toujours pas comment s'y prendre. Elle n'avait pas tranché : la confrontation ou le silence ? La mise en accusation ou le mutisme ?

Le jour de leur rendez-vous habituel, Catherine ouvrit la porte sur une Marie toujours aussi radieuse et attirante. Quand elle voulut l'embrasser, Catherine eut un mouvement de recul qu'elle ne put ni ne voulut réfréner. Marie, d'abord surprise, lui demanda ce qui n'allait pas :

— Je suis un peu fatiguée, répondit-elle laconiquement.

— Alors laisse-moi te réveiller, dit Marie en tentant de glisser la main sur sa poitrine.

— Arrête, somma Catherine qui maintenant voulut tout déballer. Arrête ton petit jeu sournois, tes caresses de vipère et tes mensonges. Je sais tout.

Marie la regardait, tétanisée, sans rien comprendre. Elle lui demanda des explications et sa maîtresse se contenta de jeter sur la table basse une pile de photographies.

— Mais c'est quoi ? demanda-t-elle en parcourant les clichés. Qui sont ces hommes ? Tu m'espionnes ?

— C'est plutôt à toi de me dire pourquoi tu es en grande conversation avec des flics ?

— Des flics ? Je te jure que j'ignore qui sont ces individus.

Catherine ne devait pas fléchir ni se laisser amadouer par les protestations de son amante. Elle avait cherché à la trahir, un point c'est tout. Maintenant, elle devait en connaître les raisons. Or Marie, visiblement outrée par ces accusations, reprit le tas de photos et les considéra d'un peu plus près.

— Mais attends, dit-elle, je reconnais ces types. D'ailleurs, ça m'a semblé bizarre sur le moment, et puis après je n'y ai plus pensé. Dans la même journée et en trois endroits différents, chacun d'eux m'a demandé son chemin...

— Et tu penses que je vais me satisfaire de cette explication ? objecta Catherine.

— Écoute, crois ce que tu veux, moi je te dis exactement comment ça s'est passé. En revanche, je ne m'explique pas pourquoi et comment ces photos te sont parvenues.

— C'est un détective privé qui me les a confiées.

— Donc, tu me fais suivre ?

— Non, ce sont ces hommes qu'il surveillait, et il t'a prise en photo avec eux !

— Je te jure sur notre amour que ni de près ni de loin je ne connais ces individus. Je t'en prie, Catherine, crois-moi.

— Mais alors pourquoi m'a-t-il présenté ces clichés comme la preuve de ta duplicité ? s'interrogea Catherine à haute voix.

— Je ne comprends rien à ce que tu dis, trancha Marie. Je ne partirai pas d'ici sans avoir une franche explication.

Catherine hésita avant de tout lui confier. N'était-elle pas en train de lui mentir de nouveau ? « Je ne dois lui dire que le strict minimum », pensa-t-elle.

— La police me surveille à cause d'une vieille histoire. Un inspecteur en particulier.

— Arrête, coupa Marie. J'ai tout compris. Ils ont monté cette cabale pour te faire croire qu'eux et moi étions en affaire. Encore une fois, je te jure que je ne connais pas ces hommes. Mais au fait, ce détective, tu es sûre de lui ? Tu sais, ce sont aussi parfois des auxiliaires des forces de l'ordre. Si tu le souhaites, je peux demander à mon père de se renseigner. Il est très ami avec le ministre de l'Intérieur.

— Tu ferais ça pour moi ?

— Et bien plus, chérie. Donne-moi son nom. Sache que je t'aime à la folie et que rien ne pourra briser notre amour...

— Pas même ma vieille histoire avec les flics ? interrogea Catherine.

— Je m'en moque. Et puis j'ai compris que ton livre, c'était un roman à clef. On va le vendre à des millions d'exemplaires, et la police n'a qu'à aller se faire foutre ! cria Marie en sautant au cou de sa maîtresse.

Une semaine après cette mise au point salulaire pour leur couple, Marie rapporta à Catherine toutes les informations glanées par son père auprès de son vieil ami, le patron du 36. Tous deux avaient été compagnons durant la Résistance, ils ne pouvaient rien se refuser. Il avait exigé de Fettuciani qu'il lui dévoile les petites combines de Chavin. Le détective travaillait bien pour la police et toutes les personnes sur les clichés étaient effectivement des policiers en civil. Le grand patron promit au père de Marie que des têtes allaient tomber, considérant ces méthodes comme des procédés de voyous.

— Il a même dit qu'en exerçant une filature sur la fille d'un député, ses services avaient outrepassé les bornes ! conclut Marie qui se blottit entre les bras de son amante.

— Je te remercie, dit Catherine qui ne put retenir ses larmes.

Mais elle ajouta, inquiète :

— Tu as donc parlé de moi à tes parents ?

— Je leur ai tout dit : que je t'aimais, que nous écrivions un roman et que je me moquais du qu'en-dira-t-on ! Eh bien sache que, tout vieux jeu qu'ils soient, ils n'ont absolument pas mal pris le fait que j'aie une liaison avec une femme. Maman a même commenté : « Si elles s'aiment... » Désormais, nous n'aurons plus à nous cacher et plus rien à craindre !

Soulagées d'un poids sur la conscience, elles devaient maintenant régler son sort au détective et le prendre à son propre piège. Catherine dit qu'elle allait s'en charger. Elle avait un plan qui nécessitait que Marie et elle ne se voient plus pendant au moins deux semaines, le temps de faire croire au détective qu'elles avaient rompu. Elle ne lui en dit pas plus : il lui fallait affiner sa stratégie. Marie se contenta d'acquiescer.

— Demande seulement à ton père de ne pas relancer son ami

du 36 pour le moment. Il me faut un peu de temps avant que la foudre ne s'abatte sur Chavin et ses sbires, ajouta Catherine.

Le surlendemain, Catherine convoqua le détective. Devant lui, elle joua à merveille le rôle de l'amie trompée. Elle avait ressorti les clichés de Marie avec les policiers et maudissait ces images, témoignage de la trahison de son ancienne maîtresse. Elle n'avait qu'un seul mot à la bouche : vengeance ! Comment pourrait-il l'aider à piéger cette petite garce ?

— Il faudrait que je connaisse la véritable nature de vos relations, questionna le détective. Si elle a un talon d'Achille, c'est là que nous devons appuyer.

— Nous sommes amantes, répondit-elle, sachant que cet aveu n'aurait aucune incidence, puisque les parents de Marie étaient au courant.

— Il faut alors faire pression sur ses parents. Je me suis permis d'enquêter sur eux. Ce sont des personnalités. Il y a fort à parier que le tribadisme de leur fille les contrariera au plus au point et qu'ils lui couperont les vivres !

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, rétorqua Catherine. C'est leur fille unique, et puis elle termine ses études cette année. À la rentrée prochaine, elle obtiendra un poste d'assistante à la faculté. Elle n'aura plus besoin de leur soutien financier. Non, poursuivit Catherine, il faut quelque chose de plus compromettant.

Catherine avait sa petite idée, mais elle ne voulait surtout pas qu'il finisse par comprendre qu'elle le menait en bateau. Elle le conduisit donc subrepticement à ourdir par lui-même un autre plan.

— Vous la connaissez mieux que moi. À votre avis, qu'est-ce qui pourrait lui nuire ? interrogea le détective.

— Je veux qu'elle paie, décréta Catherine. Qu'elle ne s'en remette jamais. Je ne sais pas si cela pourrait vous être utile, mais j'ai découvert qu'elle utilisait notre appartement du boulevard Saint-Germain pour y tenir des réunions politiques. Je n'y ai jamais assisté, mais un jour j'ai découvert un tract dans lequel il était question de révolution, de projets d'attentats, d'enlèvements de grands patrons.

— Une anarchiste ? Mais c'est croustillant ! s'enthousiasma le détective qui n'en demandait pas tant. Je vais placer des micros à l'intérieur de l'appartement et à l'aide des enregistrements, elle et sa bande plongeront pour de longues années.

— Excellent, fit mine d'approuver Catherine. Qu'elle croupisse en prison.

Orgueilleux, le détective n'alla pas trouver ses commanditaires pour leur annoncer que Catherine était tombée dans leur piège. Il voulait leur apporter les bandes sonores compromettantes qui acculeraient Marie à révéler tout ce qu'elle savait sur sa maîtresse en échange de sa liberté. Il récolterait gloire et fortune grâce à cette double prise qui jetterait aussi, cerise sur le gâteau, quelques gauchistes derrière les barreaux ! Le détective savourait sa victoire avant même d'avoir engagé le combat. Catherine lui dit qu'il pourrait agir dans deux jours, Marie ayant projeté de réviser ses derniers examens à la campagne. Elle prévint alors celle-ci du plan qu'elle avait ourdi, lui laissant le soin d'en informer son père.

Équipé d'un matériel d'écoute ultraperformant, le détective n'eut aucune peine à s'introduire, la nuit, dans l'appartement conspiratif. Il truffa de micros le téléphone, la radio et quelques appareils ménagers. Il anticipait le moment où ses deux donneurs d'ordre le féliciteraient pour cette belle prise, espérant secrètement qu'ils l'inviteraient à rejoindre les rangs de la police ou, mieux, ceux des services secrets français. Le démantèlement d'une cellule terroriste grâce à l'efficacité de son flair et de son action méritait bien cette promotion, se dit-il. Or, ce à quoi il ne s'attendait pas, c'est que le père de Marie avait informé son vieil ami, le grand patron du 36, qu'un monte-en-l'air tentait de cambrioler le studio de sa fille. Arrêté en flagrant délit, le détective passa aux aveux et dénonça Chavin et Fettuciani qui ne surent rien des actions de leur agent, mais payèrent, à leurs corps défendant, le prix fort. Chavin fut mis à la retraite anticipée et Fettuciani muté dans un commissariat des DOM-TOM. Leur patron leur dit laconiquement que leurs états de service avaient plaidé en leur faveur et qu'ils auraient dû finir en prison. Ils ne purent ni se défendre ni se dédouaner. Aucun pot de départ ne fut organisé et aucun collègue ne leur adressa un adieu amical. Seule la secrétaire de Chavin versa quelques larmes sur le départ précipité de son chef.

Durant toute sa carrière, l'inspecteur avait rêvé d'épingler le dernier des Zemmour. Son vœu ne fut guère exaucé. Célibataire, sans enfants et toujours fringant, Chavin s'ennuyait. Alors il s'engagea dans la réserve volontaire. Lui qui, durant tout son parcours professionnel, avait eu affaire à des caïds arrogants secondait désormais de jeunes

collègues chargés du transfert de mineurs auditionnés par le parquet. Menotté à ces détenus, il attendait, dans des cellules qui puait le vomi et l'urine, où s'entassait toute la misère du monde, qu'un juge leur donnât lecture de l'acte d'accusation. Il s'était imaginé une fin de carrière professionnelle plus glorieuse.

Débarrassée de Chavin et du détective, Catherine se dit qu'il était maintenant urgent de terminer son roman. Elle n'avait désormais plus besoin de compromettre son ancien amant ni de confier ses angoisses à l'inspecteur. Marie passa brillamment ses examens, après quoi elle eut plus de temps à consacrer à leur projet littéraire. Catherine et elle multiplièrent les séances d'écriture. Après trois mois d'un travail assidu, elles mirent un point final à l'ouvrage. L'auteur avait tenu sa promesse : aucune allusion aux frères Zemmour n'y figurait.

— Je te demande simplement d'attendre avant de le remettre à l'éditeur. Je dois auparavant régler une dernière affaire et avertir quelqu'un que mon roman va sortir, dit Catherine.

— Entendu, répondit Marie. Mais sache qu'entre les corrections des dernières épreuves, l'impression et la diffusion dans les librairies, tu as quelques mois devant toi.

Catherine avait l'intention de profiter de ce délai pour faire une chose qui lui tenait à cœur. Elle n'en dit rien à sa jeune maîtresse, mais elle voulait avertir Théodore que son roman était terminé et, surtout, le lui offrir en avant-première : elle le lui avait dédié, ses initiales figuraient dans l'exergue. Ce livre évoquait en grande partie leur relation, mais elle avait changé les noms, modifié les lieux, bouleversé la chronologie, de sorte que rien n'aurait pu les identifier, lui et sa famille. Elle pensait qu'elle lui devait bien cela, en souvenir des périodes heureuses qu'ils avaient partagées. Finalement, elle ne contacta Théodore que l'avant-veille de la parution nationale de son roman – dont son éditeur avait fait un événement littéraire, persuadé qu'il tenait une romancière à succès.

À la veille de dresser le bilan de sa vie professionnelle et de sa vie tout court, Théodore convoqua ses principaux lieutenants chez lui autour d'un buffet oriental, dernier clin d'œil à ses racines méditerranéennes : une douzaine d'hommes qui avaient eu la chance de ne pas tomber sous les balles ennemies et qu'il considérait comme ses propres enfants. Il y avait là les fidèles des débuts de la saga, à l'époque où l'on trafiquait sans avoir le besoin ni l'envie ni même l'idée de laisser des cadavres sur le bas-côté ; mais aussi les rescapés de la guerre Atlan-Perret, les miraculés de l'affrontement contre le gang des Siciliens, les survivants de la marche sur Rome et deux nouvelles gâchettes prometteuses recrutées à l'époque glorieuse du deal de drogue. Tous avaient répondu présent à la convocation de Dédé, leur boss, sans même connaître l'ordre du jour. Une douzaine d'artilleurs qui, par fidélité, avaient fait plusieurs détours par la case prison et s'étaient tus. Cette assemblée de grognards donnait l'impression d'une réunion d'anciens combattants, les chants guerriers et les drapeaux en moins. Ils travaillaient pour le même patron, mais de là à se taper sur l'épaule... Se tenant à distance les uns des autres, ils se pressaient autour du parrain : Fabrice le bituré, capable d'ingurgiter une bouteille de vodka sans ciller ; Sébastien l'endormi, ancien camelot aux puces, qui, après avoir surpris sa femme dans le lit conjugal avec trois hommes, en avait suriné deux et défiguré à l'acide la mère de sa fille, mais s'en était sorti avec des circonstances atténuantes ; Attia, dit l'esbroufe ; Chichportich, *alias* le rôtiisseur ; Bensaïd dit l'Anguille, parce qu'il avait toujours réussi à échapper à la police ; Amoyal, le Bécharien ; Franky *alias* le Sicilien, parce qu'il baragouinait l'italien ; Ricardo l'Ashkénaze ; Gillou le blond, Marco le Bordelais, et un gamin espiègle mais incontrôlable, Bruno le chauve.

Tous se regardaient sans trop se parler, échangeant des banalités sur leur dernier casse ou leur nouvelle arme. Autour de Dédé, on dénombrait douze convives, comme les Apôtres. Une ambiance qui devait ressembler au dernier repas du Christ.

Dédé leur demanda un moment de silence : il avait une annonce à leur faire. Il ne les avait pas conviés à un vin d'honneur, mais à un pot d'adieu. Au fur et à mesure que Théodore évoquait le passé glorieux de sa famille, leur compagnonnage prolifique, se remémorant au sujet de chacun de ses hôtes une anecdote plus personnelle, des larmes furtives, vite essuyées, perlaient sur ces visages cabossés et ces gueules d'assassins. À leur grande surprise, le patron les informa qu'il tirait sa révérence et qu'il les avait choisis pour leur offrir ses territoires en partage. Ses hommes le regardèrent avec des yeux de gamins lorgnant la vitrine d'un confiseur : un mélange de tristesse et de convoitise. Ils devenaient riches, mais orphelins. Dédé avait été, pour la plupart d'entre eux, comme un père ou un grand frère ; exigeant et dur le plus souvent, mais généreux toujours. Là encore, il venait de le leur prouver. Or, de mémoire de gorilles, jamais, dans le milieu, une telle transaction n'avait été organisée. Les territoires d'un parrain, c'est à coups de Walther P38 qu'on se les serait attribués. Aux plus coriaces la part du lion, et aux moins forts les miettes. Là, par le fait du prince, tous recevaient des présents sous forme de confortables donations sans avoir à dégainer leurs armes. Théodore rassura les plus sceptiques d'entre eux ; il n'y avait aucune embrouille là-dessous, simplement la marque de sa reconnaissance pour leurs bons et loyaux services.

Théodore n'était pas à plaindre et nul ne songea à refuser son geste charitable. Il avait suffisamment d'argent pour se retirer des affaires et vivre une retraite paisible et bien méritée. Il avait mis ses sœurs, sa belle-sœur et ses neveux à l'abri. Magnanime, il n'avait pas oublié ses autres plus fidèles employés, le premier étant son comptable Maurice Dray ; mais aussi, de façon plus inattendue, le rabbin de la synagogue Buffault qui lui avait pourtant montré si peu de sollicitude, la Croix-Rouge française, la paroisse de son chef-lieu de résidence en Normandie, ainsi que les œuvres de la police auxquelles il fit un généreux don anonyme, ultime pied de nez à l'ex-inspecteur Chavin qui avait échoué à le jeter en prison ; et enfin des virements à quelques obscurs obligés qui avaient contribué d'une manière ou d'une autre à l'ascension de sa famille.

Au terme de son allocution, il rendit encore hommage à ses frères, tous disparus, et à ses compagnons d'armes tombés au champ d'honneur. Il eut une dernière pensée pour ses ennemis. « Gloire aux vainqueurs, honneur aux vaincus », glissa-t-il à la fin de son discours d'adieu. Après quoi tous s'agglutinèrent autour du buffet et entreprirent de lui faire un sort.

— Patron, demanda l'un des hôtes alors que la réunion tirait à sa fin, vous allez crêcher où maintenant ?

— Je ne sais pas encore, mais sûrement loin des flics, dans un pays d'où personne ne pourra m'extrader.

— Je ne vois que l'Amérique du Sud, dit un autre. Le paradis pour des types comme nous !

Tous éclatèrent de rire, ce qui allégea quelque peu cette atmosphère pesante. Il était l'heure de se séparer, or personne ne voulait lui dire adieu. Ses hommes l'étreignirent tour à tour, sans un mot. Quelques-uns cachaient leurs larmes, d'autres prolongèrent cet instant en lui murmurant un « merci patron » sincère et émouvant. Quand ils se trouvèrent sur le pas de la porte, prêts à partir, Théodore leur dit en guise d'adieu :

— Prenez soin de vous et surveillez vos arrières !

Il leur signifiait par ce conseil que le grand banditisme avait changé d'ère et que les codes du milieu avaient été réécrits par de nouveaux législateurs beaucoup moins respectueux des lois.

À présent seul, il ramassa ses dossiers, demanda à son dernier garde du corps de descendre les valises et de les déposer dans la voiture où patientait son chauffeur ; il n'allait pas tarder à rejoindre sa villa en Normandie et, de là-bas, il choisirait sa destination finale. Il n'avait pas encore décidé, même si un pays d'Amérique du Sud semblait tenir la corde. S'il n'y avait pas eu ce « passif » avec Israël, il aurait sans doute songé à s'y établir, mais étant donné les circonstances, il raya cette destination des possibilités. Même si le monde était vaste, il savait qu'il ne serait pas le bienvenu partout.

Assis dans le spacieux salon désormais vide, il eut envie de feuilleter une dernière fois ses albums photos, de relire les coupures de presse qui évoquaient le parcours de ses frères, se replonger dans la légende familiale. De Sétif, il n'avait gardé que les photographies de leur naissance, à ses frères et à lui, ainsi que celles des cérémonies de leur majorité religieuse et un portrait de leurs parents jeunes : sur ce

cliché, pris en été, tous deux avaient l'air serein. C'était bien avant que Roland ne parte, bien avant les nuits d'angoisse, bien avant les jours de deuil. Pourtant, sa mère avait déjà ce regard triste qui ne l'avait jamais quittée. En fixant cette photo jaunie, il se demandait ce qu'étaient devenus le docteur Bénichou, ses camarades de classes, ses voisins de la rue des Châtaigniers. Quelle vie avait été la leur ? C'est sûr, se dit-il, aucun n'avait suivi leur voie. Il les imaginait comptables, fonctionnaires, mariés et parents de nombreux enfants. Est-ce qu'il les envoyait ? Est-ce qu'il regrettait le chemin qu'il avait suivi ? Rien dans ses traits ni dans son attitude n'exprimait la moindre contrition.

Il reposa l'image de ses parents pour se plonger dans les articles que leur avait consacrés la presse française et internationale. Sa mère puis, à son décès, ses sœurs avaient recueilli et conservé ces témoignages d'un passé que toute la famille Zemmour jugeait glorieux, en dépit de la longue cohorte de drames humains qui l'avaient traversé. Les journalistes n'avaient pas été tendres avec eux. Mais il ne leur en voulait plus. Tout ça, c'était de l'histoire ancienne. Les classeurs dans lesquels étaient rangées ces coupures de presse occupaient plusieurs étagères du buffet du salon. En les compulsant, Théodore les considérait-il comme des trophées ou comme des dépouilles ? Quelle que fût la nature du regard qu'il posait sur elles – fierté ou honte ? –, ses yeux ne découvraient que du sang et des larmes. Chacun des dossiers portait une date inscrite au feutre. Il les feuilleta pourtant dans le désordre : mais dans chacun d'eux on parlait prison, règlements de comptes, tueries, braquages, prostitution et trafics – tout ce qui avait contribué à faire de lui et de ses frères les rois de la pègre, les empereurs des jeux, les parrains du milieu ; mais tout ce qui avait aussi creusé leurs tombes.

Puis il ouvrit le plus ancien classeur, celui qui contenait les tout premiers articles dans lesquels le nom des Zemmour avait été imprimé. Ils relataient la mort de son frère Roland. Cinglante et prémonitoire consécration ! Ces reportages, tous antérieurs à sa vengeance, ne pouvaient évidemment pas raconter que l'assassin du proxénète avait été refroidi sur une route de la Côte d'Azur. Il s'attarda sur les passages consacrés à une inconnue, une certaine Catherine L., que la police avait recherchée en vain. Elle aurait été, prétendait le journaliste, sa maîtresse et son bras droit. Il sourit. « Elle en a fait du chemin, depuis », se dit-il. Jamais il ne l'oublierait. Il n'en

avait évidemment pas fait mention devant ses hommes, mais pour une part non négligeable de son butin, il avait, devant notaire, couché sur son testament le nom de sa bien-aimée, Catherine de Mirepoix. Il lui laissait des titres, des actions, des parts dans des sociétés, tous légaux et dûment enregistrés, une véritable fortune. Il avait même confié à son chauffeur le soin de lui déposer une mallette pleine de Pascal à son domicile le jour de son départ définitif. Malgré leurs innombrables séparations, leurs querelles homériques, Catherine avait été la seule femme qu'il eût vraiment aimée, la seule en qui il eût eu pleinement confiance, la seule enfin qu'il regretterait. Cela faisait bientôt un mois qu'ils ne s'étaient pas donné de nouvelles. Après sa visite impromptue, dont Théodore n'avait pas cherché à comprendre les raisons, ils avaient tacitement décidé de ne plus se revoir. Comme des amants qui se quittent tout simplement, sans penser à demain, sans se dire adieu.

Peut-être songeait-il en ce moment à leur mariage qu'il avait maintes fois reporté et qui, par sa faute, n'avait jamais eu lieu, à leur envie d'enfants qui ne s'était pas réalisée et à leur promesse non tenue de finir leurs jours ensemble. Aurait-il dû lui proposer de s'enfuir avec lui ? Il y avait songé, mais savait qu'il était trop tard. Elle avait choisi une autre vie, sûrement, et c'était mieux ainsi, se dit-il. Elle le méritait ; Catherine devait rester le meilleur souvenir de sa vie, voilà tout.

Il était temps pour Théodore de partir. Abandonnant sur la table basse ces reliques du passé, il rejoignit son chauffeur et son garde du corps et tous trois filèrent vers la Normandie. Or, juste après avoir quitté Paris, il se rendit compte qu'il n'était pas allé sur le caveau familial. C'était peut-être la dernière fois qu'il pourrait se recueillir sur les tombes de ses parents et de ses frères, et il voulait y prononcer un dernier kaddish. Arrivé à l'entrée du cimetière, Théodore demanda à ses hommes de l'attendre. La dernière centaine de mètres qui le séparait de ses morts, c'était seul et à pied qu'il voulait la parcourir. Il sortit de sa poche de costume une calotte noire qu'il posa sur sa tête et avança presque en flânant le long de l'allée centrale, jetant de temps en temps un regard curieux sur les pierres tombales qui s'alignaient de chaque côté.

Arrivé devant le carré juif, il se figea devant l'une d'elles en reconnaissant le nom de l'homme dont lui avait parlé Fabrice Elfassi, son avocat israélien, ce juif collabo que l'État d'Israël avait refusé de

garder sur son sol et extradé en France : Joseph Joanovici. Ce cadavre, enfermé dans ce bloc de granit, à quelques mètres des siens, sans doute oublié du plus grand nombre, quels secrets gardait-il ? Théodore n'arrivait pas à détacher son regard de ce marbre, comme fasciné par cet homme dont il avait lu une biographie succincte dans l'un de ses livres de guerre. Il se demandait si Joseph Joanovici avait été conscient, dans ses jours fastes, d'avoir été l'infâme collaborateur qui avait vendu son âme aux nazis ? Quel qu'eût été son parcours, proche de la Gestapo parisienne ou financier de la Résistance, son nom figurerait à jamais au panthéon de l'ignominie, frappé des initiales W.W.J., qui signifiaient *wirtschaftlich wertvoller Jude* dans le langage technocratique du III^e Reich – c'est-à-dire « juif économiquement précieux ».

Cette tombe, pourtant si proche de celle de sa famille, il ne l'avait jamais remarquée jusque-là. Pourtant, combien de fois, après avoir rendu hommage à ses parents et à ses frères, ensevelis ensemble, et après avoir ânonné quelques mots piochés dans un livre de prières en hébreu phonétique, Théodore était-il allé se promener dans les allées du cimetière de Bagneux, empruntant toujours le même chemin et accomplissant toujours les mêmes gestes !

Alors pourquoi maintenant, pourquoi le jour de ses adieux, s'intéressait-il pour la première fois à cet individu enterré là ? Et pourquoi une petite voix intérieure lui susurrait-elle qu'il y avait entre lui et cet infâme personnage une communauté de destin ? Théodore n'arrivait pas à détacher ses pensées de ces obsédantes questions ni son regard de cette pierre tombale. Cherchait-on, quelque part dans le ciel, à lui signifier que lui et Joanovici se ressemblaient ? Qu'ils étaient de la même engeance et que, si leurs crimes n'étaient pas les mêmes, leur fortune et leur disgrâce avaient beaucoup en commun ? Sans s'expliquer pourquoi, il se sentait comme empêché de se mouvoir, son attention focalisée sur l'épithaphe :

JOSEPH JOANOVICI

20 FÉVRIER 1905 – 6 FÉVRIER 1965

Soudain, une bouffée d'angoisse le saisit, dont il peina à s'extraire. « Je n'ai rien à voir avec ce juif ! cria-t-il en son for intérieur. J'ai été un salaud, mais je n'ai pas trahi mon peuple. » Il était en nage, pris de

spasmes et de vertiges. La terre semblait s'ouvrir sous ses pieds. Un bruit de pas dans les feuilles mortes qui jonchaient le sol le sortit de sa torpeur. Il jeta un regard circulaire autour de lui : personne. « Un chat, sans doute », se rassura-t-il. Il devait maintenant rejoindre le mausolée de sa famille, adresser à ses parents et à ses frères une dernière prière et partir pour la Normandie, avant-dernière étape de son long voyage pour l'étranger. Or, une fois encore, ce bruit, qui maintenant semblait à la fois le suivre et le précéder, le stoppa. « Y aurait-il plusieurs chats ? » se demanda-t-il.

À peine eut-il le temps de parcourir les trois derniers mètres qui le séparaient du caveau de sa famille que deux hommes surgirent, l'un de derrière une tombe, l'autre de derrière un talus, et l'empêchèrent d'avancer. Deux inconnus casqués et méconnaissables lui faisaient face. Sentant le danger, il se mit à crier, mais en vain ; personne ne l'entendait. Ses propres hommes étaient trop éloignés et il n'y avait plus aucun visiteur dans le cimetière. Il comprit que sa dernière heure venait de sonner. Il eut d'abord des visions de courte durée. Étaient-ce des messagers de l'au-delà ? Ces apparitions provoquèrent chez lui des sentiments positifs : sérénité, quiétude, exaltation. Puis il eut d'autres visions dans lesquelles toutes les périodes de sa vie se confondaient : son appartement de la rue des Châtaigniers, à Sétif, s'élevait au milieu de nuages, et ses casinos se transformaient en synagogues. Catherine apparut, portant dans ses bras un nouveau-né. L'enfant n'avait ni yeux ni bouche.

Théodore tremblait de froid, et il n'était même pas armé. Chacun des deux hommes sortit un pistolet muni d'un silencieux et le cribla de balles. Impassibles, un mince sourire aux lèvres, ils regardèrent Théodore ramper jusqu'au tombeau familial. Il ne sentait plus son corps ni ses membres. D'une main, il prit appui sur le soubassement, puis réussit à hisser son torse sur la pierre tombale. Tandis que l'un des deux tireurs faisait démarrer leur moto, l'autre s'avança vers sa victime et, avant de lui loger une dernière balle entre les deux yeux à bout touchant, il lui cracha au visage en prononçant une phrase en italien :

— *Sono destinato dalla tradizione e dall'onore a vendicare le nostre famiglie !*¹

Ses hommes, inquiets de ne pas le voir revenir, retrouvèrent son cadavre encore chaud, transpercés de plusieurs impacts de la tête

jusqu'au bas ventre. Sans s'attarder, ils filèrent, laissant là leur patron. Le dernier des Zemmour avait fini sa vie comme il l'avait commencée, dans le sang. À son enterrement qui dura à peine une demi-heure, il n'y eut aucun cortège de limousines ni aucune profusion de couronnes. Seuls ses sœurs et ses beaux-frères, une vingtaine de personnes tout au plus, firent le déplacement. L'inspecteur honoraire Chavin, à la retraite depuis cinq ans, se recueillit un long moment sur sa tombe, tandis qu'une nuée de paparazzi s'agglutinaient autour du cercueil, non pour rendre hommage au mort, mais pour immortaliser les larmes de la romancière à succès, Catherine de Mirepoix, dont le premier roman publié récemment, *Faubourg Montmartre*, traduit en vingt langues et vendu en France et à l'étranger à des millions d'exemplaires, l'avait hissée au rang d'icône de la littérature. Vêtue de noir, le visage recouvert d'une mantille, accompagnée de Marie, légèrement en retrait, Catherine n'avait plus vu son Dédé depuis qu'elle l'avait informé, comme elle se l'était promis, de la parution de son roman. Mais elle ne l'avait jamais oublié. Elle lui devait aussi une part non négligeable de son succès et de sa notoriété. Elle avait reçu ses cadeaux, son argent et, jusqu'à ce que l'une des sœurs de son amant la prévienne de son assassinat, elle le croyait installé dans une contrée lointaine.

Chavin la salua. Il songea à lui parler, à lui demander, pour la toute dernière fois, si oui ou non elle avait été impliquée dans le meurtre de son beau-père, comme il l'avait toujours cru. Ses confidences resteraient entre eux comme une confession devant un curé. Il n'était plus policier, ce n'étaient pas des aveux, juste une manière pour lui de tirer un trait définitif sur ses longues nuits d'insomnie à traquer les indices, à recouper les faits. Une manière aussi de se dire que son flair de flic ne l'avait pas trahi. Catherine lui retourna poliment son salut, mais ne lui offrit guère l'occasion d'engager une conversation et de confirmer ses soupçons. D'ailleurs, il avait déjà renoncé à le faire : il ne lui adressa pas la parole, juste un sourire.

De son sac, Catherine sortit une feuille de parchemin qu'elle déroula ; elle avait dessiné le portrait de son ancien amant au fusain. Elle glissa le portrait sous un cadre en verre afin qu'il fût protégé du vent et des intempéries et le déposa sur le cercueil. En petits caractères, en bas à droite de son estampe, elle avait écrit ces simples

mots à l'encre rouge : *L'abîme appelle l'abîme*. Le titre de son prochain roman.

Notes

1. « Je suis destiné par la tradition et l'honneur à venger nos familles ! »

LE PASSEUR

ÉDITEUR

Éditeur généraliste et indépendant,
Le Passeur Éditeur
invite au dialogue et à la connaissance de l'autre.

Le Passeur Éditeur
travaille à développer un catalogue
à l'image de sa curiosité pour l'homme
dans toutes ses composantes,
sensibles, rationnelles et spirituelles.

Venez nous rendre visite :
www.lepasseur-editeur.com

Suivez notre actualité sur Facebook

